



**REVUE  
DES ETUDES  
SUD-EST  
EUROPEENNES**

**TOME VI-1968**

**N° 1**

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul I, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES**

**TOME VI-1968**

**N° 1**

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

## Comité de rédaction

**M BERZA**, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie – *rédacteur en chef*,  
**EM. CONDURACHI**, **EMIL PETROVICI**, **A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ;  
**H. MIHĂESCU**, **COSTIN MURGESCU**, **D. M PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ;  
**AL. ELIAN**, **VALENTIN GEORGESCU**, **FR PALL**, **MIHAI POP**, **PAUL STAHL**, **EUGEN STĂNESCU** ;  
**AL. DUȚU** – *secrétaire de Rédaction*

SOMMAIRE

	Page
<i>Commémoration de Skanderbeg</i>	
FRANCISC PALL, Skanderbeg et Ianco de Hunedoara . . . . .	5
<i>Livre et culture</i>	
<b>P P PANAITESCU</b> Les origines de l'imprimerie en langue roumaine . . .	23
NESTOR CAMARIANO, Sur l'activité de la « Société littéraire gréco-dacique » de Bucarest (1810—1812) . . . . .	39
<i>Diplomatique byzantine</i>	
Е П НАУМОВ (Москва) Месемврийские грамоты XIV века (О малопознанных страницах истории Болгарии и Византии) . . . . .	55
<i>Relations internationales</i>	
CARL GÖLLNER, Beziehungen der rumänischen Wojewoden Radu Șeban, Nicolae Petrașcu und Gaspar Gratiari zur „Mihce Chrétienne” . . . . .	71
ȘTEFAN ANDREESCU, Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kosovo (1448) . . . . .	85
<i>Les recherches sud-est européennes et leur histoire</i>	
EUGEN STĂNESCU, Le XI <sup>e</sup> siècle byzantin. Évolution d'une image historique . . . . .	93
ADRIAN FOCHII, Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (XIX <sup>e</sup> siècle) . . . . .	113
<i>Chronique</i>	
VIRGIL CÂNDEA, La V <sup>e</sup> Réunion du Comité International de l'ALPHABÈTE (Bucarest, les 15—16 septembre 1967) . . . . .	141
H MIHĂLESCU, Le X <sup>e</sup> Congrès International des Linguistes . . . . .	143
<i>Comptes rendus</i>	
I RUSSU, Limba traco-dacilor [La langue des Thaco daces] ( <i>H Mihălescu</i> ) : N. P. Androtis, Ἑτυμολογικὸς λεξικὸς τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς [Dicționarul etymologic du neo grec commun] ( <i>H Mihălescu</i> ) . . . . .	117
IMPELLIZZIRI, La letteratura bizantina da Costantino agh iconoclasti ( <i>H Mihălescu</i> ), F. DJINDJIAȘVILI, Антимос Пверпетн (Антим Пверпетн). Жн пь и творчество [Anthime d'Ibère Vie et œuvre] (Virgil Căndea) . . . . .	151

	<u>Page</u>
GERT ROBEL, Franz Baron Nopcsa und Albanien Ein Beitrag zu Nopcsas Biographie ( <i>H Mihăescu</i> ); Из взаимат отношенията на балканските народи Поредица « Балкани », № 1 [Sur les relations des peuples balkaniques Série « Balkans », n° 1] ( <i>Constantin N. Velichi</i> ); HASAN KALEŞI, HANS-JÜRGEN KORNRUMPF, Prizrenski vilajet [Le vilayet de Prizren] ( <i>Sava Iancovici</i> ) . . . . .	156
DIMITRIOS S GHINIS, Περίγραμμα Ἱστορίας τοῦ μεταβυζαντινοῦ Δικαίου (Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν) [Cadre de l'histoire du droit post-byzantin Travaux de l'Académie d'Athènes] ( <i>Valentin Al Georgesco</i> )	163
P NIKOLOPOULOS et N. OIKONOMIDÈS, Ἱερὰ μονή Διονυσίου. Κατάλογος τοῦ ἀρχείου [Catalogue des Archives du monastère de Dionysiou] ( <i>Petre Ş. Năsturel</i> ) . . . . .	165
 Notices bibliographiques . . . . .	 169

## SKANDERBEG ET IANCO DE HUNEDOARA

FRANCISC PALL

La figure la plus représentative de la grande lutte soutenue par les peuples du sud-est de l'Europe face à l'expansion tumultueuse de l'Empire ottoman vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, à côté de Ianco de Hunedoara (autrement : Jean Hunyadi), le célèbre voivode de souche roumaine de Transylvanie devenu régent de Hongrie, est sans conteste Georges Kastrioti-Skanderbeg, le fameux prince d'Albanie.

A l'occasion du 500<sup>e</sup> anniversaire de la mort du glorieux héros albanais, disparu le 17 janvier 1468 de l'arène de l'histoire, l'association de son nom à celui de son contemporain non moins prestigieux s'impose spontanément. D'ailleurs, cette association — parfaitement explicable, étant donné la similitude de leur étonnante carrière — se reflète dans les sources aussi bien de l'époque que des siècles suivants.

En effet, il s'agit de deux protagonistes d'une lutte d'allure épique contre l'ennemi commun, bien que dans des secteurs différents, entre lesquels nous constatons, à cause peut-être de la pénurie des témoignages qui nous ont été transmis, beaucoup moins de contacts qu'on aurait pu s'y attendre dans des circonstances historiques devant créer une étroite solidarité, voire une alliance naturelle.

Représentant d'une grande puissance de l'Europe centrale, Ianco de Hunedoara poursuivait à la tête des peuples du secteur danubien, aux frontières de la Hongrie et des pays roumains ainsi que dans les contrées septentrionales de la Péninsule Balkanique, une guerre presque sans répit qui pour mettre un terme aux attaques dévastatrices des féodaux turcs, dans l'impossibilité d'établir un *modus vivendi*, une paix durable avec eux, tendait à leur expulsion de l'Europe même. C'était une guerre menée, en dernière analyse, pour la sauvegarde des valeurs essentielles de la civilisation européenne, chrétienne, auxquelles s'étaient attachés les peuples de ces régions.

Par rapport à cette politique de contre-offensive de Ianco, le programme de Skanderbeg dans le secteur albanais, quoique animé par le même esprit, devait être, en fait, plus restreint, compte tenu des moyens matériels dont il pouvait disposer en tant que chef intrépide d'un peuple sans doute héroïque, mais peu nombreux et aux ressources assez limitées. Il unifia, malgré tout, les forces de ce peuple épris de liberté et conféra une nouvelle dimension, d'une vigueur et d'une grandeur exceptionnelles, à la lutte pour l'indépendance de l'Albanie, en dirigeant pendant un quart de siècle avec sa vaillance légendaire cette résistance contre l'Etat le plus puissant et le plus redoutable du Proche-Orient. Grâce à cette défensive farouche, les Albanais rendirent sous la conduite de Skanderbeg, non seulement des services importants au secteur danubien, en empêchant les Turcs d'y employer tout leur effort d'expansion, mais l'Albanie devint du même coup, durant cette période, une véritable barrière qui leur interdisait la marche à travers le littoral est de l'Adriatique sur l'Italie, sur l'Occident. Il semble que le héros albanais était pleinement conscient de ce rôle historique lorsqu'il écrivait en 1460 à un grand seigneur napolitain, au prince de Tarente : « Et se io fosse (!) stato spontato, certamente Italia se ne sentiria... »<sup>1</sup>.

Enfin, il ne faut pas oublier que cette double résistance opposée par les peuples du Sud-Est Européen, sous la conduite de Ianco et de Skanderbeg, retarda en même temps de quelques années la disparition d'une des formations politiques et des foyers culturels les plus importants du Moyen Age, à savoir celle de l'Empire byzantin.

## I

## NIŠ ET VARNA (1443—44)

Le début même de l'impressionnante carrière de Skanderbeg est en connexion, on le sait bien, avec une des brillantes expéditions de Hunyadi : la « longue campagne » de 1443, qui raviva les espérances de libération des peuples de l'Europe sud-orientale. Dès les premiers succès remportés par les troupes chrétiennes (hongroises, roumaines, serbes, etc.) au sud du Danube sous le commandement nominal de Vladislav, roi de Hongrie et de Pologne, et sous celui effectif du voivode Ianco, les populations serbe et bulgare soulevées provoquèrent des pertes sensibles à l'ennemi mis en

<sup>1</sup> V. Makušev. *Monumenta historica Slavorum Meridionalium vicinorumque populorum*, vol II, Belgrade, 1882, p 121 Cf aussi A Buda, *La place des Albanais dans l'histoire européenne des VIII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles*, dans le rapport *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (1<sup>er</sup> Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes)*, Sofia, 1966, p 86 *Sponlatto* — anéanti, détruit

déroute. Mais bien avant cette campagne balkanique, commencée après une vaste propagande pour la croisade à peine au mois d'octobre, en Albanie centrale éclata en août <sup>2</sup> une nouvelle révolte ayant pour chef Georges Arianiti, le combattant antiturc des années 1433—35. Peut-être était-il encouragé par la victoire retentissante que le même vojvode avait obtenue sur une grande armée ottomane rencontrée en Valachie en septembre 1442. L'écho de ce soulèvement albanais, de l'attaque déclenchée par Arianiti même contre les territoires turcs voisins de l'Albanie, ainsi que des préparatifs faits par « ceteri Albanie et Grece domini » pénétra jusqu'à l'armée de Ianco qui avançait à travers la Serbie. A la suite de la victoire gagnée par cette armée le 3 novembre 1443 à Niš, le cardinal Cesarini, un fanatique de la « guerre sainte » contre l'Infidèle musulman, qui accompagnait en tant que légat pontifical l'expédition, venait d'enregistrer le bruit selon lequel des détachements albanais devaient rejoindre l'armée victorieuse. D'autre part, ce fut précisément la confusion s'emparant des Turcs lors de cette défaite de Niš qui permit à Skanderbeg, le futur gendre d'Arianiti, de fuir leurs rangs avec d'autres connationaux, de revenir en Albanie pour y déployer l'étendard d'une révolte généralisée contre la domination étrangère et d'inaugurer ainsi sa carrière héroïque<sup>3</sup>.

A propos de la nouvelle campagne organisée et conduite par Ianco l'année suivante contre les Ottomans, une opinion commune dans l'historiographie jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle soutenait que Skanderbeg avait eu des relations avec le roi Vladislav en vue de sa participation à cette grande expédition. Le héros albanais aurait notamment répondu d'une manière favorable à l'appel du roi, mais ensuite il aurait été empêché par Georges Branković, le « despote » de Serbie, en conflit avec Hunyadi, de traverser ce pays pour unir ses forces avec l'armée alliée lorsque celle-ci était en marche à travers la Bulgarie vers Varna où elle devait subir, le 10 novembre 1444, le désastre bien connu. Peut-être n'est-il pas nécessaire de reprendre ici tous les arguments invoqués jadis <sup>4</sup> pour infirmer cette thèse. Néanmoins, il faut en rappeler, croyons-nous, quelques-uns, car elle est encore admise par nombre d'historiens <sup>5</sup>. Ainsi nous devons

<sup>2</sup> K Jireček, *Geschichte der Serben*, II 1, Gotha, 1918, p. 183

<sup>3</sup> Voir notre article *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antitotomana del 1442—1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, dans cette Revue, vol. III (1965), n<sup>os</sup> 3—4, p. 460. Marinus Baletius, le biographe panegyriste de Skanderbeg, parle au début du XVI<sup>e</sup> siècle, d'après des ouï-dire, d'une entente secrète entre le héros albanais et Ianco avant la bataille de Niš (*Historia de vita et gestis Scanderbegi*, Rome, [1508—1510], I 1, f. 7 v)

<sup>4</sup> Notre article *Les relations entre la Hongrie et Scanderbeg*, dans « Revue Historique du Sud-Est Européen », 10 (1933), pp. 123—127

<sup>5</sup> Entre autres : A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV<sup>e</sup> siècle*, Louvain, 1937, p. 63, L. Elekes, *Hunyadi*, Budapest, 1952, pp. 228—229, 237 (n. 11), 238—239, 241, 362, 372, 496 (il y attache une grande importance), A. Serra, *Relazioni del Castriota con il Papato*, dans *Archivio Storico Italiano*, 114 (1956), p. 721, C. Mueşan, *Ioan de Hunedoara și vremea*

souligner que cette thèse s'appuie sur le prétendu échange de lettres entre Vladislav et Skanderbeg, publiées dans l'ouvrage de Barletius. En dehors des anachronismes stridents et des énormités évidentes qu'elles contiennent et qu'on a tâché de mettre en relief, les lettres en discussion, insolites aussi comme formulaire, trahissent les tournures de style de cet auteur humaniste, s'agissant de fictions de rhétorique, à l'instar des autres épîtres et discours dont son œuvre est garnie. Tout ceci a déterminé plusieurs savants (H. Ruvarac, J. Radonić, K. Jireček, J. Dąbrowski, C. Marinescu, R. Urbánek, etc.) de lui refuser le moindre crédit. Parmi les sources de cette invention de Barletius on peut reconnaître le récit donné par Enea Silvio Piccolomini, dans son livre *De statu Europae*, d'une autre campagne antiottomane de Ianco, celle ayant eu lieu en 1448. En effet, le panégyriste de Kastrioti confond l'expédition de Varna avec celle de Kosovo. Ceci résulte encore du fait qu'en puisant toujours dans le même texte d'Enea Silvio, il prétend que Branković a fait prisonnier Ianco, qui se serait réfugié en Serbie à la suite de la débâcle de Varna, ce qui eut lieu seulement après la fin malheureuse de la campagne de 1448, lorsque Skanderbeg voulut effectivement, comme nous allons le voir, accourir à l'aide du « gouverneur » de la Hongrie.

Sauf cette correspondance fictive et les données tirées d'elle par Barletius, il y a certes Franco et Biemmi, qui résument ladite correspondance et parlent à leur tour de l'intention du héros albanais de participer à la croisade de Varna. Mais ni l'un ni l'autre n'ont de valeur à cet égard, parce que même d'une comparaison superficielle il ressort clairement leur dépendance à ce sujet, comme à tant d'autres, de Barletius<sup>6</sup>. Du reste, il ne faut pas oublier que, de retour depuis peu de temps en Albanie, Skanderbeg devait y être trop engagé dans la lutte

sa [J de H et son époque], [Bucarest], 1957, pp 84—86, où l'on parle aussi, par erreur, d'une lettre de Ianco à Skanderbeg; K Frasheri, dans *Historia e Shquiperise* [Histoire de l'Albanie], vol I, Tirana, 1959, pp. 278—279

<sup>6</sup> *Gli illustri et gloriosi gesti et vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg*, 1<sup>re</sup> éd, Venise, 1584, chap. 5, ff 10 v —11. Sur les rapports de cette biographie — attribuée par son éditeur, Giovanni Maria Bonardo, à Demetrio Franco, trésorier, selon lui, du héros albanais — avec l'œuvre de Barletius, v. notre étude *Marino Barlezio*, dans *Mélanges d'Histoire Générale*, publ par C Marinescu, vol. II, Cluj, 1938, pp 228—39. En ce qui concerne la paternité de cette biographie (que nous avons contestée dans l'étude citée), nous pensons y revenir à une autre occasion. Pour ce qui est de l'ouvrage de Giannina Biemmi, *Istoria di Giorgio Castriotta detto Scander-begh*, 1<sup>re</sup> éd, Brescia, 1742, dans le récit de ce faussaire notone, qui prétend avoir eu comme source principale une mystérieuse biographie composée par le soi-disant « Anonyme d'Antivari », on reconnaît en grandes lignes les mêmes données que chez Barletius (Biemmi, 1 I, pp. 60—65, 81—82). Au sujet des mystifications de Biemmi, après F Babinger et K. Ohly, qu'on nous permette de renvoyer, outre à *M. Barlezio*, p. 201, n 1, surtout à notre article : *Die Geschichte Skanderbegs im Lichte der neueren Forschung*, dans « *Leipziger Vierteljahrschrift für Sudosteuropan* », 6 (1942) pp. 88—

89 On n'a pas opposé jusqu'ici, autant que nous sachions, des arguments valables en faveur de Biemmi. (G. Praga, en tout cas, ne pouvait pas en apporter dans son article : *Lo stato attuale degli studi sull'Albania*, dans « *Rivista Storica Italiana* », VI<sup>e</sup> série, vol. V, fasc. 2, 1940, p 227).

antiottomane, pour risquer de quitter son pays à un moment où sa situation n'était pas encore bien consolidée et de partir au loin, à la tête de son armée au secours des croisés.

Il est vrai que Ianco, dans une lettre adressée au pape Eugène IV, le 11 mai 1445, fait allusion aux grands secours qu'avait promis, parmi d'autres pays (Byzance, Valachie, Moldavie, Bulgarie), également l'Albanie pour l'expédition de l'année précédente, promesses qui ne furent pas tenues. Il s'agit d'un renseignement reproduit, semble-t-il d'après sa forme, selon cette lettre dans la chronique de Johannes Turóczy, celui-ci ayant utilisé aussi des documents officiels<sup>7</sup>. Cependant, ne paraît-il pas plus probable que le voivode pensait ici plutôt à Arianti, le chef de l'insurrection qui avait éclaté en 1443, dont il a été question ci-dessus ? D'autant plus qu'à la cour pontificale, qui suivait de près les actions antiturques de partout, on parlait, quant à l'Albanie, pendant l'expédition de l'armée de Vladislav en 1444, secondée par une flotte croisée envoyée dans les Dardanelles, seulement de la guerre menée dans ce nouveau territoire de croisade par Arianti. Il avait demandé du secours au pape<sup>8</sup> et devait être encore le plus connu des seigneurs albanais dans les rapports de son pays avec l'étranger.

Mais, sans doute, la lutte de libération reprise en Albanie dès la fin de 1443 par Skanderbeg lui-même, qui se mit bientôt, au cours de l'année suivante, à la tête d'une ligue antiottomane formée à Lezha, dont faisait partie, parmi d'autres seigneurs albanais, Arianti également, devait sérieusement préoccuper les Turcs et les obliger d'y faire face. Toutefois leur effort principal se dirigea en ce temps particulièrement critique vers le secteur danubien, où ils avaient toujours à affronter le voivode transylvain, leur plus redoutable ennemi, et vers l'Asie Mineure, afin d'y réprimer l'une des révoltes périodiques d'Ibrahim, le puissant émire seldjoukide de Caramanie<sup>9</sup>. Cependant, par un effet réciproque, la croisade de Varna et la victoire à la Pyrrhus que remporta sur elle le sultan Murat II empêcha celui-ci d'employer contre l'Albanie le mieux de ses forces pour tenter d'y étouffer en germe la grande lutte d'indépendance de son peuple, ce qui permit à Skanderbeg d'affermir sa situation à la tête de la même lutte.

<sup>7</sup> E. Hurmuzaki, N. Densuşianu, *Documente privitoare la istoria românilor* [Documents concernant l'histoire des Roumains], I/2, Bucarest, 1890, pp. 715-717; J. de Thurocz, *Chronica Hungarorum*, IV<sup>e</sup> partie, chap. 42 (éd. J. G. Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, vol. I, Vienne, 1746, p. 225).

<sup>8</sup> Fr. Pall, *Relations*, p. 126, n. 2.

<sup>9</sup> Idem, *Un moment décisif de l'histoire du Sud-Est Européen : la croisade de Varna (1444)*, dans « *Balcama* », 7 (1944), pp. 106-107.

## II

## KOSOVO (1448)

Lorsque quelques années plus tard, à savoir au mois de juillet 1448, Murat II attaquait l'Albanie où Skanderbeg avait vaincu divers détachements turcs envoyés contre lui auparavant, Ianco essaya d'en tirer profit pour mettre enfin en exécution sa campagne de revanche après la défaite de Varna. D'ailleurs, il avait entamé des pourparlers à ce sujet avec les intéressés dès le printemps 1447 et faisait de vastes préparatifs ayant pour but de reconstruire un large front d'action antiturque englobant les régions danubiennes et balkaniques. Il tâcha d'y intéresser aussi Alphonse V, l'ambitieux roi d'Aragon et de Naples. Néanmoins, ce n'est qu'en septembre 1448 qu'il commença son expédition, à la tête des troupes hongroises et roumaines, renforcées par des mercenaires allemands et tchèques.

Les relations que Skanderbeg entretenait avec Hunyadi sont attestées par les sources diplomatiques à partir de 1446. En effet, le 16 avril de cette année le gouvernement de la république de Dubrovnik (Raguse), qui se trouvait sous la suzeraineté de la Hongrie et encourageait dès 1444 la lutte antiottomane du héros albanais, décida d'écrire, sur la demande de celui-ci, au pape ainsi qu'aux barons du royaume de Hongrie, également intéressés à l'irréductible résistance shqipëtare<sup>10</sup>. Selon l'historien byzantin Laonikos Chalkokondyles, contemporain des événements (bien qu'il eût composé son ouvrage assez tard, dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle), Ianco envoya des émissaires à Skanderbeg et à Ariantı dans le dessein de s'unir à eux, en vertu d'une entente établie antérieurement (οὕτω γὰρ προείρητο καὶ τοῦς δε). D'une alliance (*fedus*) conclue peu de temps avant (*paulo ante*) la nouvelle expédition par Ianco avec « Sandarobechus » parle aussi, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, mais assurément d'après des témoignages plus anciens, Antonio Bonfini, l'historiographe de cour de Matthias Corvinus, fils du même régent et roi de Hongrie (1458 —

1490). Selon Bonfini, conformément à cet accord, Ianco avançant à travers « la Serbie et la Bulgarie » devait attaquer de front, tandis que Skanderbeg devait frapper l'ennemi de l'arrière, du côté de l'« Illyricum », c'est-à-dire de l'Albanie<sup>11</sup>. Suivant une lettre de Pasquale de Sorgo, notable ragusain bien connu, se trouvant au service de Branković, datée du camp même de Ianco, le 11 septembre 1448, après la traversée du Danube (par une partie des troupes), mais avant de se mettre en branle (le 28

<sup>10</sup> Idem. *Relations*, pp 127—128

<sup>11</sup> Chalkokondyles, *Historiarum libri decem*, 1 VIII (ed Im Bekker, 1843, p. 357), Antonius de Bonfinis, *Rerum Unqaricarum decades*, dec III, 1 VI (ed I Fogel—B. Iványi—L. Juhász, Leipzig, Teubner, t III, 1936, p 160)

du même mois) à travers la Serbie, le régent reçut des ambassadeurs de l'Albanie qui lui auraient promis un secours de vingt mille hommes (chiffre probablement exagéré)<sup>12</sup>.

La nouvelle direction de marche de l'armée de Hunyadi, à la différence des campagnes de 1443 et 1444, vers le Sud-Ouest, à savoir vers la Serbie méridionale, peut servir comme une indication claire de l'intention d'unir ses forces à celles des Albanais. Après les grosses difficultés qu'il avait eu à surmonter dans les campagnes dont nous faisons mention, il voulait probablement contourner par le Sud l'obstacle formidable de la chaîne des Balkans pour arriver, fort de l'alliance et du secours de Kastrioti, en Macédoine et ensuite en Thrace, afin de prendre à revers les positions de l'ennemi dans la Péninsule. C'est ainsi qu'il se dirigea vers le fameux champ de Kosovo, au cœur de la Serbie, célèbre par la grande victoire turque sur la résistance héroïque du peuple serbe en 1389. Le régent de Hongrie dut atteindre cette plaine historique vers la mi-octobre 1448 et s'y arrêta tant pour faire reposer ses troupes des fatigues d'une marche de plusieurs semaines que, paraît-il, afin d'y attendre son allié albanais.

Pendant ce temps, Skanderbeg devait parer à un double péril : non seulement de la part du sultan, mais aussi de Venise. En effet, la république de Saint-Marc, pour sauvegarder ses possessions accaparées sur le littoral d'Albanie, ainsi que ses intérêts commerciaux dans ce pays et dans l'Empire ottoman, cherchait à exciter les divisions entre les seigneurs albanais. Elle s'inquiétait également de la puissance grandissante et des tendances unificatrices — dans une certaine mesure — de Skanderbeg. Par conséquent, une guerre avait éclaté entre la Sérénissime Seigneurie et Kastrioti à propos de la possession de la ville de Danja, dans le nord de l'Albanie. Les succès de Skanderbeg et de ses alliés dans cette guerre amenèrent la république à solliciter l'intervention du sultan contre l'opiniâtre rebelle, afin que celui-ci, pour employer les propres termes d'un

<sup>12</sup> Fr. Pall. *Relations*, p. 129, n. 4. Mais l'affirmation de cette lettre, selon laquelle Hunyadi tout en remerciant les Albanais de leur offre, l'avait refusée, estimant leur « exercitum ut minus idoneum et expeditum bello », nous paraît invraisemblable. Cette affirmation semble bizarre après ce que nous savons d'autres sources, surtout de Bonfini, qui souligne l'insistance avec laquelle Ianco sollicitait le secours albanais. D'ailleurs, celui-ci accusera Sorgo d'avoir été l'un de ceux qui avaient fomenté « le cattive intelligence tra lui e il despota », avec ses facheuses conséquences pour le sort de l'expédition de 1448 (v. la chronique ragusane de Gaudio Resti, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum Merid.*, vol. XXV, Zagreb, 1893, p. 298). De plus, Sorgo sera l'envoyé de Branković auprès de Murat II pour le renseigner sur la direction de marche de Ianco pendant cette campagne (*ibidem*). A propos de la lettre en discussion, connue seulement d'après une traduction certainement libre et emphatique de l'humaniste Curæo d'Ancona, v. les remarques faites dans notre article, *Intervenția lui Iancu de Hunedoara în Țara Românească și Moldova în anul 1447—1448* [L'intervention de I de H en Valachie et en Moldavie, en 1447—48], dans la revue « Studii », 16 (1963), n° 5, p. 1061.

document vénitien du 27 juin 1448, « non modo de Albania, sed de mundo ejiciatur »<sup>13</sup>.

Mais ce vœu par trop radical ne se réalisa pas. Loin de là ! Certes, Murat II réussit à prendre après un siège, vers le début d'août, l'importante place de Sfetigrade près des confins de la Macédoine et puis quelques autres forteresses, probablement dans la même région. Cependant les informations qui lui sont parvenues des préparatifs militaires de Ianco le portèrent à renoncer à la marche sur Kruja, véritable nid d'aigles, la capitale de Skanderbeg, lequel d'ailleurs le harcelait sans cesse. Il dut donc interrompre la poursuite de cette expédition en Albanie et se retirer, vraisemblablement vers la mi-août, de ce pays, après y avoir laissé des garnisons dans les forteresses conquises<sup>14</sup>. Ensuite il fit à son tour de grands préparatifs pour affronter dans une nouvelle campagne — une « guerre sainte » islamique (gazâ), selon les sources narratives turques — son redoutable ennemi danubien, puisque l'enjeu de la lutte était le sort peut-être de toute la partie européenne de l'Empire ottoman. Puis, ayant appris par Branković la direction de la marche de Hunyadi à travers la Serbie méridionale, il quitta la position d'attente qu'il s'était fixée à Sofia, se mit à sa poursuite et le rejoignit dans la plaine de Kosovo<sup>15</sup>.

Cependant Skanderbeg n'eut pas la chance d'y rejoindre à temps Ianco, son allié. En effet, bien que délivré pour l'instant du danger pressant de la part des Turcs après la retraite de Murat de son pays, il se trouvait toujours en état de guerre avec Venise. Ayant les mains libres du côté du sultan, il mit le siège devant Lezha, une des principales possessions de la république. Celle-ci, ne pouvant plus compter cette année-là sur le secours ottoman, dut enfin conclure la paix avec lui et les autres seigneurs, ses alliés, le 4 octobre 1448, sous les murs même de la ville. Par ce traité, Skanderbeg renonça à Danja en faveur de Venise, qui en échange lui promit une pension annuelle de mille quatre cents ducats (le premier terme étant fixé au 26 dudit mois).

Aussitôt après la fin de cette guerre, le prince albanais faisait des préparatifs en vue de porter du secours à Ianco, qui, selon Bonfini, l'avait instamment sollicité par des lettres. C'est pourquoi dans le texte même du traité de Lezha, Kastrioti demandait à la république vénitienne qu'on lui payât sa pension d'avance au terme de quinze jours, afin d'aller

<sup>13</sup> S. Ljubić, *Listine* [Documents], dans *Mon spect hist Slav. Mer*, vol XXI, (9<sup>e</sup> des *Listine*), Zagreb, 1890, pp. 169—273.

<sup>14</sup> Pour la critique des sources v. notre étude *M. Barlezio*, pp 207—208

<sup>15</sup> Chalkokondyles, *ibid* ; *Die attosmanischen anonymen Chroniken*, éd F Giese, vols I II, Breslau-Leipzig, 1922—25, p. 95 ; Orudj bin Adil et Mehmed Neshri, dans *Cronici turcești privind Țările Române* [Chroniques turques concernant les Pays Roumains], vol. I, trad. M Guboglu et M. Melmet, Bucarest, 1966, p. 57 (mais on peut identifier Kodzadzık, s'agissant du nom ture de la place Sfetigrade), pp. 124—125.

« personnellement cum quel più exercito el porà ad unirse cum el signor Janus ». Mais il était trop tard et il ne prit aucune part à la grande bataille de Kosovo, du 17 au 18 ou bien 19 octobre, dans laquelle l'armée de Ianco succomba encore une fois, après des combats acharnés, devant les forces supérieures des Ottomans. Selon les renseignements de Bonfini, le régent de Hongrie n'avait pas voulu accepter la bataille avant l'arrivée de Skanderbeg ; pourtant l'aide attendue impatiemment (*in horam*) ne put venir à temps et Murat, craignant précisément ce danger, l'avait obligé d'accepter le combat. Le 20 octobre, lorsque tout était déjà fini, on constate à Dubrovnik, où jusqu'en novembre on n'avait pas eu connaissance de l'issue tragique, la présence d'un envoyé de Kastrioti, venu pour contracter un emprunt « pro eundo contra Teucros una cum exercitu Christianorum ». Le gouvernement ragusain lui refusa le prêt, et se borna à lui faire un présent en drap pour une valeur de deux cents ducats<sup>16</sup>. Au moment de la débâcle chrétienne, à ce qu'on peut déduire du récit de Bonfini, Skanderbeg se trouvait en marche vers Kosovo, et une partie des rescapés au désastre, qui s'étaient sauvés vers l'Albanie, rencontra ses troupes à une distance d'une journée environ (*XX millia passuum*, d'après l'historien humaniste, c'est-à-dire quelque trente km) des lieux de la catastrophe<sup>17</sup>. En les recueillant en sûreté, il rebroussa chemin avec eux dans son pays.

Cependant, d'après une chronique ragusaine, celle de Grunio Resti (composée au XVIII<sup>e</sup> siècle sur la base des annales antérieures et des actes d'archives), l'arrivée du prince albanais au secours de Ianco aurait été empêchée par Branković, qui, allié de son gendre et suzerain Murat, fit occuper les défilés entre l'Albanie et son pays. C'est la même information que nous fournit Barletius, mais à tort, au sujet de la croisade de 1444. Ainsi, de la collaboration projetée en 1448 entre les deux protagonistes

<sup>16</sup> *Relations*, pp. 129—130.

<sup>17</sup> Bonfini, p. 166. Pour la campagne de Kosovo (et l'alliance de Ianco et de Skanderbeg à cette occasion) v. en général, bien qu'avec quelques lacunes d'information : L. Kiss, dans *Hadtörténelmi Közlemények* [Communications d'Histoire Militaire], 1895, en particulier les pp. 480—481, et Elekes, pp. 357—385. Le héros albanais ne disputait pas à la république de Venise la possession de Tivari (*ibid.*, p. 360), mais de Dajuja. On ne peut parler, malgré Chalkokondyles, d'une attaque du sultan contre Kruja (pp. 362, 373). Il est vrai que nous-même l'avons une fois admise (*Relations*, p. 128, d'après l'historien byzantin), mais une confrontation ultérieure et plus approfondie des sources nous a convaincu du contraire (*M. Barletio*, p. 208). Il est vrai aussi que Franco (chap. 13) fait également mention du siège de Kruja, après celui de Sfetigrade, dans le cadre de la même campagne de Murat, la seule que ce sultan aurait entreprise en personne en Albanie, en 1449 (influence de Barletius !), mais il s'agit dans ce cas d'une confusion entre les deux campagnes du même sultan (de 1448 et de 1450). On ne trouve pas non plus des traces dans les sources concernant l'année 1448 quant à l'affirmation que Murat, en quittant l'Albanie, y aurait laissé une armée pour tenir en échec Kastrioti, ce qui aurait empêché celui-ci de rejoindre à temps Hunyadi (Elekes, pp. 373, 382). La remarque de Fr. Babinger (*Maometto il Conquistatore*, Einaudi, 1957, p. 99), suivant laquelle Ianco n'aurait pas attendu l'arrivée de l'aide promise d'Albanie, ne semble pas justifiée, d'après ce qu'en dit Bonfini.

de la lutte pour l'indépendance des peuples de l'Europe sud-orientale, rien ne put être réalisé<sup>18</sup> à cause des circonstances mentionnées. L'issue malheureuse de l'expédition de Kosovo, conjuguée avec l'affaiblissement de la position de Ianko dans la politique intérieure vis-à-vis des barons ses adversaires, signifiait la fin même de ses grandes campagnes offensives et elle allait permettre aux féodaux ottomans, quoique durement éprouvés eux aussi par leur victoire sanglante de Kosovo et par leur grave défaite subie sous les murs de Kruja de la part des Albanais de Skanderbeg en 1450<sup>18a</sup>, de faire un nouveau bond pour conquérir bientôt Constantinople.

### III

#### BELGRADE (1456)

Sous l'effet du profond retentissement qu'a eu la chute de la fameuse cité impériale, on a forgé de nombreux plans de croisade antiottomane. On connaît, entre autres, les projets d'Alphonse V d'Aragon et de Naples, qui avait repris les visées de domination de ses prédécesseurs normands et angevins dans les Balkans et dans le Levant, ce qui contribuait à rendre ce prince «magnanime» de la Renaissance un ennemi du sultan, mais en même temps un rival inquiétant de Venise. Face au danger ture permanent et à la politique trop prudente et parfois même amicale de la république de St.-Marc envers l'Empire ottoman, et sans doute aussi comme une conséquence du relâchement provisoire du front danubien à la suite de la bataille de Kosovo, Skanderbeg se vit obligé de reconnaître, dès le mois de mars 1451, la suzeraineté de l'ambitieux Aragonais, en échange des secours qu'il attendait de l'autre rive de l'Adriatique<sup>19</sup>. Ces secours (en troupes, armes et vivres) s'avéreront toutefois assez modestes par rapport à la gravité du péril, que le héros albanais devait donc braver

<sup>18</sup> *Relations*, pp 130—131. V aussi A Hadri, *Prilog rasvjetljanju Skenderbegove epohe* [Contribution en vue de l'éclaircissement de l'époque de Sk.], dans *Gjumine Albanoložike-Albanološka Istraživanja* [Recherches Albanologiques], vol I, Priština, 1962, pp. 119—147, où il s'occupe des rapports entre Branković et le héros albanais. Cependant le sultan dut se retirer d'Albanie avant le 21 août 1448 et non pas précisément à cette date (p. 132), qui est celle du rapport adressé par le comte de Shkoder à la Seigneurie de Venise (Ljubič, IX, pp 183—284), lui annonçant la nouvelle de la retraite.

<sup>18a</sup> Pendant le siège de Kruja, Skanderbeg croyait à un moment donné (en sept 1450) qu'une importante armée se serait mise en marche de Hongrie pour attaquer les Turcs, ce qui aurait obligé le sultan de lever le siège. Mais il s'agissait, sans doute, seulement de bruits, enregistrés par les Annales vénitienes de Stefano Magno V à ce sujet D. S. Shuteriq, *Les rapports entre Skanderbeg et Georges Aranite durant les années 1449—1450*, communication à paraître dans les *Actes de la II<sup>e</sup> Conférence d'Etudes Albanologiques*, Tirana, 12 1<sup>er</sup> janvier 1968.

<sup>19</sup> C. Mammesou, *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg*, dans *Mélanges de l'École Roumaine en France*, [1], Paris, 1923, pp 42—45, Cegaj, pp 89, 104; Irahien, dans *Ist. Shqip.*, vol I, pp 294—295.

par la suite, en premier lieu, fort du dévouement mébranlable et des sacrifices généreux de son peuple.

Quant à la Hongrie, elle était déchirée par ses contradictions internes, avant tout par les intrigues des grands féodaux, qui mettaient des entraves à la politique de défense active de Ianco contre l'expansion ottomane. Aussi avait-elle accepté l'offre du nouveau sultan Mehmed II pour conclure avec lui, en novembre 1451, une trêve de trois ans, que celui-ci avait jugé nécessaire pour pouvoir concentrer ses efforts justement en vue de la conquête de Constantinople <sup>20</sup>.

Dans les plans stratégiques adressés par le roi Alphonse au pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, à l'occasion de la conférence des Etats italiens qui eut lieu de l'automne 1453 au printemps 1454, Ianco et Skanderbeg auraient dû jouer, bien entendu, un rôle important sur les fronts respectifs de guerre, dans le cadre d'une croisade générale, terrestre et maritime à la fois — selon la formule préconisée en 1396, 1443—44 — avec une large participation des puissances européennes <sup>21</sup>.

Des projets plus ou moins semblables furent discutés également aux diètes impériales de Ratisbonne, Francfort et Wiener-Neustadt, ainsi qu'aux diètes hongroises, réunies en 1454 et 1455. On sait qu'à Ratisbonne et à la cour de Philippe III, le puissant duc de Bourgogne qui assistait à la diète de Francfort, on n'oubliait pas non plus la part que devaient prendre les Albanais à la grande croisade envisagée <sup>22</sup>.

Vers la fin du mois d'avril 1454 la diète de Ratisbonne suggéra au pape, parmi les alliés possibles de cette croisade, de faire appel, par la médiation de Venise, à l'aide de l'émir de Caramanie, l'ennemi notoire des sultans ottomans. Elle pouvait recommander d'autant plus l'entremise de la Seigneurie vénitienne que celle-ci avait conclu depuis peu, en février de la même année, un traité commercial avec Ibrahim. D'autre part, l'émir cherchait lui-même l'alliance des Occidentaux, transmettant en août 1455 des offres à ce sujet au nouveau pape Calixte III, ancien collaborateur intime d'Alphonse V <sup>23</sup>. Probablement, dès cette époque l'émir fit parvenir au pape un projet spécial et assez détaillé de coopération militaire contre le sultan Mehmed II. Dans ce document curieux, qui d'après notre connaissance n'a pas été mis en valeur jusqu'à présent, l'émir par son émissaire, Giovanni Mocenigo, un Vénitien — avançait des proposi-

<sup>20</sup> Flekes, *Hunyádi*, pp. 108—119

<sup>21</sup> Maimescu, *Alphonse V*, pp. 69—79

<sup>22</sup> N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, IV, Paris, 1915, p. 95; Idem, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle d'us Melanges d'Hist. Gén.*, publ. par C. Maimescu, vol. I, Cluj, 1927, pp. 25—26

<sup>23</sup> Makušev, *op. cit.*, vol. II, pp. 195—196. En juillet 1453, on constate la présence d'un envoyé du « Gran-Caramany » à la cour de Naples (Iorga, *Notes et extraits*, vol. II, Paris, 1899, p. 51). Ibrahim fut emir de Caramanie jusqu'en août 1461, lorsqu'il mourut (Babinger, *Mao melto*, p. 316), et non pas jusqu'en 1454 (Iorga, *ibid.*, n. 4)

tions pour une grande offensive antiottomane à déclencher simultanément en Asie Mineure, de sa part, et en Europe, sur terre et sur mer, par les Chrétiens. Il soulignait tout particulièrement l'importance de la coordination des opérations qu'on aurait dû entreprendre sur les fronts danubien et albanais afin de prendre entre deux feux les forces ottomanes stationnant sur les possessions européennes du sultan. L'émir exprimait, entre autres, l'avis qu'on devait « fortificare Schandarbech, signor di Albanexi, a tal modo che cum parte de gente italicha (!) el dicto possi campizare almanco cum XXX milia persone »<sup>24</sup>.

Cependant les projets de croisade générale antiottomane restèrent sans lendemain à cause surtout des contradictions qui divisaient les puissances européennes et en face de leur indifférence ou passivité lorsqu'il s'agissait de la réalisation des belles paroles concernant la solidarité chrétienne. En effet, malgré la tradition des guerres classiques contre les Mécréants et la propagande de l'Eglise, malgré les promesses grandiloquentes des diètes et les vœux solennels de certains princes occidentaux, tels que Alphonse V et Philippe III, « la guerre sainte » ne représentait plus un problème socio-politique de premier plan, capable de déclencher un mouvement d'ensemble de la chrétienté occidentale ou des actions concrètes d'une importance réelle de sa part. Les exemples isolés de quelque chevalier français, anglais ou italien, qui, en quête de prouesses et de butin, se rendait avec sa suite de gens d'armes sur les champs de bataille du Sud-Est Européen, notamment en Albanie (en 1456—57, 1463), ne sauraient infirmer cette constatation d'une valeur générale<sup>25</sup>.

Ce fut en pareilles circonstances que Mehmed II faisait au printemps 1456 les plus redoutables préparatifs militaires connus depuis la conquête de Constantinople. Après la sanglante bataille gagnée grâce à une attaque par surprise, en juillet de l'année précédente, par une de ses armées sous les murs de la Belgrade albanaise (autrement : Berati) sur Skanderbeg et les seigneurs albanais allés, ainsi que sur un contingent catalan expédié de Naples à son aide, la nouvelle poussée du sultan visait un autre but du même nom. C'était la Belgrade serbe (appelée aussi : grecque), considérée comme le principal rempart du royaume de Hongrie sur le Danube et la porte de l'Europe centrale. Elle devait subir, au mois de juillet 1456, l'un des plus mémorables sièges connus dans l'histoire, dont la levée fut la dernière et la plus brillante des gestes de Ianco.

Forts de renseignements précis, selon lesquels l'attaque du sultan serait dirigée contre Belgrade et les autres forteresses gardant le passage

<sup>24</sup> J. Radonic, *Djuradj Kastriot Skanderbeg i Albanija u XV v.* [G. K. Sk et l'Albanie au XV<sup>e</sup> siècle], Belgrade, 1912, n<sup>o</sup> 130.

<sup>25</sup> Notre étude : *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del sec. XV (Documenti inediti con introduzione e note storico-critiche)*, dans *Archivio Storico per le Province Napoletane*, 111<sup>e</sup> série, vol. IV (1965), p. 140.

du grand fleuve vers la Hongrie, le roi Ladislas V (le Posthume) et Juan Carvajal, légat pontifical chargé de l'organisation de la croisade en ce royaume, s'adressant le 7 avril de Buda au pape, en vue de diviser les forces ennemies sur plusieurs fronts, lui demandaient d'envoyer sans délai vers Constantinople la flotte papale, renforcée par celle d'Alphonse V. Ils le priaient en même temps de faire appel à Skanderbeg et au « Grand-Caraman » (c'est-à-dire à Ibrahim) pour qu'ils attaquaient chacun de son côté, de même qu'à Venise, Gênes, Milan, Florence et aux autres Etats italiens, pour solliciter leur concours aussi, sur terre et sur mer <sup>26</sup>.

La concentration de l'effort principal du sultan contre Belgrade en 1456, après la réouverture des hostilités t serbo-hongroises deux ans plus tôt en Serbie, signifia certes la diminution temporaire, mais non pas la fin de la pression turque sur l'Albanie. D'ailleurs, au début du même mois d'avril, le héros albanais, après les revers de l'année précédente, ne pouvait encore être certain si les vastes préparatifs qu'allait faire Mehmed II ne seraient pas dirigés, en dernière instance, contre son pays. D'autre part, les nouveaux renforts qu'il avait reçus vers le même temps de la part d'Alphonse V n'étaient pas suffisants. Ce furent là des circonstances qui durent l'amener à s'adresser dans une lettre, datée de Lezha le 8 avril, au cardinal Domenico Capranica, très dévoué à la cause de la lutte antiturque, pour lui demander son intercession auprès du pape. C'est toujours au printemps de cette année qu'il dut expédier des émissaires à Francesco Sforza, le condottiere fortuné devenu duc de Milan et à Philippe III de Bourgogne <sup>27</sup>.

Mais en même temps Skanderbeg était parfaitement conscient de l'interdépendance de la lutte du peuple albanais avec le nouveau et dramatique épisode du même combat soutenu dans le secteur danubien. Comme réponse à l'appel de Carvajal, sans doute toujours vers le début d'avril, il lui renvoya le dominicain Nicolas, qualifié « nuntius domini Kender Beek » dans l'une des deux lettres citées ci-après, qui parlent de cette mission. Il s'agit indubitablement de Nicola de Berguzzi, connu aussi par ailleurs comme ambassadeur, en 1451-52, de Skanderbeg et d'autres seigneurs albanais <sup>28</sup>. En octobre 1455, Carvajal, se dirigeant de Rome par Venise vers Vienne et ensuite vers Buda comme légat de Calixte III, avait envoyé Berguzzi qui se trouvait dans sa suite, de Venise en Albanie et en Dalmatie, selon toute évidence pour la cause de la croisade. Ce fut le 12 mai 1456 que le dominicain rejoignit Carvajal à Buda, et lui apporta « litteras quam plures... illorum dominorum Albanie et Dalmatie », ainsi

<sup>26</sup> St Katona, *Historia critica regni Hungariae*, vol XIII, Pest, 1790, pp 1041-1048; Marmnescu, *Le pape Calixte III (1455-1458), Alphonse V d'Aragon, roi de Naples, et l'offensive contre les Turcs*, dans *Académie Roumaine, Bulletin de la Section Historique*, 19 (1935), p. 90; Idem, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade (deuxième partie, 1453-1467)*, Coimbre, 1949, pp. 9, 25-26 (tirage à part du *Bulletin des Etudes Portugaises*, 1949)

<sup>27</sup> Fr. Pall, *Rapport ulato-albanest*, pp. 126, 159, n. 153

<sup>28</sup> Marmnescu, *Alphonse V...*, pp. 41, 56

que d'autres nouvelles, qui concernaient la (prétendue) présence de la flotte aragonaise sous le commandement de Vilamarı dans le Levant<sup>29</sup> et les rapports turco-vénitiens. Après la visite faite au légat et au roi, Berguzzi rencontra, dix jours plus tard, à Eszék (près du confluent de la Drave avec le Danube) Johannes de Korogh, le ban de Mačva, l'un des rares barons dévoués à Ianco et le mit également au courant des renseignements rapportés par lui au légat. Deux lettres, l'une adressée par Carvajal, l'autre par J. de Korogh, le 14 et respectivement le 22 mai, au célèbre prédicateur de la croisade Giovanni da Capistrano (ou bien Capestrano) nous dévoilent l'attitude du héros albanais à l'égard de la nouvelle épreuve à laquelle devait faire face son ancien allié de la campagne de Kosovo<sup>30</sup>. Celui-ci, à en juger d'après une allusion, encore que générale, de la lettre de Carvajal à Capistrano datée de Vienne, le 16 janvier 1456, a probablement demandé de nouveau son aide aussi<sup>31</sup>. Au dire de Berguzzi, chargé à son tour par le légat de prêcher la croisade, « dominus suus Kenderbeek iam esset promptus contra Turcos ire », « erat iam in campis » ; il avait reçu un renfort de mille cavaliers et des gens de pied envoyés par Alphonse V. Selon les paroles du ban de Mačva, « il a l'intention de venir à notre aide avec quinze mille hommes, mais de la part de ses parents et amis il peut encore obtenir une aide similaire de quinze mille hommes, cela fera trente mille hommes »<sup>32</sup>. D'autre part, Berguzzi relata à Car-

<sup>29</sup> Berguzzi se réfère à ce propos aux nouvelles qu'il venait d'apprendre de l'(ex-) baile vénitien Bartolomeo Marcello (le négociateur de la paix vénéto-turque de 1454), au sujet duquel nous savons par ailleurs, qu'en naviguant de Constantinople à Venise, il était passé, dans la première moitié d'avril, par Dubrovnik (v. la lettre du gouvernement ragusain au roi de Hongrie, le 15 avril 1456, chez Radomé, *Acta et diplomata Ragusina*, I/2, Belgrade, 1934, pp 595-596)

<sup>30</sup> La lettre de Carvajal à Capistrano, Buda, le 14 mai 1456, chez Katona, *Historia* . . . , vol XIII, pp 1 058-1 059, mais plus fidèlement (d'après l'original) chez B. Pettkó, *Kapisztrán Janos levelezése a magyarokkal* [La correspondance de Giov da Capistrano avec les Hongrois], dans *Történelmi Tár* [Magasin Historique], nouvelle série, vol. II (1901), pp 201-202. — La lettre de J. de Korogh au même, Eszék, « in festo Elene regine anno, etc L<sup>mo</sup> sexto » (Pettkó, *op cit* , pp. 193-194). Il s'agit, selon le calendrier moderne, du 22 mai (1456), date de cette fête en Hongrie, et non du 8 février, l'une des dates de sa célébration en Europe occidentale, admise à tort par Pettkó. Du reste, dans le même acte figure l'expression « vigilia penthecostes » (15 mai), en tant que date récemment passée ! — Pour la légation de Carvajal. V. Fraknoi, *Carvajal János bibornok magyarországi követéségei, 1448-1461* [Les missions de Juan C. en Hongrie, 1448-61], Budapest, 1889, p 25 et suiv.

<sup>31</sup> Katona, *op cit* , vol XIII, p 1 034. Carvajal demandait par cette lettre du 16 janvier 1456 (c'est la date exacte, et non pas le 15 du même mois, cf la source de Katona : l'ouvrage de G. Pray, *Annales regum Hungariae*, vol. III, Vienne, 1766, p 168) à Capistrano de suggérer à Ianco qu'il « scriberet illis principibus cum quibus habet commercium in isto negotio » (c'est-à-dire dans le problème de la guerre antiturque), notamment à l'empereur, au roi d'Aragon, au duc de Bourgogne « et alius, quod exercitum mittendi in Hungariam debent esse in mense Iunii et ad tardius in Iulio . . . ». Dans sa réponse datée de Pest, le 3 février, Capistrano assurait le légat d'avoir communiqué la teneur de cette lettre à Ianco et que celui-ci « nulla indigere persuasione vel adhortatione », en ce qui concerne ses propres préparatifs militaires, et qu'il en avait écrit (*scripserit*) au pape, à l'empereur, au roi d'Aragon, au duc de Bourgogne « aliisque domnis » (Pettkó, *op cit* , pp. 190-191 ; la même réponse, mais avec la date. Bistrița, 19 février (!) chez Katona, *op. cit* , vol. XIII, p 1035, d'après Pray).

<sup>32</sup> Nous croyons utile de reproduire aussi en original ce passage important, ainsi que sa suite immédiate, surtout parce qu'elle prête à discussion : « . . . iam esset promptus contra

vajal avoir vu un chevalier français croisé qui se rendait en Albanie avec une suite de cinquante gens d'armes, croisés eux aussi, dans l'intention d'y «servir en guerre» pendant une année. Ce qui provoqua cette réflexion finale du légat : « Il est à croire qu'en raison de notre retard de commencer ici la guerre, il y aura une très grande affluence de croisés en Albanie ».

Faut-il remarquer que le chiffre que nous avons cité en ce qui concerne le montant de l'aide promise par Skanderbeg, fût-ce seulement intentionnel, semble outré? Un tel effort : une armée expéditionnaire de trente mille combattants, devait certainement dépasser les ressources humaines et matérielles de l'Albanie de l'époque. Il est vrai que le plan stratégique de l'émir de Caramanie, dont nous venons de parler, avance le même chiffre, mais il s'agit là d'un desideratum qu'on envisageait d'un endroit assez lointain de l'Albanie, qu'on aurait dû réaliser en tout cas à l'aide de renforts italiens. Voici une comparaison significative : nous sommes très bien renseignés au sujet des forces militaires de Skanderbeg et des seigneurs allés, employées dans la campagne de Berati de l'année précédente : douze ou treize mille hommes, auxquels s'ajoutait un renfort catalan d'environ mille hommes<sup>33</sup>. Comment eût-il été possible de rassembler plus du double de ces effectifs, et cela l'année suivante et après la perte cruelle de cinq ou six mille hommes? Cependant, même si nous admettions qu'un pareil effort eût été réalisable, est-il vraisemblable qu'une telle armée comprenant toutes les forces militaires du pays aurait pu risquer de le quitter pour partir au loin à l'aide des croisés danubiens à un moment où le danger turc persistait à planer, encore que moins pressant, sur les propres frontières?

Quoi qu'il en soit, le chiffre excessif en discussion dénote du moins l'intention du héros albanais de faire le plus grand effort possible afin de prêter secours au front antiottoman du Danube à une heure des plus dramatiques de l'histoire des peuples du Sud-Est européen.

Cette intention ne pouvait pas être accomplie du fait que, nonobstant la concentration de la majeure partie de leur puissance vers Belgrade, les

---

Tureos ire eum quindecim milibus hominum, sed de proximis et de amicis suis adhuc potest subsidium habere similiter quindecim milia hominum, quod fiet triginta milia, eum quibus ad auxilium nostrum venire intendit, quia et ipse Kenderbeek est christianus, et iam quasta preterisset revolutio christianitatis sine excepto annualis » Peut-être, l'interlocuteur de Berguzzi ne comptait-il pas bien ce que celui-ci voulait dire quant à la période écoulée depuis la conversion de Skanderbeg ou bien y a-t-il erreur dans le texte, à savoir : au lieu de *quarta*, il y aurait *decima-quarta*, ce qui nous renverrait à 1443, l'année du retour du héros en Albanie. Pour la conversion de celui-ci v. aussi la lettre du gouvernement ragusain au pape Nicolas V, le 27 février 1451 (Radonić, *Acta et dipl.*, I/2, p. 525) et les mémoires du seigneur albanais Gjon Muzaka (Giov. Musachi), mari d'une cousine de Skanderbeg et réfugié en Italie, où il écrivit en 1510 lesdits mémoires pour ses fils (Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p. 299). La lettre à laquelle nous avons emprunté le passage reproduit ci-dessus contient des nouvelles intéressantes aussi pour les mouvements militaires des Turcs, transmises à J. de Korogh de la part du roi de Bosnie

<sup>33</sup> Fr. Pall, *I rapporti italo-albanesi* . . , pp. 155–156.

Ottomans n'ont pas cessé de menacer aussi l'Albanie et d'immobiliser Skanderbeg chez lui. En effet, au début de juillet Alphonse V venait d'apprendre la nouvelle d'une victoire que celui-ci avait remportée sur les Turcs. En même temps le roi recevait de sa part la nouvelle (prématurée, à la suite sans doute de faux bruits) d'une défaite infligée par Ianco aux troupes ottomanes qui auraient déjà campé devant Belgrade <sup>34</sup>. En réalité, en juin, lorsque le prince albanais dut expédier cette nouvelle vers Naples, il ne s'agissait pas encore de combats avec l'ennemi sous Belgrade. Car, bien qu'il y eût depuis le commencement de l'année des escarmouches aux confins méridionaux du royaume avec des irréguliers turcs et que les avant-gardes de l'armée régulière ennemie y fussent arrivées dès la mi-juin, le gros de celle-ci sous le commandement du sultan et sa flotte n'apparaissaient que le 3 juillet pour commencer le siège, tandis que Ianco se trouvait dans la région environnante, au nord du Danube, en y organisant la résistance <sup>35</sup>.

La glorieuse levée du siège de Belgrade, le 22 juillet, grâce à l'héroïsme des masses populaires « croisées », conduites à la victoire par le talent militaire de Ianco et l'enthousiasme fanatique de Capistrano, eut un immense retentissement dans la chrétienté tout entière. A cette éclatante victoire, qui a barré la route à l'expansion turque vers l'Europe centrale pour trois quarts de siècle, les Albanais contribuèrent sans doute indirectement, en ce sens que tout en étant empêchés d'apporter le secours promis, ils continuaient à retenir et à engager une partie des forces turques dans leur propre secteur de lutte.

La victoire de Belgrade qui, quelques semaines après fut suivie par la mort de Ianco (le 11 août 1456), offre un exemple impressionnant de l'élan et de l'héroïsme des masses populaires face à l'expansion étrangère. Les attaques de l'ennemi extérieur rendaient pire leur condition déjà assez grave à la suite de l'oppression interne de la part du régime féodal. C'est, à n'en pas douter, la raison profonde de la résistance opiniâtre que les peuples des régions danubiennes et balkaniques opposèrent dans leur lutte pour l'indépendance sous le commandement éprouvé de grands capitaines comme Ianco et Skanderbeg, qui « chacun dans son secteur combattait le même ennemi, l'un allégeant ainsi la charge de l'autre » <sup>36</sup>. Selon ce qui vient d'être mis en relief par les recherches récentes, ces deux champions de la liberté, bien qu'ils fussent eux-mêmes des représentants de la classe dirigeante féodale, toutefois en contradiction avec certains groupes de cette classe et à l'encontre de ceux-ci, ont réussi à gagner

<sup>34</sup> L. Pastor, *Geschichte der Papste*, vol I, Fribourg-en-Brisgau, 1925, pp 724, n. 4. 715, n. 5

<sup>35</sup> Elekes, *op. cit.*, pp 440, 451

<sup>36</sup> Frasherli, dans *Hist. Shqip*, vol I, p 293

l'attachement passionné et le soutien dévoué des masses populaires pour un combat juste, auquel elles étaient intimentement intéressées.

Les noms de Ianco et de Skanderbeg étaient devenus par conséquent chers autant aux couches larges de la population de leurs pays qu'à celles des contrées voisines, voire de l'Europe entière. Ces noms commencent à être associés dans les documents contemporains <sup>37</sup> et ensuite, on ne le sait que trop, ils sont glorifiés à travers les siècles dans les narrations historiques, dans les belles-lettres, dans les chants et légendes populaires, dans les beaux-arts, comme de hautes personnifications, des symboles toujours vivants de la noble aspiration vers la liberté.

Pour nous borner à deux exemples tirés de l'histoire de la Roumanie, selon une tradition enregistrée dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, après la mort de Ianco et de Skanderbeg des restes de l'armée de celui-ci se seraient établis en Transylvanie, qui aurait dû devenir une seconde Albanie <sup>38</sup>, c'est-à-dire un foyer de la lutte antiturque. D'autre part, les grands succès remportés à la fin du même siècle par les troupes alliées de la Valachie et de la Transylvanie sur le Bas-Danube et dans le nord de la Péninsule Balkanique, dans la vaillante tentative de libération de sous la domination ottomane, ranimaient, aux yeux des contemporains « la memoria di Giovanni Hunnade et di Schanderbech, nimici acerbissimi de' Turchi, et freno, in quei confini, della loro sfrenata audacia. » <sup>39</sup>

Enfin, pour conclure, il convient d'ajouter que la politique d'alliance antiottomane avec l'Albanie de Skanderbeg ne pouvait pas trouver un terme dans le secteur danubien, avec la disparition de Ianco. Son fils, Matthias Corvinus, une grande figure historique lui aussi, bien que la lutte contre les Turcs jouât un rôle moins accusé dans ses préoccupations trop partagées entre le sud-est et le centre de l'Europe, reprit néanmoins cette politique de solidarité devant le péril commun. Le héros albanais cherchait également de son côté à renouer les anciens liens. Mais ce problème débordant le cadre de notre sujet, nous nous contentons d'en faire, à cette occasion, un simple rappel <sup>40</sup>.

<sup>37</sup> Calixte III, dans une lettre du 14 mars 1458, rappelait à juste titre au roi Matthias Corvinus, à côté du brillant exemple de la vie de son père, une victoire gagnée récemment par Skanderbeg (Fr. Pall, *Relations*, p. 132, cf. aussi p. 133)

<sup>38</sup> L. Dérsi, dans « Magyar Konyv-Szemle » [Revue Bibliographique Hongroise], nouvelle série, t. III (1895), p. 120.

<sup>39</sup> Cesare Campana, *Compendio storico delle guerre ultimamente successe tra Christiani et Turchi*, Venise, 1597, f. 36

<sup>40</sup> V. notre exposé dans Fr. Pall, *Relations*, pp. 132-141.

## LES ORIGINES DE L'IMPRIMERIE EN LANGUE ROUMAINE

P. P. PANAITESCU

L'histoire de l'imprimerie dans les pays roumains n'est pas une simple discipline bibliographique, destinée à constituer le catalogue des livres roumains et slavo-roumains. Elle doit être rattachée à l'histoire de la culture roumaine en général et par là à celle de l'histoire de l'évolution sociale de ces pays. Si les premières traductions en roumain, langue parlée par le peuple, se sont répandues par l'intermédiaire des copies manuscrites, à un moment donné l'œuvre des copistes ne suffit plus à faire face aux besoins de ceux qui savaient lire. On en arriva ainsi à une plus grande diffusion des écrits en langue roumaine grâce à l'imprimerie.

Le livre imprimé en roumain fut précédé du livre imprimé en slavon, la langue de l'Eglise et du gouvernement féodal. Dès 1508 paraissait en Valachie le premier écrit imprimé en slavon, *Liturghierul* [le Missel] slavon, dû au maître imprimeur Macarie, originaire du Monténégro. Peu de temps après la parution des imprimés en slavon commença la publication des livres en roumain, le premier livre roumain ayant été le *Catehism* [le Catéchisme], édité à Sibiu en 1511, dont il ne nous reste plus aucun exemplaire.

Le remplacement du slavon par le roumain est dû à des causes sociales, à savoir l'ascension économique et culturelle de la petite noblesse, des bourgeois et de la couche des petits fonctionnaires de province, les uns et les autres ne connaissant pas le slavon, qu'ils n'avaient aucune raison d'apprendre pour les besoins de leur vie de tous les jours. Aujourd'hui presque tous les linguistes et les historiens de notre culture s'accordent pour admettre que l'apparition des écrits en langue roumaine fait suite à un mouvement culturel intérieur, et non pas à des influences étrangères. L'écriture en langue roumaine ne nous a pas été donnée en présent; elle a été acquise par les intellectuels roumains pour les besoins de notre culture, à un certain moment du développement de cette dernière.

La diffusion des textes roumains au moyen de l'imprimerie constitue un pas en avant dans le processus de remplacement du slavon par la langue du peuple. C'est alors que furent rassemblés les manuscrits roumains contenant des traductions, effectuées presque en même temps dans le Maramureș, en Transylvanie du Sud, en Moldavie et en Valachie, lesquelles servirent de base aux premiers textes imprimés en roumain et destinés à tous les pays roumains. Il s'agit d'une étape importante dans la voie de l'unité culturelle des Roumains, accomplie par-dessus les limites des Etats féodaux. Les premières traductions manuscrites roumaines datent des dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, tandis que leur diffusion par l'imprimerie se situe au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

On sait que le premier livre roumain imprimé fut le *Catehism luteran* [Catéchisme luthérien], publié à Sibiu en 1544, dont l'existence ne nous est attestée que par des mentions indirectes. Il y a un certain temps que les historiens roumains se sont efforcés de déterminer la place de ce livre dans l'histoire des textes imprimés roumains. N. Iorga et Barbu Theodorescu ont les premiers rattaché le Catéchisme roumain de 1544 à l'existence à cette date d'une imprimerie slavo-roumaine dirigée par Dimitrie Liubavić à Tîrgoviște<sup>1</sup>. Récemment, les historiens F. Hervay, S. Jakó, L. Demény et autres<sup>2</sup> se sont occupés plus à fond du problème de l'impression des premiers textes roumains et ont affirmé l'existence d'un centre typographique à Sibiu, de 1544 à 1550, où auraient été imprimés, outre le Catéchisme dont il est question, d'autres livres destinés aux Roumains, en langue slave et slavo-roumaine, sous la direction du maître imprimeur Philippe, considéré comme ayant été le premier à avoir l'initiative, ou du moins à avoir procédé à l'impression des premiers livres roumains, avant Coresi à Brașov.

L'hypothèse de l'existence d'une imprimerie à caractères cyrilliques à Sibiu est fondée sur la comparaison entre trois livres imprimés, selon

<sup>1</sup> N. Iorga, *Tipărituri românești necunoscută* [Textes imprimés roumains inconnus], dans « *Revista istorică* », XVII (1931), pp. 25–26; B. Theodorescu, *Completări și rectificări la Bibliografia românească veche* [Additions et rectifications à la Bibliographie roumaine ancienne], dans « *Glasul Bisericii* », XIX, 1960, pp. 1042–1065.

<sup>2</sup> F. Hervay, *L'imprimerie du maître Philippe de Nagyszcben et les premiers livres en langue roumaine*, et du même, *L'imprimerie cyrillique de Transylvanie au XVI<sup>e</sup> siècle*, extraits de « *A magyar Konyvszemle* », 1965, n<sup>o</sup> 2 et 3; S. Jakó, *Tipografia de la Sibiu și locul ei în istoria tiparului românesc din secolul XVI* [L'imprimerie de Sibiu et sa place dans l'histoire de l'imprimerie roumaine au XVI<sup>e</sup> siècle], dans « *Anuarul Institutului de istorie din Cluj* », VII, 1964, pp. 97–150, du même, *Die Hermannstädter Druckerei im 16. Jahrhundert und ihre Bedeutung für die rumänische Kulturgeschichte*, dans « *Forschungen zur Volks- und Landeskunde* », IX, 1966, pp. 31–58; L. Demény et Dan Simonescu, *Un capitol important din cultura românească (Tetraevanghelul, Sibiu, 1546)* [Un chapitre important de la culture roumaine (le Tetraevanghel de Sibiu, 1546)], dans « *Studii și cercetări de bibliologie* », supplément au n<sup>o</sup> 1, 1965; L. Demény, *Le premier texte roumain imprimé*, « *Rev. roum. d'hist.* », 1965, t. VI, n<sup>o</sup> 3, pp. 385–412, du même, *Stema Moldovei în prima tipăritură românească din Transilvania* [Les armoiries de la Moldavie dans le premier texte imprimé roumain en Transylvanie], dans « *Revista muzeelor* », III, 1964, n<sup>o</sup> 4, pp. 346–348.

ces chercheurs, à Sibiu. Il s'agit du Catéchisme de 1544, du *Tetravanghel* [Recueil des quatre Évangiles] slavon, imprimé par Philippe le Moldave, en 1546, dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, et enfin d'un autre *Tetravanghel* contenant les textes parallèles roumain et slavon, lequel se trouve à la Bibliothèque de Leningrad, sans indication de date et de lieu.

Pour ce qui est du premier et du troisième de ces livres, nous devons nous en tenir aux indications de notre ancienne historiographie, contenues dans *Bibliografia românească veche* [La bibliographie roumaine ancienne] <sup>3</sup>, mais nous possédons de plus amples informations sur le *Tetravanghel* slavon de 1546, grâce aux recherches faites par L. Demény à la Bibliothèque de Leningrad et à celle d'Oujgorod. Nous avons maintenant en photocopies deux exemplaires de ce livre, à savoir : celui de Leningrad, auquel manque la fin avec l'épilogue de l'éditeur, et celui d'Oujgorod, exemplaire complet, tandis que jusqu'ici nous n'en possédions qu'un résumé dû au bibliographe ukrainien A. Petrov <sup>4</sup>. Dans ces conditions, les discussions sur les origines de ce livre ont pu être reprises. Il a été imprimé, sans indication de lieu, par l'imprimeur Philippe le Moldave en 1546.

Le Catéchisme roumain de 1544 figure dans les comptes de la ville de Sibiu à la date du 16 juillet 1544, à laquelle le registre marque 2 florins accordés par la municipalité à Philippe Pictor (Mahler) « comme récompense (*bibale*) pour l'impression du Catéchisme roumain » <sup>5</sup>. Philippe Pictor a été identifié à l'imprimeur Philippe le Moldave, celui qui a imprimé et édité le *Tetravanghel* slavon de 1546. Les chercheurs susmentionnés ont adopté cette hypothèse, à savoir celle de l'impression du *Tetravanghel* slavon à Sibiu par le même maître imprimeur Philippe, du fait que trois des pages de ce livre portent les armes de la ville de Sibiu : deux sabres croisés avec les pointes en bas. Quant au *Tetravanghel* slavo-roumain, sans indication de date et de lieu, découvert il y a déjà quelque temps par I. Bogdan <sup>6</sup>, ses caractères sont semblables à ceux du *Tetravanghel* slavon de Philippe le Moldave, et il date probablement de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, d'après le filigrane du papier. Les trois livres seraient donc issus de la même imprimerie et, en l'absence d'un exemplaire du Catéchisme, le *Tetravanghel* slavo-roumain de Leningrad serait le premier texte connu imprimé en roumain. L'imprimerie de Sibiu aurait donc été le premier centre de diffusion du livre roumain. L'hypothèse est fondée sur la supposition que l'imprimeur Philippe le Moldave ne

<sup>3</sup> Rédigée par I. Bianu et N. Hodoş, vol I, pp 21-23; I. Bogdan, *O Evanghelie slavonă cu traducere română din secolul XVI* [Un Évangile slavon avec traduction roumaine du XVI<sup>e</sup> siècle], dans « Convorbiri literare », XXV, 1891, pp 35-38.

<sup>4</sup> I. Bianu et Dan Simonescu, *op. cit.*, IV, pp. 2-3

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> I. Bogdan, *loc. cit.*

serait autre que le magistrat municipal de Sibiu Philippe Pictor et que le *Tetravanghel* slavo-roumain de Leningrad, sans indication de date et de lieu, aurait été imprimé à la même officine. Cette supposition soulève une série de difficultés sur le terrain de la critique des textes et sur celui de l'histoire culturelle de l'époque.

On ne possède en fait que des données indirectes sur l'existence d'une imprimerie à caractères cyrilliques à Sibiu dans la cinquième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, à savoir : le nom de l'imprimeur, la ressemblance des caractères et des vignettes. *Aucune indication écrite sur un livre, slave ou slavo-roumain, ne vient attester que le livre eût été imprimé à Sibiu.* Faute d'une telle indication, l'existence d'une imprimerie cyrillique à Sibiu au XVI<sup>e</sup> siècle ne saurait avoir que la valeur d'une simple hypothèse.

Ce qui est certain, c'est qu'un Catéchisme roumain a été publié à Sibiu en 1544 aux frais de la municipalité luthérienne de cette ville. Etant donné que nous ne possédons pas d'autres textes imprimés à caractères cyrilliques à Sibiu, il est possible que le livre dont il s'agit ait été commandé à une imprimerie située ailleurs. Cette possibilité semble être confirmée par le fait que la même année de l'impression du Catéchisme, 1544, est marquée par le début de l'activité de l'imprimerie slave de Tirgoviște de Dimitrie Lmbavié, lorsque paraît le *Molitvelnic* [Livre de prières] slave<sup>7</sup>. Le fait que le Catéchisme roumain et le *Molitvelnic* slave ont été publiés pour les Roumains au cours de la même année ne saurait être dû à une coïncidence. Il est peu vraisemblable que deux imprimeries slavo-roumaines aient été créées en même temps, et cela surtout étant donné le nombre réduit de livres slavo-roumains imprimés à cette époque.

Philippe Pictor n'était pas imprimeur, ce qui exclut la supposition qu'il soit la même personne que Philippe le Moldave, qui imprima le *Tetravanghel* slave de 1546. La somme payée par la municipalité de Sibiu, de seulement deux florins, ne saurait représenter le coût de l'impression du Catéchisme roumain, pas plus que celui de la traduction de celui-ci ; les comptes de la ville de Sibiu montrent clairement qu'il s'agissait d'une simple gratification pour l'impression du livre, c'est-à-dire d'une récompense pour un service occasionnel. Il résulte des actes et des comptes se trouvant aux archives de Sibiu qu'il était un magistrat diplomate, un dignitaire de la ville de Sibiu : « magister Philippus Pictor et scriba litterarum valachicarum » (le magistrat Philippe Pictor et rédacteur des écrits roumains). Le nom de Philippe Pictor figure dans les livres de comptes de la ville de Sibiu entre les années 1537 et 1554, lesquels font de nombreuses mentions de frais pour des missions diplomatiques accomplies pour la municipalité en Valachie ou pour l'accompagnement des émissaires

<sup>7</sup> I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, pp. 23–26 (date inexacte, 1545).

envoyés par ce pays à Sibiu. Il n'apparaît nulle part comme imprimeur, mais uniquement comme magistrat de la ville et comme interprète pour les problèmes diplomatiques touchant aux rapports avec la Valachie<sup>8</sup>. L'historien transylvain I. Moga démontre dans une étude peu connue que Philippe Pictor ne peut être la même personne que Philippe le Moldave, l'éditeur du *Tetravanghel* slavon<sup>9</sup>. « L'hypothèse de l'origine moldave de Philippus Pictor doit être abandonnée ». Selon I. Moga, ce dernier n'était pas Roumain mais Saxon, les Saxons seuls pouvant remplir à cette époque les hautes fonctions et la dignité de magister auprès de la municipalité de Sibiu. Le regretté historien transylvain a attiré l'attention des chercheurs sur le fait qu'à l'époque de l'achèvement et de la publication du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave, le 24 juin 1546, Philippe Pictor ne se trouvait pas à Sibiu, étant parti depuis le mois d'avril « chez le prince de Valachie... pour l'établissement de la paix », ce qui « exclut la possibilité de l'identité des deux Philippe. »<sup>10</sup> Etant donné que Philippe Pictor remplissait de fréquentes missions de courrier et d'émissaire à Tirgovîste de la part de la ville de Sibiu, on peut supposer qu'il a transmis la commande du Catéchisme à l'imprimerie de Dimitrie Liubavić de la capitale de la Valachie et que la gratification reçue se rapporte à ses démarches en vue de l'exécution de cette commande. On sait que le maître imprimeur Liubavić a exécuté des travaux dans son imprimerie de Tirgovîste non seulement pour la Valachie, mais également pour la Moldavie<sup>11</sup>.

On a opposé à l'hypothèse de l'impression du Catéchisme roumain à Tirgovîste le fait qu'en 1556 un exemplaire de ce livre était acheté à Sibiu pour le prince de Valachie, ce qui prouverait que c'est dans cette ville que le livre avait été imprimé et que c'est toujours là qu'il était vendu<sup>12</sup>. Mais il était naturel que la vente du livre se fit à Sibiu, car c'est là-bas qu'il avait été édité ; les livres sont vendus par l'éditeur et non pas par l'imprimerie, laquelle pouvait se trouver ailleurs.

La présence des armes de la ville de Sibiu sur le *Tetravanghel* imprimé en 1546 ne saurait identifier le lieu de l'impression, pas plus que le nom du patron qui a édité le livre. En effet, les armes de Sibiu n'apparaissent dans ce livre qu'à l'intérieur du volume, sous la forme de vignettes placées en tête des Évangiles de Marc, Luc et Jean, et non pas en regard

<sup>8</sup> P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română* [Les débuts et la victoire de l'écriture en langue roumaine], Bucarest, 1965, pp. 123-124. Voir aussi la note suivante.

<sup>9</sup> I. Moga, *Cine a fost Philippus Pictor* [Qui a été Philippe le Peintre ?], Cluj, 1946. Extrait de « l'Annuaire de l'Institut d'histoire », XI, 1946. Cette publication n'a plus paru et l'extrait de l'étude de Moga existe en un seul exemplaire à la Bibliothèque de l'Université de Cluj.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 8.

<sup>11</sup> Voir ci-dessous, p. 32.

<sup>12</sup> A. Huttmann et P. Bindei, *Prima carte tipărită în limba română* [Le premier livre imprimé en langue roumaine], dans « Călăuza bibliotecarului », 1965, n° 2, pp. 91-96.

de l'épilogue où figure le nom de l'imprimeur. Par contre, on trouve dans le même livre les armes de la Moldavie, la tête d'aurochs, notamment à la place d'honneur, à la fin du volume, en regard de l'épilogue (dans les imprimeries du XVI<sup>e</sup> siècle, le titre des livres, la présentation de l'imprimeur et du patron étaient donnés dans l'épilogue). Ce *Tetravanghel* slavo-roumain, sans indication du lieu de l'impression, était sans doute destiné en même temps à différentes Eglises, et particulièrement à celles de Moldavie.

Pour ce qui est des caractères employés, on a fait remarquer que ceux du *Tetravanghel* slavo-roumain sans titre de la Bibliothèque de Leningrad sont très semblables à ceux du *Tetravanghel* slavons de Philippe le Moldave et différents des caractères employés dans les textes imprimés par Liubavić, ce qui d'ailleurs ne constitue pas une indication du lieu de l'impression des deux livres. L'existence d'une imprimerie slavo-roumaine à Sibiu ne saurait résulter de cette différence. Le maître imprimeur Liubavić fit venir en 1544 de Gorajda (Serbie) l'imprimerie qui avait appartenu à son oncle Bojidar, et établit son atelier à Tirgoviște<sup>13</sup>. Il trouva ici ce qui restait de l'imprimerie slavonne, l'ancienne imprimerie princière dirigée autrefois par l'hiéromonaque Macarios entre les années 1508 et 1512, dont il pouvait également se servir. Si les caractères des deux *Tetravanghels* ne sont pas pareils à ceux que D. Liubavić avait fait venir de Gorajda, ils rappellent cependant certains traits de l'ancienne imprimerie de Macarios, que l'imprimeur serbe avait à sa disposition. Les lettres simples, les initiales ornementées et les vignettes du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave sont en grande partie identiques à celles des trois livres imprimés par Macarios en Valachie. La comparaison technique entre les deux *Tetravanghels* et les caractères des imprimeries slavonnes nous font également pencher vers l'hypothèse d'une impression en Valachie et non pas vers celle d'une imprimerie située à Sibiu<sup>14</sup>.

La preuve tirée de la comparaison des caractères typographiques n'est pas décisive : les lettres fabriquées d'un matériel facilement altérable étaient fréquemment renouvelées. F. Hervay a montré que dans l'imprimerie de Coresi on peut également distinguer quatre sortes de lettres successivement employées<sup>15</sup>. Les ouvriers typographes fondaient et gravaient eux-mêmes les lettres au fur et à mesure des besoins. L'imprimeur Macarios du monastère de Myrkša (Serbie) écrivait dans le *Tetravanghel* imprimé en 1562 : « J'ai travaillé de mes mains ces lettres

<sup>13</sup> De Medaković, *Графика српских њот штампарних књига, XV—XVII века* [La graphique des imprimeurs serbes aux XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles], Belgrade, 1958, p. 175.

<sup>14</sup> Pour les lettres de l'imprimerie de Macarios, voir *Liturgiul lui Macarie* [Le Missel de Macarios], Bucarest, 1959, avec une introduction de P. P. Panaitescu, pp. LIII—LV.

<sup>15</sup> F. Hervay, *L'imprimerie cyrillique de Transylvanie*, loc. cit., pp. 208—209.

en fer et en cuivre et autres, avec beaucoup d'efforts et de persévérance »<sup>16</sup>. Dans ces conditions, le type des caractères d'imprimerie ne saurait constituer un critérium sûr d'identification ; ne demeurent comme indication que les ressemblances entre les deux *Tetravanghels* et les livres imprimés par Macarios en Valachie.

Mais la localisation de l'impression du *Tetravanghel* de 1546 à l'imprimerie valaque de Tirgoviște ne se justifie pas seulement par la ressemblance des caractères et des ornements avec ceux de l'ancienne imprimerie valaque de Macarios. *L'épilogue de ce livre, rédigé dans la même phraséologie ecclésiastique que Philippe le Moldave emploie à la présentation de son ouvrage, est presque identique à celui de l'« Octoih » [Octoèque] de Macarios (1510), à celui du « Tetravanghel » du même imprimeur (1512) et à celui du « Molitvelnic » de D. Liubavič de 1545. On le trouve seulement dans ces livres de l'imprimerie valaque et on ne le rencontre dans aucune autre imprimerie à caractères cyrilliques ; il constitue la carte de visite de l'imprimerie valaque.*

Les deux pages de l'épilogue du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave sont reproduites ci-dessous d'après une photographie réduite, publiée par L. Demény, avec les abréviations complétées ; pour la première fois la traduction est présentée ici comme texte inédit.

Понеже иже въ Троици покланѣмъи Богѣ благоизволи цръковѣ своѣ испълнити свѣтлыми книгали въ славословіе и полсѣ прочитажѣмъ и пошчажѣмъ, сегораки и дѣѣ Филипъ Молдовѣнинъ, Хотенїемъ и любвѣ ради божїа и даромъ свѣтаго ДСХъ, потрѣди сѣ съвѣршити книги сїю възрѣвнокахъ поспѣшенїемъ Свѣтаго ДСХа и Любогїа еже къ божьственимъ и свѣтлмъ цръквалмъ, написахъ сѣ дѣше спасѣмъ книга Четворо Благовѣстїе, ажѣ ДСХъ Свѣтынъ апостольскимъ оустимъ ригимъ, въ познанїе и испълненїе славословію трїсленечнаго въ единствѣ покланѣмаго божьства, млаже юнымъ и съвѣзрастнымъ и старне, чѣтѣще или пишаще, любке Христове ради, исправакѣте и аже оустѣрдие потѣщавихъ сѣ на сїе благословѣти, да обонъ слакѣше итѣа изъ негоже въсѣ, Сына млаже въсѣ, ДСХа свѣтаго о немже въсѣ, зде оуджчити сълиренїе и млностъ, таможе сѣмъ скѣтлмъ оздрѣ сѣ и благодѣтїмъ. Аминь.

Бѣ лѣто, знѣ, итъ рождества Христова. Ифмс, крѣгъ сѣлнчѣ ки и къ сълнечнемъ крѣсе недеаное слово г̄, крѣгъ лѣнѣ ѳї неѣ лѣновнеме крѣзе злато число и индиктионъ д̄ съвѣршихъмъ книгасїа месеца Июнїа кѣ день.

« Puisque Dieu vénéré en la Trinité a bien voulu remplir son Eglise de livres saints pour sa glorification et le profit des lecteurs et de ceux qui apprennent, c'est pour cela que moi-même, Philippe le Moldave,

<sup>16</sup> *Liturghierul lui Macarie*, p. LIV.

de par la volonté et pour l'amour de Dieu, et avec le don du Saint-Esprit je me suis efforcé et j'ai aspiré à terminer ce livre, à l'exhortation du Saint-Esprit et pour l'amour que je porte aux divines et saintes églises, j'ai écrit ce livre rédempteur de l'âme, le *Tetravanghel*, lequel est inspiré par le Saint-Esprit, par la bouche des apôtres, pour la connaissance et le parachèvement de la glorification de la divinité trois fois resplendissante, vénérée en une seule. Je prie les jeunes et les adultes et les vieux qui lisent ou écrivent pour l'amour du Christ, de corriger ceux qui ont peiné avec zèle pour cette œuvre et de les bénir, pour que, louant ensemble le Père, dont tout existe, le Fils, par lequel tout existe, le Saint-Esprit, en lequel tout existe, nous gagnions ici-bas la paix et la grâce, là-haut la lumière et les bienfaits. Amen.

En 7054, 1516 de la naissance du Christ, le 28 du cycle solaire, et dans ce cycle la lettre dominicale 3, le 19 du cycle lunaire et dans ce cycle le nombre d'or et l'indiction 4. J'ai achevé ce livre au moins de juin, le jour du 28. »

Voilà maintenant la préface du *Molitvelnic* slavon publié en 1545 à Tîrgoviște, par l'imprimeur Dimitrie Liubavié<sup>17</sup>.

« Puisque Dieu vénéré en la Trinité a bien voulu remplir son Eglise de livres saints pour sa glorification et le profit des lecteurs, moi aussi, fidèle à Dieu, le Christ, et protégé par Dieu, le seul prince et maître, Io Pierre grand voivode et prince de tout le pays de Hongro-Valachie et de la Podunavie, fils du très bon et grand voivode Radu, j'ai désiré, inspiré par le Saint-Esprit et par amour pour les divines et saintes églises, à écrire ce livre utile à l'âme, nommé *Molitvelnic*. Je prie les jeunes et les adultes et les vieux qui lisent ou transcrivent pour l'amour du Christ, de corriger ceux qui ont peiné avec zèle pour cete œuvre, et de les bénir pour que, louant ensemble le Père, le Fils et le Saint-Esprit, nous gagnions ici-bas la paix et la grâce, là-haut la lumière et les bienfaits.

Par ordre du prince Io Pierre, grand voivode, moi le pécheur et le plus petit parmi les hiéromonaques, Moisi, j'ai peiné à cet écrit, avec les matrices de Dimitrie Liubavié et j'ai commencé sous le très saint métropolitte de Valachie, kir Varlaam et j'ai fini sous le saint métropolitte de Valachie kir Anania<sup>18</sup> en l'an 7053, de la création du monde, de la naissance du Christ 1545, cycle solaire 25, lunaire 4, épacte 17, nombre d'or 7, indiction 3, mois de janvier, jour 10, dans la capitale Tîrgoviște. »

<sup>17</sup> Le texte slavon de la préface, en fac-similé dans I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, pp. 25–26. Notre traduction diffère de celle qui est publiée dans la *Bibliografia*, étant confrontée avec le texte slavon.

<sup>18</sup> Ici, dans la traduction de I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, p. 27, une ligne entière a été sautée, dans laquelle est mentionné le métropolitte Vailaam.

On retrouve le même texte, à peu de différences près, dans l'épilogue du *Tetravanghel* publié en 1512 par Neagoe Basarab et dont dérive aussi bien le *Molitvelnic* de Dimitrie Liubavić que le *Tetravanghel* publié par Philippe le Moldave<sup>19</sup>.

« Puisque Dieu vénéré en la Trinité a bien voulu remplir son Eglise de livres saints pour sa glorification et le profit des lecteurs, moi aussi, fidèle au Christ Dieu, le prince Io Basaraba grand voivode et prince de tout le pays de Hongro-Valachie et de Poduvame, fils du très bon et grand prince Io Basaraba voivode, j'ai désiré, inspiré par le Saint-Esprit et par amour pour les divines saintes églises, j'ai écrit ce livre rédempteur de l'âme, *Tetravanghel*, lequel est inspiré par le Saint-Esprit par la bouche des apôtres, pour la connaissance et le parachèvement de la glorification de la divinité, trois fois resplendissante, vénérée en une seule. Je prie les jeunes, les adultes et les vieux qui lisez ou écrivez, pour l'amour du Christ, de corriger ceux qui ont peiné avec zèle pour cette œuvre et bénissez-les, pour que, louant ensemble le Père, dont tout procède, le Fils, par lequel tout existe, et le Saint-Esprit, en lequel tout existe, nous gagnions ici-bas la paix et la grâce, là-haut la lumière et les bienfaits. Amen.

Par ordre du prince Io Basaraba, grand voivode, moi, serviteur du Christ, l'hiéromonaque Macarios, j'ai peiné à faire cela et j'ai fini ce livre, en l'an 7020, cycle solaire 20, lunaire 9, indiction 14, mois de juin, jour 25. »

Cette formule de l'imprimerie, qui tient lieu de titre et de présentation de l'œuvre, appartient à l'imprimerie valaque et constitue une preuve du fait que le *Tetravanghel* de Philippe le Moldave est sorti des presses de la même imprimerie. La formule a des racines bien antérieures à celles des livres qui ont immédiatement précédé les livres de Philippe le Moldave dont nous avons reproduit la présentation. Nous connaissons encore deux livres slaves qui contiennent la même présentation, à savoir : l'*Octoih* de l'imprimerie valaque de Macarios de 1510, dédié au prince de Valachie, Vlad le Jeune, et l'*Octoih* du même Macarios, imprimé à Cetinje, au Monténégro, en 1494, dédié au grand hospodar George Tsernoiévitch. Nous pensons qu'il est inutile de reproduire ces deux textes, dont la phraséologie est en grande partie identique aux trois textes reproduits plus haut<sup>20</sup>.

Comme on le voit, la partie originale ajoutée par l'imprimerie au texte slave des livres d'église, destinée à indiquer la provenance du texte imprimé et la motivation religieuse de sa publication, est identique dans l'*Octoih* de Macarios de Cetinje, dans l'*Octoih* publié par le même Macarios

<sup>19</sup> Le fac-similé de l'épilogue du *Tetravanghel* de 1512, publié par Neagoe Basarab dans l'imprimerie de Macarios, *ibidem*, I, pp 18–19 La traduction nous appartient.

<sup>20</sup> P. P. Panaitescu, *Octoihul lui Macarie si originea tipografiei in Tara-Romaneasca [L'Octoih de Macarios et les origines de l'imprimerie en Valachie]*, Bucarest, 1939, extrait de « Biserica ortodoxă română », LVII.

en Valachie, dans le *Tetravanghel* de 1512, publié par le même imprimeur, toujours en Valachie, et dans le *Molitvelnic* de 1545, imprimé également en Valachie par les soins du maître imprimeur Dimitrie Liubavić. Ce texte, partout le même, constitue la carte de visite de l'imprimerie de Tîrgoviște, et le *Tetravanghel* de Philippe le Moldave est la continuation directe de ces livres valaques. Il y a donc une continuité parfaite au point de vue de la teneur et de la forme, entre les livres de l'imprimerie valaque et le *Tetravanghel* slavon imprimé par Philippe le Moldave. En adoptant la formule de présentation des livres sortis des presses de l'imprimerie valaque, Philippe le Moldave nous apparaît comme un continuateur de cette imprimerie et des maîtres imprimeurs Macarios et Dimitrie Liubavić. Nous sommes pleinement justifiés de considérer Philippe le Moldave comme un élève et continuateur des imprimeurs de Tîrgoviște, Macarios et Dimitrie Liubavić, travaillant avec le matériel d'imprimerie valaque destiné aux livres slavons.

Cette page originale des maîtres imprimeurs, placée au commencement et à la fin des livres imprimés par eux, contient la motivation religieuse de la publication des livres d'église, présente les éditeurs ou ceux qui eurent l'initiative de l'œuvre respective et, pour finir, les excuses de l'imprimeur pour les fautes éventuelles qui doivent être corrigées.

Toutefois, nous trouvons dans l'épilogue de Philippe le Moldave deux intéressantes différences par rapport au texte de la présentation qui figure dans les quatre livres de ses prédécesseurs. Bien que l'idée et la phraséologie soient les mêmes, ces deux différences révèlent une situation spéciale. La première se trouve au premier alinéa de l'épilogue de Philippe le Moldave. Là où il est dit que l'écrit est destiné « à la glorification et au profit des lecteurs », c'est-à-dire à la messe et à la lecture particulière de ceux qui connaissent le slavon, Philippe le Moldave ajoute les mots « et à ceux qui apprennent » (поучающим), qu'on ne retrouve dans aucun des quatre livres de ses prédécesseurs mentionnés plus haut. L'addition ne saurait être attribuée au hasard. Elle signifie que les livres ne sont pas uniquement destinés à la liturgie et à la lecture, mais également à l'enseignement, c'est-à-dire aux écoles. *Le Tetravanghel imprimé par Philippe était destiné dans l'intention de ceux qui l'avaient commandé, à l'usage des écoles de langue slavonne.* Cette indication se rapporte, à notre sens, aux circonstances de Moldavie où se trouvait, dès le XV<sup>e</sup> siècle, une école de langue slavonne à Suceava.

La seconde différence entre le *Tetravanghel* de Philippe et les quatre livres dont nous avons reproduit plus haut les postfaces (ou les préfaces) réside dans le fait qu'à la place des princes indiqués comme ayant patronné l'impression des livres, à savoir le grand hospodar du Monténégro et les trois princes de Valachie (ce qui signifie qu'ils en ont supporté les frais),

ici ne paraît en cette qualité que le nom de l'imprimeur, remplaçant celui du prince. Tandis que dans les quatre livres qui ont précédé ceux de Philippe le Moldave, le nom des imprimeurs figure modestement à la fin de la préface (ou de la postface), en tant qu'artisans qui ont travaillé sur l'ordre du prince, dans le *Tetravanghel* slavon publié par Philippe, la place de ceux qui ont patronné la publication est occupée par cet artisan, aucun prince ou hospodar féodal qui aurait commandé ou subventionné l'impression des livres n'étant indiqué. L'absence de toute précision quant à ceux qui ont commandé le livre, ainsi qu'à l'endroit où le livre a été imprimé ne peut être attribuée au hasard. Elle prouve que cette œuvre typographique appartient à un atelier indépendant et qu'elle était la propriété d'artisans qui travaillaient sur commande pour les pays où était employée la langue slavonne d'église dans la liturgie et la littérature. Le *Tetravanghel* de Philippe le Moldave pouvait être destiné aux orthodoxes roumains de la région dépendant de la ville de Sibiu, tant qu'à ceux de Moldavie, ce qui explique la présence des armes de cette ville et de celles de la Moldavie sur les pages de ce livre. Mais l'absence des noms du patron et de la ville où le livre a été imprimé est une preuve que l'on a affaire à un ouvrage commercialisé, publié aux frais, sinon sur l'initiative d'un artisan indépendant et propriétaire des outils de son art.

Où le maître artisan Philippe le Moldave a-t-il travaillé ? Certainement pas à Sibiu, car on y aurait indiqué l'endroit de l'impression et le nom de l'autorité municipale ; en Moldavie non plus, où il n'y avait pas d'imprimerie slavonne que l'on sache jusqu'ici. La réponse la plus probable à cette question serait que le livre a été imprimé à Tîrgoviște. En effet, à la date de la parution de ce livre, 1546, l'imprimerie dirigée par Dimitrie Liubavić à Tîrgoviște était en pleine activité. Elle disposait de caractères slavons et n'appartenait pas au prince, étant une entreprise d'artisanat particulière. On lit en cryptogramme dans la postface de l'*Apostol* [Les Actes des Apôtres] slavon imprimé à Tîrgoviște, en 1547 : « Dans la maison de Dimitrie » (Liubavić)<sup>21</sup>, donc pas dans la maison du prince ou dans un monastère. Nous avons par conséquent affaire à une entreprise urbaine et artisanale indépendante, qui recevait également des commandes de l'étranger. En effet, en 1547, Liubavić imprime à Tîrgoviște un *Apostol* slavon pour le voïvode Ilie, prince de Moldavie, sur lequel figurent les armoiries de ce pays<sup>22</sup>.

Le *Tetravanghel* slavon publié en 1546, imprimé par Philippe le Moldave, comprend une série d'indications sur son utilisation en Moldavie. L'exemplaire découvert par L. Demény à Leningrad provient de Mol-

<sup>21</sup> I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, I, p. 514

<sup>22</sup> *Ibidem*, pp. 31 et 515.

davie et contient une note du voivode Gheorghe Ștefan (1653—1658). La langue du texte est le slavon d'église, avec certaines influences orthographiques du russe occidental (*ogo*, comme désinence d'adjectif, l'emploi de l'orthographe *ѣ* final, *ѣ*, *ѣ*, *ѣ*. etc.), ce qui prouve l'impression d'après un manuscrit slavon moldave, en dehors du fait que le livre porte les armoiries de la Moldavie et que l'imprimeur est moldave. Tout cela fait croire qu'il s'agit d'une commande moldave à Tirgoviște<sup>23</sup>. Nous pouvons supposer que Philippe le Moldave était un élève ou un associé de D. Ljubavić, chargé de l'impression des textes destinés à la Moldavie.

Le *Tetravanghel* slavo-roumain sans date, découvert par Ion Bogdan, provient également d'un texte manuscrit moldave; la partie roumaine du texte de l'Évangile comporte une série de particularités de style moldaves<sup>24</sup>.

Nous pouvons tirer de ces faits une conclusion constituant une hypothèse de travail : une imprimerie cyrillique, ayant son siège à Tirgoviște, fonctionnait depuis 1544 et imprimait des livres pour tout les pays roumains. Cette imprimerie faisait usage non seulement des caractères apportés de Gorajda, mais également des anciens outils du début du siècle appartenant à Macarios. Parmi les maîtres imprimeurs se trouvait aussi Philippe le Moldave. C'est toujours là-bas que furent imprimés des livres commandés de Sibiu (le Catéchisme) et, si le *Tetravanghel* slavo-roumain fait partie de la même série d'imprimés, alors lui aussi aura été imprimé pour la Moldavie dans la même imprimerie que l'on pourrait appeler pan-roumaine.



Pour ce qui est de l'histoire littéraire, l'hypothèse de F. Hervay et des autres chercheurs, de l'existence d'une imprimerie slavo-roumaine à Sibiu, ne laisse pas de présenter de grandes difficultés. Dans une pareille hypothèse, nous devons absolument tenir compte des circonstances historiques de l'époque, et elle doit être étudiée, pour être valable, dans le contexte de ces circonstances. Si les deux *Tetravanghels*, le slavon et le slavo-roumain, avaient été imprimés à Sibiu, la question qui se pose naturellement est celle de savoir pourquoi la municipalité protestante de Sibiu a publié, tout de suite après la parution du Catéchisme luthérien en roumain, deux livres orthodoxes, qui non seulement

<sup>23</sup> Nous avons pu consulter le fac-similé du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave (exemplaire de Leningrad), qui se trouve à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, section des anciens livres roumains, 6 A

<sup>24</sup> Cf. Al. Mareș, *Observații cu privire la Evangheliarul din Petersburg* [Observations sur l'Évangélaire de Pétersbourg], dans « Limba română », XVI, n° 1, 1967, pp. 67—76.

contenaient des indications pour leur emploi dans la liturgie orthodoxe mais, et surtout, se servaient de la langue slavonne. Les luthériens considéraient comme un point essentiel de la Réforme, le remplacement des langues liturgiques étrangères, dont le slavon d'église, par les langues nationales. Comment expliquer dès lors le fait que la même officine luthérienne de Sibiu ait publié, après la parution du Catéchisme en roumain, l'Évangile *en slavon* pour les Roumains ? L'explication proposée par S. Jakó est inadmissible : « Il peut sembler étrange, écrit-il, que les luthériens de Sibiu aient offert l'imprimerie cyrillique, procurée en vue de la propagande protestante, pour le renforcement de l'orthodoxie. L'Église évangélique saxonne avait renoncé depuis longtemps au plan de convertir des Roumains de Transylvanie, et la publication de livres cyrilliques était devenue depuis longtemps une affaire lucrative, aussi bien pour ceux de Braşov que pour ceux de Sibiu »<sup>25</sup>. L'Église évangélique saxonne n'avait pas renoncé « depuis longtemps » à la conversion des Roumains, puisque, à peine deux ans auparavant, elle avait publié à Sibiu le principal livre de propagande luthérienne, le Catéchisme roumain. Le parallèle avec Braşov n'est pas plus valable ; à Braşov, Coresi était un artisan, possédant ses propres outils et était soutenu par la communauté roumaine de Schei. Il a imprimé pour l'Église roumaine des livres orthodoxes en slavon et en roumain, et lorsqu'on a essayé de lui imposer l'impression des livres luthériens et calvinistes en roumain, il a modifié les textes commandés dans le sens orthodoxe, en y introduisant, du moins dans les points essentiels, les dogmes de la religion orthodoxe et le rituel orthodoxe. Il n'en était pas de même à Sibiu, si l'on s'en tient à l'état actuel de nos connaissances. Là-bas, selon Hervay, Jakó et Demény, l'imprimerie appartenait à la municipalité luthérienne de la ville ; Philippe Pictor aurait été, d'après ces chercheurs, l'imprimeur officiel de la municipalité (d'après nous, il n'aurait été que l'agent qui a transmis la commande). Si l'imprimerie cyrillique de Sibiu appartenait à la municipalité, la situation était tout autre à Braşov. On ne peut faire aucun rapprochement entre Coresi, artisan roumain du quartier de Schei, et Philippe Pictor, employé de la municipalité luthérienne. Ceux qui pensent qu'il aurait existé à Sibiu une tendance à publier des livres d'église orthodoxes en slavon et en textes parallèles slavon et roumain au XVI<sup>e</sup> siècle, ne font pas assez état du milieu social et culturel dans lequel ces livres auraient paru.

Il n'est toutefois pas exclu qu'il y ait eu dans la circonscription de Sibiu, dans le territoire rural dépendant de la ville, dans les villages roumains, non pas une imprimerie, mais le besoin d'avoir de pareils

<sup>25</sup> S. Jakó, *Tipografia de la Sibiu...*, loc. cit., p. 110

livres. C'est ce qui expliquerait la présence des armoiries de Sibiu dans le *Tetравангhel* slavon de 1546, à côté de celles de la Moldavie. Le livre imprimé à Tirgoviște était destiné en premier lieu à la Moldavie, mais également à être diffusé dans les villages roumains situés dans la circonscription de Sibiu, probablement sans l'autorisation de la municipalité luthérienne. On ne connaît pas encore assez bien la vie culturelle de ces Roumains, mais l'article de I. Moga, dont nous avons fait mention plus haut, étayé de documents inédits, jette quelque lumière sur cette question. Le centre autonome roumain du district de Sibiu se trouvait à Rășinari. Dès 1495, on faisait appel aux prêtres de ce village pour la traduction du slavon et en slavon des lettres venues de Valachie. En 1509, le prêtre de Rășinari recevait de la municipalité de Sibiu un florin par mois pour ce service. On avait fait venir du quartier de Schei le prêtre Bratul de Rășinari; le fils de celui-ci, Pierre, était prêtre dans cet arrondissement de Brașov au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Les successeurs du prêtre Bratul ont continué à exercer l'office de traducteurs des actes slavons et roumains pour la municipalité de Sibiu jusqu'à la moitié de ce siècle<sup>26</sup>. D'autre part, un autre village autonome roumain dans la circonscription de Sibiu apparaît en 1545 comme appelant dans un procès des juges de l'endroit; il s'agit de Cincul Mare<sup>27</sup>. On constate plus tard une activité culturelle roumaine dans ces villages: en 1625, le prêtre Pîrvu de Sebeș, « fils de Sîrbu de la circonscription de Tîlmaciu » (Sibiu), transcrit *Evangelhia cu învătătură* [l'Évangile suivi de commentaires] de Coresi de 1581<sup>28</sup>. Tout cela indique l'existence dans la circonscription de Sibiu d'autonomies locales et culturelles roumaines, qui demanderaient à être étudiées plus à fond dans l'avenir. Il est donc possible qu'une partie des exemplaires des livres imprimés par Philippe le Moldave aient été destinés aux Roumains orthodoxes de la circonscription de Sibiu, ce qui expliquerait l'existence des armoiries de Sibiu comme ornements de ces livres.

Les chercheurs dont nous avons parlé et spécialement S. Jakó maintiennent leur ancienne théorie, selon laquelle les débuts de l'imprimerie roumaine seraient dus, en partant de Sibiu, à « l'influence » luthérienne et calviniste et non pas à l'évolution intérieure de la culture roumaine<sup>29</sup>. Même dans l'hypothèse de l'impression à Sibiu des

<sup>26</sup> I. Moga, *op. cit.*, pp 1—4

<sup>27</sup> Inédit, aux Archives de Sibiu, doc lit n° 470, 25 mai 1545

<sup>28</sup> *Caiet selectiv de informare asupra creșterii colecțiilor bibliotecii Academiei Republicii Socialiste România* [Cahier sélectif d'information sur l'augmentation des Collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie], 1961—2, p. 567, n° 192.

<sup>29</sup> S. Jakó, *Die Hermannstädter Druckerei ... loc. cit.*, p 45. La parution du Cathéclisme de 1544 a pu avoir lieu « durch die lutheranische Reformation ausgeloste Aktion [ .. ] und dieser ist auch die Errichtung des Hermannstädter rumanischen Buchdruckerei zu verdanken »

deux *Tetravanghels* au texte slavon, la théorie de l'influence protestante sur les débuts de l'imprimerie roumaine s'écroule. Les *Tetravanghels* slavon et slavo-roumain ne sauraient être mis à côté du Cathéchisme luthérien, car ils représentent par rapport à celui-ci une position tout à fait contradictoire au point de vue religieux et culturel.

Nos recherches nous conduisent à l'affirmation d'une action culturelle roumaine unitaire quant à la diffusion du livre au XVI<sup>e</sup> siècle, ayant son centre culturel probablement à Tîrgoviște. Il n'existait pas à cette époque une culture roumaine transylvaine distincte de celle de la Valachie et de la Moldavie. La diffusion des livres s'est effectuée à partir des mêmes centres, pour tous les Roumains, centres dans lesquels furent rassemblés les manuscrits des premiers traducteurs locaux du Maramureș et d'ailleurs. Il n'y a pas eu à Sibiu au XVI<sup>e</sup> siècle une imprimerie slavonne et roumaine cyrillique, mais c'est de là et de la circonscription de Sibiu que furent faites des commandes aux imprimeries de Valachie. Dans la seconde moitié du siècle, grâce à l'activité typographique de Coresi, l'œuvre de diffusion du livre roumain s'est concentrée à Brașov, toujours pour les besoins de tous les pays roumains.

## SUR L'ACTIVITÉ DE LA «SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE GRÉCO-DACIQUE» DE BUCAREST (1810 — 1812)

NESTOR CAMARIANO

Une société littéraire fut fondée en 1810 à Bucarest, capitale de la Valachie, au sujet de laquelle on n'a gardé que peu d'informations documentaires, ce qui fit que les historiens et les critiques littéraires l'ont perdue de vue, quoique D. Russo en 1912<sup>1</sup>, Alexandre Elian en 1935<sup>2</sup> et moi-même en 1957<sup>3</sup> nous ayons attiré l'attention sur cette société dont plusieurs intellectuels grecs et roumains ont fait partie, en commençant par Ignace, métropolitain de Valachie.

*La Société littéraire* (Φιλολογική Έταιρεία) fut fondée le 7 juillet 1810 à Bucarest<sup>4</sup> — du temps où les armées russes se trouvaient dans les Principautés Roumaines, en guerre contre les Turcs — sous l'impulsion du métropolitain Ignace de Valachie<sup>5</sup>, en même temps qu'a eu lieu la réor-

<sup>1</sup> *Elenismul în România* [L'hellénisme en Roumanie], Bucarest, 1912, p. 68

<sup>2</sup> *Conspiratorii greci în Principale și un favorit mavroghenesesc Turnavitlu* [Conspirateurs grecs dans les Principautés et un favori de Mavroghien Turnavitlu], « Revista istorică », XXI (1935), p. 340

<sup>3</sup> Nestor Camariano, *Despre noua ediție critică a legiului Caradja* [Sur la nouvelle édition critique de la législation de Karadja], « Studii », X (1957), n° 1, p. 180

<sup>4</sup> Voir la revue «Λόγιος Έρμής» [Le Membre savant], 1811, p. 6. L'historien littéraire grec C. Sathas fait une erreur en disant qu'elle fut fondée à Jassy, voir *Νεοελληνική φιλολογία* [La littérature néo-grecque], Athènes, 1868, p. 693, Anastasie Goudas soutient la même chose, *Βίοι παράλληλοι* [Vies parallèles], Athènes, 1869, vol. I, p. 356. Au sujet de la société littéraire de Bucarest voir aussi Karl Iken, *Leukothea Eine Sammlung von Briefen eines geborenen Griechen über Staatswesen, Literatur und Dichtkunst des neueren Griechentums*, Leipzig, 1825, vol. I, pp. 251 — 253

<sup>5</sup> Une monographie sur Ignace qui a été d'abord métropolitain d'Aïta et ensuite de Valachie, a été publiée récemment à Athènes par Em. Protopsaltis, directeur des Archives grecques, l'auteur met en lumière la riche activité dans le domaine culturel et politique du prêtre grec dont le nom est resté attaché non seulement à sa patrie, mais aussi à d'autres pays comme la Russie, la Valachie et l'Italie. L'œuvre de Protopsaltis, *Ίγνάτιος μητροπολίτης (1766 — 1828)*, I, Βιογραφία [Ignace, métropolitain de Valachie (1766 — 1828), I, Biographie], Athènes, 1959, basée sur un riche matériel d'archives, inédit, recueilli dans différentes archives grecques et obtenu en microfilms de Moscou et de Vienne, nous a été très utile. Em. Protopsaltis a publié en 1961 un volume de documents sous le titre: *Ίγνάτιος μητροπολίτης Ουγγροβλαχίας (1766 — 1828) II Άλληλογραφία, πολιτικά ύπομνήματα, λόγοι, σημειώματα π.ρ.*

ganisation de l'école grecque de Bucarest<sup>6</sup>. La société s'est appelée *γραικοδακτική* (gréco-dacique), ou *έλληνοβλαχική* (gréco-roumaine), parce qu'elle était composée de Grecs et de Roumains. Nous trouvons parmi les membres de la société, des professeurs, des médecins, des gens d'Église, des boyards et des commerçants. Dans la liste des membres fondateurs se trouvent, entre autres, le métropolite de Valachie, Ignace, l'évêque de Buzău Constandie, le général russe Engelhart<sup>7</sup>, le *ban* Grigorie Brâncoveanu, le *vornic* Georges Slătineanu<sup>8</sup>, le *căminar* Nestor Craiovescu, les médecins Georges Schinas, Constantin Darvaris, Sylvestre Filitis, Constantin Caracaș, Dimitrie Marcos et Michel Hristaris, les professeurs Constantin Vardalahos<sup>9</sup>, Athanase Vogoridis, Nicolas Sava Picolos ainsi que Michel Mavros, Răducanu Filiti, etc. La société littéraire eut aussi des membres correspondants grecs et d'autres nationalités. Nous trouvons parmi ceux-ci Adamantie Coray<sup>10</sup>, l'archimandrite

<sup>6</sup> Ἰγνατίου [Ignace métropolite de Valachie (1766–1828) II. Correspondance, mémoires politiques, discours, notes sur Ignace], Athènes, 1961, VIII + 423 p. Nous avons publié dans la revue « Studii », XVI (1963), n° 3, pp. 729–732 un compte rendu du premier volume.

<sup>7</sup> Nous trouvons des informations sur la réorganisation de l'école grecque ainsi que sur la Société littéraire gréco-dacique, dans une lettre du directeur de cette école, C. Vardalahos, envoyée à son ami de Paris, Constantin Nicolopoulos. La lettre est publiée par Polychionis K. Enepekides dans *Beitrag zur kulturellen und politischen Geheimtätigkeit der Griechen in Wien vor dem griechischen Aufstand*, Berlin, 1960, pp. 154–156.

L'érudit philhellène B. Kopitar, s'arrêtant sur la réorganisation de l'école grecque de Bucarest en 1811, est surpris du fait que dans cette école on apprenait les langues hellène, latine, russe, française et allemande et que le roumain et le néo-grec étaient exclus et il se demande : « warum nicht auch neugriechisch und wallachisch? » Et il montre plus loin les motifs pour lesquels il considérait nécessaire l'introduction de ces langues dans le programme de l'école : « Wer seine Muttersprache sprechen kann, versteht sie noch nicht grammatisch. Wollen die Griechen ihre gemeine Sprache veredeln, so müssen sie ja studieren! Das namliche gilt von der wallachischen » (voir *Barth Kopitars Kleine Schriften*, herausgegeben von Fr. Miklosich, Erster Theil, Vienne, 1857, p. 105 n. 1).

<sup>8</sup> Le général Engelhart était le président du « Divan » et prenait part, en cette qualité, aux séances de la société.

<sup>9</sup> Il y avait à cette époque deux Slătineanu du nom de Gheorghe et de Iordake (= Georges) qui ne peuvent être facilement distingués. Nous lisons dans la revue grecque « Le Meilleur savant » de 1811, à la page 50, que « ὁ πρόεδρος τῆς Ἐταιρίας ἀρχῶν μέγας λογοθέτης Γεώργιος Σλατινιάνος » [le président de la société, le grand *logofăt* Georges Slătineanu] a tenu un discours, etc., à la page 63, dans la liste des membres fondateurs de la Société littéraire on trouve le nom de Γεώργιος Σλατινιάνος ἀρχῶν θόρνικος [vornic Georges Slătineanu], à la page 312 « ὁ ἀρχῶν μέγας θόρνικος Γεώργιος Σλατινιάνος » [le grand *vornic* Georges Slătineanu]. L'un était grand *logofăt* et l'autre grand *vornic*.

<sup>10</sup> Le diplôme que la société a accordé à C. Vardalahos porte la date : 1<sup>er</sup> décembre 1810 et est signé par le métropolite de la Valachie Ignace, par le président Georges Slătineanu et par le secrétaire de la société, Michel C. Schinas, voir le texte du diplôme dans Ein Protopsalitis, *op. cit.*, p. 99 et Eleni Koukkou, *Κωνσταντίνος Βαρδαλάχης (1755–1830)* [Constantin Vardalahos (1755–1830)], Athènes, 1964, p. 132, tiré à part de « Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher ».

<sup>11</sup> Ad Coray, qui vivait à Paris, reçut avec scepticisme la nouvelle de la fondation de la Société littéraire gréco-dacique parce qu'il pensait que quelques-uns de ses adversaires au sujet des langues pouvaient faire aussi partie de cette société. Coray, dans une lettre du 14 mars 1811, répondait ainsi à son ami de Vienne, Alexandre Vasilou, qui ne savait pas quelle attitude prendre lors de son élection comme membre correspondant de la société : « Πρέπει νὰ δεχθῆς καὶ τὴν πρόσκλησιν τοῦ βουκουρεστιανοῦ Λυκείου. Ὅτι θέλεις ἔχειν συντρόφους καὶ θιασώτας εἰς αὐτὸ καὶ Παπαδοῦκας καὶ ἴσως ἀχρειστέρους παρ' αὐτὸν ἄλλους, εἶναι βέβαιον. Ἄλλ'

Anthimos Gazis, le directeur de la revue « Le Mercure savant »<sup>11</sup>, Alexandre Vasiliou, Dimitrie Darvaris, Etienne Comitas ainsi que les philhellènes Engel et Kopitar<sup>12</sup>. Le nombre des membres<sup>13</sup> de la société a augmenté avec le temps jusqu'à 70<sup>14</sup>. Parmi les membres nouvellement élus il y avait Jean Capodistria dont il a été conservé une lettre de remerciements adressée, le 15 mai 1811, au président de la société, où il dit entre autres qu'il est heureux de cette élection et que peut-être il pourra prouver sa reconnaissance par des faits<sup>15</sup>.

Les statuts de la société ont été rédigés par Nestor Craiovescu, juriste roumain bien connu. On précise, dans une correspondance de Bucarest du 3 décembre 1810, que dans la troisième séance publique de la société, le *căminar* Nestor Craiovescu a présenté « τοὺς Κανόνας καὶ Νόμους τῆς Ἑταιρείας » [Les règlements et les lois de la société], ainsi que des glosses faites en vers iambiques. Ensuite, après le départ du

εἰς τὴν παροῦσαν περίστασιν τοιοῦτοι ἀκαδημαῖοι ἄλλως νὰ συγκροτηῶσι δὲν εἶναι δυνατόν » [Tu dois accepter l'invitation du Lycée de Bucarest. Que tu auras là-bas des camarades et des partisans comme Papadoukas (= prêtre Doukas, il fait allusion à l'archimandrite Néofit Doukas — N C) et peut-être d'autres aussi, plus vils que lui, cela est sûr. Mais dans les circonstances d'aujourd'hui de telles académies ne peuvent se fonder autrement] voir Ἐπιστολὴ Ἀδαμαντίου Κοραΐ [Lettres d'Adamantio Coray], éd. Nicolae Danalas, Athènes, 1885, vol II, p. 153

<sup>11</sup> La société a envoyé à Anthimos Gazis, le 22 mars 1811, le diplôme de membre ainsi qu'une tabatière en or de la valeur de 50 « louis », comme encouragement pour le travail déposé pour la publication de la revue de la société

<sup>12</sup> L'œuvre et l'activité des érudits Engel et Kopitar ont préoccupé autant les chercheurs grecs que roumains. Dès 1847, la revue de Gh. Baritz, « Poziție pentru minte », s'occupe, dans un article anonyme, de la contribution d'Engel à la connaissance de l'histoire et de la littérature roumaine (pp. 1–4, 13, 17–20), dans la « Gazeta Transilvaniei » (1844, p. 266) sont mentionnées la mort de Bart. Kopitar et sa dispute avec Petru Maior au sujet de l'origine des Roumains. I. Bogdan, *Bartolomei Kopitar, O pagină din istoria filologiei române* [Bartolomei Kopitar, Une page de l'histoire de la philologie roumaine], « Convorbiri literare », n° 12 du 1<sup>er</sup> avril 1894, pp. 1062–1072, P. Enepekides, Στενάι σχέσεις τοῦ λογογράφου Κοπιτάρ με τοὺς Ἑλλήνας λογίους τῆς Βιέννης [Les étroites relations du censeur Kopitar avec les érudits grecs de Vienne], dans le journal d'Athènes « Τὸ Βῆμα », du 18, 2, 1955 et du 22, 4, 1955, apud Iannis Kordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδος [Histoire de la Grèce moderne], Athènes, 1957, I, p. 588, note 3

<sup>13</sup> On retrouve à la fin de notre étude, la liste des membres fondateurs de cette société, publiée dans « Λόγιος Ἑρμῆς », 1811, pp. 63–64

<sup>14</sup> Von Néofit Doukas, Λόγοι τῶν ἀπαικῶν ρητόρων [Discours des rhéteurs antiques], Vienne, 1813, vol VII, p. 20

<sup>15</sup> Spiridon Théotokis, Ἡ ἐθνικὴ συνείδησις τοῦ Καποδίστρια καὶ ἡ ἐλληνικὴ γλῶσσα [La conscience nationale de Capodistria et la langue grecque] dans Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν [Les Annales de l'Académie d'Athènes], vol VII, 1932, p. 138. Dans une autre lettre du 15 mai 1811, Capodistria écrivait à Dimitrie Mostias, secrétaire d'Ignace, qu'il essayait de convaincre un richard grec de Saint-Petersbourg d'offrir une grande somme pour les besoins de la Société littéraire de Bucarest, *ibidem*, p. 139. Nous croyons que le personnage de Saint-Petersbourg auquel Capodistria fait allusion est son ami Jean Dompols, qui a fondé plus tard l'Université d'Athènes. Elemi Koukkou soutient qu'il ne paraît pas probable qu'il soit question de J. Dompols — voir « Ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία 1803–1822 Ἀ' Ἡ Φιλόμοσος Ἑταιρεία τῆς Βιέννης » [Capodistria et l'enseignement 1803–1822 I. La Société des Philomuses de Vienne], Athènes, 1958, p. 23, note 25. Mais il ne faut pas oublier que dans une autre lettre du 12 21 août 1811 Capodistria écrit au secrétaire d'Ignace qu'il lui enverra quelque argent de la part de Dompols

public, « Nestor lut des observations au sujet des Règlements »<sup>16</sup>. Ces statuts n'ont pas été publiés dans la revue grecque de Vienne et ne nous sont pas connus. Il paraîtrait qu'ils aient été publiés en Russie, dans le « Journal du Nord », avec l'aide de Capodistria, qui soutint chaleureusement l'activité d'Ignace à Bucarest<sup>17</sup>. Dans une lettre du 20 février 1811, Capodistria écrit à son ami Ignace que les statuts de la société, ainsi que ses discours prononcés devant les membres de cette société et à l'école grecque de Bucarest, ont été apportés à la connaissance du tzar Alexandre I<sup>er</sup>, qu'ils furent reçus avec intérêt par lui<sup>18</sup> et que le marquis Memon les avait même envoyés à un journal russe pour être publiés. Capodistria accordait une grande importance à cette société qui travaillait pour la renaissance du peuple grec et il faisait des efforts pour diffuser des nouvelles sur l'activité de celle-ci en Russie<sup>19</sup>. Le diplomate grec écrivait, le 18 mars, à son ami Alexandre Stourdza, qu'il lui avait envoyé depuis longtemps les statuts de l'Académie et le règlement du Lycée de Bucarest ainsi que d'autres ouvrages du métropolitain Ignace, qui, disait-il, mérite « une couronne éternelle »; il lui envoyait maintenant une partie de ces travaux publiés en langue française dans le « Journal du Nord »<sup>20</sup>. Capodistria ressentait une joie particulière chaque fois qu'il s'agissait d'actions persévérantes en vue d'éclairer le peuple grec car il disait toujours, qu'il faut « d'abord élever le peuple grec du point de vue culturel et ensuite construire une Grèce indépendante ».

L'activité de la Société littéraire gréco-dacique a été bientôt connue aussi dans la capitale de l'Autriche, grâce au philhellène B. Kopitar, qui était le censeur des publications grecques et roumaines à Vienne. Kopitar a publié un article<sup>21</sup> et un riche compte rendu sur les premiers fascicules de la revue « Le Mercure savant », janvier — avril 1811<sup>22</sup>, en souli-

<sup>16</sup> « Le Mercure savant », 1811, p. 50

<sup>17</sup> Capodistria a pu collaborer de plus près avec le métropolitain de Valachie, Ignace, vers la fin du séjour de celui-ci à Bucarest, étant donné qu'entier temps il s'était établi lui-même dans la capitale de Valachie en qualité de chef du bureau diplomatique de l'ambassadeur Tschitschakov, nommé généralissime des armées russes du Danube à la place de Koutouzof — voir Michel Lascaris, *Αὐτοβιογραφία Ἰωάννου Καποδίστρια* [L'autobiographie de Jean Capodistria], Athènes, 1940, p. 21

<sup>18</sup> Dans la même lettre, Capodistria écrit avec joie à Ignace qu'à la suite d'un de ses rapports, le tzar a approuvé les propositions d'Ignace en faveur d'un enseignement public à Bucarest, Spindon Theotokis, *op. cit.*, p. 136

<sup>19</sup> Nous ne devons pas oublier que Capodistria avait eu, quelques années auparavant, en 1800 une activité pareille à celle d'Ignace — il avait fondé, en sa qualité de membre du gouvernement ionien, un journal politique, un lycée et une société scientifique nommée *Académie ionienne* — voir Jean Filimon, *Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς Φιλικῆς Ἐταιρείας* [Manuel historique sur la Société des amis], Nauplie, 1834, p. 128

<sup>20</sup> Sp. Theotokis, *op. cit.*, p. 137. J'ai essayé d'obtenir une copie de ces importants documents, mais je n'ai pas réussi jusqu'à présent

<sup>21</sup> Dans la revue « Vaterländische Blätter », IV (1810), pp. 160—162

<sup>22</sup> Dans « Annalen für Literatur und Kunst », II (1811), pp. 257—288

gnant l'importance de la fondation de la société littéraire de Bucarest et de la revue « Le Mercure savant »<sup>23</sup>.

Comme premier président de la Société littéraire gréco-dacique a été élu « ὁ εὐγενέστατος Γρηγόριος ὁ Βραγκοδάνας, ἐκ τοῦ πρώτου γένους τῆς Βλαχίας, ἀνὴρ σοφός, ὅστις πρὸ μικροῦ μετέφρασεν ἀπὸ τοῦ λατινικοῦ εἰς τὸ ἑλληνικὸν καὶ ἐξέδωκεν ἰδίους ἀναλώμασι τὴν ἱστορίαν τῆς φιλοσοφίας, τὴν λογικὴν καὶ τὴν ἠθικὴν τοῦ γερμανοῦ Ἀινεκκίου » [le très noble Grigore Brâncoveanu de la première famille de Valachie, homme très instruit, qui a traduit récemment du latin en grec et a publié par ses propres dépenses, l'histoire de la philosophie, la logique et l'éthique de l'Allemand Heineccius]<sup>24</sup>. On a aussi élu le général russe Engelhart comme vice-président et comme secrétaire, Michel Schiras<sup>25</sup>. Le métropolite Ignace a été éphore et le levier principal de la société. Mais, bien qu'elle eût à sa tête le grand boyard Grigore Brâncoveanu et le métropolite Ignace, la société fut dominée par les éléments bourgeois et son activité culturelle s'encadre dans la lutte de la bourgeoisie grecque et roumaine de ce temps pour le relèvement culturel sur des bases nationales.

Les séances de la société se tenaient dans la salle des festivités de l'école grecque; aux murs pendaient des tableaux représentant des scènes de l'Iliade et de l'Odyssée, ainsi que des portraits de certains érudits néo-grecs comme Eugène Vulgaris, Nikifor Théotokis, Balanos de Ianina, Théodore Gazis, Lambros Fotiadis, et de ceux qui s'étaient distingués à l'école de Bucarest comme : Emmanuel de Tenedos, Michel Hristaris, les fils de Manase, le docteur Caracaş. Il y avait aussi les portraits du tzar et de sa mère, au-dessous desquels se trouvait l'épigramme composée par le professeur de philosophie de cette école, Athanase Vogoridis. On y trouvait aussi les bustes en marbre d'Aristote et de Pindare<sup>26</sup>.

Prenant la parole à la première séance de la société du 22 juillet 1810, Ignace a mis l'accent sur les bons résultats qui pouvaient être obtenus dans le domaine de la littérature par une étroite collaboration entre les Grecs et les Roumains. Ses paroles pleines de chaleur et de joie impressionnèrent l'assistance : « Βλέπω τοὺς Ἑλληνας καὶ Δάκους, τοὺς ὁποίους

<sup>23</sup> Les revues allemandes ne nous ont pas été accessibles, mais les contributions de Kopitar sont reproduites dans le volume mentionné supra, pp 73-76 et 91-110, voir aussi l'article d'Enepekides, Στεναὶ σγέσεις. et de G. Laios, Ὁ Ἑλληνικὸς τύπος τῆς Βιέννης ἀπὸ τοῦ 1784 μέχρι τοῦ 1821 [La presse grecque de Vienne de 1784 à 1821], Athenes, 1961, p. 96

<sup>24</sup> « Le Mercure savant », 1811, pp. 6 et 62

<sup>25</sup> Il paraît que Brâncoveanu n'est pas resté longtemps à la tête de la société car nous rencontrons le 3 décembre 1810 Georges Slătineanu comme président. En cette qualité, il salue, en langue française, le généralissime des armées russes, le comte Kamenski qui était venu assister à une séance de la société (voir « Le Mercure savant », 1811, pp. 49-50)

<sup>26</sup> Voir « Le Mercure savant », 1811, pp. 49 et 58-59 où sont publiées les épigrammes de Vogoridis; celui-ci reçut comme récompense, de la part du métropolite Ignace, un nombre de louis égal au nombre de ses vers

πρὸ πολλοῦ ἦνωσεν ἡ ἀγία θρησκεία καὶ ἡ αὐτὴ διοίκησις, νὰ τοὺς ἐνώνη σήμερον ἕνας ἄλλος δεσμὸς τῆς ἱερᾶς φιλοσοφίας. Οἱ Ἕλληνες πολλὰ αἰσθητικοὶ καὶ εὐγνώμονες διὰ τὸ ἄσυλον ὅπερ αὐτῆς (sic!) δέδωκεν ἡ Δακία, προσπαθοῦσι νὰ τῇ ἀποδώσωσιν ἐν ἱερὸν χρέος μὲ τὰ φῶτα τῆς μαθήσεως καὶ τῆς φιλοσοφίας. Οἱ Δᾶκες πολλὰ φιλότιμοι δὲν θέλουσι νὰ μεινωσι κατώτεροι ἀπὸ αὐτοῦς. Ὅθεν ἠνωμένα τὰ δύο μέρη μὲ τὴν νέαν Ἑταιρείαν, φιλοτιμοῦνται νὰ μεταδώσωσι τὰ φῶτα των καὶ εἰς τὴν Δακίαν καὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα... Ἄς ἰδῇ μὲ θαυμασμόν τῆς ἡ πεφωτισμένη Εὐρώπη ἕνα λαὸν τόσον μικρὸν, ὅπως εἶναι οὗτος τῆς Δακίας, νὰ φιλοτιμῆται νὰ ἀποδώσῃ εἰς τὴν Ἑλλάδα ἐκεῖνο, ὅπερ ἔλαβε παρ' αὐτῆς... Ἴδου ὅταν εὕρωσιν τὸν καιρὸν πῶς δὲν χάνουσι μῆτε στιγμήν διὰ νὰ φωτισθῶσι καὶ νὰ φωτίσωσι καὶ τοὺς ἄλλους» [Je vois les Grecs et les Roumains que la sainte religion et la même direction ont unis depuis longtemps, être unis aujourd'hui par un autre lien, celui de la philosophie sacrée. Les Grecs étant très reconnaissants de l'hospitalité reçue de la part de la Dacie<sup>27</sup> s'efforcent de rendre cette dette sainte par les lumières de l'instruction et de la philosophie. Les Daces<sup>28</sup> étant généreux ne veulent pas retarder. Donc, les deux parties unies dans la nouvelle société s'efforcent de transmettre leurs lumières à la Dacie et à la Grèce... Que l'Europe éclairée regarde avec admiration comment un peuple aussi petit que celui de la Dacie s'efforce de rendre à la Grèce ce qu'il a reçu d'elle... Voici que lorsque le temps est propice ils ne perdent pas un moment pour s'éclairer et éclairer les autres]<sup>29</sup>.

Ignace montre plus loin que les jeunes Grecs et Roumains deviendront, sous la direction des membres de la société, bons et vertueux et que la Dacie et la Grèce seront, un jour, reconnaissantes d'avoir de bons citoyens<sup>30</sup>.

C'est toujours dans la première séance que le secrétaire de la société, Dimitrie Schinas, a lu la traduction en grec d'un mémoire (en français) d'Ignace au sujet de l'état de l'Eglise d'Orient, envoyé à Roumiantzov<sup>31</sup>.

De longs débats eurent lieu, dans la seconde séance du 15 octobre 1810, sur la question de la langue grecque qui avait soulevé jusqu'alors d'ardentes polémiques entre les érudits grecs établis dans les Principautés

<sup>27</sup> Le savant grec Panagiotakis Kodricas qui vécut en Valachie vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui a été le secrétaire de Michel Soutzo, trouve aussi l'occasion, en 1818, de rappeler que « la Grèce opprimée doit à l'illustre famille des Brâncoveanu la protection de la littérature grecque », voir Μελέτη τῆς κοινῆς ἐλληνικῆς διαλέκτου [L'étude de la langue grecque commune], Paris, 1818, p. XV.

<sup>28</sup> Ignace entend par *Dacie* et *Daces* la Roumanie et les Roumains.

<sup>29</sup> « Le Mercure savant », 1811, p. 60

<sup>30</sup> *Ibidem*

<sup>31</sup> « Le Mercure savant », 1811, p. 61 On précise, dans une note de la revue grecque, que ce mémoire « a été écrit en langue française par un patriote grec sur la demande d'une personne importante ». On sait que l'auteur du mémoire est Ignace, qui l'a écrit sur la demande du premier ministre de Russie Roumiantzov — voir V. Stefanidis, Ὁ Οὐγγροβλαχίας Ἱγνάτιος ὁ Λεσόβιος [Le métropolite de Valachie, Ignace de Lesbos], Athènes, 1934, pp. 6–7.

ou dans d'autres pays, tels que Lambros Fotiadis, Dimitrie Catargis, Panaghiotakis Codrikas, Athanase Hristopoulos, Athanase Psalidas, Jean Vilaras et d'autres. Les membres de la société se sont déclarés pour le grec parlé moderne et Ignace a été l'un des défenseurs les plus enflammés de cette langue parlée par le peuple. Favorable au progrès, il a déclaré entre autres : « Διατί τὰ φῶτα νὰ εἶναι περιορισμένα εἰς πολλὰ ὀλίγα ὑποκείμενα, ὅσα δηλαδὴ καταλαμβάνουσι τὴν λατινικὴν ἢ τὴν παλαιὰν ἑλληνικὴν γλῶσσαν καὶ τὸ λοιπὸν ἔθνος νὰ περιφέρηται εἰς τὰ σκότη τῆς ἀμαθείας; Δὲν εἶναι τάχα ἀναγκαῖον εἰς τὸν μὴ εἰδότα τὰς εἰρημένας γλώσσας νὰ ἐξεύρη τουλάχιστον τὴν ἱστορίαν τοῦ ἔθνους του, τὴν γεωγραφίαν τῆς πατρίδος του; Ὁ πραγματευτῆς τὴν ἀριθμητικὴν, ὁ γεωργὸς τὴν γεωργικὴν καὶ οἰκονομικὴν; » [Pourquoi les lumières seraient-elles restreintes à très peu de personnes, c'est-à-dire à celles qui comprennent la langue latine ou l'ancien grec tandis que le reste de la nation erre dans l'obscurité de l'ignorance? N'est-il pas nécessaire à celui qui ne connaît pas les langues mentionnées de connaître au moins l'histoire de sa nation, la géographie de sa patrie? Le commerçant l'arithmétique, le paysan l'agriculture et l'économie? ]<sup>32</sup>. Ce n'est pas la langue qui rend l'homme savant, mais la philosophie, ajouta-t-il. Et pour démontrer combien il était nécessaire que les érudits grecs utilisassent dans leurs œuvres la langue parlée, il donna un exemple pris à l'école grecque de Bucarest : les commerçants qui n'avaient aucune idée de l'ancien grec suivaient les cours de l'école grecque de Bucarest et apprenaient très bien la logique de Condillac, traduite en grec parlé par Daniel Filipidis<sup>33</sup>.

Les idées d'Ignace concernant la langue néo-grecque venaient d'une certaine manière à l'appui des conceptions d'Ad. Coray. Le métropolitain Ignace était un admirateur de Coray et il lui adressait des éloges chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Coray, au contraire, n'avait pas une trop grande confiance dans les résultats que la Société se proposait d'obtenir. Le savant grec de Paris avait une nature susceptible et égoïste et il se fâchait souvent contre les intellectuels grecs qui n'étaient pas complètement d'accord avec ses opinions. Les discussions concernant la langue néo-grecque, qui eurent lieu pendant les séances de la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest, ne plaisaient pas à Coray et c'est à cause de cela qu'il écrivait à son ami de Vienne, Alexandre Vasilhou, que cette société n'avait aucune compétence « à faire les lois d'une langue qui n'a pas encore de vrais législateurs comparables aux auteurs et poètes classiques »<sup>34</sup>. Un peu plus tard, le 1<sup>er</sup> novembre 1811, il écrivait au même

<sup>32</sup> « Le Mercure savant », 1811, p. 87.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 88.

<sup>34</sup> Voir la lettre de Coray à son ami Alexandre Vasilhou du 17 août 1811 dans 'Επιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραΐ [Lettres d'Adamantie Coray], éd Nicolas Damalas, Athènes, 1885, p 225).

ami, au sujet de l'activité de la société de Bucarest qu'« elle établit des lois pour la langue comme si elle était formée d'écrivains et de poètes renommés. Je ne connais pas d'autres législateurs linguistes en dehors de ceux-ci. Qui ose se disputer au sujet de la langue, tant que les poètes et les écrivains renommés manquent, est bon à être mis au cabanon »<sup>35</sup>.

Les discussions linguistiques de Bucarest ont enragé les partisans du classicisme et surtout Néofit Doukas qui trouva l'occasion d'attaquer avec véhémence le nouveau programme de l'école grecque de Bucarest, ainsi que celui de la Société littéraire gréco-dacique. Esprit rétrograde, l'archimandrite Néofit Doukas protesta énergiquement dans l'introduction du VII<sup>e</sup> volume des *Λόγοι τῶν ἀττικῶν ρητόρων*, adressée au métropolitain de Valachie, Ignace, contre les affirmations faites par celui-ci dans la seconde séance de la Société littéraire au sujet de la langue néogrecque ; il affirmait qu'il fallait accorder plus d'attention à la langue hellène et à la grammaire qu'à la langue grecque moderne, à la physique et à la logique de Condillac, et que le peuple inculte ne pouvait apprendre la logique du philosophe français<sup>36</sup>. Il demanda qu'on revînt aux préceptes de Lambros Fotiadis et que les membres de la société ne fassent pas beaucoup de bruit pour rien ; il leur recommandait d'imiter « les abeilles diligentes et infatigables », de traduire les classiques grecs et de rédiger une grammaire et un dictionnaire<sup>37</sup>.

Mais un autre contemporain, qui signait du pseudonyme E. Ellenofilo, dans une étude publiée dans la revue italienne « *Antologia* », décembre 1821, s'est déclaré un adepte d'Ignace<sup>38</sup>.

L'appel adressé par Ignace aux membres de la société à la première séance, pour éclairer les deux peuples, grec et roumain, et publier différentes œuvres, originales ou traduites, a donné de bons résultats. Le professeur de mathématiques, de physique et de chimie Constantin Vardalahos, directeur de l'école grecque, a présenté à la quatrième séance du 18 mars 1811 un manuel grec de physique et de chimie, et le professeur de français, Nicolas Picolos, une traduction en grec de l'œuvre de J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. On décida d'examiner ces deux œuvres et de les imprimer. On décida aussi que l'œuvre de Rousseau « soit traduite en langue roumaine et qu'elle paraisse dans ces deux langues »<sup>39</sup>. La traduction de Picolos a donné lieu à de nombreuses discussions et on

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 236

<sup>36</sup> Néofit Doukas, *Λόγοι τῶν ἀττικῶν ρητόρων* [Discours des rhéteurs grecs], Vienne, 1813, p. 11

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 24

<sup>38</sup> Alex. Marcu, *Românii priviți din Italia în sec. XIX-lea* [Les Roumains vus de l'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle], « *Roma* », II (1922), n<sup>o</sup> 3, p. 3.

<sup>39</sup> « *Le Mercurie savant* ». 1811, p. 158 Il faut entendre par « ces deux langues », le grec et le roumain

décida de l'imprimer après l'élimination de quelques passages. Nous apprenons ce détail d'une lettre de Capodistria, envoyée le 15 mai 1811 de Saint-Pétersbourg à son ami de Bucarest, Dimitrie Mostras, secrétaire d'Ignace, dans laquelle le diplomate grec prend une attitude catégorique contre n'importe quelle mutilation de la traduction de Picolos. Capodistria écrit à son ami :

«Ὁ Αἰμίλιος τοῦ Ρουσσῶ, εἶναι ἀληθῶς ἡ κλεῖς τῶν συγγραμμάτων τῆς ἀγωγῆς τῶν παιδῶν, ἀλλὰ διατὶ νὰ τὸν κολοδώσῃ τις; Ἄν εἰς τὸ κείμενον τοῦ εὐρίσκονται ἐπικίνδυνα ἰδέα διὰ μίαν διοίκησιν στερεωμένην εἰς τὴν βάση τῆς συστάσεως τῆς, ὁ μεταφραστὴς ἔχει τὸ δικαίωμα νὰ κάμῃ τὸς παρατηρήσεις τοῦ διὰ τὸν ἀναγινώσκοντα, ἐνωῶ διὰ τῶν σημειώσεων, καὶ οὐχὶ νὰ κολοδώσῃ τὸ πρωτότυπον. Ἄν στοχάζεται τις δι'αὐτῆς τῆς κολοδώσεως νὰ κόψῃ τὸ κακὸν εἰς τὴν ρίζαν τοῦ λανθάνει, ἢ δὲν καταλαμβάνει θεμελιωδῶς (ἂν εἶναι συγχωρημένον νὰ διασαφισθῇ οὕτως) τὸν συγγραφέα, τὸν ὁποῖον μεταφράζει. Τὸ σύγγραμμά τοῦ ἔχει τὴν ἄλυσον, ὡς καὶ ἐκεῖνα τοῦ Εὐκλείδου, ἢ μία ἰδέα κρατεῖ τὴν ἄλλην, ἢ μία φράσις τὴν ἄλλην καθὼς τὰ προβλήματα τῆς γεωμετρίας. Δὲν συχωρῆτε εἰς τινα ἄλλον νὰ ἐπιδιορθώσῃ τὸν Ρουσσῶ παρὰ εἰς αὐτὸν τὸν ἴδιον ἀγκυλὰ ἀμφιβάλλω ἂν καὶ αὐτὸς ἐδύνατο τοῦτο χωρὶς νὰ κάμῃ ἐξ αὐτὸν ἄλλον, ἕνα σύγγραμμα τὸ ὁποῖον ἤδη δὲν ἤθελε ἦτον ὁ ἰδικὸς τοῦ Αἰμίλιος» [L'Emile de Rousseau est en effet la clef des œuvres sur l'éducation des enfants, mais pourquoi la mutiler? Si l'on trouve, dans le texte d'Emile, des idées dangereuses pour un pouvoir basé sur un certain système, le traducteur a le droit de noter ses observations au bas de la page, mais non de mutiler l'original. Si quelqu'un pense que par cette mutilation on coupera le mal à sa racine, il erre ou bien il ne comprend pas au juste l'auteur qu'il traduit (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi); cette œuvre de Rousseau ainsi que les œuvres d'Euclide a de l'enchaînement, une idée en soutient une autre, une phrase une autre phrase, tout à fait comme dans les problèmes de géométrie. Il n'est pardonnable à personne de corriger Rousseau si ce n'est à lui-même, quoique je doute qu'il aurait pu procéder de cette façon sans faire de l'Emile une autre œuvre, qui ne serait plus son propre Emile]<sup>40</sup>. Et, immédiatement ensuite, Capodistria ajoute : «Δεχθῆτε εὐμενῶς καὶ κάμετε νὰ δεχθοῦν αὐτὴν τὴν παρατήρησιν, ἥτις ἐξέρχεται ἀπὸ μίαν ψυχὴν, ἢ ὁποία ἐπιθυμεῖ τὸ κοινόν καλὸν καὶ μίαν ἀληθινὴν δόξαν εἰς ἐκείνους, οἵτινες εἶναι εἰς περίστασιν νὰ τὸ ἐκτελέσωσι» [Recevez avec bonne volonté et faites admettre cette observation qui vient d'une âme qui désire le bien de tout le monde et une vraie gloire à ceux qui sont en état de l'acquiescer].

<sup>40</sup> Sp Theotokis, *op cit*, p. 139 Nous devons rappeler que le professeur V Beșevliev dans sa monographie très documentée *Le dr Nicolas S. Pocolo comme philologue classique*, Sofia, 1941 (en langue bulgare) ne mentionne pas cette traduction de Picolos

Ce n'était pas seulement la littérature qui intéressait l'éphore de la société, mais aussi l'histoire; il montra que s'il était difficile d'élaborer une synthèse historique, on en pouvait traduire d'une autre langue en grec. La proposition du métropolitite Ignace fut approuvée et on décida de traduire l'histoire universelle d'Anquetil<sup>41</sup> en langue grecque. Ignace ne s'est pas contenté de cela, mais il a encore demandé que les membres de la société composassent ou traduisissent une Mythologie, une Archéologie et d'autres livres de ce genre, promettant de les faire tout de suite imprimer et de récompenser comme il convenait ceux qui auront fait des efforts.

Il paraît que la traduction en langue grecque parlée du drame de Métastase, « Démètre », qui parut à Iéna en 1817<sup>42</sup>, a été le fruit de ces préoccupations de la société littéraire de Bucarest. La traduction a été faite par Iordake Slătineanu, quoiqu'il n'y ait aucune indication quant au traducteur. L'éditeur anonyme dédie cette pièce au *vornic* Iordake Slătineanu, qui « connaît la nature du drame » (τοῦ δράματος τὴν φύσιν), et il avoue, en vers, plus loin, qu'il a trouvé l'occasion de prendre, à l'insu de Slătineanu, une copie de la traduction de celui-ci; il l'a gardée comme le Macédonien garda Homère dans les brillants combats de sa gloire. Voici ses vers :

Ἐγὼ καιρὸν διώρισα χωρὶς τὴν εἶδησιν σου  
 Νὰ πάρω ἐν ἀντίγραφον ἀπ' τὴν μετάφρασίν σου  
 Γιὰ νὰ τὸ ἔχω φυλαχτόν, καθὼς ὁ Μακεδόνας  
 Τὸν Ὅμηρον εἰς τοὺς λαμπροὺς τῆς δόξης του ἀγῶνας

On voit donc, clairement, que le traducteur de ce drame est Iordake Slătineanu, qui était un bon connaisseur de la langue néo-grecque et un ami du révolutionnaire grec Rhigas Velestinlis<sup>43</sup>. Il avait déjà traduit, en 1797, « du grec » en langue roumaine, un autre drame de Métastase, *Ahilefs la Schiro* [Achille à Skyros], auquel il ajouta une traduction du néo-grec *Istoria lui Sofronim* [L'histoire de Sofronim].

L'éditeur du drame anonyme est, croyons-nous, Iordake Slătineanu lui-même, qui, n'ayant pas voulu paraître dans le titre du livre, a recouru pourtant à un stratagème, à savoir, à cette dédicace de l'édi-

<sup>41</sup> « Le Mercure savant », 1811, p. 159.

<sup>42</sup> Le titre du livre est Ἄρθρον Μεταστασίου, ἐπιγραφόμενον Δημήτριος, μεταφρασθὲν καὶ ἤδη εἰς τὴν καθομιλουμένην ἑλληνικὴν διάλεκτον μετὰ τινῶν ἄλλων ποιημάτων. Ἐν Ἰέννῃ τῆς Ἀουστρίας, 1817.

<sup>43</sup> Alexandru Elean, *Conspiratorii greci în Principate și un favorit mavroghenesc: Turnavitu* [Les conspirateurs grecs dans les Principautés et un favori de Mavrogheni: Turnavitu], pp. 341–349.

teur. Il n'a probablement pas osé, à cause des circonstances d'alors, mettre son nom sur la page de titre<sup>44</sup>.

La société littéraire de Bucarest a joui d'une appréciation particulière de la part des contemporains, qui n'étaient pas dominés par des idées préconçues. Un auteur grec, Vasile Papa Eftimie, a tenu à dédier le premier volume de son œuvre, *Στοιχειῖα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης* [*Éléments de la langue grecque*], publié en 1812 à Vienne, à Ignace «éphore du Lycée de Bucarest» et à la «τῆ φιλομαθεστᾶτη φιλολογικῆ Ἑταιρεία» [Société littéraire aimant les sciences]. Eftimie loue, dans son introduction, l'activité d'Ignace qui a mis les bases de la première société culturelle de Valachie.

La Société littéraire gréco-dacique n'a pas seulement cherché à traduire des livres pour les élèves du lycée de Bucarest mais à récompenser aussi le travail des professeurs ainsi que des élèves diligents. Il y eut, à la suite de l'examen public de fin d'année qui eut lieu le 15 juin 1811, quand les professeurs Kiriacos Papa Ioanou, Nicolas Sava Picolos et Constantin Vardalahos examinèrent leurs élèves pour les langues grecque et française, l'arithmétique, la philologie et la géométrie, une distribution de dons et de prix offerts par la Société littéraire gréco-dacique. C'est ainsi que le directeur du lycée reçut comme don une tabatière en or et les autres professeurs une montre en argent, chacun. Beaucoup d'élèves grecs, roumains et bulgares qui s'étaient distingués reçurent aussi des prix sous forme de médailles d'argent ayant la figure d'Apollon gravée sur un côté, et portant sur le revers les mots : «Lycée de Bucarest» et au milieu : «Pour le mérite et les études, 1811». Un nombre de huit élèves reçurent des médailles de première classe, quatre des médailles de seconde classe et quinze de troisième classe. Les élèves ont reçu aussi comme prix, de la part du grand *vornic* Georges Slătineanu, dix exemplaires d'une carte de Grèce, sept autres exemplaires, de la part du grand *logofăt* Constantin Dudesco, et le docteur Caracaș a offert plusieurs exemplaires des œuvres de son père<sup>45</sup>. Après la distribution des prix, le métropolitain Ignace a remercié, au nom de la Société littéraire, les professeurs qui avaient consciencieusement fait leur devoir ainsi que les élèves qui s'étaient distingués dans leurs études, montrant que les médailles reçues étaient très précieuses et qu'ils étaient les premiers à recevoir de tels prix<sup>46</sup>.

<sup>44</sup> La traduction est assez rare, elle se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie roumaine, niche en livres rares N Iorga a trouvé un exemplaire dans la bibliothèque de Ploiești et le décrit dans son article *Relații culturale greco-române* [Relations culturelles grecques-roumaines], «*Revista istorică*», V (1919), n<sup>o</sup> 4—5, pp 70—71 On connaît en Grèce deux exemplaires, voir Démétie Ghimis et Valérie Mexas, *Ἑλληνική βιβλιογραφία* [Bibliographie grecque], vol I, Athènes, 1939, p 155

<sup>45</sup> «*Le Mercure savant*», 1811, pp 341—342

<sup>46</sup> *Ibidem*, pp 342—343

Il faut encore rappeler que le métropolite de Valachie eut, pendant son séjour à Bucarest, certaines préoccupations concernant l'histoire ; il était stimulé par son protecteur et ami le chancelier Roumiantzov qui s'intéressait à l'activité d'Ignace en Valachie et en faisait le rapport au tzar. La correspondance de ces personnalités s'étendit aussi à des questions d'histoire et de littérature. Le chancelier Roumiantzov demanda à Ignace, dans une lettre du 31 décembre 1810, de l'informer sur la meilleure histoire de la Valachie et de la Moldavie et si dans les archives des monastères de ces deux Principautés et de Bulgarie se trouvaient des manuscrits se rapportant à l'histoire des Principautés ou de la Russie. Roumiantzov a même envoyé à Ignace un fragment de la chronique de l'écrivain byzantin Léo le Diacre<sup>47</sup>, où il était question du voivode Sviatoslav qui lutta contre les Byzantins à Preslava (Roustchouk), en le priant d'étudier ce problème et de faire des recherches dans les monastères de cette ville. Roumiantzov demanda également d'être informé au sujet de l'étymologie du mot Roustchouk, soupçonnant que la première partie du mot vient de Russe. Deux mois après, le 1<sup>er</sup> mars 1811, Ignace répondait à son ami qu'il avait discuté avec plusieurs érudits de Jassy<sup>48</sup> et de Bucarest et qu'il avait été informé qu'en dehors de quelques parchemins princiers, il n'existait pas d'archives ou de vieux manuscrits dans les monastères. Il ajoutait qu'il allait entreprendre de nouvelles recherches non seulement dans les monastères de Valachie, mais aussi dans ceux de Transylvanie et des pays voisins et que s'il trouvait des manuscrits concernant l'histoire de la Russie, il lui enverrait les originaux ou de fidèles copies. Ignace recommandait à Roumiantzov l'histoire de Valachie et de Moldavie par Christian Engel comme étant la meilleure.

Ignace a envoyé à Roumiantzov, en même temps que ces informations, un mémoire statistique sur deux districts de Valachie fait sur la demande d'Ignace par un jeune Roumain, membre de la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest. Le métropolite ne dit pas le nom de l'auteur de ce mémoire statistique, mais ajoute en dehors du fait qu'il est membre de la Société littéraire quelques détails très intéressants : « Il est placé comme assesseur auprès d'un officier qui par ordre de son Excellence Monsieur le Président du Divan doit faire l'énumération des habitants de cette province et en même temps je l'ai chargé d'examiner tout ce qui est digne de curiosité et de m'en informer, pour avoir une juste connaissance de mon diocèse »<sup>49</sup>.

<sup>47</sup> La Chronique est publiée dans *Corpus scriptorum historiae byzantinae*, Bonn, 1828, vol. XI.

<sup>48</sup> Ignace, avant d'occuper le siège de métropolite de Valachie avait effectué des missions officielles dans la capitale de la Moldavie, étant donné qu'il écrivait le 7 avril 1810 à Ah-pacha : « Pour le moment je suis à Jassy », voir Em. Protopsaltis, *op. cit.*, vol. II, p. 32.

<sup>49</sup> Em. Protopsaltis, *op. cit.*, vol. II, p. 42.

Nous ne savons pas qui est l'auteur de ce mémoire statistique, mais il n'est pas exclu que ce soit le juriste Nestor Craiovescu, celui qui élaborait les statuts de la société et qui était, comme nous l'avons vu plus haut, l'un des membres de la société. Le mémoire a été trouvé très intéressant par Roumiantzov, qui, dans sa réponse à Ignace, loue le zèle et la compétence de l'auteur : « J'ai lu avec plaisir l'intéressant mémoire statistique que vous avez bien voulu me transmettre. Cet essai, soumis aux développements dont il est susceptible, pourrait être d'une grande utilité aux sciences et au gouvernement. L'auteur annonce du talent et du zèle. Je vous prie, Monseigneur, de lui témoigner le cas que je fais de lui et après cela j'accepte avec reconnaissance l'offre que Vous me faites de ses autres cahiers... »<sup>50</sup> Nous ne savons pas si Ignace a aussi envoyé les autres cahiers qu'attendait Roumiantzov.

Un exemplaire de cette précieuse œuvre de statistique se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie<sup>51</sup>.

Un événement culturel de la plus grande importance, autant pour les Grecs que pour les Roumains, est également lié à la Société littéraire gréco-dacique ; il s'agit de la parution, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1811, de la première revue littéraire grecque « Λόγιος Ἑρμῆς » [Le Mercure

<sup>50</sup> Em Protopsaltis, *op cit*, vol. II, p 43

<sup>51</sup> A la Bibliothèque de l'Académie se trouvaient deux manuscrits ayant les cotes 1 457 et 1 542, dernièrement ils ont été placés dans les maps des documents CMXVII et CMXXII. Dans la première mappe se trouvent quatre volumes, récemment reliés et dans la seconde, un volume à relier du temps. Nous trouvons dans les cinq volumes le recensement des églises du diocèse de Valachie, c'est-à-dire les districts Ilfov, Prahova, Ialomița, Vlașca, Dâmbovița, Teleorman et Museu.

Les historiens du passé se sont rendu compte de la valeur de ce précieux matériel statistique et ont essayé de l'imprimer mais, à cause des difficultés rencontrées, se sont arrêtés à mi-chemin. Alexandre Lăpedatu en a publié une petite partie sous le titre *Catagrafia bisericelor bucurestene la 1810* [Le recensement des églises de Bucarest en 1810], Bucarest, 1907, 59 p. Nicolas M. Popescu, qui eut l'intention de publier toute l'œuvre, s'arrêta au matériel se rapportant au district Ilfov, qu'il publia sous le titre *Catagrafia eparhiei Ungrovalahiei în anul 1810. I. Județul Ilfov* [Le recensement du diocèse de Hongrovalachie en l'année 1810. I. Le district Ilfov], Bucarest, 1914, 84 p. Alex. Popescu-Runeu s'arrêta au district Dâmbovița : *Catagrafia județului Dâmbovița la anul 1810* [Le recensement du district Dâmbovița en l'année 1810], Bucarest, 1936, 96 p., tandis que George Moiseșu s'est limité à Ploiești *Catagrafia bisericelor și preoților din Ploiești la anul 1810* [Le recensement des églises et des prêtres de Ploiești en l'année 1810], Ploiești, 1939, 11 p.

Les historiens mentionnés appréciaient comme il convient la valeur de cette œuvre de statistique. Alex. Lăpedatu, par exemple, nous dit dans son introduction « Le recensement que nous publions est le plus complet des quelques autres que nous connaissons car il nous montre pour chaque église, séparément, son état matériel, le nombre des maisons qui contiennent le diocèse ainsi que celui des paroissiens, hommes et femmes, qui l'entretiennent », et il ajoute plus loin « ces explications sont suffisantes, et nous-mêmes, pour montrer à chacun son importance, comme source d'information par rapport à l'état des églises bucarestaines au commencement du siècle dernier ». N. Popescu, également, après avoir présenté dans sa préface les principaux éléments contenus dans le recensement, ajoute « ces courtes explications sont suffisantes pour montrer que ce recensement a une importance inappréciable pour l'histoire de l'Église et du clergé roumain du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que pour l'histoire de la population et des habitants des villages ».

savant]<sup>52</sup> qui a été lue dans les Principautés, à défaut des journaux et des revues en langue roumaine (qu'on ne réussissait pas à faire paraître). On a discuté, dans la séance du 15 octobre 1810, la nécessité de créer une revue et à la proposition d'Ignace, les membres de la société ont été d'accord d'en fonder une qui fût une tribune libre pour les intellectuels qui voulaient communiquer leurs idées. Chaque assistant a souscrit une somme et l'argent ramassé a été envoyé à Anthimos Gazis, à Vienne, avec la prière de la part de la société, d'assurer le travail nécessaire à sa parution<sup>53</sup>. Grâce à la contribution de la Société littéraire de Bucarest a vu le jour la première revue grecque, « Le Mercure savant »<sup>54</sup>, qui pendant une décennie a alimenté tout le sud-est européen, la langue néo-grecque ayant alors une grande circulation parmi les peuples balkaniques<sup>55</sup>.

L'activité de la première société littéraire de Bucarest n'a pu, à cause des événements politiques d'alors, réaliser ses plans établis avec tant d'enthousiasme. Les uns affirment que l'activité de la société n'a pas dépassé un an<sup>56</sup>. Cette affirmation n'est pourtant pas vraie. La fin de l'activité de la société doit être mise en relation avec le départ du métropolitain Ignace, après la conclusion de la paix de Bucarest, c'est-à-dire au commencement d'août 1812<sup>57</sup>. Toute manifestation de la part des

<sup>52</sup> Kopitar a qualifié cette revue comme « eine der interessantesten und wichtigsten Erscheinungen der neugriechischen Literatur », *op. cit.*, p. 94, le service secret de la capitale de l'Autriche suspectait les buts politiques de cette revue, voir P. Enepekides, *Beitrag zur kulturellen* . . ., p. 41.

Au sujet de cette revue voir D. Russo, *Studii istorice greco-române* [Etudes historiques grecques-roumaines], Bucarest, 1939, vol II, pp. 393—394 et Georges Laios, *op. cit.*, pp. 92—114

<sup>53</sup> Voir « Le Mercure savant », 1811, p. 89

<sup>54</sup> L'éditeur tient à préciser, dans une information qui se trouve à la tête du premier numéro, que cette revue littéraire a été fondée grâce à l'appui et aux frais partiels de la Société littéraire récemment fondée à Bucarest. En 1813, quand à la suite de difficultés financières sa parution fut sérieusement périlicitee, on affirma encore une fois que « les gens de bien » de Bucarest l'ont sauvée en offrant une somme importante (voir « Le Mercure savant », 1813, p. 68) Catherine Coumariou, dans une étude récemment publiée sous le titre « Λόγιος Έρμής » Κοσμοπολιτισμός και έθνικός χαρακτήρας » [« Le Mercure savant ». Son rôle cosmopolite et national], dans la revue « Έποχές », octobre 1964, omet l'aide précieuse donnée par la société littéraire de Bucarest à la fondation du journal grec de Vienne, et ne parle que de l'apport plus tardif donné par Ad Coray, en 1816—1821 (extrait, p. 4)

<sup>55</sup> Constantin Vardalalios, directeur de l'école de Bucarest, a appelé, dans un bref discours prononcé le 15 juillet 1811 à l'occasion des examens de fin d'année, le rôle important joué par la Société littéraire de Bucarest et par la revue « Le Mercure savant » dans la renaissance culturelle grecque (voir « Le Mercure savant », 1811, p. 339)

<sup>56</sup> Έθνικόν ημερολόγιον της Ελλάδος [Le calendrier national de la Grèce], 1866, p. 377

<sup>57</sup> L'érudit grec Constantin Nicolopoulos, secrétaire de la Société Hellénique de Paris, suivait de près l'activité culturelle de la capitale de la Valachie. Il écrivait le 6 décembre 1812 au professeur C. Vardalalios de Bucarest, qu'il avait appris avec grande douleur le départ d'Ignace et que les jeunes gens « aimant les muses » ont perdu leur protecteur, les muses mêmes doivent s'habiller de deuil (voir Polychronis Enepekides, *Beitrag* . . . p. 516) D'un autre côté, l'historien Dionisie Fotino considérait le départ d'Ignace de Valachie comme « l'abandon du pays par le Très-Haut », car le pays a été privé « d'un pasteur actif, d'un protecteur enflammé et d'un père aimant », voir « Ιστορία της πάλαι Δακίας » . . . [Histoire de l'ancienne Dacie . . .], vol II, Vienne, 1818, p. 530) Sur les motifs du départ, voir aussi N. Iorga. *Mișcarea națională*

membres de la société a cessé dès le départ du métropolite Ignace<sup>58</sup>, car « Le Mercure savant » a cessé de publier depuis lors des comptes rendus sur les discussions et les décisions prises aux séances de la société<sup>59</sup>. La Société littéraire de Bucarest n'est plus mentionnée que dans un « appel littéraire » du 3 avril 1813, fait par Alexandre Vasilou de Vienne. On y dit que Théoklitos Farmakidis, se fondant sur la contribution de la société littéraire de Bucarest et sur celle des autres Grecs et étrangers, a reçu avec plaisir la charge de conduire à la place d'Anthimos Gazis, le périodique littéraire grec de Vienne. Mais, ajoute Vasilou, « la société a disparu d'une façon inattendue à cause de la disparition de l'âme qui lui donnait la vie » et les autres contributions étaient si faibles que les sommes réunies en une année ne suffisaient même pas aux dépenses trimestrielles. C'est pour cela que le patriote grec Vasilou demandait à ses compatriotes d'offrir leur contribution « afin que le phare qui éclaire ne s'éteigne pas »<sup>60</sup>.

On voit clairement, d'après ce que dit Vasilou, combien l'aide financière donnée par la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest à la première revue littéraire grecque a été précieuse et à quel point sa publication a été menacée par la disparition de cette société.

On peut, donc, conclure que la *Société littéraire gréco-dacique* de Bucarest occupe une place importante dans l'histoire des relations roumano-grecques et dans l'histoire de la culture moderne sud-est européenne.

La contribution des intellectuels roumains à la fondation et à l'essor de cette société vient illustrer leur participation au progrès de la culture grecque et leur effort permanent de réaliser la renaissance nationale roumaine.

---

*munteană contra mitropolitului grec Ignatie Un capitol în luptele noastre naționale* [Le mouvement national valaque contre le métropolite grec Ignace Un chapitre sur nos luttes nationales], dans « Biserica ortodoxă română », LIV (1936), pp 657—668

<sup>58</sup> Nous ne partageons pas l'opinion d'Elemi Koukkou qui affirme que Ignace collabora pendant un bref délai avec le prince Jean Karadja et que ce dernier prit la Société littéraire de Bucarest sous sa protection (voir Κωνσταντίνος Βαρδαλάχος [Constantin Vaidalagos], Athènes, 1964, p 138, tire a part de « Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher ») Ignace partit de Bucarest au commencement d'août 1812. Dans une lettre du 8 août 1812 il remercia l'amiral Tschitschakov pour le consentement accordé de quitter Bucarest et lui annonce qu'il se prépare au départ et espère partir dans quelques jours pour Vienne (Em Protopsaltis, *op cit*, vol. II, p 46) Karadja, à son arrivée à Bucarest, n'a donc pas eu la possibilité de rencontrer Ignace et en plus nous n'avons aucune preuve du fait que Jean Karadja aurait soutenu la Société littéraire de Bucarest.

<sup>59</sup> Après le départ d'Ignace, le secrétaire de la société, Michel Schinas, quitta lui aussi la Valachie partant à Paris pour compléter ses connaissances littéraires. En 1821, lorsque éclata la révolution grecque, il partit en Grèce, où il fut nommé secrétaire du Sénat du Péloponnèse. Schinas publia dans la Grèce libre, la revue « Ὁ Θεατῆς », il publia aussi une édition en français de la correspondance de Jean Capodistria. Il est revenu en 1852 à Bucarest, en qualité de consul de Grèce où il resta jusqu'en 1855 quand il démissionna, voir 'Εθνικόν ἡμερολόγιον, 1866, pp 377—378.

<sup>60</sup> « Le Mercure savant », 1813, supplément au fasc. 3, pp. 2—3.

## ANNEXE

- Τὰ ὀνόματα τῶν μελῶν τῆς Φιλολογικῆς Ἑταιρείας.  
 Ὁ Μητροπολίτης Οὐγγροβλαχίας Ἰγνάτιος.  
 Ὁ Ἐξοχώτατος ὑποπρόεδρος γενεράλ Ἐγγελχαρτ.  
 Ὁ Ἐπίσκοπος Μπουζαίου Κωνσταντίος.  
 Ἰλσρίων ἀρχιμανδρίτης Δελιάνος.  
 Ἀγάπιος ἀρχιμανδρίτης.  
 Γρηγόριος ὁ Μπραγκουβάνος ἄρχων βόρνικος.  
 Πετράκης Ῥητορίδης ἄρχων βόρνικος.  
 Γεώργιος Σλατινιάνος ἄρχων βόρνικος.  
 Νέστωρ Κραιωθέσκος ἄρχων καμινάρης.  
 Κωνσταντῖνος Πανταζόγλους ἄρχων ἄγας.  
 Κωνσταντῖνος Ῥαστῆς ἄρχων κόμισος.  
 Γεώργιος σλουτζιάρης Ἀρτινός.  
 Μιχαήλ Μαῦρος.  
 Μανουλάκης ἄρχων καμινάρης.  
 Γεώργιος Σχινᾶς ἰατρός.  
 Κωνσταντῖνος Δάρβαρις ἰατρός.  
 Σίλβεστρος Φιλίτης ἰατρός.  
 Κωνσταντῖνος Καρακάσης ἰατρός.  
 Δημήτριος Μάρκος ἰατρός.  
 Ῥαδουκάνος Φιλίτης.  
 Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος διδάσκαλος.  
 Ἰθανάσιος Ἰωάννου Βογορίδης διδάσκαλος.  
 Κυριακὸς π. Ἰωάννου διδάσκαλος.  
 Δημήτριος Μόστρας.  
 Δημήτριος Γ. Σχινᾶς.  
 Μιχαήλ Γ. Σχινᾶς ὁ γραμματεὺς.  
 Νικόλαος Σάβοα <Πίκκολος>.  
 Μιχαήλ Χρησταρῆς ἰατρός.  
 Τὰ ἀντεπιστέλλοντα μέλη.  
 Ἐν Παρισίοις  
 Ὁ Ἐξοχώτατος ἰατρός Ἀ. Κοραῆς.  
 Ἐν Βιέννῃ.  
 Ὁ ἀρχιμανδρίτης Ἀνθιμος Γαζῆς.  
 Ἀλέξανδρος Βασιλείου.  
 Δημήτριος Δάρβαρις.  
 Στέφανος Κομμητᾶς.  
 Μανουήλ Καπετανάκης.  
 Κυριακὸς Καπετανάκης.  
 Ὁ φιλέλλην Ἄγγελος (Engel).  
 Ὁ φιλέλλην Κόπιταρ (Kopitar).  
 Ἐν Βενετίᾳ.  
 Ὁ Σπυρίδων Βλαντῆς.

## МЕСЕМВРИЙСКИЕ ГРАМОТЫ XIV ВЕКА

(О малоизученных страницах истории Болгарии и Византии)

Е. П. НАУМОВ

Проблема подлинности, хронологии и атрибуции грамот Второго Болгарского царства, как уже неоднократно отмечалось в литературе, является весьма важной потому, что этих документов (как и источников по истории Болгарии XII—XIV вв. вообще) сохранилось слишком мало — лишь около двух десятков (тогда как для Сербии той поры — примерно 1200 грамот и других актов, а для Византии — еще большее количество) и, к тому же, изрядная их часть вызывала серьезные сомнения у некоторых исследователей<sup>1</sup>. В частности, к числу поддельных, или, по меньшей мере, интерполированных, были отнесены Рыльская, Виргинская, Калиманова (Зографская), Мрачская (Ореховская) и три месемврийские грамоты, причем последним болгарский византист П. Мутафчиев посвятил специальную статью<sup>2</sup>.

К сожалению, и после появления некоторых новых работ, затрагивающих отдельные проблемы средневековой болгарской дипломатики<sup>3</sup>, эти вопросы до сих пор остаются еще недостаточно разработанными. Об этом свидетельствует, например, использование в литературе несомнен-

---

<sup>1</sup> Ср. А. В. Соловьев, *Један нови споменик бугарског права*, — «Архив за правне и друштвене науке», т. 40, Белград, 1931, стр. 474; Л. В. Горина, *Социально-экономические отношения во Втором Болгарском царстве (XIII—XIV вв.)*, Москва, 1966 (автореферат канд. диссертации), стр. 5—6, а также в нашей статье *К вопросу о подлинности некоторых болгарских грамот XIII—XIV вв.* — «Известия на Института за история», т. 14—15, София, 1964, стр. 545—546.

<sup>2</sup> П. Мутафчиев, *Към историята на месемврийските манастири* — «Сборник в честь на Васил II Златарски», София, 1925, стр. 163—184.

<sup>3</sup> См., напр. М. Андреев, Д. Ангелов, *История болгарского государства и права*, Москва, 1962 (пер. с болгарского изд. 1959 г.), С. Лишев, *Терми «работник» в Рыльской, Виргинской и Мрачской грамотах XIV в.*, «Византистический вестник», 1964, XXIV, 198—201, Л. В. Горина, *К вопросу о подлинности Виргинской грамоты* «Советское славяноведение», 1965 № 5, стр. 60—68, ср. ее же, *Вопросы социально-экономического развития Второго Болгарского царства в современной болгарской историографии* — Сб. «Славянская историография», изд. МГУ, 1966, стр. 172.

ного фальсификата — т.н. Калимановой грамоты<sup>4</sup>, которую, однако, Л. В. Горина почему-то называет отдельно от Зографской грамоты Асеня I, как будто это не один и тот же документ<sup>5</sup>. В данной связи следует отметить и наличие в историографии противоположных мнений по поводу достоверности тех или иных болгарских грамот, наконец, даже и то, что в имеющихся трудах число этих актов определяется по-разному<sup>6</sup>.

Несомненно, что такая разногласия вызвана не только тем, что проблемы средневековой болгарской дипломатики в целом еще мало привлекают внимание ученых, но и тем, что даже вышедшие работы тематически весьма узки, рассматривая преимущественно вопрос о подлинности Виргинской и Рыльской грамот. Между тем, обращение и к другим документам эпохи Второго Болгарского царства, по нашему мнению, открывает широкое поле для исследований, необычайно важных как в плане сугубо источниковедческом, дипломатическом, так и в плане проверки и уточнения всей картины политической и социально-экономической жизни Болгарии XIII-XIV вв. на базе тех памятников, которые уже признаны вполне достоверными и точно определены с точки зрения их хронологии и атрибуции.

Так, в частности, весьма многообещающим представляется нам и анализ вопроса о подлинности и принадлежности трех месемврийских греческих грамот XIV в., очень ценных для воссоздания истории Черноморского побережья Болгарии, которое тогда частично находилось под властью Византии (Анхиал, Месемврия и др.). Эти документы, однако, вызвали ожесточенные споры, и в литературе по их поводу наметились две, прямо противоположные точки зрения — резко критическая (П. Мутафчиева) и, в противовес ей, мнение И. Дуйчева, отстаивающего подлинность этих актов и принадлежность их к кругу болгарских источников.

Ниже мы подробнее рассмотрим эти точки зрения, поскольку они сохраняют свое значение и в современной историографии (так, например, с Дуйчевым согласны Д. Моравчик и С. Лишев, а мнение Мутаф-

<sup>4</sup> Г. Г. Литаврин, *Болгария и Византия в XI—XII вв.* Москва, 1960, стр. 31, 95, 116, Б. Конески и О. Јашар-Настева, *Македонски текстови (10—20 век)*, Скопје, 1966, стр. 47—48 (хотя сами составители на стр. 46 называют ее «фальсификатом»). См также в упомянутой выше нашей статье «Известия на Института за история», т. 14—15, стр. 546—551.

<sup>5</sup> Л. В. Горина, *Вопросы* стр. 172, прим. 41.

<sup>6</sup> Так, например, лишь о восьми грамотах болгарских царей говорят А. В. Соловьев (А. Соловьев, *ук. соч.*, стр. 474) и И. Иванов (*Български старини из Македонија*, София, 1931, стр. 575), тогда как И. Дуйчев (*Из старата българска книжнина*, II, София, 1944, стр. IX—XI) и Д. Ангелов склонны увеличить их число. Так, например, согласно Д. Ангелову, сохранилось 12 грамот Второго Болгарского царства, причем он считает за одну грамоту — всю переписку царя Калояна с Иннокентием III. (См. М. Андреев, Д. Ангелов, *ук. соч.*, стр. 55—57).

чева разделяет Л. В. Горина)<sup>7</sup>. Болгарский византист Д. Ангелов, к сожалению, не занял в данном случае определенной позиции. Так, в своем докладе он перечислил монастырские грамоты болгарских царей, но не включил в их число три названных выше акта<sup>8</sup>. Однако в пособии по истории государства и права Ангелов среди болгарских грамот называет и две месемврийские<sup>9</sup>. Теперь мы можем коснуться высказанных по поводу месемврийских грамот соображений, подразделив их для каждой в отдельности.



Первая из них, изданная месемврийскому монастырю Богородицы-Элеусы в апреле 9-го индикта, была отнесена первым издателем ее, А. Пападопуло-Керамевсом к периоду правления болгарского царя Ивана Александра (1331—1371) и в соответствии с найденной в Месемврии надписью времен этого правителя (от 1341—1342 г.) датирована им 1341 г.<sup>10</sup> Впрочем, не эта хронологическая небрежность издателя (ведь по индикту можно датировать грамоту и другим годом), и не смелое отнесение им грамоты к числу болгарских (лишь на основании глухой пометки переписчика: «была и подпись болгарская красными чернилами»), а само содержание данного документа возбудило у П. Мутафчиева сильные подозрения насчет ее подлинности.

По мнению Мутафчиева, I Месемврийская грамота должна быть признана «неуклюжим фальсификатом», составленным каким-то из монахов монастыря Элеусы для подкрепления их привилегий; причем основанием такого вывода у него была фраза грамоты о помощи против скифов, гуннов, руси и германцев, а также ее плохой язык. Мутафчиев заметил по поводу данной фразы, что Болгария в древности не подвергалась нападению всех этих племен и народов; вдобавок автор грамоты употребил устаревший термин «однодеревка» (*μονόξυλον*) для обозначения корабля<sup>11</sup>.

Однако эти сомнения и аргументы Мутафчиева были отвергнуты П. Дуйчевым как «неубедительные» и «неприемлемые»<sup>12</sup>. Согласно Дуйчеву, фразу грамоты о скифах и других народах вовсе не следует считать реальным отражением исторической действительности — она

<sup>7</sup> См. напр. Л. В. Горина, *Социально-экономические . . .* стр. 6

<sup>8</sup> Д. Ангелов, *Въпроси на феодализма в българските земи през XIII—XIV в.* — «Исторически преглед», 1960, № 6, стр. 62

<sup>9</sup> М. Андреев, Д. Ангелов, *ук. соч.*, стр. 56

<sup>10</sup> А. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας* т. I, Санкт-Петербург, 1891, стр. 467 (прим. I), 534 (с заголовком «Копия болгарского хрисовула») Греческий текст издали Пападопуло-Керамевсом (*Там же*, т. I, стр. 467—468) и переиздан И. Дуйчевым (*Из старата . . .* II, стр. 140 и 142, с болгарским переводом на стр. 141—143)

<sup>11</sup> П. Мутафчиев, *Към историята . . .* стр. 165—167, 170

<sup>12</sup> П. Дуйчев, *Из старата . . .* II, стр. 381 и XXV.

(как и другие места грамоты) свидетельствует лишь о большой начитанности и напыщенности стиля автора ее<sup>13</sup>. В то же время Дуйчев признает шаткость указанной выше датировки грамоты, считая возможным датировать ее и 1356 г. (все же, по его словам, предпочтительнее датировка 1341 г.)<sup>14</sup>.

Несомненно, что соображения Мутафчиева о подложности I Месемврийской грамоты потеряли основания после того, как Дуйчев опубликовал другую, найденную им копию этого документа, которая имеет некоторые отклонения по сравнению с текстом издания 1891 г.<sup>15</sup> В особенности любопытно, что эта фраза грамоты об угрожающих царству племенах выглядит здесь совсем иначе, не включая имени гуннов и руси. Есть здесь и другая важная особенность, а именно отсутствие в новой копии всякой датировки.

Таким образом, рассмотрение всех этих соображений по поводу I Месемврийской грамоты позволяет нам признать недостаточно доказательным и убедительным мнение об ее подложности. Напротив, ее плохой язык, бедность содержания, напыщенность стиля — все это говорит о том, что грамота была написана, по-видимому, монахами из монастыря Элеусы (в этом Мутафчиев прав) и поднесена ими на подпись какому-то болгарскому царю — точно так же, как и некоторые греческие грамоты сербских правителей<sup>16</sup>.

Гораздо труднее, между тем, решить вопрос о датировке этого документа. Отнесение ее ко времени правления Ивана Александра, по нашему мнению, не может быть признано вполне обоснованным (не говоря уже о том, что 9-й индикт падает и на 1341, и на 1356 г.). К тому же внимательное прочтение той греческой надписи времен Ивана Александра на иконе из Месемврии (от 1341—1342 г.), которая служила Пападопуло-Керамевсу, Дуйчеву и Ангелову основанием для датировки 1341 г.<sup>17</sup>, в действительности еще более усложняет вопрос.

Эта надпись гласит, что « в год 6850 (от сотворения мира, т.е. после 1 сентября 1341 и до 1 сентября 1342 г. н.э. — *Е.П.*) и я, превозлюбленный родной дядя превозвышенного царя Иоанна Александра, обновил всесестной божественный храм ... Богородицы-Элеусы »<sup>18</sup>. Именно ввиду данной формулы (*ἀνεκαίμσα* — « обновил » или « восстановил ») нам представляется весьма проблематичным дарование Иваном Алек-

<sup>13</sup> Там же, стр. 380—381

<sup>14</sup> Там же, стр. 381

<sup>15</sup> И Дуйчев, *Прочуванич върху българското средновековие*, София, 1945, стр. 123

<sup>16</sup> Ср. А. Соловьев и В. Мошин, *Грече повеље српских владара*, Белград, 1936, стр. СII

<sup>17</sup> И Дуйчев, *Из старата* II, стр. 381, М. Андреев, Д. Ангелов, *ук. соч.*, стр. 56 (№ 5)

<sup>18</sup> И Дуйчев, *Из старата* II, стр. 177.

сандром в апреле 1341 г. привилегий тому монастырю, который, оказывается, был восстановлен лишь позднее, в конце 1341 или же в 1342 г.

Следовательно, было бы вернее всего датировать I Месемврийскую грамоту тем временем, когда Месемврия находилась в составе Болгарского царства (апрель 9-го индикта падает на 1311, 1326, 1341 и 1356 гг.), а соответственно с этим и предполагать, что она могла быть издана не только Иваном Александром, но также и Феодором Святославом, Михаилом Асенем III (1323—1330), сыновьями Ивана Александра — Михаилом Асенем IV и Иваном Асенем IV<sup>19</sup>.

Если же поставить вопрос, какая из названных четырех дат все-таки нам кажется наиболее вероятной, то при этом следует учесть и такие обстоятельства, как прочность позиций Болгарского царства на черноморском побережье в тот или иной момент, далее — характер взаимоотношений Болгарии с Византией (тем самым, и отношение к греческому духовенству и населению приморских городов — Анхиала, Месемврии и др.) и, наконец, наличие определенных династических связей с местными греческими монастырями.

Разумеется, в период правления Ивана Александра мы можем наблюдать усиление Болгарии и расширение ее пределов за счет Византии, затем — обусловленные этим ширококвещательные притязания Ивана Александра как «царя болгар и греков»<sup>20</sup>, равно как и личные благодеяния членов болгарской династии местным греческим монастырям (см. приведенную надпись анонимного дяди царя Александра, как и II Месемврийскую грамоту, которой мы коснемся ниже). Все это позволяет признать, что I Месемврийская грамота могла быть издана самим Иваном Александром, либо его сыновьями-соправителями.

Однако смутившая П. Мутафчиева фраза I Месемврийской грамоты о помощи против «скифов и германцев» (быть может, также «гуннов и руси»), если ее не расценивать только как плод досужей учености и начитанности автора грамоты, может представить датировку этого акта 1311 годом весьма правдоподобной и отвечающей реальным условиям политического положения Болгарии и соседних стран в начале XIV в.

Как известно, Болгарскому государству при Феодоре Святославе приходилось считаться не только с возможной опасностью нашествия

<sup>19</sup> «Зборник Константина Јиречка», т I, Белград, 1959, стр 399, К Иречек, *История болгар*, Одесса, 1878, стр 419—420 Любопытно, что в некоторых греческих записях именно этих приморских районов вместе с Иваном Александром фигурируют и его сыновья — Михаил Асень (в недатированной надписи на иконе из Месемврии — см П Дуйчев, *Из старата* II, стр 177) и Иван Асень (в приписке из Анхиала от 21 мая 1337 г., см там же, стр 281) Быть может, они как соправители отца управляли этими областями

<sup>20</sup> И Дуйчев, *Из старата* . II, стр 128, 134, 137, 152

татар Золотой Орды («скифов» по византийской терминологии), но и с весьма реальной угрозой похода наемников «Каталанской компании», уже разоривших к тому времени византийскую Фракию и оплот православного монашества — Афон<sup>21</sup>. Далекое не случайно, что болгарский царь Святослав вступил в переговоры с одним из вождей этих наемников, предлагая союз против Византии<sup>22</sup>. Это было, без сомнения, вызвано как и стремлением нанести удар Византии и закрепить за собой отнятые у нее города черноморского побережья (в том числе Месемврию), так и желанием избежать опустошительных набегов каталанских и турецких наемников (например, отряда Халила)<sup>23</sup>.

Более того, ввиду вражды с генуэзцами, обладавшими обширными колониями и торговой монополией на Черном море, Святослав тогда, возможно, имел основания опасаться и совместного нападения на свои земли со стороны «франков» — каталан и генуэзцев<sup>24</sup>.

Далее, весьма характерно совпадение этой фразы I Месемврийской грамоты (в особенности слов о «скифах» и «германцах») с данными об этническом составе «нечестивых» наемников, наводивших в начале XIV в. ужас на весь православный Восток. Как известно, среди этих «безбожных языков» были испанцы (точнее, каталонцы), итальянцы, турки, видимо, даже и немцы, татары и ясы (например, в житии сербского архиепископа Даниила II названы «фруугы и тоурькы, яси же и татары, моговари же и каталани», а ниже упомянуты еще и: «римлине»<sup>25</sup>. «Скифами» же обожавшие архаизацию византийцы обозначали и татар, и турок, и многие другие племена и народы.

В данной связи напомним и о крайней неточности и ненадежности тех западноевропейских этнонимов, которые встречаются у византийских авторов XIV в. Так, например, самих каталанских наемников греки называли «итальянцами»<sup>26</sup>, а западных наемников сербского короля Стефана Уроша III (видимо, испанцев) — «кельтами» (т.е. французами) и одновременно «алеманнами» (немцами)<sup>27</sup>.

Следовательно, эти текстологические и терминологические оттенки I Месемврийской грамоты указывают нам на возможность датировки ее 1311 г., причем эта дата представляется не менее (если не более) пред-

<sup>21</sup> См., напр. К Пречек, *ук соч*, стр. 380, Г Острогорски, *Историја Византије*, Белград, 1959, стр. 461—463

<sup>22</sup> К Пречек, *ук соч*, стр. 381

<sup>23</sup> См., напр. С Новаковић, *Срби и Турци XIV и XV века*, Белград, 1960, стр. 73, 81, 90

<sup>24</sup> К Пречек, *ук соч*, стр. 381

<sup>25</sup> В Даничић, *Животи краљева и архиепископа српских*. Загреб, 1866, стр. 341, 354, 359, ср М Динић, *Шпански најамници у српској служби* — «Зборник радава Византолошког института» 1960, кн. 6, стр. 20—21

<sup>26</sup> Ср М Динић, *ук соч*, стр. 20

<sup>27</sup> Ср *там же*, стр. 16.

почтительной, нежели 1341 и 1356 г. В самом деле, такое упоминание об угрозе разноплеменных народов в документе, составленном греческими монахами (которые, разумеется, были потрясены участием Святой Горы — Афона), заставляет нас признать дату 1311 г. весьма правдоподобной датировкой I Месемврийской грамоты.



Проблема подлинности и атрибуции II Месемврийской грамоты оказывается не менее сложной, хотя она (в отличие от первой) и содержит ряд определенных указаний, которые, казалось бы, должны во многом облегчить анализ ее и датировку.

Правда, опубликовавший ее впервые А. Пападопуло-Керамевс<sup>28</sup> не указал ее принадлежности и не датировал, дав лишь заголовок «Болгарский хрисовул» и указав в примечании, что ее «хронология неправильна и трудно объяснима»<sup>29</sup>. В данном случае он подразумевал несогласованность в дате документа (грамота издана 4 августа 6903 г. от сотворения мира, т.е. 1395 г.н.э., а индикт поставлен седьмой, что дает 1399 г.), как и трудность согласования такой даты со временем существования Болгарского Тырновского царства, захваченного османами в 1393 г.

Помимо этой точной даты (день, месяц, год и индикт), данный паптыник содержит и некоторые любопытные детали. Так, например, издавший грамоту царь заявляет, что Христос «даровал царство триблаженному славному царю Ивану Асеню, *деду моего царства*» и вручил державу также и ему, внуку, причем он особо упоминает «богоданное и боговенчанное наследственное и переданное от деда и отца царство»<sup>30</sup>. Подражая царственному благочестию своего деда Ивана Асеня, внук сам пожелал даровать (любопытно выражение: «пожелала божественная держава моего царства» привилегии монастырю св. Николая в Эмоне (северо-восточнее Месемврии)<sup>31</sup>.

При этом царственный автор, читаем мы далее во II Месемврийской грамоте, был весьма обрадован тем, что названный монастырь по словам его игумена Макария был построен бабкой самого царя, Сивной<sup>32</sup>. Перечислив привилегии монастыря, августейший благодетель в концовке вновь употребляет весьма напыщенную и торжественную формулу «божественная держава моего царства», а в подписи — «наша благочестивая и боговенчанная держава»<sup>33</sup>.

<sup>28</sup> А. Παπαδόπουλος-Κεραμύς *υκ* *соч.*, т. I, № 9, стр. 468—470.

<sup>29</sup> *Там же*, стр. 470

<sup>30</sup> *Там же*, стр. 469

<sup>31</sup> *Там же*

<sup>32</sup> *Там же*.

<sup>33</sup> *Там же*, стр. 470

Таким образом, автор этой грамоты не только отмечает свое родство с Иваном Асенем, но и чрезвычайно настойчиво подчеркивает божественность, « боговечечанность » собственной власти, равно как и свои прямые наследственные права на престол, полученные от деда и отца.

Некоторые из этих, рассмотренных нами мест грамоты привлекли внимание П. Мутафчиева, считавшего их явным доказательством подложности данного источника. Основой весьма категорических суждений Мутафчиева служит « простой » постулат, упоминаемый здесь Асень — это Иван Асень II; но ведь он, рассуждает далее Мутафчиев, не был женат на Севине (имена его жен известны), а считать, что этот хрисовул могли издать внуки Асеня II (по женской линии), — Асень III и Константин — очень маловероятно<sup>34</sup>. По мнению Мутафчиева, Эмона вряд ли находилась тогда под властью болгарских царей (поскольку Месемврия принадлежала Византии), да и ненадежность положения в пограничной полосе и шаткость трона Ивана Асеня III, — все это говорит не в пользу грамоты<sup>35</sup>.

Но самым веским доказательством подложности II Месемврийской грамоты П. Мутафчиев считал ее дату, так как она противоречива (расхождение года и индикта) и поскольку в 1395 г. уже не было тырновского царя. Тем более, по его словам, нельзя считать эту грамоту документом болгарского царя Ивана Шишмана, ибо Шишман не был в родстве с династией Асеней и поскольку причерноморские города уже принадлежали не ему, а местному династу Добротичу<sup>36</sup>.

На основании этих аргументов Мутафчиев делал вывод, что ввиду частой смены церковной и политической власти в районе Эмоны в конце XIV в. монахи монастырька св. Николая решились доказать свои привилегии « сочиненным актом ». « Наверное, — писал он, — эту попытку и, следовательно, составление подложного хрисовула нужно было бы отнести к гораздо более позднему времени, может быть, к XV в. », когда после турецкого завоевания традиция была уже прервана, да и дата 1395 г. могла быть поставлена лишь тогда, когда после гибели Тырновского царства хронология второй половины XIV в. была уже неясна<sup>37</sup>.

Эти суждения Мутафчиева вскоре после его смерти были оспорены И. Дуйчевым, который назвал их « неприемлемыми сомнениями »<sup>38</sup>, а доводы его — « неубедительными »<sup>39</sup>. Дуйчев, между прочим, заявил, что

<sup>34</sup> П. Мутафчиев, *Към историята* . . . стр. 176

<sup>35</sup> *Там же*, стр. 177

<sup>36</sup> *Там же*

<sup>37</sup> *Там же*, стр. 180

<sup>38</sup> И. Дуйчев, *Из старата* II, стр. XXV.

<sup>39</sup> *Там же*, стр. 381

Севину вовсе не следует обязательно считать женой Асеня II, а само родство с Асенем могло быть скорее «мнимым». Противоречия же даты Дуйчев устранял указанием на возможную ошибку в сохранившейся копии, предлагая для датировки грамоты опираться на указанный индекс 7-й (т.е. 1339, 1354 или 1369 гг.) и считать этот документ хрисовулом болгарского царя Ивана Александра<sup>40</sup>.

Озаглавив соответственно ее текст<sup>41</sup>, Дуйчев заявляет: «Вообще в грамоте (хотя и в копии) ни в стиле, ни в содержании нет данных, которые говорят о ее подложности»<sup>42</sup>. Это мнение Дуйчева о принадлежности данного акта Ивану Александру разделяют С. Лишев<sup>43</sup> и Д. Ангелов (датирует ее — «вероятно, 1354 г.»)<sup>44</sup>. Однако Л. В. Горина поддерживает мнение Мутафчиева о подложности этой Месемврийской грамоты, которая «весьма сомнительно датирована 1395 годом, когда, как известно, самостоятельного болгарского государства уже не существовало»<sup>45</sup>.

Такие разногласия по поводу II Месемврийской грамоты заставляют нас вновь проверить доводы Мутафчиева и контр-аргументы Дуйчева. Нетрудно заметить, на наш взгляд, произвольность рассуждений Дуйчева, который, ратуя против тезисов Мутафчиева, все же испытывает в известной мере влияние его «постулата» (об Асеня II, см. выше)

Если Мутафчиев утверждал, что названный здесь Асень — это царь Иван Асень II (1218—1241), то Дуйчев в своих выводах исходил именно из этого постулата. Признавая мнимым родство автора грамоты с Асенем II, считая ошибкой писца дату акта (1395), Дуйчев без надлежащих доказательств объявил грамоту принадлежащей Ивану Александру. Но это утверждение не выдерживает критики, так как дед и отец Александра, насколько нам известно, не сидели на болгарском престоле.

В свою очередь, точка зрения Мутафчиева о «неправомерности» приписывания грамоты Ивану Шишману нам кажется недостаточно убедительной уже потому, что Шишман не был внуком Асеня (в данном случае неважно, было ли родство это мнимым или же реальным, о чем мы подробнее скажем ниже).

<sup>40</sup> Там же, стр. 382

<sup>41</sup> Там же, стр. 142—147 (греческий текст и болгарский перевод под заглавием «Дарственная грамота царя Ивана Александра (?) монастырю св. Николая у Месемврии»)

<sup>42</sup> Там же, стр. 382

<sup>43</sup> С. Лишев, *За стоковото производство във феодали България*, София, 1957, стр. 101

<sup>44</sup> М. Андреев, Д. Ангелов, *ук. соч.*, стр. 56—57 (так же датирует G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Берлин, 1958, стр. 203).

<sup>45</sup> Л. В. Горина, *Социально-экономические ...* стр. 6

Разгадка всех трудностей в атрибуции II Месемврийской грамоты, по нашему мнению, заключена в ошибочности названного выше постулата Мутафчиева (будто упомянутый в данном документе Иван Асень — это Асень II). Поскольку Иван Асень II не был единственным правителем, носившим такое имя, мы можем продолжать поиски, притом в XIV в., учитывая дату 1395 г. К тому же, как отмечал К. Иречек, «имя Асень звучало так приятно, что когда от династии этой остались в живых только несколько выроdkов, влачивших свою жизнь в Византии, то цари из других родов присваивали его себе; так поступили Константин, Александр и его сын Михаил»<sup>46</sup>.

К этому чрезвычайно меткому замечанию К. Иречка можно прибавить лишь то, что традиционное (тронное?) имя Асень было весьма излюбленным у многих членов болгарской династии т.н. Шишмановичей (1323—1396): его носили Михаил Асень III<sup>47</sup>, Иван Александр Асень<sup>48</sup>, брат Александра — Иван Комнин Асень, деспот Эпира<sup>49</sup>, наконец, сыновья и соправители Александра — Михаил Асень IV и Иван Асень IV<sup>50</sup>.

Поскольку же П. Мутафчиев, на наш взгляд, убедительно доказал невозможность издания этой грамоты внуками Асеня II — Асенем III и Константином (заметим, второй из них «непригоден» и ввиду отсутствия отца-царя), а внуки Асеня III не правили ни в Болгарии, ни в Византии, нам остается обратиться лишь к потомкам Ивана Александра Асеня. И среди внуков Ивана Александра мы сразу обнаруживаем подлинного автора II Месемврийской грамоты — византийского императора Иоанна VII (1390—1408), сына Андроника IV и внука (по женской линии) Ивана Александра Асеня<sup>51</sup>.

И в самом деле, рассматривая документ с точки зрения его принадлежности Иоанну VII, мы сразу же понимаем и правильность его генеалогических заявлений (он был сыном Андроника и дочери Ивана Александра, Марии), «обоснованность» его настойчивых до исступления притязаний на божественность и наследственность своих прав на ви-

<sup>46</sup> К. Иречек, *ук соч*, стр. 498.

<sup>47</sup> П. Дуйчев, *Из старата* . . . II, стр. 68

<sup>48</sup> Там же, стр. 97; см. также К. Иречек, *ук соч*, стр. 392, G. Mogaevcik, *ук соч*, т. II, 1958, стр. 74

<sup>49</sup> См., напр. Б. Ферланчић, *Деспоти у Византији и јужнословенским земљама*, Белград, 1960, стр. 166.

<sup>50</sup> Ср. К. Иречек, *Историја Срба*, I, Белград, 1952, стр. 233, прим. 90. Как известно, в монастыре Матейче, по желанию Елены, сестры Ивана Александра и жены Стефана Душана, была изображена генеалогия Асенеи, причем в родстве с византийскими Комнинами (см. напр., «Гласник Скопског научног друштва», т. VII—VIII, 1930, стр. 93), что, видимо, дает основание т.п. видящих Шишмановичей называть скорее династией «младших Асенеи»

<sup>51</sup> F. Dolger, *Johannes VII Kaiser der Rhomaer (1390—1408)* — «Byzantinische Zeitschrift» 1931, XXXI, 21—36. Укажем, что в греческих актах Иван Александр иногда именуется «Иван Асень» или просто «Асень» (G. Mogaevcik, *ук соч*, II, стр. 74)

вантийский престол (обойденных Иоанном V и Мануилом II), притязаний, выразившихся даже в упомянутых нами выше отклонениях от обычного стиля и формул хрисовула.

Только так можно, по нашему мнению, объяснить и наличие в формуле подписи II Месемврийской грамоты определения « боговенчанная держава [наша] — θεοστειφές κράτος » — вместо чрезвычайно распространенного и обычного для многих грамот византийских императоров (даже других актов самого Иоанна VII) и сербских (греческих) хрисовулов эпитета « богохранимая » (держава наша — θεοπρόβλητον κράτος)<sup>52</sup>. Правда, как раз в одном из актов деда Иоанна VII, болгарского царя Ивана Александра (Мрачская грамота от 1 декабря 1347 г.), в концовке фигурирует определение « благовенчанная » (несомненно, ошибка писца — вместо « боговенчанной державы » — *Е.Н.*)<sup>53</sup>.

Вместе с тем нисколько не противоречит такой атрибуции II Месемврийской грамоты и рассмотренное нами выше упоминание загадочной Севины — « бабки » царя. Действительно, она могла быть и сестрой Ивана Александра (родной или « титулярной »), либо даже женой Ивана Асеня IV, поскольку монах Макарий мог спутать Ивана Александра Асеня с его сыном, Асенем IV.

Наконец, и знакомство с событиями времени длительной осады Константинополя Баязидом I (1394—1399), когда Иоанн VII неоднократно пытался захватить престол и столицу с помощью султана, подерживавшего своего верного вассала — этого « законного » императора<sup>54</sup>, позволяет нам считать возможным издание Иоанном VII этой грамоты в 1395 (или, согласно индикту, 1399 г.). Примечательно, что в русских летописях, отразивших весьма тесные связи России и Византии на рубеже XIV и XV веков, говорится о нападении на Царьград 26 августа 1395 г. царя « Колочана » (Калояна, т.е. Иоанна VII) вместе с турками<sup>55</sup>.

Несогласованность индикта и года во II Месемврийской грамоте, по нашему мнению, вряд ли может вызывать сомнения на счет подлинности самого документа, поскольку такие расхождения в дате довольно часто встречаются в других актах и источниках балканского средневе-

<sup>52</sup> См., напр. « Византийский временник », т. II, Москва, 1949, стр. 315 (в хрисовуле Иоанна VII 1405 г.), F. Dolger, *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Мюнхен, 1931 (см. грамоту № 34 — этот же хрисовул Иоанна VII Радославу Сабия от 1405 г.) и др. публикации греческих грамот

<sup>53</sup> И. Иванов, *ук. соч.*, стр. 593

<sup>54</sup> F. Dolger, *Johannes VII* .. стр. 29, Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)* [Турецко-византийская история (1341—1462)], изд. В. Греку, Бухарест, 1958, стр. 83.

<sup>55</sup> См., напр.: М. Н. Тихомиров, *Россия и Византия в XIV—XV столетиях* — « Сборник радова Византологического института », 1961, кн. 7, стр. 34 (ср. стр. 33).

ковья, в частности, в сербских грамотах и записях XIV в.<sup>56</sup> Кроме того, рассказ в хронике Дуки об осаде Константинополя Иоанном VII с 10-тысячным турецким войском перед самым вступлением Иоанна в столицу (4 декабря 1399 г.)<sup>57</sup> дает основания и для принятия датировки данной грамоты по индикту (т.е. 1399 г.).

Предложенная нами атрибуция и датировка II Месемврийской грамоты, в свою очередь, позволяет нам по-новому оценить положение на черноморском побережье Болгарии в 90-х гг. XIV в., сделать вывод о наличии византийской власти в то время в Эмоне (возможно, и в других прибрежных городах) и, более того, предположить, что эти черноморские византийские владения (наряду с Силимврией) стали базой для попыток Иоанна VII захватить Константинополь и престол. Оказавшись, тем самым, в сфере актов времен византийского господства в южных районах болгарского Причерноморья (1366—1453) и экспансии Константинопольской патриархии в этих областях Балканского полуострова, мы вполне закономерно должны перейти к рассмотрению III Месемврийской грамоты.



Текст документа, условно называемого нами III Месемврийской грамотой, был издан А. Пападопуло-Керамевсом под заголовком «Копия простагмы императора Иоанна»<sup>58</sup>. Издатель, совершенно справедливо относя грамоту к числу византийских (времен византийской власти в Месемврии), датировал ее 1379 г. по индикту (сентябрь, индикт третий) и заверительной подписи Исидора (митрополит Фессалоникийский до 1384 г.)<sup>59</sup>. По мнению издателя, грамота была пожалована императором Иоанном VI Кантакузиным<sup>60</sup>. Эти соображения обоснованы всем содержанием грамоты, за исключением только последнего — отнесения ее к числу актов Иоанна Кантакузина, так как он отрекся от престола еще в 1354 г.

Как гласит этот документ, царь выслушал прошение митрополита Месемврии, владевшего ранее — «до перехода этого города, Месемврии, под власть болгарских царей» — несколькими монастырями (Христа Акрополита, Богородицы Агисоритиссы, св. Власия и Богородицы Элеусы). «После того, как названный город (Месемврия — Е.Н.) оказался в царстве болгар», монастыри были отобраны у месем-

<sup>56</sup> См., напр. С. Станојевић, *Студије о српској дипломатици ХХИИ* «Глас Српске Краљевске Академије», 1934, CLXI (83), стр. 46—51; С. Новаковић, *Законски споменици српских држава средњег века* Белград, 1912, стр. 399 (прим. 1), 400, 446, ср. «Зборник радова Византолошког института», 1956, кн. 4, стр. 1—2 и 10

<sup>57</sup> Ducas, *ук соч.*, стр. 83

<sup>58</sup> А. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, *ук соч.*, стр. 470—471 (№ 10)

<sup>59</sup> Там же, стр. 471 (прим. 1)

<sup>60</sup> Там же, стр. 470 (прим.) и 534 (в оглавлении)

врийской митрополлии, и она их лишена и до настоящего времени. Поэтому царь повелевает митрополиту Месемврии названные выше четыре монастырька снова взять под свою эгиду так, как это было « до перехода указанного города Месемврии под власть царя болгар », не опасаясь притязаний со стороны вселенского (экуменического) патриарха и других лиц <sup>61</sup>.

Таким образом, содержание грамоты, восстанавливавшей прежние нормы церковной юрисдикции (в противовес постановлениям времен болгарского господства в Месемврии), полностью подтверждает атрибуцию Пападопуло-Керамевса. Однако вскоре болгарский историк С. С. Бобчев без всякого обоснования объявил этот документ грамотой болгарского царя Ивана Шишмана (от сентября 1379 г.) <sup>62</sup>.

Тезис Бобчева был опровергнут П. Мутафчиевым, убедительно показавшим, что мы имеем дело с византийской простагмой Иоанна V (1379 г.). Мнение Мутафчиева подтверждается и решением 1381 г. по поводу перечисленных монастырей в районе Месемврии, равно как и заверительной подписью Исидора Фессалоникийского <sup>63</sup>.

Несмотря на это И. Дуйчев выступил в защиту тезиса Бобчева, заявляя, что Мутафчиев будто бы высказал « неприемлемые » и « недоказанные сомнения » в ее достоверности <sup>64</sup> и датировке <sup>65</sup>. В действительности подробный анализ грамоты (между прочим, и « довольно необыкновенной » датировки, т. е. указания дня) <sup>66</sup>, устранил последние сомнения Мутафчиева в подлинности этого акта <sup>67</sup>. Однако, подчеркивая мнимое признание Мутафчиевым подложности грамоты и некие его « неточности » <sup>68</sup>, Дуйчев упустил из виду главное — принадлежность данной грамоты к числу византийских актов.

Более того, он без всяких доказательств заявил: « Очевидно, однако, что она была издана болгарским владельцем » и притом тогда, когда Месемврия находилась под болгарской властью (1332—1366), т. е. в 1335, 1350 и 1365 (согласно индикту) <sup>69</sup>. Соответственно в его книге тексту грамоты предпослан заголовок: « Грамота царя Ивана Александра (?) о монастыре Элеусе у Месемврии » <sup>70</sup>. К сожалению, с этих

<sup>61</sup> Там же, стр. 470—471.

<sup>62</sup> С. С. Бобчев, *История на старобългарското право*, София, 1910, стр. 180 (прим. 1).

<sup>63</sup> П. Мутафчиев, *Към историята . . .*, стр. 168—172. Эту оценку поддерживает и Л. В. Горина (*Социально-экономически . . .*, стр. 6).

<sup>64</sup> И. Дуйчев, *Из старата . . .*, II, стр. XXV.

<sup>65</sup> Там же, стр. 383.

<sup>66</sup> П. Мутафчиев, *Към историята . . .*, стр. 169.

<sup>67</sup> Там же, стр. 172.

<sup>68</sup> И. Дуйчев, *Из старата . . .*, II, стр. 383.

<sup>69</sup> Там же, стр. 382—383.

<sup>70</sup> Там же, стр. 146 (и стр. 382). Так же дает и Г. Моравчик (*G. Moravčik, ud. соч . . .*, I, стр. 203).

позиций невозможно объяснить, почему « болгарский царь » данной грамотой отменяет распоряжения болгарских царей.

Правда, Д. Ангелов не включил эту грамоту в перечень сохранившихся актов болгарских царей<sup>71</sup>, принимая, видимо, вывод Мутафчиева о византийской ее принадлежности. Такой вывод, заметим, продиктован не только рассмотренным нами выше содержанием ее, но и закономерно возникающим сопоставлением с тремя другими византийскими документами — II Месемврийской грамотой и двумя актами константинопольской патриархии, которых коснулся в данной связи Мутафчиев.

Все эти источники показывают, что положение в болгарском Причерноморье коренным образом изменилось после того, как оно было потеряно Тырновским царством и стало частично владением Византии (Месемврия и другие города — с 1366 г.), частично — владениями местного феодала « деспота » Добротицы (Варна, Эмона, Калнакра и др. пункты) Усиление влияния Византии, с которой Добротица заключил, видимо, союз (закрепленный династическим браком его дочери и Михаила Палеолога)<sup>72</sup>, было связано с расширением пределов в Константинопольской патриархии (ей Добротица подчинил церковь в своем « деспотстве », а одновременно — и прав и владений византийской Месемврийской митрополнии.

Так, по III Месемврийской грамоте местный митрополит подчинил себе четыре монастыря в этом районе, далее — согласно недатированному акту патриархии (видимо, от 1372, а не 1357 г.)<sup>73</sup> добился возвращения городов Эмоны и Козяка, принадлежавших тогда Добротице и входивших в диоцез варненского епископа, а позднее, вероятно, после 1389 г. — и передачи (по другому недатированному акту патриархии) всей Варненской митрополнии с городами и крепостями Провадия, Петрич, Калата, Эмона, Карбона (Карвуна) и Кичиво<sup>74</sup>.



Итак, рассмотренные нами данные II и III Месемврийских грамот и других документов дают возможность несколько иначе представить картину политической и церковной организации в районах Болгарского Причерноморья во второй половине XIV в., нежели это нередко делается в имеющейся литературе.

<sup>71</sup> М. Андреев, Д. Ангелов, *ук. соч.*, стр. 55—57

<sup>72</sup> П. Мутафчиев, *Към историята . . .*, стр. 179, Б. Ферланчик, *Деспоти . . .*, стр. 152

<sup>73</sup> F. Miklosich, J. Muller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, т. I. Vindobonae, 1860, № 166, стр. 367—368. О датировке см. П. Мутафчиев, *Добруджа в миналото* — II. Мутафчиев, *Съчинения*, т. IV, София, 1947, стр. 40 (прим. I).

<sup>74</sup> F. Miklosich, J. Muller, *Acta*, т. I, № 244, стр. 502 (согл. т. II, 1862, стр. 138), П. Мутафчиев, *Към историята*, стр. 178

Прежде всего, свидетельства II и III Месемврийских грамот являются, по нашему мнению, убедительным доказательством существования в этой части Черноморского побережья в 70—90-х гг. XIV в. византийских владений, расширившихся, видимо, после 1388 г. за счет земель княжества Добрутыцы — г. Эмоны и, возможно, других пунктов, в том числе Варны. Следовательно, вывод А. Бакалопулоса, относящего (согласно кратким хроникам) к 1367—1380 гг. завоевание турками всех черноморских городов Византии (в частности, Месемврии), следует признать малоубедительным<sup>75</sup>.

Напротив, III Месемврийская грамота дает основания предположить, что уже в 90-х годах XIV в. Византии принадлежало все черноморское побережье к югу от Варны (или от Карвуны), т. е. в границах, утвержденных договором Мануила II с Сулейманом I (1403)<sup>76</sup>.

Далее, эти рассмотренные нами источники позволяют отметить неточность распространенного в популярной литературе утверждения, будто после крушения трех болгарских государств уже вся Болгария оказалась во власти османов<sup>77</sup>. В действительности же значительная часть болгарского Причерноморья еще оставалась свободной от турецкого ига до середины XV в. и принадлежала Византийской империи.

Эти документы показывают также, что, по-видимому, именно в конце XIV века зарождается в [этих районах Балканского полуострова особое] политическое и государственное образование — византийский «черноморский деспотат»<sup>78</sup>, существовавший в виде отдельного удела и в 1423—1448 гг. Весьма любопытна связь черноморских владений и их столицы, г. Силимврии на Мраморном море, которая прослеживается не только в первой половине XV века, но проскальзывает уже при Иоанне VII, о чем свидетельствует принадлежность ему не только Силимврии в конце XIV века, но и черноморских владений (согласно III Месемврийской грамоте).

Примечательно далее, что после крушения самостоятельных болгарских государств византийские правители в своих грамотах, адресованных жителям болгарского причерноморья (подвластного им), ссылаются и подчеркивают свои наследственные права, что они выступают

<sup>75</sup> А. Вакалопулос, *Les limites de l'Empire byzantin depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à sa chute (1453)* — «Byzantinische Zeitschrift», 1962, 55, 1, 58 (ср. «Кратка българска енциклопедия», т. I, 1963, стр. 448 — «Варна», т. 3, 1966, стр. 571 — «Несебър»)

<sup>76</sup> А. Вакалопулос, *указ. соч.*, т. I, стр. 64, согл. Дюкас, *указ. соч.*, стр. 175, (об уделе Константина Драгаша — «понтийские пределы, лежащие близ Хазарии»)

<sup>77</sup> См., напр. Д. Косев и др., *Кратка история на България*, София, 1962, стр. 64

<sup>78</sup> Б. Ферджанчић, *Деспоти*, стр. 125 (прим. 119)

в роли законных преемников болгарских царей Асений, в роли «исконных» и «природных» государей этих областей.

Итак, рассмотрение вопроса о принадлежности и подлинности трех Месемврийских грамот XIV в., как мы показали выше, позволяет сделать ряд выводов, весьма важных и любопытных не только в плане сугубо источниковедческом (решение проблем их хронологии и атрибуции), но и для проверки и нового решения многих проблем политической истории Болгарии и Византии в XIV в. В частности, на основании этих источников мы можем по-новому представить себе картину политических и церковных изменений в этих районах Балканского полуострова на рубеже XIV и XV веков.

BEZIEHUNGEN DER RUMÄNISCHEN WOJEWODEN  
RADU ȘERBAN, NICOLAE PETRAȘCU UND GASPAR GRATIANI  
ZUR „MILICE CHRÉTIENNE”

CARL GÖLLNER

Als ich vor Jahren die Studie *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII<sup>e</sup> siècle* veröffentlichte<sup>1</sup>, sprach ich die Hoffnung aus, mich gelegentlich eingehender mit den Beziehungen der rumänischen Wojewoden Nicolae Petrașcu, Radu Șerban und Gaspar Gratiani zur Milice Chrétienne und deren Plänen zur Befreiung der Völker der Balkanhalbinsel beschäftigen zu können. Dieses Versprechen löse ich nun durch die vorliegende Mitteilung ein, in der die bisherige Dokumentation zu dieser Frage aus französischen und italienischen Archiven durch solche aus Wiener Archivbeständen ergänzt wird, um die europäischen Beziehungen der obigen rumänischen Fürsten hervorzuheben. Solche Verbindungen dürfen nicht unbeachtet bleiben, denn wenn auch die inneren Faktoren im Verlaufe der Geschichte von ausschlaggebender Bedeutung sind, darf man den Einfluß der äußeren nie unterschätzen. Nur so kann die Geschichte des rumänischen Volkes organisch in die Weltgeschichte und vor allem in die Südosteuropas eingebaut werden.



Nachdem es Charles Gonzague, Fürst von Nevers, der bereits im Jahr 1602 gegen die Türken gekämpft hatte, durch Rhailis Paléologue und andere Vertrauensleute gelungen war mit namhaften Vertretern der Griechen in Verbindung zu kommen, erachtete er es für das Gelingen seines Planes, nämlich die Befreiung der Balkanvölker, als unerläßlich auch die

---

<sup>1</sup> C. Gollner, *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII<sup>e</sup> siècle*, in *Mélanges de l'École roumaine en France*, Bd XIII, Paris, 1936, S. 59–111.

Unterstützung der Rumanen zu gewinnen.<sup>2</sup> Als Kern der Befreiungsbewegung der Balkanvölker, war ein geistlicher Orden geplant, dem sich Rumanen, Serben und Albanesen im Kampf gegen die Türken anschließen sollten.<sup>3</sup>

Eine markante Erscheinung in dieser Bewegung war Valentin Homonnai, der im Jahr 1616 vergeblich versucht hatte Gabriel Bethlen aus Siebenburgen zu vertreiben. Nach diesem mißglückten Versuch hatte er im folgenden Jahr in Wien im Beisein von Graf Adolf Altheim, der die Bemühungen des Fürsten von Nevers unterstützte, vertrauliche Besprechungen mit Radu Şerban.<sup>4</sup>

Der hier wahrscheinlich erorterte Plan, einen geistlichen Ritterorden zu gründen, dürfte von Père Joseph stammen. Dieser schürte schon im Jahr 1614 in Albanien Aufstände und informierte den Kardinal Richelieu über Bestrebungen, die an den „grand dessein“ Heinrich IV. erinnerten.<sup>5</sup> Später machte er Charles Gonzague, Fürst von Nevers, auf die Brüder Pietro und Giovanni Petrignani Sforza aufmerksam, die im Jahr 1615 den ersten Schritt zur Gründung eines Ritterordens machten.<sup>6</sup> Der Versuch scheiterte aber am Geldmangel. Geringschatzig nennt der Botschafter Frankreichs in Rom, Denis Marquemont, die Petrignani „personnes fort ordinaires, qui n'ont pas des moyens“.<sup>7</sup>

Diese Schwierigkeiten der Brüder Petrignani waren dem französischen Grand Seigneur nicht unerwünscht. Er trat nun durch seinen Freund Châteaurenault, der gerade in Rom weilte, mit ihnen in Verbindung<sup>8</sup> und ersuchte sie mit ihm über die geplante Ordensgründung zu verhandeln. Die beiden Italiener folgten im August 1618 seiner Einladung nach Paris, wo die Unterhandlungen zum gewünschten Erfolg führten.<sup>9</sup> Die Statuten des neuen Ritterordens, den man „Milice chrétienne“ nannte wurden in französischer und italienischer Sprache veröffentlicht, ohne aber noch die papstliche Bewilligung zu besitzen.<sup>10</sup>

<sup>2</sup> E. Georgescu, *Trois princes roumains et le projet de croisade du duc de Nevers*, in „Revue historique du Sud-Est européen“, 1934, XI, 337–341; T. Holban, *Un plan de cruciadă din inițiativa românească*, in „Revista istorică“, 1935, XXI, 105–108, C. Gollner, *Planul de cruciadă a lui Ch. Gonzague Duce de Nevers și răsunețul lui în poezia vremii*, in: *Volumul omagial Al și I. Lăpuşeanu*, Bukarest, 1936, S. 351–360, *Prezența domnilor români în Mișcarea Christiană*, in „Revista Istorică“, 1943, XXIX, 215–228

<sup>3</sup> Vgl. Berger de Xivrey, *Une tentative d'insurrection organisée dans le Magne, 1612–1619*, Paris, 1841, 24 S.

<sup>4</sup> A. Mesrobianu, *Nuovi contributi sul Vavoda Gaspare Graziani e la guerra turco-polacca del 1621*, in *Diplomatarium italicum*, Bd III, Rom, 1934, S. 169

<sup>5</sup> G. Fagniez, *Le père Joseph et Richelieu*, Bd I, Paris, 1870

<sup>6</sup> *Le véritable père Joseph capucin*, S. 133

<sup>7</sup> Bibliothèque Nationale Paris, Section des Manuscrits (voir nun an BNPM), 7082, Bl 271

<sup>8</sup> BNPM, 4705, Bl 144

<sup>9</sup> BNPM, 4723, Bl 99; 4704, Bl 108, BNPM, 7082, Bl 271, *Mercure français*, 1619, S. 228

<sup>10</sup> *Articles de la fondation de l'Ordre et Milice des Chevaliers nouvellement institues*. Vgl. *Capitoli per la fondazione della nuova Militia de cavalieri*.

Von Paris reiste Charles Gonzague mit den Brüdern Petrignani nach Olmutz in Mahren, dem Stammsitz Graf Altheims. Hier beschlossen der deutsche Graf, der französische Fürst und die beiden Italiener am 17. November 1618 eine „*unio nullo dolo dissolvenda usque ad mortem*“<sup>11</sup>. Um jede Rivalität zu vermeiden sahen sie von dem Titel eines Ordensmeisters ab. Jeder hatte die selben Rechte und die Möglichkeit in seinem Distrikt Mitglieder aufzunehmen. An der Spitze des westlichen Distriktes stand Charles Gonzague, an der des südlichen die Brüder Petrignani, während die Leitung des östlichen Distriktes dem Grafen Altheim anvertraut war, der bereits Beziehungen zu den Rumanischen Ländern angeknüpft hatte.<sup>12</sup>

Von Olmutz reiste Charles Gonzague nach Krakau, um sich eine entsprechende Unterstützung des geplanten Ritterordens durch den polnischen König Sigismund III., einem Vorkämpfer der Gegenreformation zu sichern.<sup>13</sup> Hier hatte bereits sein Vertrauensmann Marconnet, unterstützt vom Nuntius Bentivoglio, gute Vorkarbeit geleistet.<sup>14</sup> Gleich nach der Ankunft des französischen Fürsten in Polen konnte ihm somit Marconnet neben dem königlichen Wohlwollen, die militärische Hilfe der Kosaken in Aussicht stellen. Sie waren bereit den Treueid zu leisten.<sup>15</sup>

Gleichzeitig war es Graf Alheim gelungen polnische Adlige und rumanische Bojaren mit ihren Reisligen an der moldauischen Grenze aufzubieten. Als Vorwand für dieses Heeresaufgebot galt ein angeblich geplanter Feldzug des polnischen Königs gegen Schweden. König Sigismund billigte alle diese Maßnahmen und versprach Charles Gonzague die nötigen Waffen.<sup>16</sup> Er stimmte auch dem geplanten Eintritt zahlreicher polnischer Adligen — unter ihnen Samuel Korecki — in die „*Milice chrétienne*“ zu.<sup>17</sup>

Korecki, ein bekannter Streiter im Kampf gegen die Turken, hatte schon im Jahr 1615 zusammen mit Michael Wisniewieckian der Spitze eines Kosakenheeres Alexandru Movilă den Weg zum Thron der Moldau geebnet. Ștefan Tomșa, in der Schlacht von Tătăreni besiegt, floh in die Walachei. Der türkische Gegenangriff ließ aber nicht auf sich warten.

<sup>11</sup> *Acte d'Union d'Olmutz*, BNPM, 4723, Bl. 95, vgl. *Riposta*, BNPM, 704, Bl. 108, *Extraits des registres de l'Ordre de la Milice Chr.*, BNPM, 4823, Bl. 2

<sup>12</sup> N. Barozzi, G. Barchet, *Relazioni degli Stati europei lette al Senato dagli Ambasciatori Veneti*, Bd. 1, Venedig, 1857, S. 106

<sup>13</sup> *Discours sur le dessein de la guerre à faire contre le Turc*, Paris, o. J., G. Bentivoglio, *La Nunziatura di Francia del* ..., Florenz, 1863, S. 1161, Die Korrespondenz Marconnets mit dem polnischen Adligen befindet sich in den „*Archives des Carpentras*“ unter den Signaturen Nr. 1816, 1813, 1823

<sup>14</sup> BNPM, 4703, Bl. 38

<sup>15</sup> BNPM, 4703, Bl. 95, 4723, Bl. 173, 4713, Bl. 91, 1694, Bl. 25, 4723, Bl. 93 vgl. A. Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae*, Bd. 111, S. 374

<sup>16</sup> *Ebenda*

Skender, der Pascha von Silistra, brach in die Moldau ein und umzingelte bei Drăceşani die Kosaken Koreckis. Alexandru Movilă und Samuel Korecki gerieten in Gefangenschaft. Sie wurden nach Konstantinopel geführt, wo man sie einige Monate im Gefängnis der Sieben Türme in Haft hielt.<sup>17</sup>

Diese Kämpfe verschlechterten die Beziehungen zwischen Polen und der Türkei, die Tatarenhorden fielen in die Ukraine ein. Ein Friedensschluß (1618) setzte nur vorübergehend den Kämpfen ein Ende. Sie flammten abermals auf, als die Polen nach der Beilegung ihrer Konflikte mit Rußland eine größere Bewegungsfreiheit erhielten und der von den Polen gefürchtete Fürst von Siebenbürgen in den Dreißigjährigen Krieg verwickelt wurde.

Bethlens Handeln war auch durch einen drohenden Einfall Valentin Hommonnais in Siebenbürgen behindert. Dieser spielte in der „Milice chrétienne“ eine führende Rolle, während Bethlen ihr erklärter Feind war. So laufen die Fäden internationaler Beziehungen von Osten nach Westen und schürzen sich zu einem Knoten in der „Milice chrétienne“, der nicht leicht zu lösen ist.<sup>18</sup>

Bei dieser internationalen Lage setzte Korecki Charles Gonzague mit Rumanen in Verbindung. Er informierte ihn eingehend über die Moldau, der man in den Planen der „Milice“ wichtige Aufgaben zugeordnet hatte,<sup>19</sup> erwartete man doch von hier 6000 Mann für den gemeinsamen Kampf gegen die Turken.<sup>20</sup>

Ein anderer Vertrauter Charles Gonzagues, Châteaurenault, erhielt den Auftrag die Griechen für den geplanten Befreiungsplan anzubieten. Hier fand die „Milice“ eine günstige Aufnahme, weil Gonzague durch die Familie der Montferrats mit dem Kaisergeschlecht der Paläologen verwandt war. Sie erhofften die Wiederherstellung des byzantinischen Reiches und übermittelten ihm durch die Kirchenfürsten ihre Ergebenheit.<sup>21</sup>

Charles Gonzague rechnete ebenfalls mit der Erhebung der Serben, deren Patriarch angeblich „ein Vetter des Erzbischofs“ der Walachei

<sup>17</sup> *Istoria României*, Bd. III, Bukarest, 1964, S. 130–131

<sup>18</sup> B. F. Poisluev, *Les rapports politiques de l'Europe occidentale et de l'Europe orientale à l'époque de la guerre de trente ans*, in: *Congrès international des sciences historiques, Rapports*, Bd. XI, *Histoire Moderne*, Bd. IV, Stockholm, 1960, S. 136–163

<sup>19</sup> BNPM, 4722; hier finden sich zwei sehr interessante Briefe Koreckis an den Fürsten von Nevers vom 12. Dezember 1618 und 12. Juni 1619

<sup>20</sup> BNPM 4727, Bl. 53

<sup>21</sup> G. Fagniez, *Le projet de croisade de 1616–1625 et le Père Joseph et Richelieu*, in: „*Revue des questions historiques*“, 1889, S. 441–446

war. Tatsächlich handelte es sich um Dionysos Rhallis Paléologue.<sup>22</sup> In einer Denkschrift an König Philipp II. wird ausgeführt: „Outre que tout autour les princes de Valachie et le prince de Moldavie viendront toujours à notre aide, car on a déjà traité avec eux par le moyen de l'archevêque de Valachie [Rhallis Paléologue]“.<sup>23</sup>

Nicht unbeachtet darf die Lage in der Walachei nach dem Frieden von Szitvatorok (1606) bleiben, der den Status quo ante vorsah. Hier ergaben sich aber verschiedene Deutungsmöglichkeiten, die letzten Endes nur das Schwert entscheiden konnte. Denn während die Kaiserlichen das Jahr 1606 als maßgebend für Grenzen und politisches Regime werteten, rechneten die Türken mit dem Jahr 1594 und betrachteten somit die Walachei als einen ihnen horigen Vasallenstaat. Radu Șerban, der solchen Forderungen entgegentrat und versuchte die Politik seines Vorgängers Michael des Tapfern fortzusetzen, war daher den türkenfreundlichen siebenburgischen Fürsten wenig geneigt, hatte doch die Herrschaft der Türken in Siebenbürgen die vollige Unterwerfung der Walachei bedeutet. Seine Sympathien galten somit den antiosmanischen Kräften, die sich um Valentin Hommonnai gruppierten. Dieser war aus einem Gunstling der Türken, zu ihrem erbittertsten Feind geworden.<sup>24</sup>

Zu dieser Gruppe gesellten sich Männer, die entschlossen waren alles im Kampf gegen die Türken einzusetzen. Eine zwielichtige Gestalt, die Beziehungen sowohl zu den Kaiserlichen, als auch zu den Türken unterhielt, war Gaspar Gratiani. N. Iorga vermerkt dazu: „Der italienisierte Kroat schrie mit schonen und eleganten Lettern Briefe in einem schonen Italienisch, in denen er eine übertriebene Zuneigung zur Christenheit zum Ausdruck brachte, die einigemal als Verrat zu werten war“.<sup>25</sup> Er hatte seine Dienste bereits einem österreichischen Erzherzog, dem König von Neapel und dem Fürsten von Toskana angeboten.<sup>26</sup>

<sup>22</sup> N. Iorga, *Istoria românilor*, Bd V, Bukarest, 1937, S. 411, 412. Vgl. Berger de Xivrey, a. a. O., S. 532. „Le soulèvement de tous ces pays extenuera les forces des Turcs. d'autant plus que les princes catholiques des pays voisins de la Bulgarie, savoir le prince de Valachie et celui de Moldavie, viendront à notre aide, car on a déjà traité avec eux. L'archevêque de Valachie est cousin du patriarche de Serbie. Et ils ont garanti aux princes la possession perpétuelle de leurs États pour eux et pour leurs descendants. Ces huit mois nous suffiront donc, nous l'espérons, pour être à Constantinople, et la prise de cette ville sera facile comme la route n'est gardée par aucune forteresse où nous ayons à perdre le temps en sièges. Nous ne laissons derrière nous que les forts de la Hongrie et de la Croatie“.

<sup>23</sup> N. Iorga, *La France dans le Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1936, S. 66.

<sup>24</sup> *Istoria României*, Bd II, Bukarest, 1962, S. 1011, vgl. auch R. Gassner, *Gaspar Graziani. Ein Fürst der Moldau von Habsburgs Gnaden*, Freiburg, 1957 („Buletinul Bibliotecii Române“, IV, S. 3–15).

<sup>25</sup> N. Iorga, *Manuscrite din bibliotecii străine*, in „Analele Academiei Române“, Memori, Secția de Istorie, Seria II, Bd. XXI, Bukarest, 1898–1899, S. 30–32.

<sup>26</sup> I. St. Papadopoulos, 'Η κίνησις τοῦ Δούκα τοῦ Νέβερ Καρόλου Γονζάγα γιὰ τὴν ἀπελευθέρωσιν τῶν βαλκανικῶν λαῶν (1603–1625), Saloniki, 1966, S. 165–167.

Als Gratiani dann im Mai 1615 mit einer türkischen Gesandtschaft nach Wien abgeordnet wurde, gelang es ihm geschickt sich sowohl bei seinen türkischen Auftraggebern, als auch beim Kaiserhof unentbehrlich zu machen. Es gelang ihm, trotz allen Hindernissen, mit Bischof Khlesl den Frieden von Szitvatorokzu verlängern.<sup>27</sup> Dieser von ihm gebuchte Erfolg bestimmte den Sultan dann Gratiani mit Ahmed Kihana ebenfalls als türkische Botschafter für den Abschluß des Komorner Friedensvertrags (28. Dezember 1617) zu delegieren.<sup>28</sup>

Als gewiegter doppelzungiger „Diplomat“ hatte sich Gratiani mittlerweile auch die Gunst des Veziers von Buda, Hassan Pascha gesichert, der ihn vertraulich über alle Kriegsplane informierte. Ohne Bedenken wurden diese Nachrichten prompt nach Wien übermittelt. Ein gewagtes Doppelspiel begann, dessen Ziel zunächst der Fürstenthron der Moldau und dann die Vereinigung aller rumänischer Fürstentümer — nach Absetzung G. Bethlens — unter seiner Herrschaft war. Er geizte dabei nicht mit Versprechungen und verfolgte gleichzeitig mit Interesse die Zielsetzungen der „Milice Chrétienne“, die seinen Plänen angemessen schienen.<sup>29</sup>

Im August 1618 werden die Fäden des verheißungsvollen Intrigenspiels in Wien weiter gesponnen. Hier trifft Gratiani als Vertreter der Pforte im Hause des Grafen Alheim Radu Şerban und lernt Marconnet, den Vertrauensmann des Fürsten von Nevers kennen, dem er ohne Bedenken seine Dienste im Kampf gegen die Turken anbietet.

Nach dieser Unterredung verfaßt er am 5. Oktober als Fürst von Paros und Naxos ein vielversprechendes Schreiben an Charles Gonzague, in dem er auf seine guten Beziehungen zu dem französischen Botschafter in Konstantinopel hinweist.<sup>30</sup> Er beteuert dabei: „Io sempre sia stato devoto al nome di Sua Maestà Christianissima, et affezionato alla Nazione francese, questa mia buona volontà conserv'io tuttavia, più fresca, et più viva che mai, et alla occasione ne davo quei segni, che potrò maggiori“.<sup>31</sup>

<sup>27</sup> Fr. Ch Khevenhülle. *Annales Ferdinandei*, Bd VIII. Leipzig, 1723, S 741, A. Werner, *Ein ganz new Reysebuch von Prag aus biss Constantinopel*, Nurnberg, 1622 S 2, ausführlich behandelt von R Gassauer, a a O, S. 12—13.

<sup>28</sup> J Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Bd IV, Pest, 1829, S 501.

<sup>29</sup> R Gassauer, a a O, S 17—18, N Iorga, *Istoria Românilor*, Bd V, Bukarest, 1937, S 412. E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, Supl II, Bd III, Fasz. I, S 64.

<sup>30</sup> J Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la Principauté de la Morée*, Paris, 1843, S 291

<sup>31</sup> E Georgescu, a a O S. 340—341; St. I Papadopoulos, a a O S. 259, der Brief befindet sich in der BNPM, Bl 87 (Fonds français)



Die feierliche Gründung der „Milice chrétienne“, die schon so viel von sich reden gemacht hatte, erfolgte in Wien am 8. März 1619 in Anwesenheit Kaiser Mathias' II. und des Erzherzogs Ferdinand. Achtzehn Ritter hatten sich auf einem offenen mit Teppichen reich geschmückten Platz neben dem Stephansdom versammelt. Als erster trat der Fürst von Nevers vor und legte Graf Altheim, dem ältesten Ritter, sein Gelübde ab. Dann kurte der Fürst von Nevers die übrigen Anwesenden zu Rittern des neuen Ordens.<sup>32</sup> Am selben Tag unterzeichneten die Anwesenden die Gründungsurkunde.<sup>33</sup>

Gleich nach dem Fürsten von Nevers und Graf Altheim unterschrieb Radu Şerban (Radulfo Vaivoda, principe legitimo della Vallachia) die Gründungsurkunde. Es folgten unter andern Unterschriften die des Grafen von Arco, der Bruder Petrigiani, S. Korecki', V. Hommonnai', des Grafen Dampierre und des Nicolae Petraşcu (Petraschi Vaivoda, figlio del già Michele vaivoda et genero del principe di Vallachia).<sup>34</sup> Radu Şerban verpflichtete sich bei dieser Gelegenheit für den Kampf gegen die Turken 20 000 Mann Infanterie und 4000 Reiter zur Verfügung zu stellen. Er unterhielt auch weiterhin freundliche Beziehungen zu R. Paléologue, der am 28. Februar 1620 in einem Prozeß für ihn aussagte.

Vielversprechend schien die günstige Aufnahme der „Milice chrétienne“ durch zahlreiche Persönlichkeiten.<sup>35</sup> Pasqualino Pastorichi schrieb einen *Discorso intorno l'inventione dell'ordine ... della Militia Christiana*<sup>36</sup> und Pater Dominique versprach sich glänzende Siege im Kampf gegen die Turken.<sup>37</sup> Selbst an poetischen Ergüssen fehlte es nicht. Bekannt sind die *Turciade* des Père Joseph und die *Sancta Militiae sacrigue belli in Turcos prognosticon* des Claude Billard.<sup>38</sup>

Der schwerkranke Kaiser Mathias II. starb wohl am 20. März 1619, aber sein Nachfolger Ferdinand II. versprach dem Orden volle Unterstützung.<sup>39</sup> Der Fürst von Nevers stand in ständiger Verbindung

<sup>32</sup> *Theatrum Europaeum*, Frankfurt, S 307, Fr Ch Khevenhuller, a a O, Bd IX, Leipzig, 1726, S 711–714; *Mercure françois*, 1619, S 228, P Heliot, *Histoire des Ordres monastiques religieux et militaires et des congrégations séculières*, Bd VII, Paris, 1718, S 354, Mgr Crosmer, *Les congrégations religieuses dans la diocèse de Nevers Congregations d'hommes*, Nevres, 1877, S 474.

<sup>33</sup> *Acte de l'acceptation*, BNPM, Bl 2

<sup>34</sup> BNPM, Coll Dupuy, Nr 662, Bl 289–290, vg T Holban, a a O, S 105–108

<sup>35</sup> I St. Papadopoulos, a a O, S 164–165; M. A Scaglia, *Conformità et corrispondenza tra la lega de' principi che, sotto gl'auspici felicissimi della Santità di N S-re Papa Paolo Quinto, altamente si va componendo sotto titolo di Militia Christiana*, Rom, 1620, BNPM, 4727.

<sup>36</sup> BNPM, 4704, Bl 79.

<sup>37</sup> *Ebenda*

<sup>38</sup> L. Dedouvres, *De patris Josephi Turciados*, Angers, 1894, S 36; BNPM, 4724, Bl. 110.

<sup>39</sup> Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Konvolut Korrespondenz Ferdinand II., Bl 310

nut ihm, und Kaiser Ferdinand II. übernahm auch die Schutzherrschaft. Er gestattete Geldmittel für die „Milice“ zu sammeln.<sup>40</sup> Österreichische und böhmische Adelige folgten seinem Beispiel.<sup>41</sup>

Zurückhaltender erwies sich der französische Hof, dessen Botschafter in Rom Marquemont versuchte die Behauptung zu entkräften, Frankreich habe die Initiative einer antitürkischen Koalition ergriffen.<sup>42</sup> Sein wohlgemeinter Rat lautete: „Laissons dormir de nostre part la grande affaire, jusque à ce que le Pape la réveille“.<sup>43</sup>

Der französische Hof wartete vor allem auf eine Stellungnahme des Eskorials, denn ohne die spanische Flotte war an die Eröffnung von Kampfhandlungen auf der Balkanhalbinsel nicht zu denken.<sup>44</sup> Doch in Madrid war man argwöhnisch und neidisch, weil die Initiative nicht von hier ausgegangen war und der spanische Hof ähnliche Ziele auf der Balkanhalbinsel verfolgte, was aus Rom Marquemont ebenfalls bestätigte.<sup>45</sup> Eine ähnlich ablehnende Haltung der „Milice“ gegenüber zeigte Venedig.<sup>46</sup>

Andere Schwierigkeiten ergaben sich aus der Tatsache, daß der Fürst von Nevers vor allem auf die Unterstützung der nichtkatholischen Balkanvölker rechnete, während der Papst die „Milice Chrétienne“ gerne als Stoßtrupp im Kampf gegen die Ungläubigen (Protestanten) im Dreißigjährigen Krieg eingesetzt hatte. Obwohl in den in Wien angenommenen Artikeln ausdrücklich vermerkt wird „Toutes sortes de nations pourront estre reçues en ladite fondation“,<sup>47</sup> forderte Kardinal Mellini im Namen der Kurie den sofortigen Ausschluß aller „Schismatiker“. Er bestand auf „L'esclusione de caduno che non si conformi in tutto alla chatolica fede“.<sup>48</sup>

Dieses Ansinnen hatte den Ausschluß Radu Şerbans und Nicolae Petraşcus zur Folge gehabt. Dann zahlte zu den Vertrauten des Ordens Gaspar Gratiani. Graf Alheim weigerte sich daher Rumanen auszuschließen.<sup>49</sup>

Um seinem Standpunkt einen entsprechenden Nachdruck zu geben berief er am 6. September 1619 eine Sitzung der Mitglieder des ostlichen

<sup>40</sup> C. Gollner, *La milice chrétienne*, S. 87–88

<sup>41</sup> *Ebenda*, S. 88

<sup>42</sup> BNPM 18045, Bl. 9; 7081, Bl. 379.

<sup>43</sup> *Ebenda*, 4723, Bl. 91.

<sup>44</sup> C. Gollner, *La milice chrétienne*, S. 82

<sup>45</sup> BNPM, 7081, Bl. 379. „Il est certain, que tout ce qui sera propose par Votre Majesté sera contredit et empêché par les Espagnols“

<sup>46</sup> G. Bentivoglio, a a O., S. 990, 2074

<sup>47</sup> *Articles de la fondation de l'Ordre et Milice des Chevaliers nouvellement institués*, Paris, 1618, S. 11

<sup>48</sup> BNPM, 4723, Bl. 139

<sup>49</sup> BNPM, Coll. Dupuy 662, Bl. 290

Distriktes nach Wien und erhielt von den Anwesenden den Auftrag, in Rom auf die schwerwiegenden Folgen des Ausschlusses der Griechen und Rumanen aufmerksam zu machen: „ut papa a dicta clausula remittat, ponendo Suae Regiae Mti in considerationem quod per subsistentiam dictae clausulae vel Graeci exponeratur manifesto periculo, vel principes Radulius et D. Petrasko excluderentur ab Ordine, unde per consequens caderet spes liberandi regna et provincias descriptas in praedictis litteris, ut quae graecae sunt“.<sup>50</sup>

Auch der Graf von Arco wurde durch die Mitglieder des ostlichen Distriktes ersucht, sich für die orthodoxen Mitglieder der „Milice chrétienne“ bei der päpstlichen Kurie zu verwenden.<sup>51</sup> Selbst der Kaiser versprach für Radu Şerban bei Papst Paul V. einzutreten, da er den Beitrag der Walachei im Kampf gegen die Türken nicht gering schätzte.<sup>52</sup> Der Papst verschloß sich diesen Vorsprachen nicht, die Verhandlungen zogen sich aber in die Länge.

In einer peinlichen Lage befand sich Gaspar Gratiani, Vertrauensmann der „Milice Chrétienne“. Er mußte damit rechnen, durch sein römisch-katholisches Glaubensbekenntnis, als Landesfürst der Moldau, — seine Ernennung erfolgte durch den Großvezier am 4. Februar 1618<sup>53</sup> — dem orthodoxen Klerus und seinen Untertanen unliebsam aufzufallen. Und so berichtet der Bailo, Gratiani habe sich sofort nach seiner Einsetzung an den Patriarchen Vikar von Konstantinopel gewandt, er möge ihm die Erlaubnis erteilen, nach dem griechischen Ritus leben zu dürfen. Die Zuschriften von Rom habe er dafür bereits erhalten.<sup>54</sup>



Mittlerweile wurden die „Milice“ und ihre Mitglieder Radu Şerban, Nicolae Petraşcu und Hommonnai immer mehr in den Dreißigjährigen Krieg verstrickt, was keineswegs der ursprünglichen Zielsetzung des Ordens entsprach. Die Argumente mit denen man das Eingreifen im langwierigen Krieg zu bemanteln versuchte, waren recht fadenscheinig: man führe doch einen Kampf gegen den „Antichrist“ Gabriel Bethlen, der um die Hilfe der Türken gegen den Kaiser angesucht habe.<sup>55</sup> Andere

<sup>50</sup> BNPM, 703, Bl 104–105.

<sup>51</sup> BNPM, 4723, Bl 135.

<sup>52</sup> Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Konvolut: Korrespondenz Ferdinand II, Bl 290.

<sup>53</sup> Gratiani fand auf kaiserlichen Befehl bei seiner Ernennung in Konstantinopel die warmste Unterstützung des kaiserlichen Gesandten Ludwig von Molart; vgl. R. Gassaner, a a O, S. 24–25.

<sup>54</sup> E. Hurmuzaki, *Documente*, Bd. IV/1, S. 376.

<sup>55</sup> *Monumenta comitum regni Transilvaniae*, Bd. VII, S. 106–107, A. Gindely, *Acta et documenta historiam Gabrielis Bethlen Transilvaniae principis illustrantia*, Budapest, 1890, S. 151

protestantische Fürsten hatten ebenfalls solche Verhandlungen mit den Türken emgeleitet.<sup>56</sup> Daraus ergab sich für Charles Gonzague die Erkenntnis: „Unde merito bellum contra ipsos susceptum sacrum appellari [potest] . . . quam non contra haereticos Germaniae, infidelium scilicet pessimos, praesertim . . . religionis catholicae hostes longe omnibus Turcis et Tartaris infestiores?“<sup>57</sup>

So betrachtete Graf Dampierre, Mitglied der „Milice“ die Kriegshandlungen in Deutschland nur als den Beginn des Kampfes gegen die Türken und sprach die Hoffnung aus, anschließend mit seinen Heereseinheiten Konstantinopel erobern zu können.<sup>58</sup>

Auch Hommonnai und Nicolae Petraşcu, von den Brüdern Petrişnani und der „Milice“ unterstützt,<sup>59</sup> trugen einen erfolglosen Angriff gegen Gabriel Bethlen vor.<sup>60</sup> Gleichzeitig vermittelt Gaspar Gratiani beim König Sigismund von Polen eine Unterstützung für Hommonnai und Nicolae Petraşcu. Gratiani scheute dabei vor einer Ausgabe von 300 000 Goldstücken nicht zurück, um die Kosaken für sich zu gewinnen. Wieviel allerdings von dieser ungeheuren Summe in den Händen der polnischen Großwurdenträger verblieben war, bleibt unaufgeklärt.<sup>61</sup>

Mit dieser Geldzuwendung sollte ein Kosakenheer aufgestellt werden.<sup>62</sup> Diese Zielsetzung sollte auch Graf Althem fordern, der seit längerer Zeit in Polen weilte und über gute Beziehungen verfügte. Daß die Tätigkeit Althems im Auftrag der „Milice“ erfolgte, bekräftigt ausdrücklich Dampierre.<sup>63</sup>

Mit dieser Streitmacht von 10 000 Kosaken griff am 11. November 1619 Hommonnai Gabriel Bethlen an. Der siebenburgische Fürst sah sich gezwungen die Belagerung von Wien aufzugeben.<sup>64</sup> Über die unerwartete Schlappe erbittert beschwert sich Bethlen in Konstantinopel. Doch Gratiani gelingt sein Gegenzug. Er laßt den Kurier mit dem Beschwerdebrief abfangen und an König Sigismund III. senden. Allein durch Indiskretion am polnischen Hof waren diese Machenschaften Bethlen zu Ohren gekommen und weil er nunmehr auch die Verbindungen Gratians zu Hommonnai aufspürt,<sup>65</sup> schwor er ihm Rache.

<sup>56</sup> H. Forst, *Der türkische Gesandte in Prag 1620 und der Briefwechsel des Winterkönigs mit Sultan Osman II*, in: „Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung“, XVI, S. 566–581; F. Hurter, *Geschichte Kaiser Ferdinands II*, Bd VIII, Schaffhausen, 1860, S. 53

<sup>57</sup> BNPM, 4720, Bl. 66.

<sup>58</sup> *Ebenda*, 4722, Bl. 29, 59, 30, 4703, Bl. 134; 4720, Bl. 64.

<sup>59</sup> *Ebenda*, 4703, Bl. 137–141.

<sup>60</sup> E. Hurmuzaki, *Documente*, Bd IV/2, S. 384.

<sup>61</sup> *Ebenda*, Supl. II, Bd. III, Fasz. I, S. 64

<sup>62</sup> *Ebenda*, Bd. IV/II, S. 385.

<sup>63</sup> BNPM, 4720, Bl. 64 „Le comte d'Altam est en Polloigne pour faire des levées pour l'Empereur et pour nostre ordre“; BNPM, 4722, Bl. 29; 4723, Bl. 19.

<sup>64</sup> A. Gindely, a a O., Bd. II, S. 288–299; F. Hurter, a.a.O., Bd. VII, S. 171.

<sup>65</sup> R. Gassauer, a a O., S. 31.

Bethlen ließ „mehrere von Sekretar Radul's (Scherban) nach Polen ausgefertigte Schreiben an der moldausch-siebenbürgischen Grenze auffangen“, schreibt E. Hurmuzaki, „und dem Großvezier übermitteln, welcher aus deren Inhalte, namentlich aus der Stelle in Betreff des angeblich neugestifteten geistlichen Ritterordens „della Milizia del Redentore“ einen bedeutenden, wenn auch mehr stillen Argwohn schöpft. Der Gesandte sucht diese Besorgnis auf allerlei Weise zu zerstreuen, teils durch Vorschützung seiner Unwissenheit, teils durch die Versicherung, daß der Kaiser sich weder in geistliche Sachen einmische, noch auch dem Radu und dessen Angehörigen den Eintritt in einen solchen Orden bewilligt habe, endlich durch die leicht zulässige Annahme, daß die besagten Schreiben unecht und von Haß und Neid diktiert sein dürften; auch gelingt es ihm wirklich den Großvezier auf solche Art zu beschwichtigen. Da jedoch dieser noch nicht vollkommen getilgte Argwohn von den heimlichen Friedensfeinden und Widersachern des Kaisers als willkommenen Anlaß zur Bereitung von allerlei Unannehmlichkeiten und Verlegenheiten ausgebeutet werden konnte, so erbittet sich der Gesandte zur Vorbeugung des Ungemachs angemessene Verhaltensbefehle. Er besorgt es auch, daß der einmal angeregte Verdacht dem Fürsten Radu in seiner Bestrebung absonderlich hinderlich sein werde, weshalb denn eine abermalige kaiserliche Anempfehlung desselben an der Pforte eben jetzt nicht an der Zeit sein durfte“.<sup>66</sup>

Tatsächlich waren von nun an alle Versuche Kaisers Ferdinand II., Radu Şerban, Mitglied der „Milice“, als Fürsten der Walachei einzusetzen zum scheitern verurteilt.<sup>67</sup>



Schwere Gewitter ballten sich über Gaspar Gratiani zusammen. G. Bethlen war es gelungen, das bisher in Konstantinopel in Gratiani gesetzte Vertrauen derart zu erschüttern, daß die Pforte erwog, die Moldau in ein Paschalik umzuwandeln. Als dann Gratiani den Befehl erhält, sich sofort in Konstantinopel zur Rechtfertigung einzufinden, weiß er, daß sein Rankenspiel entdeckt ist und entschließt sich zu handeln.<sup>68</sup>

Die Kreuzzugspläne der „Milice Chrétienne“ werden als letzter Trumpf ausgespielt. Meisterhaft versteht er es jetzt den Bojaren die Ausbeutung des Landes durch die Turken als untragbar hinzustellen und durch geschickte Agenten den Aufruhr ins Volk zu tragen.

<sup>66</sup> E. Hurmuzaki, *Fragments zur Geschichte der Rumänen*, Bd III, Bukarest, 1894, S 76

<sup>67</sup> E. Hurmuzaki, *Documente*, Bd IV 2, S 381–382, 585

<sup>68</sup> R. Gassauer, a a O, S 32–33

Auch die Polen zu einem raschen Eingreifen zu überreden gelingt ihm, und so wird er zum eigentlichen Urheber des polnisch-türkischen Krieges des Jahres 1620. Der Brief an den polnischen König klingt pathetisch Akkorde der Kreuzzugsbewegung an: „Seid eingedenk dessen, daß der Muselman von hier aus Euer Podolien und die Ukraine mit schwerem Unglück überzieht. Denkt ja nicht, daß alle Eure Nachgiebigkeit, Euch vor neuen Überfallen und Beleidigungen befreien konnte. Ach! hundertmal besser ist ein Krieg, als ein verdächtiger Frieden! Nehmt also Eure Waffen, es wird auch unsererseits nicht an mutiger Hilfe fehlen. Auf diesem Boden werdet Ihr Manner, Pferde und Waffen finden und in mir, wie Ihr es befiehlt, einen Soldaten, oder einen Feldherrn“.

Zolkiewski, der Oberbefehlshaber des polnischen Heeres stoßt darauf mit ungenügenden Streitkräften in die Moldau vor. Hier wird er von Gratiani, der von dem schwachen Heeresangebot nicht sehr erbaut war, durch falsche Angaben über das vielfach überlegene, vom kampferprobten Iskender Pascha geführte, türkische Heer verleitet tiefer ins Land einzudringen, wo er eine furchtbare Niederlage erleidet. Gratiani wird auf der Flucht ermordet. Mit ihm flüchtete der polnische Adlige Korecki, ein Mitglied der „Milice Chrétienne“.<sup>69</sup>

Eine Unterstützung Gaspar Gratianis durch die „Milice Chrétienne“ bei seiner Auflehnung gegen die Turken im Jahr 1620 konnte urkundlich nicht festgestellt werden.<sup>70</sup> Der französische Botschafter in Konstantinopel Césy erwähnt nur die wahrscheinliche Hilfe seiner Nachbarn und sein Bestreben die Moldau vom türkischen Joch zu befreien.<sup>71</sup> Welche Rolle Korecki bei diesem Feldzug gespielt hat, müßten noch Archivforschungen erhellen. Die beiden rumänischen Kreuzzugsbrüder Radu Şerban und Nicolae Petraşcu distanzieren sich von Gratianis Unternehmen, da seine Einigungspläne ihre Ansprüche auf die Herrschaft in der Walachei gefährdeten.



Trotz der Ergebnislosigkeit Radu Şerbans und Nicolae Petraşcus für die Pläne der „Milice Chrétienne“, stand ihre Mitgliedschaft weiter zur Diskussion. Gaspar Benermin, der Bevollmächtigte des Ordens in Rom, klagt mit Recht „que les années passaient et que les affaires de l'Ordre ne font aucun progrès“<sup>72</sup>.<sup>2</sup> Vergebens versuchte man die Anerkennung des Ordens vom neu erwählten Papst Gregor XV. zu erhalten.<sup>73</sup> Zahl-

<sup>69</sup> *Ebenda*, S. 33–40

<sup>70</sup> *Istoria României*, Bd III, S 132

<sup>71</sup> Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. Bd I 1, S. 187.

<sup>72</sup> BNPM, 4704, Bl. 106.

<sup>73</sup> M Heimbucher, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, Bd. I, Paderborn, 1896, S 1–2.

reiche Intrigen erschwerten die Verhandlungen in Rom immer mehr.<sup>74</sup> Als nach vielen Rückschlägen am 20. Mai 1623 der Papst endlich die Anerkennung der „Milice Chrétienne“ versprach und der Mitgliedschaft von Griechen und Rumänen zustimmte, starb er bevor er sein Versprechen einlösen konnte.<sup>75</sup>

Dem peinlichen Tauziehen der Freunde und Gegner der „Milice“ bereitete endlich der Papst Urban V. ein Ende. Als gewesener papstlicher Nuntius in Frankreich war ihm Charles Gonzague, Fürst von Nevers, wohl bekannt, dem er nach einer feierlichen Audienz die Abzeichen seiner Würde als Großmeister der „Milice Chrétienne“ verliehen.<sup>76</sup>

Die viel umstrittene Frage der Anwesenheit von orthodoxen Rumänen, Griechen und Serben im Orden blieb vorläufig ungeklärt. Es hatte auch einen folgenschweren Präzedenzfall bedeutet, wenn die Kurie die Mitgliedschaft von „Schismatikern“ in einem katholischen Ritterorden gebilligt hatte. Man forderte zunächst noch nicht ihren Ausschluß, obwohl der Großmeister den Schwur ablegen mußte für die katholische Kirche zu kämpfen.<sup>77</sup>

Die Statuten vom 25. Mai 1625 sprechen aber diesbezüglich eine sehr deutliche Sprache. Sie forderten vor dem Eintritt eines Mitglieds in den Orden das Gelübde der Keuschheit, der Armut und das Noviziat in einem Kloster.<sup>78</sup> Damit waren der Mitgliedschaft und der Tätigkeit im Ritterorden die üblichen engen Schranken gezogen. Die „Milice Chrétienne“ verlor viele ihrer Mitglieder und zahlte zu einem der zahlreichen Ritterorden, die im 17. Jahrhundert weder das politische noch das militärische Geschehen irgendwie bestimmen konnten. Dann hatte der Orden sein ursprüngliches Ziel — den Befreiungskampf der Balkanvölker — aus dem Auge verloren und war zu einem Werkzeug der Gegenreformation geworden. Vergebens verhallten warnende Stimmen noch aus dem Jahr 1618, daß ein „disegno così nobile andasse per poca cosa in fumo“.<sup>79</sup>

<sup>74</sup> BNPM, 4722, Bl. 9; 3823, Bl. 53

<sup>75</sup> M. de Marolles, *Les Mémoires de* , Paris, 1656, S. 56

<sup>76</sup> C. Gollner, *La milice chrétienne*, S. 74–76.

<sup>77</sup> BNPM, 4723, Bl. 30.

<sup>78</sup> C. Gollner, *La milice chrétienne*, S. 74–75.

<sup>79</sup> BNPM, 4703, Bl. 108.

## UNE INFORMATION NÉGLIGÉE SUR LA PARTICIPATION DE LA VALACHIE À LA BATAILLE DE KOSOVO (1448)

ȘTEFAN ANDREESCU

L'expédition qui prit fin sur le champ de bataille de Varna (1444) représente assurément le dernier effort massif de l'Europe occidentale pour venir en aide à l'Empire byzantin agonisant<sup>1</sup>. Toutefois, même après l'échec de cette tentative, Byzance ne sera pas complètement abandonnée. Jean de Hunedoara, devenu gouverneur de la Hongrie peu après la mort du roi Ladislas à Varna, fera une nouvelle tentative de groupement des forces chrétiennes. Malheureusement, ce grand capitaine ne réussit à rassembler sous ses étendards que peu de forces en dehors de celles dépendant directement de la couronne hongroise. Privée par ailleurs du soutien du despote serbe George Brankovitch, l'armée de Jean de Hunedoara subit, à l'automne de l'année 1448, une lourde défaite à Kosovo, à la suite de laquelle la situation devint menaçante tant pour la Hongrie que pour l'Europe occidentale toute entière. En effet, depuis ce moment et durant de longues années, les Turcs furent libérés de toute crainte d'une offensive déclenchée contre eux du Nord<sup>2</sup>. Le dernier acte du drame de l'Empire byzantin ne tardera pas à s'accomplir, avec la prise de Constantinople en 1453<sup>3</sup>.

Les Valaques et les Moldaves ont-ils pris part à la bataille de Kosovo, ce dernier affrontement sérieux avec les Turcs avant la chute de Constantinople? Ce problème a préoccupé à maintes reprises nos historiens,

---

<sup>1</sup> A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, vol II, Paris, 1932, p. 334, voir également P. P. Panaitescu et N. Stoicescu, *La participation des Roumains à la bataille de Varna (1444)*, extrait de « Revue Roumaine d'Histoire », tome IV (1965), n° 2, pp. 221-231.

<sup>2</sup> *Histoire du Moyen Age*, tome IX, 1<sup>re</sup> partie, *L'Europe orientale de 1051 à 1453* (ouvrage collectif), Paris, 1945, p. 308.

<sup>3</sup> Voir le récent essai de S. Runciman, *The fall of Constantinople 1453*, Cambridge, University Press, 1965, 256 p.; de même, l'étude particulièrement utile de Petre Ș. Năstuleț, *Urmările căderii Țarigradului pentru Biserica românească* [Les suites de la chute de Constantinople pour l'Eglise roumaine], dans « Mitropolia Olteniei », XI<sup>e</sup> année (1959), n° 1-2, pp. 45-73.

sans qu'ils soient parvenus à le résoudre de manière satisfaisante. C'est pourquoi toute source nouvelle touchant cette question présente de l'importance, dès lors qu'elle peut contribuer à dissiper la confusion qui règne tant au sujet des événements liés directement à l'expédition de Kosovo qu'à celui de la situation intérieure des pays roumains pendant l'été et l'automne de l'année 1448.

Sans nous arrêter dans ces pages sur toute la littérature consacrée à la bataille de Kosovo<sup>4</sup>, nous nous bornerons à passer en revue les principales opinions émises et les sources les plus sûres, esquissant à cette occasion un tableau de la situation actuelle du problème. Mais il convient de souligner dès le début que le problème de la participation de la Valachie à l'expédition de septembre-octobre 1448 est lié de près à celui — qui reste également à élucider — de la personne qui occupait le trône de cette principauté pendant ces événements et au cours de la période immédiatement antérieure. En effet, alors que les sources byzantines et turques sont en général d'accord sur le fait que, à Kosovo, aux côtés de Jean de Hunedoara, se trouvait également un corps valaque sous la commande du *voivode Dan*, une lettre datée du 31 octobre 1448, donc postérieure de deux semaines seulement à la bataille, fut adressée par le *voivode Vladislav* aux habitants de Brașov, lettre qui fait état de nouvelles transmises par se frère du haut fonctionnaire turc (*naip*) de Nicopolis sur le déroulement des opérations à Kosovo. Aucune mention d'un contingent valaque ne s'y trouve<sup>5</sup>. D'autre part, il est avéré que Vladislav se trouvait depuis un

<sup>4</sup> Nous ne mentionnerons que quelques ouvrages où ce problème reçoit un certain développement : A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* [Histoire des Roumains de Dacie], 3<sup>e</sup> éd., vol III, Bucarest (sans date), pp 104-105, I. Minca, *Din trecutul stăpînirii românești asupra Ardealului. Pierderea Amlașului și Făgărașului* [Sur le passé de la domination roumaine sur la Transylvanie. La perte de l'Amlaş et du Făgăraș], extrait de « Convorbiri literare », XLVIII (1911), p 29, note 62, T. G. Bulat, *Contribuția românească la opera de crucială a lui Ion Hunyadi* [La contribution roumaine à l'œuvre de croisé de Jean Hunyadi], dans « Revista Istorică », XII<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 4-6, p 66, T. Popa, *Iancu Corvin de Hunedoara* [Jean Corvin de Hunedoara], Hunedoara, 1928, pp 111-120, Constantin C. Giurescu, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], vol II, 1<sup>re</sup> partie, Bucarest, 1937, p 12, C. Mureșan, *Iancu de Hunedoara și epoca sa* [Jean de Hunedoara et son époque], Bucarest, 1957, pp 131-

157, voir également M. P. Dan, *Armata și arta militară a lui Iancu de Hunedoara* [L'armée et l'art militaire de Jean de Hunedoara], dans « Studii și cercetări de istorie », Cluj, VIII, 1957, pp. 101-110, ainsi que Ștefan Pașen, *Rolul crezilor din Transilvania în lupta anti-otomană a lui Iancu de Hunedoara* [Le rôle des « kneaz » de Transylvanie dans la lutte anti-ottomane de Jean de Hunedoara], également dans « Studii și cercetări de istorie », Cluj, VIII, 1957, pp. 54-55.

<sup>5</sup> İbrahimzaki, *Documente*, XV-1, n<sup>o</sup> LX, p. 35. Pour les sources turques, voir *Cronici turcești privind Țările române (extrase)* [Chroniques turques concernant les pays roumains — extraits], de Mihail Guboglu et Mustafa Mehmet, vol I (XV<sup>e</sup> siècle — milieu du XVI<sup>e</sup> siècle), Ed. Academiei, Bucarest, 1966, pp 40-41, 57, 91, 124, 175-176, etc. Parmi les sources byzantines, nous citerons en premier lieu la relation détaillée de la bataille de Kosovo due à Laonic Chalcocondyle, *Expuneri istorice* [Exposés historiques], trad. de Vasile Grecu, Bucarest, 1958, p 210-215; voir également un exposé succinct chez Ducas, *Istoria turco-bizantină* [Histoire turco-byzantine], éd. critique de Vasile Grecu, Bucarest, 1958, p 276.

certain temps déjà sur le trône<sup>6</sup>. Comment expliquer cette contradiction ? Plusieurs solutions ont été proposées à cet égard, depuis la solution hybride de l'identification de Vladislav à Dan, jusqu'à celle admettant l'existence d'un partage du trône jusqu'à la mort de Dan à Kosovo<sup>7</sup> (Vladislav demeurant seul voivode jusqu'en 1456, date de sa mort et de son enterrement au monastère de Dealu<sup>8</sup>). Mais faute de preuves concrètes, un caractère de certitude ne peut être accordé à aucune de ces deux hypothèses.

Revenons maintenant à la question de base, celle de la participation ou de la non-participation des forces valaques et moldaves à Kosovo. Dès 1901, Nicolae Iorga se trouvait parmi les premiers qui se la soient posée<sup>9</sup>. Compte tenu de la contradiction que nous venons de signaler et qu'il a résolue en faveur de Vladislav, n'accordant de crédit qu'à la lettre du 31 octobre 1448, la conclusion de notre grand historien fut négative. Mais plus tard, en 1926, le même Iorga publiait, avec commentaires, une nouvelle source de haut intérêt sur la campagne de 1448<sup>10</sup>, à savoir la lettre bien connue du Ragusain Pasquale de Sorgo, écrite du camp de Jean de Hunedoara le 11 septembre 1448, après le passage du Danube<sup>11</sup>. Il s'agit cette fois d'informations détaillées, dues à un témoin oculaire. L'auteur de la lettre relate que dans l'armée de Jean de Hunedoara se trouvaient aussi trois mille Moldaves et quatre mille Valaques, sous le commandement personnel de leur prince, confirmant ainsi les informations de Chalcocondyle — source fondamentale pour la bataille de Kosovo — sur la présence des Valaques et des Moldaves parmi les autres forces chrétiennes<sup>12</sup>.

<sup>6</sup> Ainsi que le prouve une lettre du 7 août 1448 par laquelle Jean de Hunedoara, de Rupea, annonçait aux habitants de Braşov que « l'illustre prince le seigneur Vladislav, le voivode Transalpin » devait venir chez lui et que par conséquent il soit reçu avec l'honneur qui lui est dû (cf. Fi. Pall, *Intervenţia lui Iancu de Hunedoara în Ţara Românească şi Moldova în anii 1447—1448* [L'intervention de Jean de Hunedoara en Valachie et Moldavie au cours des années 1447—1448], dans « Studiu », XVI<sup>e</sup> année (1963), n<sup>o</sup> 5, p. 1060).

<sup>7</sup> Idée développée par Fi. Pall *op. cit.*, pp. 1061—1062.

<sup>8</sup> Voir le texte de l'inscription de sa pierre tombale, posée par les boyards Craiovescu, chez N. Iorga, *Inscripţiunile din bisericile României*, I—1, Bucarest, 1905, p. 100 et Şt. Ştefănescu, *Bănia în Ţara Românească* [L'institution du banat en Valachie], Bucarest, 1965, p. 64.

<sup>9</sup> N. Iorga, *Studii şi documente* [Études et documents], vol. III, Bucarest, 1901, pp. XXX et XXVII—XXIX.

<sup>10</sup> N. Iorga, *Du nouveau sur la campagne turque de Jean Hunyadi en 1448*, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, III<sup>e</sup> année, 1926, nos 1—3, pp. 13—27.

<sup>11</sup> Publiée aussi par Aurel Decei, *Oastea lui Iancu de Hunedoara înainte de bătălia de la Kosovo, 1448* [L'armée de Jean de Hunedoara avant la bataille de Kosovo, 1448], dans « *Revista Istorică Română* », XVI, 1946, pp. 40—41.

<sup>12</sup> Chalcocondyle, *Expuneri istorice*, p. 210. Chalcocondyle mentionne que l'armée de Jean de Hunedoara comprenait huit mille Valaques qui, sous le commandement de Dan, assurèrent entièrement l'aile gauche durant le combat. Le chiffre ne nous paraît guère exagéré, il correspond à peu près à celui indiqué par Pasquale de Sorgo, si l'on y fait entrer à la fois Moldaves et Valaques.

En 1927, Nicolae Iorga mettait au jour une nouvelle source concernant les événements qui nous occupent : une lettre, postérieure cette fois-ci à la bataille de Kosovo, rédigée à Constantinople le 7 décembre 1448<sup>13</sup>. Malgré le caractère moins précis des données de cette source, les Roumains s'y trouvent de nouveau mentionnés parmi les éléments composant l'armée de Jean de Hunedoara. Mais Iorga se demande s'il ne s'agit pas de Roumains de la Transylvanie<sup>14</sup>. Pour cette raison sans doute, il n'admet dans son *Histoire des Roumains*, en tant que présence roumaine à Kosovo, que les Roumains de Transylvanie, à l'exclusion de Vladislav et de tout contingent valaque. Dans cet arrêt c'est, une fois de plus, la lettre du 31 octobre 1448 qui a constitué l'argument décisif<sup>15</sup>.

En se fondant sur les sources que nous venons de passer en revue, plusieurs auteurs sont revenus sur la question et sont en général d'accord pour soutenir qu'une armée valaque a néanmoins pris part à la bataille de Kosovo. Un certain doute a cependant persisté, dû notamment à la mention de l'énigmatique Dan et au ton de la lettre de Vladislav du 31 octobre<sup>16</sup>. La source que nous nous sommes proposé d'interpréter ici est susceptible, à notre avis, d'apporter de nouvelles lueurs dans ces débats. Mais, au préalable, nous devons souligner que toutes les considérations antérieures ont été formulées exclusivement sur la base de sources étrangères, présentant forcément, comme telles, un degré plus ou moins grand de subjectivité. Bien au contraire, l'information dont il est question est comprise dans un document émanant de la chancellerie princière, d'une incontestable authenticité, quoique complètement étranger au problème qui nous occupe. Ce document est connu depuis longtemps et est même publié dans le corpus de *Documents concernant l'histoire de la Roumanie*, mais l'information qui nous intéresse a été soit négligée, soit mal comprise, donnant lieu à des confusions regrettables ; cette information n'a jamais été rattachée, comme elle l'aurait dû, au problème de la participation de la Valachie à la bataille de Kosovo. Une telle carence s'explique par le caractère inusité de la source d'informations pour les événements politiques de l'ordre de la bataille de Kosovo, car il s'agit d'un acte de confirmation de propriété : un exemple de plus de l'attention et de l'intérêt qu'il convient d'accorder à l'analyse des sources de caractère économique. Plus d'une fois celles-ci nous réservent de réelles surprises, apportant des clartés inattendues dans des problèmes difficiles à démêler autrement.

Le document, écrit le 6 mai 1492 à Bucarest, a été émis par la chancellerie de Vlad le Moine (1482—1495). Le prince y confirme à ses « vlas-

<sup>13</sup> N. Iorga, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle*, dans *Mélanges d'histoire Générale*, Cluj, 1927, vol. I, pp. 42—45 (commentaire aux pages 22—24).

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 23

<sup>15</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. IV, Bucarest, 1937, pp. 115—116

<sup>16</sup> Voir ci-dessus, note 4

telni », le sieur Bran, le spathaire Radu et le « stratoinic » Pătiu des parts de terre à Bălești<sup>17</sup>. Ces grands boiards sont les ancêtres de la famille Pirianu, attestée aux XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles<sup>18</sup>, et possédaient dans le nord de l'Olténie un vaste domaine, qui les situait parmi les seigneurs féodaux les plus riches et les plus puissants de Valachie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. L'ordonnance du 6 mai 1492 leur confirme l'échange et la donation leur conférant la propriété des terres de Bălești détenues antrefois par Tolan et par Dobre. La terre de Tolan, ils l'avaient acquise pour 40 brebis avec leurs agneaux de chez Dan Oteșanu, « parce que Dan Oteșanu l'a reçue du temps du voivode Vladislav, de Kosovo » (ПОНЕЖЕ Ю ЕСТ ДОБРА ДАН ОТЕШАНСА ЕЩЕ ПРИ ДНИИ ВЛАДИСЛАВЪ КОСОВОДЕ УТ КОСОВА).

L'acquisition de la terre de Bălești par Dan Oteșanu dans les conditions mentionnées fut confirmée par le témoignage de douze boiards.

Le document original sur parchemin fait partie des collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, où il figure sous la cote XL/10. Ainsi que nous l'avons dit, il est connu depuis longtemps et a même bénéficié de certains commentaires concernant le toponyme Kosovo. Ainsi, en 1905, Stoica Nicolaescu s'exprimait à ce sujet dans les termes suivants : « Cosova [Kosovo — Șt. A.] est, je pense, le village de Cosoba, du district d'Ilfov, et le voivode Vladislav est Vladislav II. Cosoba était peut-être la terre ou le lieu de naissance de celni-ci »<sup>19</sup>.

Quelques années plus tard, en 1909, dans un article intitulé *Les liens de vassalité entre les Principautés Roumaines et l'Empire ottoman*, Al. T. Dumitrescu formulait sur la personne de Vladislav les considérations suivantes, où le document du 6 mai 1492 joue un rôle important : « Il s'agit du voivode Vladislav „de Kosovo”, ainsi nommé en raison des combats qu'il avait soutenus en 1455 en Serbie, où il est probablement mort en guerroyant et d'où, une soixantaine d'années plus tard, ses ossements seront transférés au monastère Dealul par les mêmes boiards qui apportèrent les reliques de saint Grégoire le Décapolite au monastère de Bistrița. Pour expliquer — mais par une interprétation trop large — les mots „de Kosovo”, les obituaires ont attribué à Vladislav une origine serbe. Dans un document du 6 mai 1492 (= 7 000), Vlad le Moine, confir-

<sup>17</sup> Village localisé près de Baia de Fier, distr. de Gilort

<sup>18</sup> Ștefan Andreescu, *Cititorii de la Polovragi*, [Les fondateurs de Polovragi], dans « Mitropolia Olteniei », XVI<sup>e</sup> année (1964), n<sup>os</sup> 3-4, pp. 231-235

<sup>19</sup> St. Nicolaescu, *Documente slavo-române cu privire la relațiile Țării Românești și Moldovei cu Ardealul în sec. XV și XVI* [Documents slavo-roumains concernant les relations de la Valachie et de la Moldavie avec la Transylvanie aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles], Bucarest, 1905, pp. 237-238

mant l'achat d'une terre et le droit de jouissance qui en découlait, spécifique que „Dan Oteşanul l'a reçue dès le règne du voivode Vladislav de Cosova”, ainsi qu'en ont témoigné douze boiards, à savoir „que Dan Oteşanul l'a reçue du voivode Vladislav”. Voilà encore un acte dont il ressort que Vladislav distribuait des terres aux braves qu'il élevait au rang de boiards pour des services rendus sur le champ de bataille... En 1192, le transfert des dépouilles de Vladislav n'avait pas encore été effectué, c'est pourquoi dans le document en question il est désigné par la formule „de Cosova”, qui indique le lieu où il était enterré en Serbie »<sup>20</sup>.

Ainsi qu'on le voit, ce commentaire est caractérisé par la confusion des dates — y compris celle de la bataille de Kosovo — combinée avec une interprétation fantaisiste, forcée, des données du document du 6 mai 1492.

L'identification Cosova-Cosoba, proposée par Stoica Nicolaescu, fut adoptée, en 1943, par George D. Florescu<sup>21</sup>.

Nous signalerons, enfin, deux résumés du document du 6 mai 1492, publiés, l'un par Alexandru Lapedatu en 1903<sup>22</sup>, l'autre par Marta Andronescu en 1937<sup>23</sup>.

La publication intégrale du document — mais seulement en traduction, avec un fac-similé du texte original malheureusement presque inutilisable — a eu lieu pour la première fois en 1953, dans le tome I de la collection des *Documents concernant l'histoire de la Roumanie*, série *Valachie*<sup>24</sup>. Par inadvertance sans doute, le toponyme Kosovo, n'a pas été compris et localisé dans l'*Index des noms de lieux* (XIII<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècle) de cette série, paru en 1956<sup>25</sup>.

Une nouvelle publication du document du 6 mai 1492, cette fois-ci accompagnée du texte slave, a été effectuée l'année dernière, dans le tome I de la nouvelle collection *Documenta Romaniae Historica*, série *Valachie*<sup>26</sup>. L'index onomastique publié à la fin du volume comprend le

<sup>20</sup> Al T. Dumitrescu, *Legăturile de vasalitate dintre Principatele Române și Imperiul Otoman* [Les liens de vassalité entre les Principautés Roumaines et l'Empire ottoman], dans *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, vol. X (1909), Bucarest, 1909, p. 314.

<sup>21</sup> George D. Florescu, *Divanele domnești din Țara Românească* [Les divans princiers de Valachie], vol. I (1389—1495), Bucarest, 1909, p. 46.

<sup>22</sup> Alexandru Lapedatu, *Vlad Vodă Călugărul — 1482—1495* [Vlad le Moine — 1482 — 1495], extrait de « *Convorburi Literare* », XXXVII<sup>e</sup> année (1903), pp. 73—74.

<sup>23</sup> Marta Andronescu, *Repertoriul documentelor Țării Românești* [Répertoire des documents de Valachie], vol. I, 1290—1508, Bucarest, 1937, pp. 159—160.

<sup>24</sup> *Documente privind Istoria României, B. Țara Românească, veacurile XIII—XV* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie, B. Valachie, XIII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècle], n<sup>o</sup> 216, p. 209 et fac-similé p. 382.

<sup>25</sup> *D I R, B, Țara Românească, veacurile XIII—XVI, Indicele numelor de locuri* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie, B. Valachie, XIII<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècle, Index des noms de lieux], Bucarest, 1956, p. 39.

<sup>26</sup> *Documenta Romaniae Historica, B*, vol. I, Ed. Academici, Bucarest, 1966, n<sup>o</sup> 229, pp. 367—368.

nom de « Kosovo » (Kosovo), avec la mention — correcte — qu'il s'agit du champ de bataille connu.

De ce bref exposé, il ressort on ne peut plus clairement que le document du 6 mai 1492 a échappé à l'attention des chercheurs qui se sont occupés des circonstances de l'expédition de 1448 et qu'il ne figure pas parmi les sources. La mention de la bataille de Kosovo qui s'y trouve n'a attiré l'attention que rarement et incidemment, sans que son importance véritable ait été comprise et sans qu'elle ait été soumise à une analyse sérieuse.

Quel sens et quelle interprétation faut-il donner à ladite mention ? Nous ferons remarquer en premier lieu que le nom de Vladislav y figure deux fois, la première fois avec le complément « *от Косова* », la seconde fois sans complément, d'où il résulte clairement que la mention ne se réfère pas à la personne de Vladislav, mais uniquement à la donation accordée à Dan Oteşanul. D'ailleurs il faut remarquer que si cette mention se référait à Vladislav, la raison de la donation de la terre de Băleşti n'apparaîtrait plus et le texte serait dépourvu de sens. Ainsi donc l'introduction, dans la traduction, d'une virgule entre le nom du voivode et les mots « de Kosovo » suggère le sens véritable qu'il convient d'accorder à ces deux mots. La mention se réfère nettement et exclusivement à la bataille de Kosovo, à laquelle Dan Oteşanul avait pris part, recevant de ce fait une récompense. Celle-ci, en l'espèce la donation de la terre de Băleşti, lui fut probablement octroyée après son retour au pays.

*Le document du 6 mai 1492 confirme ainsi de manière péremptoire qu'un corps d'armée valaque a pris part à la bataille de Kosovo du 17-19 octobre 1448.* Les doutes de Nicolae Iorga sur la présence dans l'armée de Jean de Hunedoara de Roumains autres que ceux de Transylvanie doivent donc être rejetés catégoriquement. On ne peut, en échange, déduire de ce document que le voivode Vladislav aurait pris part en personne à la bataille de Kosovo, mais seulement qu'il a fait des donations de terres aux braves revenus d'outre-Danube, ainsi que dans le cas de Dan Oteşanul<sup>27</sup>. Or la lettre du 31 octobre atteste justement que Vladislav est resté tout ce temps dans le pays.

D'autre part, l'exactitude des relations de Pasquale de Sorigo et de Chalcocondyle sur un contingent valaque venu prêter main forte à Jean de Hunedoara est pleinement confirmée par notre document. La donation dont a bénéficié Dan Oteşanul est la preuve que ce contingent a eu

<sup>27</sup> Il existe d'autres exemples de pareilles donations faites par Jean de Hunedoara (N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IV, p. 115) et par Vlad l'Empaleur (Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283).

un comportement méritoire. Malheureusement, le document n'éclaircit en rien le problème du soi-disant voivode Dan qui aurait été à la tête des troupes valaques à Kosovo. Rien, en tout cas, ne permet d'accepter l'idée d'un partage du pouvoir à la veille de l'expédition en Serbie. Jean de Hunedoara, qui a exercé une action permanente—et par des moyens variés — pour attirer les pays roumains dans la sphère de son activité politique, n'aurait certainement jamais toléré une situation pareille à a veille du redoutable affrontement auquel il se préparait <sup>28</sup>.

<sup>28</sup> Un fait à retenir est qu'une variante de la *Chronique des Cantacuzènes* mentionne la participation des Valaques à la bataille de Kosovo : voir *Istoria Țării Românești (1290—1690). Letopiseșul Cantacuzinesc* [Histoire de la Valachie Chronique des Cantacuzènes], éd critique de C. Grecescu et D. Simonescu, Bucarest, 1960, p. 200. Dans le traité d'*Histoire de la Roumanie*, vol. II, Bucarest, 1962, bien que la bataille de Kosovo soit mentionnée pp. 421 et 443, le problème de la participation valaque à cette bataille est complètement omis.

## LE XI<sup>e</sup> SIÈCLE BYZANTIN. ÉVOLUTION D'UNE IMAGE HISTORIQUE AUX XVI<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> SIÈCLES

EUGEN STĂNESCU

Le XI<sup>e</sup> siècle constitue l'un des problèmes fondamentaux des études byzantines contemporaines. Après le renouvellement radical dans les méthodes et les conceptions de la recherche — à la fin du siècle dernier et au commencement de notre siècle — les études byzantines se sont souvent arrêtées sur l'image historique de ce XI<sup>e</sup> siècle. En ce sens-là est probante la place qui lui est assignée dans les grandes synthèses historiques sur Byzance qui, tour à tour, ont tâché durant les derniers cinquante ans de faire le point des recherches antérieures et de préciser les lignes de l'évolution d'un monde dont l'histoire a connu, comme de juste, des périodes d'intensité différente. Et le XI<sup>e</sup> siècle est justement l'une de ces périodes, d'une intensité toute particulière<sup>1</sup>. C'est surtout le mérite de G. Ostrogorsky d'avoir mis en circulation une image de ce siècle d'histoire byzantine comme point de rencontre entre deux époques : le lendemain de l'apogée et le commencement de l'irrémissible décadence qui se manifeste à l'époque suivante<sup>2</sup>. Le fait que le dernier congrès international d'études byzantines a pris pour objet de ses débats les problèmes du XI<sup>e</sup> siècle examiné dans ses différents registres<sup>3</sup> témoigne d'un intérêt toujours croissant. Car, lorsqu'il s'agit d'une histoire millénaire comme celle de Byzance, l'approfondissement d'une telle période permet des con-

<sup>1</sup> F. Uspensky, *История Византийской империи*, III, Moscou-Leningrad, 1948, pp. 31–77, A. Vasilev, *Histoire de l'Empire Byzantin*, I, Paris, 1932, pp. 463–476, N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine Empire et Civilisation*, Bucarest, 1931, pp. 208–282, L. Biehler, *Le monde byzantin I Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, Ch. Diehl, C. Maucoris, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, 1936, pp. 532–565; *The Cambridge Medieval History IV The Byzantine Empire*, Cambridge, 1966, pp. 193–212.

<sup>2</sup> G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3<sup>e</sup> ed., Munich, 1965, pp. 262–289.

<sup>3</sup> *The Proceedings of the XIII<sup>th</sup> International Congress of Byzantine Studies*, Edited by J. M. Hussey, D. Obolenski, S. Runciman, Oxford, 1967, 495 p.

clusions dont la validité dépasse de beaucoup les limites étroites des décennies qui composent les siècles réels de l'histoire, puisque même ces décennies ont d'autres dimensions que celles strictement arithmétiques.

Le XI<sup>e</sup> siècle est aussi un problème devenu traditionnel pour les études byzantines plus de quatre fois centenaires. Il est singulier — mais telle est la réalité — que malgré l'autonomie dont elles jouissent dans le cadre des sciences historiques et philologiques, les études byzantines n'ont pas encore une véritable histoire leur appartenant en propre, cet inventaire des progrès et des impasses à même de rendre évidente l'évolution linéaire ou sinueuse selon laquelle se dessinent les images historiques des différents problèmes et qui composent en fait l'histoire proprement dite de toute discipline<sup>4</sup>. Cela nous aurait fourni la vision nette et détaillée de ce trésor de savoir et de jugements de valeur accumulé par nos prédécesseurs, dont les qualités de pénétration et la puissance d'évocation nous surprennent encore. A défaut d'une telle histoire, l'esquisse évolutive d'un problème unique — comme on l'a récemment essayée à propos de « l'énigme des Comnènes »<sup>5</sup> — peut aboutir à des résultats valables pour le développement des études byzantines dans leur ensemble. Or, le XI<sup>e</sup> siècle est justement un tel problème, par l'ampleur de son sens et le potentiel historique. L'objet de la présente étude est celui de montrer comment — jusqu'à la nouvelle orientation devenue sensible une fois achevée la première décennie de notre siècle — nos devanciers, rassemblant des faits, formulant des hypothèses et des conclusions, ont brossé une image historique à défaut de laquelle on ne saurait concevoir les progrès ultérieurs, fondés dans une grande mesure sur la mise en valeur critique des acquis précédents.

<sup>4</sup> Voici la bibliographie sommaire des études à caractère général concernant le développement de la byzantinologie, V. Vasilevski, *Обозрение трудов по византийской истории*, «Журн Мин нар просв», 250 (1887), 222—265; 252 (1887), 113—147, 253 (1887), 97—153, 266 (1889), 389—392; L. Bréhier, *Le développement des études d'histoire byzantine du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, «Revue d'Auvergne», janv.-févr. 1901 et dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique*, X (Paris, 1938), pp. 1511—1518; E. Darkó, *Le développement de la philologie byzantine*, «Egyetemes Philologiai Közöny» (1902), pp. 700—715, Ch. Diehl, *Études byzantines*, Paris, 1905, pp. 21—37 et 38—106; A. Vasilev, *Histoire de l'Empire byzantin*, I, Paris, 1932, pp. 1—59, E. Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*, Athènes, 1934 («Texte und Forschungen zur byzantinisch-ucugriechischen Philologie», herausgegeben von N. A. Bees, n<sup>o</sup> 12); G. Stadtmüller, *Geschichte Südosteuropas*, Munich, 1950, pp. 401—415, Ch. Callmer, *Byzantina Noga drog i bizantinologiens historia*, «Histor. Tidsskrift», 1952, pp. 186—208; G. Ostrogorski, *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3<sup>e</sup> éd., Munich, 1965, pp. 1—18, N. Tomadakis, *Κλεις τῆς βυζαντινῆς φιλολογίας ἤτοι ἐισαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν*, I, Athenes, 1965, pp. 60 sq., S. d'Elia, *Problemi ed aspetti della letteratura del basso impero*, in «Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli», 29, (1964), pp. 8—41 (du tirage à part): Ivan Dujcev *Les Études byzantines chez les Slaves méridionaux et occidentaux depuis le XVII<sup>e</sup> siècle*, in «Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft», XV (1966), pp. 73—88; Dionysios A. Zakynthos, *Le point de vue des Epigones*, in «Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft», XV (1966), p. 89—96.

<sup>5</sup> A. P. Kaldjan, *Загадка Комнинов* in «Византиски Временик», XXV (1964)



Erudition d'une part, imprécision et hésitation en ce qui concerne les jugements de valeur portés sur le monde byzantin, d'autre part, le rationalisme didactique de la byzantinologie humaniste des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles porte cette empreinte caractéristique<sup>6</sup>. Ces tendances ne pouvaient naturellement pas rester sans freiner en quelque sorte le processus appelé à fixer l'image historique du XI<sup>e</sup> siècle. Les savants du XVI<sup>e</sup> siècle, dominés par la nécessité pressante de faire sortir les éditions des textes byzantins, sont restés fidèles dans leurs pages d'introduction justificative et leurs commentaires d'érudition plutôt philologique, à un intérêt d'ordre général, sans insister sur les problèmes spéciaux. Mais au XVII<sup>e</sup> siècle l'on constate un certain changement apparu en même temps que la première histoire proprement dite de Byzance, considérée par Du Cange du point de vue des grandes familles aristocratiques et régnautes. C'est là que se trouve, relatif au XI<sup>e</sup> siècle, l'intéressant portrait d'Isaac Comnène, l'empereur réformateur caractérisé comme «...vir belli peritissimus, et acris sed arrogantis ingenii...», avec la vague suggestion qu'il aura tenté de redresser une situation qui devait s'aggraver beaucoup par la suite, du temps de Michel Ducas<sup>7</sup>. L'Anthologie de textes historiques de L. Cousin ne permet d'autres remarques que celle concernant la place importante réservée aux textes relatifs au XI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>.

L'on peut rencontrer plutôt quelques idées dans certains ouvrages qui ne concernent qu'indirectement l'histoire de Byzance, tels par exemple ceux qui traitent du schisme intervenu entre les deux Eglises au XI<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que l'humaniste d'origine grecque, Léo Allatius, rendait exclusivement responsables du schisme les Byzantins. Chose rarement soutenue depuis, il considérait comme également coupables le patriarche Michel Cerularius et l'empereur Constantin Monomaque et estimait d'une gravité particulière pour le destin historique de By-

<sup>6</sup> V. pour la byzantinologie humaniste les études spéciales J. Romein, *Die Anfänge der Byzantinistik in Holland (1568—1655)*, in « Byzantinische Zeitschrift », 30 (1929/30), Festgabe A. Heisenberg, pp 212—217, F. Barišić, *Vizantijski izvori u dalmatinskoj istoriografiji XVI—XVII veka (Quomodo fontes byzantini in saeculis XVI et XVII ab historicis Dalmatinis tractabantur?)*, in « Zbornik Radova Vizantološkog Instituta », 7 (1961), pp 227—257; E. Slănescu, *Die Anfänge der Byzantinistik und die Probleme Sudosleuropas im 16. Jahrhundert*, in « Byzantinische Beiträge », herausgegeben von J. Imschei, Berlin, 1964, pp 373—397; Agostino Pertusi, *Le siècle de l'érudition*, in « Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp 3—25, *Storiografia umanistica e mondo bizantino*, Palerme, 1967 (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neocellenici, Quaderni).

<sup>7</sup> Du Fiesne du Cange, *Historia byzantina duplici commentario illustrata*, Lutetiae Parisiorum, I, 1680, p 170

<sup>8</sup> L. Cousin, *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire, traduite sur les originaux grecs*, I—VIII, Paris, pp 1672—1685 (A la fin du III<sup>e</sup> tome, il y a le texte de Nicéphore Bryennios, et le IV<sup>e</sup> tome est entièrement consacré à Anne Comnène).

zance l'échec des tentatives faites au XI<sup>e</sup> siècle en vue de réduire le schisme<sup>9</sup>. Plus ample s'avère l'analyse du jésuite L. Maimbourg, qui peut-être pour la première fois dans l'histoire des études byzantines assigne pour date au commencement du déclin le règne de Constantin Monomaque, donnant au règne de l'empereur Isaac Comnène un sens de réparation<sup>10</sup>. Il convient de signaler ici l'apparition d'une sorte de philosophie de l'histoire concernant Byzance, sous l'influence des circonstances politiques propres à l'époque dominée par l'absolutisme de Louis XIV et dont le théoricien *sur generis* semble avoir été L. Maimbourg, en se rapportant à un problème historique alors vieux de 600 ans. Et ce doit être là le sens de ses paroles quand il dit, soulignant l'influence néfaste du schisme sur l'évolution de l'Empire : « Et l'on peut être convaincu par les exemples étrangers et domestiques qu'il n'y a rien de si préjudiciable à la Monarchie, où tout se doit réduire à une parfaite unité sous un seul chef, que la diversité de sentiments en matière de Religion, puisque séparant les membres les uns d'avec les autres dans le point le plus délicat, elle sépare aussi très aisément, sous le spécieux prétexte de liberté de conscience, une partie d'avec le chef, qui n'est pas favorable à sa créance »<sup>11</sup>. Partant d'un exemple fourni par l'histoire byzantine, il est manifeste que pour la monarchie absolue la parfaite unité idéologique est nécessaire à l'encontre du principe adverse, qui à l'époque était fondé sur la liberté de conscience.



Dépassant le stade didactique du rationalisme humaniste et inaugurant son stade métaphysique qui tâchait de préciser le sens des événements historiques, la byzantinologie de l'époque des lumières examinait le passé avec les yeux du présent, estimant que les deux sont complémentaires pour l'explication historique<sup>12</sup>. C'est ainsi que les problèmes du XI<sup>e</sup> siècle byzantin ont été influencés par l'idéologie des lumières qui adversaire du despotisme monarchique et de la suprématie ecclésiastique — ne restait pas indifférente aux phénomènes caractéristiques du monde byzantin. Le plus intéressant en ce sens-là est Edward Gibbon qui, plusieurs fois, dans sa célèbre histoire, intitulée du reste de manière très significative *The History of the decline and fall of the Roman Empire*, s'est arrêté aux problèmes du XI<sup>e</sup> siècle,

<sup>9</sup> Leo Allatius, *De Ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, Libri III, Coloma Agrippinae, 1691, col 616, col 624—625

<sup>10</sup> L. Maimbourg, *Histoire du schisme des Grecs*, I, Paris, 1682, pp 280, 328—332

<sup>11</sup> *Ibidem*, 291

<sup>12</sup> V pour la byzantinologie humaniste en tant qu'études spéciales · J. Irmischer, *Edward Gibbon und das deutsche Byzanzbild*, in « Klio Beiträge zur Alten Geschichte », Bd 43—45, 1965, pp 537—559, Heinz Herz, *Schiller und die Byzantinistik*, in « Byzantinische Beiträge », Berlin, 1961, pp 33—40, André Guillou, *Le siècle des Lumières*, in « Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp 27—39

qu'il considère divisé en deux : 1028—1056 et 1057—1081. Gibbon estime la première période comme une « shameful and destructive period of twenty-eight years... », alors que la seconde comporte pour lui, en dépit de la décadence marquée, des perspectives meilleures grâce à l'apparition des Comnènes<sup>13</sup>. Intéressante chez Gibbon est l'explication qu'il donne aux premiers signes de décadence manifeste en ce siècle. En effet, il les explique par la stagnation de la société byzantine, dépourvue de toute velléité d'émulation par rapport au monde extérieur, ce qui fit dès lors, par exemple, que le commerce byzantin tombât entre des mains étrangères et que la supériorité occidentale se fit profondément sentir<sup>14</sup>. Comme une sorte de conclusion à cette manière de poser le problème, il affirme « Alone in the universe, the self-satisfied pride of the Greeks was not disturbed by the comparison of foreign men; and it is no wonder if they fainted in the race, since they had neither competitors to urge their speed nor judges to crown their victory »<sup>15</sup>. En même temps, une part importante des responsabilités en ce qui concerne ce déclin incombe à l'Eglise et notamment à ses grands prélats, qui ont participé au schisme, accomplissant de la sorte la rupture d'avec l'Occident<sup>16</sup>.

Pour Le Beau, les antécédents de la décadence byzantine doivent être cherchés du temps même de Basile II, dont les expéditions militaires ont chargé de lourdes servitudes le peuple : « Grand capitaine, on lui auroit pardonné tout le sang que son humeur guerrière fit verser à ses sujets, s'il ne les eût rendus malheureux par la dureté de ses impositions, crime irrémissible dans les Souverains, et que nul exploit, nulle vertu même ne peut faire oublier »<sup>17</sup>. Significatif d'après ce même auteur est l'amoindrissement du monde intellectuel, réduit à un groupe fort restreint de savants, dont le savoir discutabile et très peu efficient ne pouvait freiner les tendances de déclin qui se dessinent surtout du temps de Constantin Monomaque<sup>18</sup>. Un facteur de ruine fut aussi la construction déraisonnable d'églises, estimées par Le Beau comme des « ... hommages très agréables sans doute aux yeux du Créateur, quand ils n'entraînent pas l'oppression de ses créatures; et que, pour suppléer à ces pieuses libéralités un Prince n'est pas forcé de se soutenir par des exactions injustes »<sup>19</sup>. C'est pourquoi il considère détes-

<sup>13</sup> Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, V, Londres, 1897—1902 (rééditée par les soins de J. B. Bury), pp. 220—221.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, VI, pp. 107—108, 372.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, VI, p. 109.

<sup>16</sup> *Op. cit.*, VI, pp. 366, 368—370.

<sup>17</sup> Le Beau, *Historie du Bas-Empire*, XVI, Paris, 1757—1786, pp. 354—355.

<sup>18</sup> *Op. cit.*, XVI, pp. 372, 432.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, XVII, p. 135.

table ce qu'il pense être un complot de moines qui aboutit à l'échec des réformes projetées par Isaac Comnène — réformes dont la mise en œuvre aurait empêché les graves pertes territoriales sous les règnes des empereurs qui se sont succédé jusqu'à Alexis Comnène <sup>20</sup>. Sous l'influence de Le Beau, M. de Burigny reprend à son compte ces idées avec quelques remarques de son propre chef destinées à les souligner. Digne de retenir notre attention est surtout le point de vue étatiste en ce qui concerne les réformes d'Isaac Comnène et la précision, en même temps, du rôle négatif joué par le logothète Nicéphore sous le règne de Michel Ducas <sup>21</sup>. La même démarche caractérise aussi l'ouvrage de J. C. Royou. Retenons pour les allusions aux circonstances de son époque le passage relatif au grand repentir de Michel IV le Paphlagonien, qui « ... offre aux usurpateurs une leçon énergique et terrible. Il est bon que les princes, comme dit Montesquieu, blanchissent d'écume le seul frein qui puisse retenir ceux qui ne craignent pas les lois humaines » <sup>22</sup>.



Essayant de trouver l'explication de certains phénomènes historiques dans l'action des grands groupes humains, la byzantinologie romantique a contribué à l'élargissement sensible de la vision du passé <sup>23</sup>. D'une grande portée a été du reste l'influence du philhellénisme qui n'a pas réussi toujours à imposer une image idéalisante du passé, se heurtant parfois à l'esprit critique des chercheurs. Le plus probant à cet égard est le cas de Jakob Philipp Fallmerayer, surtout dans son ouvrage sur l'histoire de Trébizonde. Intéressantes pour ce qui est de l'apparition des prémises du déclin au XI<sup>e</sup> siècle sont les précisions qu'il donne sur les premières manifestations des forces qui devaient finir par démembrer l'Empire : « Das byzantinische Kaiserthum gehörte seiner Natur nach zu den Reichen des Morgenlandes, in welchen auf herrkom-

<sup>20</sup> *Op. cit.*, XVII, pp 182—183, 211.

<sup>21</sup> M. de Burigny, *Histoire des révolutions de l'Empire de Constantinople*, Paris, 1749—1750, pp. 183—184, 201—202.

<sup>22</sup> J. C. Royou, *Histoire du Bas-Empire depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople en 1453*, III, Paris, 1803, p 103.

<sup>23</sup> V. les études spéciales suivantes pour ce qui est de la byzantinologie romantique : J. v Hammer-Purgstall, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, Pest, 1835, pp XIII—XLII, IX\* XX\* et X, 57—336, 337—388 (en réalité il s'agit d'une incursion dans le développement des études byzantines et de la turcologie jusqu'à son époque); J. Irmscher, *Die Berliner Akademie und die Byzantinistik*, in « Aus der byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik », II, Berlin, 1957, pp. 301—331; H. G Beck, *Die byzantinischen Studien in Deutschland vor Karl Krumbacher*, Festgabe für die Teilnehmer am XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreß, Munich, 1958, pp 66—120; J. Irmscher, *Der Philhellénismus in Preußen als politisches Anliegen*, in « Forschungen und Fortschritte », 11 (1965), pp. 341—344; Dyonisios A. Zakynthinos, *Du romantisme au nationalisme*, in « Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp. 41—47.

mliche Weise der Palast und die Hauptstadt allein in Überflusse schwelgen, während Herabwürdigung und Armuth, Mißhandlung und Plunderung das Loos der Provinzen ist, ohne durch Verschmalzung der gegenseitigen Interesse ein festes Band zu schlingen, ist rohe Gewalt das Mittel, die ungleichartigen Bestandteile der Monarchie zusammen zu halten... ein ähnliches Schicksal traf mehr oder weniger auch das Kaiserthum von Bizanz, vorzughch in Beziehung auf jene Länder des Pontus Euxinus, die das Herzogthum von Trapezund gebildet haben.»<sup>24</sup> C'est ce qui explique le reproche qu'il fera plus tard à E. de Muralt, dans un compte rendu de son ouvrage, de négliger les aspects négatifs de l'histoire byzantine, tel par exemple le despotisme du Palais et de l'Eglise, despotisme qui atteint son paroxysme au XI<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>. Naturellement, comme tout romantique, J. Ph. Fallmerayer voit dans le schisme de 1054 la rupture pleine de conséquences néfastes de Byzance d'avec l'Occident. Remarquons aussi chez lui un penchant à apprécier de manière critique le trop grand développement pris en certains momcns par l'élément monacal dans le monde byzantin<sup>26</sup>. Pour la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il conviendrait de mentionner encore quelques contributions critiques en ce qui concerne les sources relatives au XI<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>.

L'on peut cependant parler du prolongement de la byzantinologie romantique au-delà des limites marquant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, du fait qu'on n'enregistre pas à cette époque aucun renouvellement de la connaissance des faits et nulle ouverture vers des horizons plus larges. La chose devient évidente si l'on prend, par exemple, B. Poujoulat, qui demeure très proche de ses prédécesseurs Le Beau et notamment M. de Burigny et J. C. Royon. Cet auteur est encore sous l'influence des idées propagées par les lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand il affirme à propos des événements du XI<sup>e</sup> siècle que « Le peuple de Constantinople subissait sans murmure le joug de ses princes imbeciles et féroces comme les appela Montesquieu »<sup>28</sup>. Christianisme corrompu, mœurs barbares, tyrannie impériale — voilà de quoi était fait le climat de ce siècle do-

<sup>24</sup> Jakob Philipp Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, Munich, 1827, pp. 16—17

<sup>25</sup> Jakob Philipp Fallmerayer, *Gesammelte Werke, III Kritische Versuche*, Leipzig, 1861, pp 383—384 (Compte rendu de l'ouvrage d'Edouard de Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, St. Pétersbourg, 1856)

<sup>26</sup> Jakob Philipp Fallmerayer, *Haqion-Oros oder der Heilige Berg Athos*, Vienne, 1919 (réédité), pp 44—45

<sup>27</sup> Th. Doehner, *Zur Michael Psellos und Plutarch*, in « Philologus », Göttingen, 1849 (14 Jahrg), pp. 407—410; Roger Wilmans, *Über die Quellen der gesta Roberti Wiscardi des Guillelmi Apuliensis*, in « Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde », X, Hannover, 1851, pp 87—121.

<sup>28</sup> B. Poujoulat, *Histoire de Constantinople*, I, Paris, 1853, p. 313

miné par les personnalités négatives de Constantin Monomaque et de Michel Cerularius<sup>29</sup>. L'intérêt pour le XI<sup>e</sup> siècle byzantin même sous la coupole de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres n'arrive pas cependant à modifier la substance de l'image historique déjà établie<sup>30</sup>. Aussi faut-il souligner plutôt quelques contributions qui, partant du schisme intervenu entre les deux Eglises, énoncent également des jugements de valeur portant sur Byzance en général. C'est le cas, dans une moindre mesure, de l'ouvrage de J. G. Pitzipios<sup>31</sup> et, dans une plus grande mesure, de celui d'A. Pichler. Celui-ci s'oppose à la théorie qui considère comme principale cause de la décadence byzantine le césaro-papisme : « Entschieden irrig und ganz befangen muß die so oft ausgesprochene, noch gegenwärtig zu hohrende Behauptung erklärt werden, die wahre Ursache des Unterganges des byzantinischen Reiches sei der Casaropapismus gewesen. »<sup>32</sup> Cette cause doit être cherchée dans l'institution de l'absolutisme monarchique qui, ne permettant aucune opposition de l'esprit glissa vers un despotisme sans consistance<sup>33</sup> — point de vue adopté dans ses recherches sur le même problème par J. Hergenroether aussi<sup>34</sup>. Soulignons pour cette même époque certaines idées formulées dans les chapitres d'histoire byzantine de l'encyclopédie de Hermann Brockhaus. C'est ainsi que Fr. W. Unger, traitant la question de la décadence byzantine montre que ses causes ne sauraient être cherchées dans les troubles intérieurs ou dans les agressions venues de l'extérieur, mais dans la structure même de l'Etat byzantin : « ... Der Grund davon lag nicht bloß in den inneren Wirren und Thronstreitigkeit und in den äußeren Bedrangnissen... er lag in der fortdauernden Despotie des kaiserlichen Hofes und der Hierarchie eines monchlichen Klerus... Das Volk aber blieb unterdrückt und in Aberglauben versunken. Selbst der Wohlstand desselben wurde durch den Aufwand des Hofes und die mit Soldnerheeren geführten Kriege zerrüttet, und namentlich außerhalb der Hauptstadt des Reiches gereichte das Centralisationsystem zum äußerstem Verderben. »<sup>35</sup> Dans la même collection

<sup>29</sup> *Ibidem*, pp 300–302, 312

<sup>30</sup> A. Miller, *Ambassades de Michel Psellos auprès de l'usurpateur Isaac Comnène*, in « Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres », Nouvelle Serie, III (1867), pp 193–199

<sup>31</sup> J. G. Pitzipios, *L'Eglise Orientale Exposé historique de sa séparation et de sa réunion avec celle de Rome*, Rome, 1855, p 36

<sup>32</sup> A. Pichler, *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen Orient und Occident von den ersten Anfängen bis zur jüngsten Gegenwart*, Munich, 1864–65, p 404.

<sup>33</sup> *Ibidem*, pp 219, 404–405

<sup>34</sup> J. Hergenroether, *Photius, Patriarch von Konstantinopel*, III, Regensburg, 1867–1869, pp 730–789

<sup>35</sup> *Griechenland, geographisch, geschichtlich und kultur-historisch von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, V. Bd herausgegeben von Hermann Brockhaus, Leipzig, 1870 *Christlich-griechische oder byzantinische Kunst*... von Fr. W. Unger, p 6.

K. Hopf, bien qu'il ne touche dans son intéressante contribution qu'en passant aux problèmes du XI<sup>e</sup> siècle, note pourtant le poids remarquable que prend la Grèce à cette époque dans l'ensemble de l'Empire, surtout du point de vue économique<sup>36</sup>. De son côté, E. Oster, dans son ouvrage sur Anne Comnène, commence par une esquisse documentée du XI<sup>e</sup> siècle, cherchant à en dégager les principaux aspects de la déchéance byzantine et parvenant à mettre assez nettement en lumière la situation économique et sociale de l'Empire, le pouvoir impérial et sénatorial, l'Eglise et la Justice, l'armée — tout ce qui, enfin, est à même de rendre visible le revers de cette façade trompeuse de gloire et de puissance, rongée par ce qu'il considérait comme l'action des facteurs d'érosion<sup>37</sup>. Pour ce qui est de l'introduction de L. Fr. Tafel à son ouvrage sur Normands et Comnènes, elle nous apparaît comme ayant une moindre profondeur<sup>38</sup>.

Ang. Fr. Gfrorer a consacré aux problèmes du XI<sup>e</sup> siècle l'un des trois volumes de son ouvrage fort goûté à l'époque. De ce volume se dégage une vision selon laquelle le trait fondamental de cette période réside dans la lutte de l'autorité centrale contre la grande propriété foncière et les premiers signes du processus d'accaparement de l'Etat par les grands potentats. Sans recourir aux sources fondamentales — telles que celles fournies par Michel Attaleiates ou Michel Psellos — Ang. F. Gfrorer énonce pourtant des idées fort intéressantes. Mais celles-ci sont parfois influencées par un subjectivisme quelque peu hostile au monde byzantin. Prenons pour exemple sa position vis-à-vis du schisme, par lequel il explique non seulement la rupture de l'Orient d'avec l'Occident au XI<sup>e</sup> siècle, mais il justifie aussi l'hostilité de l'Occident envers Byzance avec tout ce qui en découle : « Denn nachdem die lateinische Kirche so frevelhaft durch die Platzen beschimpft worden war, stand diesen das recht nicht mehr zu, von uns Abendländern Schonung oder gar Kriegshilfe zu begehren, das Tischttuch zwischen uns und ihnen war zerissen. »<sup>39</sup>. A souligner l'importance qu'il accorde au règne d'Isaac Comnène, dans lequel il voit l'unique chance — du reste ratée — d'enrayer le déclin<sup>40</sup>, dont l'inévitable précipitation doit avoir

<sup>36</sup> *Ibidem*, VI Bd, Leipzig, 1870, *Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit (1821)*, von Prof. Dr C. Hopf, *Erste und Zweite Periode*, pp 140—141, 146

<sup>37</sup> E. Oster, *Anna Comnena*, in « Programm des Gymnasiums Rastatt », 1868—1871, I, 4—7, 21—29

<sup>38</sup> L. Fr. Tafel, *Komnenen und Normannen Beiträge zur Erforschung ihrer Geschichte in verdeutlichten und erläuterten Urkunden des zwölften und dreizehnten Jahrhunderts*, 2<sup>e</sup> ed., Stuttgart, 1870, pp VII—XXV

<sup>39</sup> Aug. Fr. Gfrorer, *Byzantinische Geschichten, Aus seinem Nachlasse herausgegeben, ergänzt und fortgesetzt von Dr J. B. Weiss*, III, Graz, 1872—1877, p 559

<sup>40</sup> *Ibidem*, pp 640—650

eu lieu, selon lui, du temps de Constantin Ducas, sous le règne duquel les fondements de l'Empire se sont affaiblis à tel point qu'il n'en garda plus que la simple apparence d'Etat : « Das Ding, uber welches Ducas angeblich als Kaiser herrschte, war keine Stadt mehr, sondern eine Bettelwirtschaft; vor allen fehlten die Mittel, um das, was für ein Reich, wie das byzantinische das dringendste Bedürfniss war, ein wohlgeubtes und starkes Heer zu erhalten, im dem Mark des Landes bestand sich in Besitze von Dieben. »<sup>41</sup>

Dans les chapitres qu'il consacre à Byzance dans son ouvrage de longue haleine, G. Finlay, tout comme Edward Gibbon, distingue deux étapes du XI<sup>e</sup> siècle, mais à la différence de son compatriote, pour lui seulement la seconde est marquée par une véritable décadence. C'est pourquoi son troisième volume est entièrement délimité par l'an 1057 à son début et 1204 à sa fin. Le sens de cette délimitation réside dans le fait que les événements qui au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle ont contribué à achever l'existence de Byzance en tant qu'Empire découlent en réalité de ceux qui caractérisent la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, et tout d'abord l'échec d'Isaac Comnène<sup>42</sup>. Mais il n'est pas absolument dénué d'intérêt de noter que G. Finlay explique le début de la décadence byzantine également par la persistance de l'esclavage et du commerce d'esclaves au XI<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Il parle même du déclin général de la civilisation byzantine mise en branle par les progrès de la ruine économique, ruine rendue évidente entre autres par la diminution considérable de la population comme une conséquence de la croissante insécurité de la vie<sup>44</sup>. A tout cela, il ajoute la déchéance de l'enseignement, la subordination de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, le pouvoir plus grand des hauts dignitaires du palais que celui des fonctionnaires de l'Etat<sup>45</sup>. Il estime surtout qu'un rôle des plus néfastes fut celui du schisme qui depuis 1054 freina le développement des relations du monde occidental avec le monde byzantin, au grand préjudice de ce dernier, étant donné qu'il ne progressait plus car : « The separation of the Church proved, consequently, more injurious to the Greeks, in their stationary conditions of society, than to the western Christians, who were eagerly pressing forward in many paths of social improvement. »<sup>46</sup> A retenir aussi la théorie de G. Finlay concernant l'apparition en cette période

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 651

<sup>42</sup> George Finlay, *A History of Greece from its Conquest by the Romans to the present Time* (B. C. 146 to A. D. 1864), II. New edition, Oxford, 1877, pp. 433-456, III, pp. 7-8

<sup>43</sup> *Ibidem*, II, pp. 434-435, III, pp. 277-278

<sup>44</sup> *Ibidem*, III, pp. 6-7.

<sup>45</sup> *Ibidem*, III, p. 5

<sup>46</sup> *Ibidem*, II, p. 446. idées concernant le même problème dans II, p. 445, III, pp. 1-7, 279-280.

d'une « classe moyenne », puissante sous le rapport économique mais dénuée d'influence politique, qui aurait pu sauver Byzance si la structure générale de l'Etat ne l'avait empêchée de participer activement et avec efficacité à la vie publique. Selon lui, une telle classe était la seule à pouvoir assurer dans l'occurrence l'unité nécessaire, accomplissant la fusion de différents peuples d'origines diverses <sup>47</sup>.



Avec l'introduction du positivisme dans les études byzantines, l'histoire de Byzance cesse d'être une succession d'événements, d'actions entreprises par de grands groupements humains, des personnalités marquantes. Partant de la nécessité d'étudier une réalité vivante et dynamique, elle commence à s'enrichir en gagnant d'autres registres, à peu près négligés jusqu'alors. Son attention s'attache maintenant aux problèmes économiques et sociaux, elle porte sur les institutions, sur les différentes formes de la culture, littéraire et artistique, etc. Tout autant d'étapes qui marquent le passage conduisant, au début de notre siècle, à la byzantinologie scientifique proprement dite <sup>48</sup>. Soulignons dès l'abord les contributions de Ferdinand Hirsch et d'Alfred Rambaud. L'un s'engage dans la voie des premières recherches vraiment scientifiques concernant l'histoire de la littérature byzantine, où une place importante est réservée aux écrits fondamentaux du XI<sup>e</sup> siècle <sup>49</sup>. L'autre, avec une remarquable puissance d'évocation, brosse un véritable portrait du XI<sup>e</sup> siècle, dans son essai sur la vie et l'œuvre de Michel Psellos. Faisant attention à ne pas exagérer dans un sens ou dans l'autre les aspects négatifs et les côtés positifs de cette période, il la définit ainsi : « ... Et cependant, même dans cette triste époque, nous retrouvons l'Empire d'Orient fidèle à sa double mission, maintenant dans l'Orient troublé une ombre de l'ancienne paix romaine, assurant la perpétuité de la civilisation hellénique. » <sup>50</sup> Et du reste, le principal sens du XI<sup>e</sup> siècle sous le rapport culturel lui semble être cette rencontre de plus en plus proche de l'hellénisme antique <sup>51</sup>.

<sup>47</sup> *Ibidem.* II, pp. 457—458, III, p. 276

<sup>48</sup> Pour l'étude du développement des études byzantines à la fin du siècle dernier et au commencement de notre siècle, voir les principales références d'ordre général mentionnées par nous au début. Voir encore Dimitri Obolenski, *Modern Russian attitudes to Byzantium*, in « *Jahrbuch der byzantinischen österreichischen Gesellschaft* », XV (1966), pp. 61—72, Johannes Irmscher, *Zum Byzanzbild der deutschen Historiographie des 18 und 19. Jahrhunderts*, in « *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* », XV (1966), Herbert Hunger, *Byzanz im europäischen Geschichtsdenken des 20. Jahrhunderts*, in « *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* », XV (1966), pp. 49—60.

<sup>49</sup> Ferdinand Hirsch, *Byzantinische Studien*, Leipzig, 1876, pp. 356—357, 365 sq., 374—376.

<sup>50</sup> Alfred Rambaud, *Michel Psellos* (paru d'abord dans la « *Revue Historique* » 1877), publié de nouveau dans *Etudes sur l'histoire byzantine*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1922, pp. 111—171.

<sup>51</sup> *Ibidem.* p. 114.

D'une portée particulière pour la tendance d'approfondir les recherches concernant le XI<sup>e</sup> siècle est l'apport de V. Vassilievsky, à commencer même par son étude sur les relations entre Byzantins et Petchenègues. Considérant le XI<sup>e</sup> siècle comme une période décadente, il affirme à ce sujet : «... Как уже не раз бывало в византийской истории, за эпохой могущества и блеска последовало с удивительною быстротою самое глубокое падение», toute une suite d'erreurs grossières ayant été commises par les chefs byzantins qui ont succédé au Bulgaroctone<sup>52</sup>. Reprenant une idée devenue traditionnelle et considérant comme l'une des causes de la décadence la politique de Constantin Monomaque, il ajoute à celle-ci également (la comptant même parmi les principales causes) la conquête de la Bulgarie, qui, une fois disparue avec sa fonction de barrière-tampon, laissa l'Empire directement soumis à la pression exercée sur le Danube par les nouveaux barbares<sup>53</sup>; et partant, il développe sa théorie selon laquelle ce n'est pas la situation de l'Asie qui déclencha la première croisade, mais bien celle de l'Europe<sup>54</sup>. L'importance qu'il accorde aux réformes d'Isaac Comnène fait également partie des idées devenues traditionnelles. Un autre fait important est que V. Vassilievsky, dans la même étude, entend lier dans une vision unitaire la situation intérieure et extérieure de l'Empire, en expliquant les pertes territoriales par les soulèvements populaires et la diffusion du bogomilisme, qui tiraient leurs sources des changements intérieurs propres à cette époque<sup>55</sup>. Il devait reprendre la question, l'approfondissant par de riches références au XI<sup>e</sup> siècle dans ses matériaux sur l'histoire interne de Byzance, où il souligne le grand développement de l'aristocratie foncière, qui en ce siècle commence à gagner des privilèges aptes à renforcer ses tendances d'autonomie — ce qui fait que toute période peut être considérée comme une « глухой период »<sup>56</sup>. En même temps, ils se distinguent des autres historiens en rattachant les débuts de la féodalité byzantine des commencements de la décadence, qu'il fait coïncider avec l'asservissement en masse des paysans libres : «... то что уже будет действительный зародыш феодального порядка, хотя далеко не был его система »<sup>57</sup>.

Sous l'influence des conceptions de V. Vassilievsky, A. Lipovski, dans ses recherches sur l'évolution des rapports bulgare-byzantins s'arrêtant

<sup>52</sup> V. Vassilievsky, *Византия и печенегы*, in « Журн. Мин. нар просв », CLXIV (novembre 1872), p 177

<sup>53</sup> *Ibidem*, pp 117 119.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p 122

<sup>55</sup> *Ibidem*, pp 136, 141—145, 149 sq

<sup>56</sup> V. Vassilievsky, *Материалы к внутренней истории византийского государства* in « Журн Мин нар просв. », ССII (1879), p. 386.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p 415.

à l'année 1018, s'occupe seulement en passant de la situation du début du siècle<sup>58</sup>. Mais d'une grande importance doit être considéré l'ouvrage de N. G. Skabalanovitch, qui étudie la position de l'Etat et de l'Eglise au XI<sup>e</sup> siècle. Il nous a laissé une monographie aussi documentée que systématique à cet égard, dont l'utilité s'avère encore actuelle. Malheureusement, malgré l'abondance du matériel suscité par l'exploration minutieuse des sources — minutie jamais réalisée jusqu'alors — on sent l'absence d'une vision historique permettant de dégager l'image de cette période. C'est ce qui explique peut-être la faible diffusion et le manque de notoriété de cet ouvrage. Mais en général, de ses pages se détache la situation de l'Empire aussi difficile à l'intérieur qu'à l'extérieur en raison de changements qui par la suite devaient se développer sans cesse<sup>59</sup>.

Avec le renouvellement scientifique de la recherche l'on voit aussi la byzantinologie allemande aborder les problèmes du XI<sup>e</sup> siècle. Un apport très important à cet égard est celui de W. Fischer, notamment dans ses travaux consacrés spécialement au XI<sup>e</sup> siècle. S'occupant de certaines questions de la vie spirituelle et discutant quelques textes de cette période, W. Fischer arrive à ressusciter de la sorte l'atmosphère de l'époque, avec ses traits caractéristiques et l'explication de ses tendances. Il s'est surtout consacré à l'étude de la diffusion des connaissances juridiques au XI<sup>e</sup> siècle, estimant que la décadence de l'Etat byzantin est directement liée à la décadence de la science du droit : « Mit dem Verfall der Rechtspflege tritt unfehlbar der Verfall des Staates selbst ein, der neben sittlichen besonders auf rechtlichen Prinzipien beruht »<sup>60</sup>. De là l'importance qu'il attribue au grand lettré du XI<sup>e</sup> siècle Jean Xiphilinos, personnalité qu'il considère non seulement comme le restaurateur du droit mais aussi comme celui qui par ce moyen a tenté d'enrayer la décadence byzantine<sup>61</sup>. Tout aussi intéressantes sont ses idées quant aux tendances sociales de l'époque : il se demande quelles sont en réalité les forces qui agissent derrière les partis en lutte. Et à ce propos, sous l'influence probable de G. Finlay, il reprend à son tour la question du rôle et de la destinée historique de cette « classe moyenne » byzantine, soulignant d'une part son éviction de tout rôle politique par l'aristocratie

<sup>58</sup> A. Липовски, *Из истории греко-болгарской барьбы в X—XI веках*, in « Журни Милн нар пров », CCLXXVIII (1891), pp 120—141.

<sup>59</sup> N. Skabalanovic, *Византийское государство и церковь в XI в.*, St. Pétersbourg, 1884, pp 235—236, 246—249, 264—266, 310 sq.

<sup>60</sup> William Fischer, *Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts*, in « Programm der Gymnasial- und Realschul-Anstalt zu Plauen », 1883, p 12.

<sup>61</sup> *Ibidem*, pp 14—26, 44—49.

et d'autre part l'apparition d'un « prolétariat », qui lui aussi n'était pas destiné à un rôle historique particulier <sup>62</sup>. Pour approfondir ses connaissances sur le XI<sup>e</sup> siècle, W. Fischer devait étudier certains textes comme les *Tractatus de Peculis*, *Tractatus de Privilegiis Creditorum*, ainsi que *Peira*; il les attribue tous au XI<sup>e</sup> siècle <sup>63</sup>. Un peu plus tard, le même auteur note dans ses études portant sur l'histoire littéraire du XI<sup>e</sup> siècle le caractère officiel de l'historiographie byzantine, qui pour cette raison doit être soumise à un rigoureux examen critique, afin d'établir la véracité des renseignements qu'elle fournit <sup>64</sup>.

G. Hertzberg, dans une intéressante synthèse d'histoire byzantine, mettait en lumière en tant que facteurs du commencement de la décadence byzantine l'affaiblissement de la centralisation d'Etat, la désagrégation bureaucratique, les tendances centrifuges de l'armée et la déchéance de l'activité diplomatique <sup>65</sup>. Il usait fréquemment du concept de « féodalisme », dont il datait les débuts au XI<sup>e</sup> siècle, le considérant comme l'un des facteurs fondamentaux du déclin <sup>66</sup>. C'est à ce moment décisif que, avec les croisades, commencent à prédominer comme forces « . . . die neue Aristokratie, namentlich seit sie unmittelbar mit dem Feudalismus des Abendlandes in Berührung kam, immer erfolgreicher mit der Absolutistischen Centralgewalth rivalisierte. Der Absolutismus selbst, der immer wieder zu der Praxis der basilianischen Epoche zurückgriff, hatte semerserts wesentlich an nachhaltiger Kraft verloren » <sup>67</sup>. D'autre part, sans avoir une vision historique nettement précisée, S. Rockl a contribué lui aussi par ses études à établir sur des fondements plus critiques l'examen des sources du XI<sup>e</sup> siècle <sup>68</sup>. Un autre ouvrage qui, sans s'occuper directement de l'histoire byzantine, offre néanmoins bien des contingences avec celle-ci, est le célèbre travail de W. Heyd qui a mis en lumière les prémisses de la décadence de Byzance au XI<sup>e</sup> siècle du point de vue du trafic commercial, que les Byzantins ont laissé s'échapper de leur main. Voici ce qu'il affirme à cet égard : « En général les Grecs ne faisaient pas beaucoup d'efforts pour répandre dans leurs pays voisins les produits indigènes et asiatiques amassés dans leurs magasins. Les empereurs cherchaient à éblouir les princes étrangers, par la munificence, par leurs cadeaux

<sup>62</sup> *Ibidem*, pp 20, 32

<sup>63</sup> *Ibidem*, pp 54-56

<sup>64</sup> William Fischer, *Beitrag zu historischen Kritik des Leo Diakonos und Michael Psellos*, in « Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung », 7 (1886), pp. 374-377

<sup>65</sup> G. F. Hertzberg, *Geschichte der Byzantiner und des osmanischen Reiches* . . . dans la collection « Allgemeine Geschichte und Einzeldarstellungen », herausgegeben von Wilhelm Oncken, II Hauptabteilung, VII Teil, Berlin, 1883, pp 17-34

<sup>66</sup> *Ibidem*, pp 16-17

<sup>67</sup> *Ibidem*, pp 241-242, v aussi p 243

<sup>68</sup> S. Rockl, *Studien zu byzantinischen Geschichtsschreibern*, in « Blätter für das bayerische Gymnasialwesen », 20 (1884), pp 277-282, 21, (1885), pp 4-19

d'objets exotiques ; ils aimaient à faire étalage de marchandises précieuses qui affluaient à Constantinople, mais ils ne comprenaient pas l'avantage d'une large politique commerciale qui eût facilité à d'autres nations l'accès de ces magnificences. Quant à leurs sujets, tous leurs efforts se bornaient à se procurer les objets nécessaires à leur bien-être et cela leur suffisait ; ils laissaient volontiers aux étrangers les difficultés et les risques inhérents aux longs voyages d'affaires »<sup>69</sup>.

D'un grand écho à son heure, pour ce qui est de l'étude du XI<sup>e</sup> siècle, a été l'ouvrage de C. Neumann sur la situation internationale de Byzance avant les Croisades. L'auteur témoignait dans cet ouvrage d'une capacité particulière à dégager les traits spécifiques de cette période. S'opposant à la conception qui prétend que le processus de décadence commencé après le règne de Basile II s'est développé selon une ligne droite ininterrompue, il souligne tout au contraire le caractère sinueux de sa démarche<sup>70</sup>. Mais, pour le développement des idées antérieurement formulées par V. I. Vassilievsky, il était important de centrer la cause de la décadence sur le caractère des modifications intervenues dans la structure sociale-économique et en tout premier lieu dans la situation agraire du pays. Voici ses propres mots à ce sujet : « Eigentlich erhalten erst durch die Einsicht in diesen wirtschaftlichen Kampf die Tatsachen der politischen Geschichte, die man in allen Büchern liest, die rechte Beleuchtung. Auf den Sieg des Großgrundbesitzes gehen im Grund alle inner politischen Erschütterungen dieser Zeiten zurück »<sup>71</sup>. Il use couramment du concept de « partis politiques » qu'il accuse d'avoir paralysé l'Etat par leurs conflits continuels<sup>72</sup>. Quant aux graves pertes territoriales subies de la part des Normands et des Turcs Seldjoucides, il les considérait déterminées non tant par l'intensité de la conquête que par les changements intérieurs de l'Empire à cette époque<sup>73</sup>. Au fond, tout n'était selon lui qu'un nouvel épisode du processus de morcellement des grands empires et qui marquait d'autant plus la distance séparant le Moyen Age de l'Antiquité : « Es ist ein neuer Akt im Kampf zwischen Altertum und Mittelalter, dass es der Völkerwanderung wieder einmal gelang, ein Stück Orbis anzuerbeiben und der Kleinstaaterei zu Überliefern. »<sup>74</sup>. Retenons aussi sa remarque que les hommes du XI<sup>e</sup> siècle étaient conscients du commencement de décadence de leur univers<sup>75</sup>. L'importance de cet ouvrage a été ensuite

<sup>69</sup> W Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, Edition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur, Leipzig, 1885, pp 55—56

<sup>70</sup> Carl Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*, Leipzig, 1894, p IX

<sup>71</sup> *Ibidem*, p 61

<sup>72</sup> *Ibidem*, p 73

<sup>73</sup> *Ibidem*, p 119

<sup>74</sup> *Ibidem*, p 96

<sup>75</sup> *Ibidem*, p 120

soulignée par Charles Diehl, qui adoptant la conception de Carl Neumann disait dans sa préface à la traduction française : « Malgré les apparences de la toute puissance impériale, le progrès des idées de légitimité, l'attachement à la dynastie de Macédoine, de sérieux dangers menaçaient au XI<sup>e</sup> siècle l'autorité des basileis. Par le développement croissant de la grande propriété, comme par le prestige des succès militaires, l'aristocratie féodale d'Asie avait conquis dans l'Etat une situation plus considérable encore »<sup>76</sup>. Quelques-unes de ces idées avaient été formulées du reste par Carl Neumann dans un ouvrage antérieur à caractère historiographique<sup>77</sup>.

En même temps que la parution du premier ouvrage de Neumann, J. Seger parlait, lui aussi, dans un écrit à caractère historiographique de « l'esprit de parti » des historiens de ce siècle et du fait que leurs ouvrages n'étaient que des « écrits de parti » et qu'ils n'offraient donc une certaine valeur que pour l'histoire des idées politiques et non pour celle des événements proprement dits<sup>78</sup>. F. Gregorovius, dans sa fameuse monographie historique de la ville d'Athènes au Moyen Age, attirait l'attention, ainsi que l'avaient déjà fait quelques-uns de ses devanciers, sur l'importance prise par la Grèce dans la vision des Byzantins contemporains<sup>79</sup>. Br. Rhodius, dans une monographie sur Michel Psellos, à la lumière de ses écrits, s'attachait surtout à rendre évidents les traits spécifiques des Byzantins de ce temps, montrant que c'est bien alors qu'a eu lieu la cristallisation définitive de ce qu'on appelle généralement « byzantinisme »<sup>80</sup>. H. Madler s'est arrêté de préférence aux années 1056—1059, les considérant décisives pour l'histoire intérieure de cette époque, la politique de Théodora, de Michel le Vieux et d'Isaac Comnène — selon lui — ne faisant qu'un seul ensemble<sup>81</sup>. L'on peut considérer que l'apport de la byzantinologie allemande du XIX<sup>e</sup> siècle à l'étude de ce problème s'achève avec la synthèse de H. Gelzer, qui de son côté définit la période comprise entre 1026 et 1081 comme celle de décadence de l'Empire. Reprenant à son compte des idées récentes, il impose de manière définitive l'image

<sup>76</sup> Carl Neumann. *La situation mondiale de l'Empire byzantin avant les Croisades*, Paris, 1905, Préface de Ch. Diehl, p. 4

<sup>77</sup> Carl Neumann, *Griechische Geschichtsschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*. Leipzig, 1888, p. 20.

<sup>78</sup> J. Seger, *Byzantinische Historiker des zehnten und elften Jahrhunderts I Nicephorus Bryennius*. Munich, 1888, p. 58

<sup>79</sup> F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889, pp. 174—175, 177

<sup>80</sup> Bruno Rhodius, *Beiträge zur Lebensgeschichte und zu den Briefen des Psellos*, in « Programm des Königl. Gymnasiums zu Plauen », 1892, pp. 13 sq.

<sup>81</sup> Heinrich Madler, *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos. Ein Stück byzantinischer Kaisergeschichte*, in « Programm des Königl. Gymnasiums zu Plauen », 1894, pp. 13—51.

politique d'un XI<sup>e</sup> siècle byzantin en tant que lutte incessante entre deux partis — sénatorial et militaire — pour le maintien ou l'éviction du régime « bureaucratique » qui a dominé la plus grande partie de cette époque <sup>82</sup>.

Dans quelques essais groupés ensemble, D. Bikelas condamne l'influence encore sensible des détracteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle de Byzance, sans pouvoir nier entièrement la crise du XI<sup>e</sup> siècle <sup>83</sup>. En quelque sorte différente des opinions généralement acceptées sur le XI<sup>e</sup> siècle par les byzantinistes européens est celle de K. Paparrégopoulos. Tout en partageant la conception de la majorité des chercheurs en ce qui concerne le caractère des règnes d'Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène et Michel Ducas, il formule la théorie selon laquelle à l'époque brillante de la dynastie macédonienne le pouvoir était encore entre les mains de l'aristocratie militaire, pour ne passer qu'avec l'extinction de cette dynastie entre celles des gens de lettres complètement inaptes à diriger les affaires militaires et politiques <sup>84</sup>. C'est pourquoi les prémisses de la dissolution doivent être cherchées dès avant le XI<sup>e</sup> siècle, à l'époque même de la dynastie macédonienne, qui ne pouvait empêcher ni son apparition ni son développement. Et de ce fait il proclame sans détour le XI<sup>e</sup> siècle comme la période qui a vu le commencement inéluctable de la décadence du monde byzantin : Οὐδεν ἤττον δὲ ἀξιοσημείωτοι εἶναι καὶ οἱ ὕλικοι καὶ ἡθικοὶ ποροὶ τοῦ ἔθνους, δι' ὧν ἠδυνήθη ἡ δυναστεία ἐκείνη νὰ διαπράξῃ ὅσα διέπραξε διότι τελευταῖον, αἷ τὸ ἔθνος τοῦτο δὲν ἐπράξῃ τὸ καὶ δὲν ἐίργαζετο καὶ δὲν ἐμάχετο μεχρὶ τινὸς οὐδεμίας τέχνης ἤτο ἱκανῆ νὰ διασώθῃ ἐπὶ τοσοῦτο τῆν ἀνεξαρτησίαν του <sup>85</sup>.

Il n'est pas surprenant que pour Paparrégopoulos le schisme des deux Eglises en 1054 loin de marquer une date fatidique ait joué, tout au contraire, un rôle positif pour la conservation de l'entité nationale grecque contre les tendances occidentales d'aliénation <sup>86</sup>.

Les problèmes du XI<sup>e</sup> siècle byzantin ont également attiré l'attention de J. B. Bury au début de son activité. Pour lui comme pour quelques-uns de ses prédécesseurs d'une importance décisive est l'an 1057, date de l'avènement d'Isaac Comnène <sup>87</sup>. Dans une synthèse d'histoire byzantine pour le grand public, C. W. Oman s'arrête à certains moments

<sup>82</sup> Heinrich Gelzer, *Abriß der byzantinischen Kaisergeschichte*, in Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, II<sup>e</sup> éd., Munich, 1897. Significatif le titre du chapitre consacré au XI<sup>e</sup> siècle « Der Verfall des Reiches », pp. 998—1 014.

<sup>83</sup> D. Bikelas, *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*, Paris, 1893, pp. 27, 38—42.

<sup>84</sup> K. Paparrégopoulos, *Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους*, IV, Athènes, 1860—1903, pp. 2, 8—11.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 308.

<sup>86</sup> *Ibidem*, pp. 288—290.

<sup>87</sup> J. B. Bury, *Roman Emperors from Basil II to Isaac Komnenos*, in « English Historical Review », IV (1889), pp. 41—64, 251—285.

qui marquent les grands désastres du XI<sup>e</sup> siècle et qu'il estime comparables seulement à ceux du temps de l'empereur Héraclius<sup>88</sup>. L'étude de cette période conduit F. Cumont à certaines appréciations dénuées du reste de toute originalité<sup>89</sup>. Mais il convient de mentionner ici quelques ouvrages qui ne parlent qu'en passant du XI<sup>e</sup> siècle byzantin, leur principal objet étant le schisme des deux Eglises. L. Duchesne s'oppose par exemple à l'idée que le schisme fut le résultat des menées de certaines personnalités de l'époque ; il le considère comme l'aboutissement d'un processus historique de séparation ininterrompue, une puissante tendance poussant l'Eglise orientale vers l'autonomie et cela depuis les temps les plus reculés<sup>90</sup>. Tout au contraire, L. Bréhier considérait comme son moteur la personnalité de Michel Cerularius, mais dans un contexte historique non détaché des problèmes de l'époque. Il dénommait la théorie et l'action politique de celui-ci « Le grand dessein de Michel Cerularius », qui se proposait d'assurer à l'Etat la solidité dont il avait alors besoin par l'union du pouvoir impérial et patriarcal dans une seule personne. Partant de ce cas concret fourni par l'histoire byzantine, L. Bréhier exprime son idée en ce qui concerne le rôle de certains moments de l'histoire : « L'histoire n'est pas, en effet, un tissu d'événements dont l'enchaînement serait fatal et rigoureux. Bien des germes existent dans les sociétés humaines comme dans la nature, bien des forces s'y contrarient mutuellement ; pour qu'un de ces germes puisse éclore, pour qu'une de ces forces soit victorieuse, il leur faut un milieu favorable, un accident arrivé à propos, sans lesquels ils demeurent ensevelis pour l'éternité dans les profondeurs du possible et du néant. En un mot, malgré tous ces antécédents, le schisme oriental du XI<sup>e</sup> siècle n'était pas fatal : il n'était pas nécessaire du tout qu'il se produisît . . . Ce revirement si brusque fut dû à l'influence d'un seul homme, à celle du patriarche Michel Cerularius. »<sup>91</sup>. Ce même auteur étudia aussi d'autres aspects de la vie publique et culturelle byzantine du XI<sup>e</sup> siècle<sup>92</sup>.



Il y a encore à mentionner quelques contributions de la première décennie de notre siècle, antérieures à la parution des grandes synthèses d'histoire byzantine qui devaient cristalliser dans une image d'ensemble les fruits des recherches précédentes concernant Byzance en général et dans ce cadre l'histoire du XI<sup>e</sup> siècle. F. Chalandon considérait le XI<sup>e</sup> siècle comme le prologue du règne d'Alexis Comnène, car celui-ci a entravé le

<sup>88</sup> C. W. Oman, *The Byzantine Empire*, Londres, 1892, pp 245 sq., 249—250, 257.

<sup>89</sup> F. Cumont, *Anecdota Bruzellensia Chroniques byzantines du manuscrit 11 376*, Gand, 1894, pp 13 sq.

<sup>90</sup> L. Duchesne, *Eglises Séparées*, Paris, 1896, p 223.

<sup>91</sup> L. Bréhier, *Le schisme oriental du XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1899, p. 306.

<sup>92</sup> L. Bréhier, *L'enseignement supérieur à Constantinople dans la dernière moitié du XI<sup>e</sup> siècle*, in *Revue Internationale de l'Enseignement*, XXXVIII (1899), pp. 97—112

développement des éléments destructifs surgis pendant les décennies qui ont précédé l'année 1081 : « Nous apercevons, dans les éléments divers dont est formé l'Empire, "le germe des morcellements et des confédérations futures". Ce germe, qui a grandi durant tout le XI<sup>e</sup> siècle, semblait devoir amener la désagrégation prochaine de l'Empire ; mais le développement va en être arrêté, grâce à la vigueur qu'Alexis Comnène apportera dans le gouvernement »<sup>93</sup>. Dans une série de recherches, K. Roth s'est occupé des problèmes du XI<sup>e</sup> siècle considérés à travers les lettres de Théophylacte d'Ohrïde ; reprenant une idée traditionnelle, il souligne à son tour l'esprit de parti manifeste dans les écrits de ce temps<sup>94</sup>. Il reprend à son compte la vision historique de ses prédécesseurs dans son essai de synthèse, surtout en ce qui concerne les différents règnes des empereurs ; il est intéressant de noter, cependant, l'importance que cet auteur accorde aux insurrections de la Péninsule balkanique, qu'il explique par l'introduction forcée de la part des Byzantins chez les peuples subjugués d'une économie monétaire d'échange à la place de leur économie naturelle<sup>95</sup>. Quant à Th. Lindner, dans son ouvrage où Byzance constitue un chapitre de l'histoire universelle, il estime que le phénomène essentiel de l'époque est le développement de la grande propriété foncière, doublé par l'infiltration, dans les villes, d'une nouvelle aristocratie, constituant au-dessus de la société rurale et citadine une classe unique et puissante, celle des archontes des campagnes et des villes<sup>96</sup>. En même temps, K. Dietrich essaie dans ses études, sans du reste parvenir à une réponse satisfaisante, de poser la question de la possibilité historique, pour une période de décadence politique et militaire, de ne pas subir tout à la fois des tendances visibles de déclin culturel<sup>97</sup>.



Nous venons d'essayer ici l'esquisse de l'évolution d'une image réfléchissant les problèmes d'histoire byzantine depuis l'apparition de cette discipline au XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'au seuil du XX<sup>e</sup> siècle. La littérature du sujet étant immense, nos renseignements sont forcément lacunaires. Cependant, de même que dans la biologie l'évolution d'un individu rend l'image de l'évolution générale de l'espèce, nous espérons avoir abouti, grâce à l'image d'un seul problème, à suggérer l'image d'ensemble de l'évolution des études byzantines. C'est l'ébauche modeste d'un chapitre de l'histoire de la problématique des études byzantines

<sup>93</sup> F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène (1081—1118)*, Paris, 1900, p. 20.

<sup>94</sup> K. Roth, *Studien zu den Briefen des Theophylaktos Eulgaricus*, im « Programm des Gymnasiums Ludwigshafen », 1900, p. 3.

<sup>95</sup> K. Roth, *Geschichte des Byzantinischen Reiches*, Leipzig, 1904, p. 69

<sup>96</sup> Th. Lindner, *Weltgeschichte seit der Völkerwanderung*, II, Stuttgart-Erlan, 1902, pp. 166—168

<sup>97</sup> K. Dietrich, *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur*, Leipzig, 1902, pp. 29—37, *Byzantinische Charakterkopfe*, Leipzig, 1909, p. 79.

## RECHERCHES DE FOLKLORE COMPARÉ SUD-EST EUROPÉEN EN ROUMANIE (XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)

ADRIAN FOCHI

Bien que le folklore comparé occupe une position des plus en vue dans la recherche folklorique roumaine, formant l'un de ses chapitres aussi spectaculaires que suggestifs, il n'a pas réussi toutefois jusqu'à présent à attirer l'attention des chercheurs en tant que problème indépendant, avec une histoire, une théorie, une méthodologie lui appartenant en propre. C'est pourquoi l'ouvrage de synthèse qui, tout en dégagant les traits particuliers de cette activité, puisse l'intégrer dans le folklore européen et, parcourant ses étapes successives, la mettre en valeur suivant les impératifs actuels de la science, se fait encore attendre.

En Roumanie, la tradition des recherches comparées remonte au XVII<sup>e</sup> siècle. Les chroniqueurs moldaves, les historiens de la fin du XVII<sup>e</sup> et du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, les représentants de l'École transylvaine du XVIII<sup>e</sup> siècle ont laissé de nombreuses et importantes notes comparatives, dont le contenu ethnographique et folklorique avait pour but de souligner l'origine latine de leur peuple. Avec le temps et par suite des circonstances particulières de l'époque, ces notes sont devenues une arme puissante dans la lutte menée par le peuple roumain pour s'imposer en tant que nation. La tendance de découvrir des traces classiques latines dans notre culture populaire a été longtemps dominante au XIX<sup>e</sup> siècle dans la pensée folklorique roumaine, ce qui donna lieu, tout comme dans l'historiographie et la linguistique, à des généralisations hâtives, à des exagérations regrettables.

Cette tendance a été combattue dans une grande mesure par la découverte que fit Vasile Alecsandri vers le milieu du siècle dernier de l'œuvre poétique populaire. L'édition des ballades populaires roumaines commencée en 1849, celle des noëls en 1859, des contes en 1860, des proverbes et dits en 1879, qui se sont poursuivies des années durant jusqu'à

ce que tous les genres et formes possibles de folklore fussent pratiquement épuisés, conduisirent peu à peu à l'éveil de l'esprit critique. C'est alors que la recherche folklorique s'orienta vers l'espace sud-est européen, ce qui fut à l'époque la réaction légitime contre le penchant par trop accusé que nous venons de mentionner, plaçant la question du folklore roumain dans son contexte naturel historique et géographique. Le point de vue sud-est européen s'impose donc dans la recherche folklorique de l'époque comme un tournant riche en conséquences pour le développement de cette discipline, un pas décisif marqué au début de la septième décennie du siècle dernier dans la voie du progrès scientifique.

Dès lors et pour plus d'un siècle, les folkloristes roumains s'adonnèrent à la tâche d'expliquer le contenu, la forme et la fonction de la culture populaire roumaine par rapport à la culture populaire des peuples voisins — ceux notamment de la péninsule balkanique. Le fruit de cette activité, constituant une contribution réelle à la théorie et à la méthodologie de notre discipline, a été une série de monographies consacrées surtout à la ballade populaire. Mentionnons à ce sujet le motif des « métamorphoses », celui des « arbres enlacés », de « Lenore », du « sacrifice de l'emmurée » et, récemment, les motifs du « testament du héros », celui de « Doicin le malade » ou du « retour du mari au moment des noces de son épouse ». Quelques savants éminents ont illustré cette recherche : B. P. Hasdeu, Nicolae Iorga, D. Caracostea, L. Şăineanu, M. Gaster, P. Caraman, T. et P. Papahagi, I. Muşlea. Leur liste est longue comme on le voit et il conviendrait d'y ajouter des écrivains et des poètes qui ont eu leur mérite, comme Al. Odobescu ou G. Coşbuc, ainsi que des historiens et archéologues comme Gr. Tocilescu ou encore des philologues comme O. Densusianu et D. Marmeliuc. Une contribution particulièrement intéressante à l'étude ethnographique et folklorique du sud-est européen est celle des linguistes qui ont étudié les dialectes des Roumains habitant la rive droite du Danube : le macédo-, le mégléno- et l'istro-roumain, contribution à laquelle il conviendrait d'ajouter celle de quelques voyageurs improvisés ethnographes.

Parallèlement à l'étude comparée, une riche activité de traduction en langue roumaine s'est développée dans le domaine du folklore balkanique durant toute cette période. Cette activité a eu pour résultat de renseigner les lecteurs de notre pays sur la diffusion de certains motifs folkloriques, les familiarisant de la sorte avec l'idée de « communauté folklorique sud-est européenne ». Ses débuts ont été certes modestes, sans prétention scientifique ; les traductions étaient faites d'après des intermédiaires fournis par les langues de large diffusion mondiale. Cependant, peu à peu, avec l'augmentation des exigences critiques et cette discipline une fois consolidée, on est arrivé à d'admirables versions reproduisant

fidèlement l'original et munies d'amples commentaires comparatistes — par exemple le volume de T. Papahagi avec des parallèles folkloriques gréco-roumains.

Loin d'avoir un caractère isolé ou fortuit, le développement de toutes ces activités s'est intégré dans l'ample contexte des efforts conjugués dans le but d'assurer des assises solides à la théorie et à la méthodologie des études folkloriques en Roumanie. Entre ces deux domaines il y a eu incessamment un échange mutuel d'expérience et de suggestions fécondes. Un autre trait positif de cette activité réside dans le contact étroit qu'elle a maintenu avec la recherche folklorique européenne, ce qui lui a permis de se placer au niveau mondial. Elle ne fut, du reste, jamais à la discrétion des dilettantes : tout au contraire, des spécialistes de haute formation académique l'ont illustrée.

Le double système de références formulé ci-dessus (intégration de la recherche comparée dans le sens particulier du développement folklorique roumain d'une part ; présence continue de celui-ci dans l'horizon général de la science européenne d'autre part) a le mérite de rendre possible la distinction de trois phases successives dans le développement de ces recherches, chacune de ces phases parfaitement délimitée en ce qui concerne la théorie et la méthodologie de spécialité. La première phase tient du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle se caractérise par l'adhésion tour à tour des spécialistes roumains à la théorie migratoire de Benfey, à la théorie mythologique lancée par les épigones des frères Grimm (l'école de Max Muller, par exemple), ou à la théorie anthropologique soit dans sa variante psychologique (Lang, Taylor), soit dans celle sociologique (H. Spencer). Une deuxième phase couvre les quatre premières décennies de notre siècle et son trait caractéristique est la lutte engagée entre l'historisme représenté par Nicolae Iorga et la théorie esthétique dont le champion était D. Caracostea ; cette deuxième phase est celle où les études folkloriques, affranchies de la tutelle exercée par la linguistique ou la philologie, ont obtenu leur autonomie. Enfin, la troisième phase, celle contemporaine, se définit par un essai de valoriser l'expérience positive déjà acquise des études folkloriques roumaines, examinées à la lumière et au niveau actuel de la recherche mondiale dans ce domaine. Une nouvelle théorie fut élaborée durant cette phase et on est en train de mettre à l'épreuve une nouvelle méthodologie de recherche comparée, destinée à lui répondre.

Notre présent article constitue le premier chapitre d'une ample étude ; il est consacré à la première étape de cette voie, longue et difficile, pleine de contradictions, parcourue par les études folkloriques roumaines dans la dernière centaine d'années.



Le mérite d'avoir affirmé pour la première fois dans les études folkloriques roumaines la nécessité d'un point de vue sud-est européen appartient à l'écrivain Al. Odobescu. Son étude de début, intitulée *Cîntecetele poporane în raport cu țara, istoria și datinile românilor* [Les chants populaires par rapport au pays, à l'histoire et aux coutumes des Roumains] et publiée en 1861 dans « *Revista Română* »<sup>1</sup>, comporte l'esquisse fondamentale de sa pensée, son titre même est des plus éloquentes. Comme il appert, l'auteur se propose d'examiner la création artistique de son peuple partant de trois points de vue : géographique, historique et ethnographique, c'est-à-dire se rapportant à la situation du pays sur la carte du monde, en relation avec le développement historique du peuple et compte tenu de la conception populaire en ce qui concerne la vie et le monde. Pour Odobescu, qui s'était approprié entièrement l'heureuse formule de Herder, le chant populaire représentait la « plus authentique voix du peuple », exprimant et transmettant — dans des formes plus vivantes et avec des moyens plus variés que ceux de l'histoire — les souvenirs du passé, ainsi que la marque de la nationalité. Notre écrivain connaissait la dynamique du folklore dans le temps et dans l'espace. Il savait que, loin de représenter tout simplement un vestige culturel, le folklore est en fait un produit « en marche », qui voyage « d'homme à homme et de siècle en siècle », chacun lui ajoutant « un signe de son propre chef, une parole, un vers, un épisode »<sup>2</sup>, à tel point qu'en fin de compte c'est à peine si l'on peut encore distinguer sa forme initiale, cachée sous d'innombrables modifications surajoutées avec le temps. Il savait aussi que le folklore voyage dans l'espace, passant d'un peuple à l'autre ; c'est pourquoi il se propose de parcourir, afin de parfaire ses études, « les pays voisins aussi, avec lesquels la Roumanie a eu des relations d'amitié ou de rivalité, plus ou moins longues et intimes », dans le but de surprendre les échanges culturels qui ont eu lieu entre ces peuples et le peuple roumain au cours des siècles. L'utilisation de la méthode comparatiste lui semble d'autant plus indiquée que la communauté folklorique sud-est européenne s'appuie sur une réelle communauté historique. Tous les peuples de cette partie du monde sont unis par une très vieille et « secrète fraternité », « ils ont vécu de nombreux siècles, partageant à peu près les mêmes gloires et les mêmes besoins, souffrant des mêmes vicissitudes et chantant à l'unisson, chacun sur sa lyre nationale, des chants d'un même genre »<sup>3</sup>. Il convient de retenir que le jeune Odobescu était fort bien renseigné pour l'époque sur le folklore des peuples balkaniques. Ses connaissances portaient

<sup>1</sup> Citation d'après *Opere complete* [Œuvres complètes], vol. II, Bucarest, 1908. pp 1—9.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p 8

<sup>3</sup> *Ibidem*, p 9

sur les principaux recueils de folklore néo-grec (Fauriel, de Marcellus), ainsi que sur ceux des peuples sud-slaves (Karadžić, Dozon) <sup>4</sup>.

La même année (1861), quittant le domaine des généralités théoriques et méthodologiques, Al. Odobescu publiait sa première étude comparative proprement-dite, lui donnant le titre tout aussi suggestif de *Răsunete ale Pindului în Carpați* [Échos des Pindes dans les Carpates] <sup>5</sup>. Se conformant aux mêmes schémas théoriques, il découvre des parallèles sud-est européens dans quelques phénomènes et créations populaires roumains. Pourtant, bien qu'il connût des versions sud-danubiennes contemporaines, il ne prit pas comme point de départ leur étude comparée, leur préférant des prototypes supposés classiques, ce qui devait sans doute affaiblir son argumentation, aboutissant à l'infirmité de ses théories. Caractéristique à cet égard est l'explication qu'il donna à la genèse et à la diffusion de la célèbre ballade *Miorița* <sup>6</sup>.

Avec sa troisième étude, la préface à l'ouvrage de G. Dem. Teodorescu intitulée *Încercări critice asupra unor credințe, datini și moravuri ale poporului român* [Essais critiques sur quelques croyances, coutumes et mœurs du peuple roumain] <sup>7</sup>, Odobescu abandonne cette voie moderne qu'il avait adoptée dans sa jeunesse, en quête de quelques douteux parallèles latins concernant la coutume des *paparude* et de la *sorcova* <sup>8</sup>.

Sa dernière étude, *Biserica de la Curtea de Argeș și legenda Meșterului Manole* [L'église de Curtea de Argeș et la légende de maître Manole] <sup>9</sup>, s'attaque à l'un des thèmes préférés du folklore sud-est européen portant sur le cycle de légendes nouées autour du « sacrifice de l'emmurement ». C'est là du reste la première étude comparée de ce motif. Connaissant les versions roumaines, albanaises, néo-grecques et serbes de cette légende, Odobescu était également au courant de ses versions occidentales. Il estimait plausible l'hypothèse de sa transmission de l'Occident vers l'Orient, par le truchement des Francs, des Teutons et des Normands qui ont également introduit en Orient au moment des Croisades leurs chants et leurs contes chevaleresques <sup>10</sup>. Mais notre écrivain s'abstient d'indiquer la route

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 3—4

<sup>5</sup> *Ibidem*, pp. 10—39.

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 34—35. V. D. Caracostea, *Balada populară română. (Curs universitar)* [La ballade populaire roumaine Cours donné à l'Université], Bucarest, 1933, p. 593 et Adrian Foehn, *Miorița Tipologie, circulație, geneză, texte* [Miorița. Typologie, diffusion, genèse, textes], Bucarest, 1964, p. 130—134

<sup>7</sup> *Opere complete*, vol. II, pp. 178—184.

<sup>8</sup> *Ibidem*, pp. 181, 183—184

<sup>9</sup> *Ibidem*, vol. III, pp. 263—264.

<sup>10</sup> *Ibidem*, pp. 268—269. Pour la théorie occidentale de la poésie épique sud-slave, v. André Vaillant, *Les chants épiques des Slaves du Sud*, dans « Revue bimensuelle des cours et conférences », 33 (1931—1932), p. 435. Chez nous, le représentant de ce courant fut l'historien Nicolae Iorga. V. Adrian Foehn, *Nicolae Iorga și folclorul* [Nicolae Iorga et le folklore], dans « Revista de etnografie și folclor », 11 (1966), p. 457

parcourue par cette légende à l'intérieur de la péninsule balkanique car il n'était pas familier de la méthode des comparaisons thématiques des différentes versions nationales (d'ailleurs, à l'époque, cette méthode n'était pas encore mise au point). Un chanteur de guzla bilingue, très doué, a introduit et localisé chez nous cette légende, apportée de Serbie à une époque où bon nombre d'autres sujets de ballades populaires serbes ont pénétré dans le folklore roumain. Il ne faut pas la rattacher à la construction de l'église de Curtea de Argeș, qui date du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, mais à une date plus récente, c'est-à-dire la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, liée au nom d'un célèbre constructeur d'églises qui s'appelait Manole.

Si l'on faisait maintenant le total des résultats obtenus par Odobescu dans ce domaine, il nous faudrait convenir que ses études n'ont pas réussi à affronter victorieusement l'épreuve du temps, comme ce fut du reste le cas de toutes les recherches similaires contemporaines. En effet, cette sorte de recherches étaient alors encore à leurs débuts : il leur manquait les instruments de travail, la théorie et la méthodologie de cette discipline n'étant pas encore fixées. Mais ce qu' Odobescu a laissé comme un bien définitivement acquis pour la science folklorique roumaine est ce point de vue sud-est européen. Il fut le premier à affirmer que les peuples de cette région ont réalisé, de par leur situation géographique et leur longue cohabitation, une culture commune au point de vue de son contenu et de sa forme. Ce fut toujours lui qui a prouvé qu'on ne saurait comprendre la forme spécifique de la culture d'un peuple de cette contrée sans la rattacher aux autres cultures populaires développées là. S'attachant dans toute son œuvre de folkloriste à mettre en pratique ce principe, même s'il n'a pas eu la main heureuse dans le choix de ses exemples, l'on ne saurait nier que l'idée formulée par lui est demeurée intacte et aucun des chercheurs qui lui ont succédé n'a jamais eu la pensée de la mettre en discussion.

Celui qui devait exploiter cette découverte d'Odobescu, l'élevant au rang de principe fondamental de la recherche folklorique roumaine, fut B. P. Hasdeu. Exceptionnellement doué, celui-ci était favorisé dans ses recherches par la profonde connaissance des langues et des littératures slaves. Multiple et profond, Hasdeu domine de manière incontestable la recherche folklorique roumaine des dernières décennies du siècle passé. Ce fut lui le créateur des premiers jalons scientifiques de l'étude comparée sud-est européenne, déterminant la méthodologie de cette discipline. Sans exposer ses idées dans un système cohérent, Hasdeu les a présentées en différentes occasions et dans des contextes fort variés. Néanmoins, tous ces *membra disjecta* s'organisent dans un véritable système dès que l'on prend la peine de les grouper.

Le premier problème qui se posait à notre savant concernait la définition de la communauté folklorique des peuples sud-est européens. Pour le résoudre, il s'attaque à l'étude de la langue, qu'il considérait comme un élément définitoire pour l'ethnie de chaque peuple. Les diverses stratifications répétées de peuples et de langues, perpétrées des millénaires durant dans cette partie du monde, aboutirent par suite d'interférences structurales et en profondeur à « une seule famille étroitement liée, tel un *συμπόσιον* de frères, cousins et beaux-frères »<sup>11</sup>. L'élément unificateur par excellence était la langue des populations thraces, langue de nos jours disparue mais entrée en proportions plus ou moins grandes dans la composition de celles parlées dans le Sud-Est européen. A cet argument linguistique, Hasdeu ajoute l'argument historique de la cohabitation de tous ces peuples soumis à des conditions identiques ou presque identiques, avec un ennemi commun (l'Empire ottoman) et l'aspiration séculaire d'échapper à son joug. Enfin, un troisième argument est celui des institutions communes à cet ensemble de peuples, nées de la communauté religieuse de cette zone<sup>12</sup>.

Pour ce qui est de la genèse et la diffusion des œuvres folkloriques, Hasdeu, sans se montrer le partisan sectaire d'une idée, fait preuve d'une conception nuancée. Ainsi au sujet de la genèse du folklore, partant du critère psychologique de l'unité de la nature humaine, il a maintes fois proclamé comme possible la « génération spontanée » de thèmes et motifs poétiques similaires chez des peuples n'ayant jamais eu de contacts culturels. « Tout phénomène purement psychologique, la haine comme l'amour, peut prendre non seulement la même forme, mais encore la même nuance dans des groupes humains qui n'ont jamais eu le moindre lien direct ou indirect »<sup>13</sup>. En cela, il est l'adepte de l'explication anthropologique de la genèse du folklore, dans sa variante psychologique. Toutefois, il introduit dans la discussion — mérite évident, digne d'être mentionné — le facteur géographique. « Copiant la nature là où la nature est une et la même, le Scandinave et le Hottentot, l'homme le plus cultivé et le sauvage, l'antique et le moderne, quiconque et n'importe où, devront se rencontrer »<sup>14</sup>.

La genèse indépendante des motifs ne saurait exclure pourtant la migration culturelle. Les deux phénomènes sont complémentaires,

<sup>11</sup> *Strat și substrat Genealogia popoarelor balcanice* [Stratum et substratum La généalogie des peuples balkaniques], Introduction au t III de l'*Etymologicum Magnum Romaniae*, Bucarest, 1892, p. XXXVII

<sup>12</sup> *Baba Novac*, dans « *Columna lui Traian* », 7 (1876), p. 147.

<sup>13</sup> *Poezia populară ruteană în legătură cu istoria română* [La poésie populaire ruthène par rapport à l'histoire roumaine], dans « *Columna lui Traian* », 7 (1876), p. 332. Compte rendu du recueil de chants historiques de VI Antonowicz et M. Dragomanov

<sup>14</sup> *Palpitațiunile copilei. Notiță de literatură comparată* [Les palpitations de la jeune fille. Notice de littérature comparée], dans « *Columna lui Traian* », 7 (1876), p. 376.

complétant l'image de la dynamique réelle de la culture de l'humanité. Mais la migration n'est possible que dans le cas des contacts directs entre différents peuples. Ces contacts peuvent être de deux sortes : géographiques et politiques. Les deux critères qu'il mettait—comme nous l'avons vu—à la base de la communauté folklorique sud-est européenne reparais- sent donc ici <sup>15</sup>. L'emprunt culturel s'accomplit dans tous les domaines de la culture populaire et professionnelle, surmontant, grâce aux traductions, les barrières linguistiques. Cependant, le processus n'est pas aussi simple qu'il peut paraître à première vue, car cet emprunt n'est pas mécanique. Hasdeu témoigne d'une pensée subtile et inspirée lorsqu'en parlant des limites de la réception de tout emprunt il écrit : « Chaque peuple a sa forme propre, n'accueillant comme sien que ce qui correspond à cette forme spécifique, qui subit à son tour d'époque en époque des modifications donnant alors lieu à des transformations corrélatives dans tout ce qui tient du populaire » <sup>16</sup>. Ensuite, il précise la manière dont a lieu la réception : « empruntant et traduisant, la littérature populaire remanie admirablement le matériel étranger, lui donnant un air tout à fait local » <sup>17</sup>. Cette manière dualiste de formuler le passage que nous venons de citer est bien à retenir, car elle comporte une idée appelée à faire carrière dans la recherche folklorique roumaine. Il s'agit du rapport entre le contenu international (« le matériel étranger ») et la forme nationale (« l'air local ») des produits folkloriques, rapport que M. Eminescu <sup>18</sup> allait discuter par la suite, vers la fin du siècle dernier. Ce rapport a été repris au commencement de notre siècle <sup>19</sup> par A. Birseanu et avancé au rang de principe de recherche par D. Caracostea <sup>20</sup>, dans l'œuvre qu'il rédigea entre les deux guerres.

Donc, selon sa conception, un peuple ne saurait emprunter de ceux avec lesquels il entre en contact que ce qui est en parfait accord avec sa nature spécifique. L'emprunt n'est pas un acte de transposition mécanique, d'une langue dans l'autre, mais bien un processus d'adaptation où le matériel emprunté se modèle sur cette nature spécifique, un processus

<sup>15</sup> I. C. Fundescu, *Basme, orași, păcălituri și ghicitori adurate de...* [Contes, épthames, anecdotes et devinettes recueillis par . . .] Avec une Introduction de B. P. Hasdeu sur la littérature populaire, Bucarest, 1870, p. VII (l'introduction est rédigée en 1867).

<sup>16</sup> *Cărțile poporane* [Les livres populaires]. Avec une étude introductive et des notes de Petre V. Haneș Bucarest, [1936], p. 43, dans *Cuvintele din lătrni* [Paroles des anciens], vol. II où son titre est : *Ochire asupra cărților poporane* [Coup d'œil sur les livres populaires].

<sup>17</sup> I. C. Fundescu, *op. cit.*, p. VII.

<sup>18</sup> Perpessicius, *Eminescu și folclorul* [Eminescu et le folklore], dans « Steaua », 12 (1961), n° 7, p. 74 et I. Rotaru, *Eminescu și poezia populară* [Eminescu et la poésie populaire], Bucarest, 1965, p. 55.

<sup>19</sup> *Die rumänische Volksdichtung*, in « Die Karpathen », Brașov, 1 (1908), n° 10, p. 294.

<sup>20</sup> Symptomatique le titre même du plus important ouvrage comparatiste rédigé par lui : *Material sud-est-european și formă românească* [Matériel sud-est-européen et forme roumaine], mais par la « forme », D. Caracostea entend la structure épique même du texte, son interprétation thématique.

d'assimilation en profondeur des éléments étrangers, jusqu'à ce qu'ils revêtent la forme nationale. Cette adaptation est en réalité un processus créateur, puisque l'œuvre qui en résulte offre des traits innovateurs et originaux. L'originalité d'une version ne réside pas uniquement dans sa forme extérieure; elle consiste notamment dans l'interprétation particulière que chaque peuple donne au même sujet, en cet élément créateur lui appartenant en propre et que chaque peuple ajoute à la version empruntée; et elle se fait reconnaître justement grâce aux notes distinctives de la nouvelle production par rapport au matériel emprunté<sup>21</sup>. C'est donc en ce sens-là et visant à surprendre cette originalité que doivent s'orienter dorénavant les efforts des chercheurs.

En ce qui concerne la méthode de recherche, Hasdeu se montre mécontent de la pratique comparatiste contemporaine. Il critique cette tendance simpliste, vulgarisatrice, d'accumuler des matériaux similaires, sans la précision systématique et rigoureuse de leurs degrés de similitude. Un tel procédé a eu, plus d'une fois, pour résultat la perte de vue des points intermédiaires, menant à une confusion de choses « d'une parenté problématique ou seulement apparente »<sup>22</sup>. Accoutumé à la discipline sévère de la linguistique, Hasdeu prétend imposer à la littérature populaire la même précision analytique<sup>23</sup>, car c'est seulement de cette manière que la recherche folklorique pourra accéder au niveau scientifique auquel elle aspire. Enfin, parmi les comparatistes qui lui sont contemporains, il apprécie surtout les ouvrages d'un von Hahn et d'un Kohler.

C'est ainsi donc qu'il convient de juger l'œuvre folklorique de Hasdeu. Il y a, néanmoins, encore quelques remarques à faire. Comme la découverte du cadre théorique et méthodologique susmentionné ne se fit pas d'un coup, notre savant ne l'a jamais exposé ni en tant que système, ni de manière intégrale. L'incontestable solidité de ses conceptions, mises en valeur par ses successeurs et encore susceptibles d'être valorisées par la recherche contemporaine, découle du fait qu'elles sont entièrement fondées sur la réalité, sur le concret; il ne s'agit donc pas d'un schéma abstrait, dogmatique, mutilant la vérité. Ses conceptions s'imposent comme des conclusions « librement acceptées, *a posteriori* »<sup>24</sup>, issues de son expérience, du contact direct avec le matériel analysé.

Dans la série des grandes études de folklore comparé dues à Hasdeu, deux sont dignes de notre attention, non tant par le détail que par l'ample fermentation créatrice dont elles furent la source. La première,

<sup>21</sup> *Cărțile poporane*, p. 57

<sup>22</sup> *Cucul și turturica*, dans *Cuvențe den bătrâni*, p. 502.

<sup>23</sup> Ion Breazu, *Hasdeu și patrimoniul popular* [Hasdeu et le patrimoine populaire], dans « *Tribuna* », 1 (1957), n° 28, p. 3.

<sup>24</sup> *Principii de lingvistică* [Principes de linguistique], dans *Cuvențe den bătrâni*, vol III, p. 14.

intitulée *Cucul și turturica* [Le Coucou et la Tourterelle], est consacrée à la discussion du processus présidant au transfert du motif international des « métamorphoses »<sup>25</sup>. Ce motif, très vivace dans le folklore roumain, est universellement connu. Avec les possibilités réduites d'information de l'époque, Hasdeu s'est vu obligé de reprendre plusieurs fois ce sujet, au fur et à mesure de la découverte d'autres variantes nationales. Il pensait y voir la migration continue des sujets, une migration orientée de l'Orient vers l'Occident.

Un autre chercheur M. Gaster, publia lui aussi un matériel documentaire nouveau, la variante inverse du motif, celle spécifique aux contes notamment. Attesté en Perse, en Roumanie et en France, ce motif nous sera parvenu par l'intermédiaire bulgare, avant de poursuivre sa migration vers l'Occident. Il semble que c'est le bogomilisme — cette variante bulgare du manichéisme médiéval — qui a favorisé le transfert du chant bulgare dans le folklore roumain et occidental<sup>26</sup>. Découvrant ensuite les versions serbo-croate et italienne, Hasdeu pensa avoir trouvé les chaînons intermédiaires de cette migration vers l'Occident<sup>27</sup>. Il fonde son hypothèse sur le parallélisme avec un autre cas de migration, à savoir la migration d'une œuvre populaire persane en Portugal : « La Légende des nombres »<sup>28</sup>. C'est donc qu'il accepte l'idée de la monogenèse orientale du texte, ainsi que l'hypothèse de sa migration graduelle vers l'Occident. Le principal rôle dans la diffusion du motif aura été tenu par les Bulgares, qui ont eu d'étroites relations avec les Roumains et avec l'Occident (les Albigeois) du temps où le bogomilisme était arrivé à l'apogée de son développement. L'opinion de Hasdeu en ce qui concerne l'influence du bogomilisme sur la culture médiévale roumaine ne reçut pas la confirmation des recherches ultérieures<sup>29</sup>, mais ceci dépasse les limites de la présente étude. Essentiel quant à la méthode qu'il applique dans l'étude comparée du folklore demeure le fait qu'il ne considère pas la migration un principe mécanique, se suffisant en soi ; il postule, tout au contraire, la nécessité de lui trouver une justification concrète, historique. Et c'est ce qui expli-

<sup>25</sup> *Cucul și turturica*, pp 501 566 et l'addenda pp 694 702

<sup>26</sup> *Ibidem*, pp 541 565

<sup>27</sup> *Ibidem*, p 702

<sup>28</sup> *Povestea numerelor la români, la slavi, la francezi, la evrei etc* [La légende des nombres chez les Roumains, les Slaves, les Français, les Juifs, etc ], dans *Cuventul den bătrâni*, vol II, p 606

<sup>29</sup> L'infirmité de la théorie de Hasdeu sur le bogomilisme, N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească I Epoca influenței slavone* [Les livres populaires dans la littérature roumaine I L'époque de l'influence slavonne], Bucarest, 1929, pp 24—59, D. Cara costea, *Balada poporană română* [La ballade populaire roumaine], p 239 ; *Istoria literaturii române* [L'histoire de la littérature roumaine], I. Le Folklore La littérature roumaine à l'époque féodale (1400—1780), Bucarest, 1964, pp 500—503. Légendes bogomiliennes ; Al. Piru, *Literatura română veche* [La littérature roumaine ancienne], Bucarest, 1961, p. 254—260 : La littérature bogomilienne

que son appel au bogomilisme — courant culturel à larges bases sociales, qui a bien pu favoriser la diffusion des textes folkloriques analysés.

La deuxième étude importante de folklore comparé de Hasdeu a pour objet le cycle des ballades dédiées à la personnalité de « Baba Novac ». Il s'agit d'un personnage historique, un « haidouk » serbe avec un riche palmarès, qui prit rang dans l'armée du prince de Valachie Michel le Brave, participant de la sorte à l'épopée de la première union des trois principautés roumaines en 1600. Baba Novac a payé de sa vie le dévouement et la fidélité qu'il avait vouée à ce prince<sup>30</sup>. Cependant, il est intéressant de noter que c'est justement cette seconde partie de sa vie, c'est-à-dire celle vécue en pays roumain, qui ne se reflète pas dans la ballade : Roumains, Bulgares et Serbes exaltent uniquement le haidouk, le héros patriarcal. Il est du reste hors de doute que toutes les versions connues portent « la marque d'une époque de beaucoup plus ancienne » que celle où se place le personnage réel que nous avons en vue. C'est ce qui permet de conclure que dans cette figure « poétique » l'innagination du peuple procède à un mélange, juxtaposant plusieurs (au moins deux) personnages pris à la légende. Le génie populaire aurait donc agi de la manière classique définie par G. Vico en ce qui concerne la création des « héros épiques ». Dans la première version de son étude publiée en 1876, Hasdeu affirmait que les textes roumains du cycle « Baba Novac » semblent avoir « l'air d'être la simple traduction ou l'imitation postérieure de ceux [empruntés] aux Slaves transdanubiens »<sup>31</sup>, et cela justement parce que ces textes portent sur la première partie de l'existence de notre personnage, vécue en Serbie. Reprenant cette étude en 1894, Hasdeu revenait sur sa première affirmation, en écrivant qu'« aucune des ballades roumaines concernant Baba Novac n'était une traduction, encore moins une imitation, d'une quelconque ballade slave transdanubienne, bien que les caractères des deux héros et les motifs épiques fussent les mêmes, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'un fonds commun que Serbes, Roumains et Bulgares ont employé suivant des voies indépendantes l'une de l'autre »<sup>32</sup>. Hasdeu essaie d'assigner une date à la genèse de la version roumaine partant de considérations d'ordre linguistique, sans réussir pourtant à convaincre. La question de ces ballades ne fut reprise par la suite qu'en

<sup>30</sup> I. Crăciun, *Baba Novac, generalul lui Mihai Viteazul* [Baba Novac, le général de Michel le Brave], tirage à part de « *Gazeta ilustrată* », Cluj, 1936, n° 5-6, N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, [L'histoire de Michel le Brave], vol II, Bucarest, 1935, p. 125, Constantin C. Giurescu, *Istoria românilor* [L'histoire des Roumains], vol II, première partie, Bucarest, 1937, p. 278

<sup>31</sup> *Baba Novac*, dans « *Columna lui Traian* », 7 (1876), pp. 156-157

<sup>32</sup> *Baba Novac*, dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol III, col. 2256-2262. Citation prise de : *Din Etymologicum Magnum Romaniae Bucăști alese* [Morecaux choisis], Bucarest, 1894, (N<sup>e</sup> ed), p. 251.

passant, aussi n'est-elle pas encore résolue. Cependant les spécialistes contemporains sont enclins à les considérer comme provenant du sud<sup>33</sup>. De même que dans le cas de la ballade antérieure, Hasdeu estime devoir fournir une explication à cette création commune du sud-Est européen, usant à cette fin d'arguments extérieurs à l'œuvre d'art analysée. Ce fut dans ce contexte qu'il donna l'admirable définition de la communauté sud-est européenne que nous avons déjà citée. Il insiste tout particulièrement à propos de ce cycle de ballades sur la quasi-identité de situation politique chez les peuples assujettis par l'Empire ottoman. Si l'idée fondamentale de sa première étude était celle de la migration des motifs — migration favorisée à une certaine époque par l'existence d'une communauté de culture — l'idée maîtresse dans le second cas est celle de la création indépendante d'œuvres similaires dans le cadre d'une ample communauté géographique, historique et culturelle.

Les autres études de Hasdeu, celles où il fait état de la production populaire balkanique en tant que document servant l'histoire de son peuple, doivent également être mentionnées ici. La pensée de découvrir dans le folklore des idées pertinentes relatives à des faits et des personnages historiques n'est pas une nouveauté introduite par l'œuvre de Hasdeu. Renforcée du prestige d'un N. Bălcescu<sup>34</sup> ou d'un Al. Russo<sup>35</sup>, celle-ci était devenue l'une des coordonnées essentielles des études folkloriques roumaines du siècle dernier et même, passant par Hasdeu et ses disciples, elle était appelée à connaître avec N. Iorga<sup>36</sup> et ses adeptes<sup>37</sup> un riche développement, bien documenté dans les premières décennies de notre siècle. Hasdeu ne faisait donc rien de plus que de se conformer au style de son époque. Mais ses larges connaissances des langues et littératures slaves le rendaient à même d'approfondir l'étude des traces que la présence et l'activité historique du peuple roumain avaient laissées dans le folklore de ses voisins slaves avec lesquels notre savant était fermement convaincu que son peuple devait avoir entretenu de longues

<sup>33</sup> Nicolae Iorga, *Balada populară românească*, p. 42. Pour le processus de l'assimilation du thème par le folklore roumain, v. Al. I. Amzulescu, *Balade populare românești* [Ballades populaires roumaines], vol. I, Bucarest, 1964, pp. 43–46.

<sup>34</sup> « Magazin istoric pentru Dacia », 1 (1845), p. 3.

<sup>35</sup> *Scripte*, publié par P. V. Haneș, Bucarest, 1908, p. 186 : « Coutumes, contes, musique et poésie sont les archives des peuples. C'est grâce à elles qu'on peut à tout moment reconstruire le passé obscur ».

<sup>36</sup> *Balada populară românească*. Vălenii de Munte, 1910. V. aussi Adrian Fochi, *Nicolae Iorga și folclorul*, p. 457.

<sup>37</sup> D. Marmelue, *Figuri istorice românești în cîntecul popular al românilor* [Figures historiques roumaines dans le chant populaire des Roumains], tirage à part des « Analele Academiei Române », 11<sup>e</sup> série, t. XXXVII, Mém. de la Section littéraire, Bucarest, 1915. Al. Iordan, *Mihai Viteazul în folclorul balcanic* [Michel le Brave dans le folklore balkanique], tirage à part de la « Revista istorică română », 5–6 (1935–1936), *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, Bucarest, s.d.

et étroites relations communautaires. Son attention se fixait de préférence sur les époques obscures de l'histoire roumaine, celle par exemple de la genèse des premiers Etats féodaux roumains. Il estimait que les rares documents concernant cette dernière époque pouvaient être heureusement complétés grâce aux données fournies par la tradition orale de l'intérieur et surtout de l'extérieur du pays.

Dès l'an 1877, Hasdeu réussissait à identifier dans le folklore des Slaves sud-danubiens quatre personnalités de l'histoire roumaine du XIV<sup>e</sup> siècle; il s'agit des voévodes Vlaicu, Radu, Dan et Mircea. Il étudia de près l'écho que les luttes intestines des princes Dan et Mircea<sup>38</sup> pour le trône valaque avaient eu dans les chants épiques bulgares et serbes. Fertile en suggestions d'un grand intérêt culturel, cette sorte de recherche a été reprise pendant l'entre-deux guerres par Al. Iordan.

L'étude fondamentale de Hasdeu dans ce domaine a pour objet la légende de Negru Vodă<sup>39</sup>, personnage considéré par le peuple roumain comme fondateur de la principauté valaque. Son but était d'éclairer de la sorte un siècle et demi de l'histoire des commencements de la Valachie. De cette étude portant sur plusieurs cycles de motifs et ballades se dégage, par l'ampleur de la recherche et l'ingéniosité des associations, l'analyse comparative des ballades du type *Letinul bogat* [Le riche Latin], qui est la version roumaine d'un texte serbe de Vuk Karadžić relatant les noces du tsar Etienne Dušan (II, n° 28) et d'un texte bulgare décrivant les noces du roi Šišman pris dans le recueil des frères Miladinov (n° 57). Il s'agit d'une demande en mariage dans le genre héroïque, où le prétendant se fait remplacer dans le tournoi par quelqu'un de sa suite, thème rendu populaire par les *Nibelungen* où dans la compétition pour la main de Brunilde Siegfried remplaçait le roi Gunther. Certains spécialistes ont cru à l'époque qu'il y avait une dépendance génétique entre les ballades sud-slaves de ce type et la grande épopée médiévale allemande, ignorant qu'il s'agissait en réalité d'un lieu commun employé par bon nombre de peuples dans leurs contes héroïques<sup>40</sup>. Hasdeu commet la même erreur quand il croit voir dans le « Latin » de la ballade susmentionnée le voévode valaque Litean (= Litovoi), enregistré par l'histoire vers l'an 1274. Il suppose que cette ballade donne la description des noces de la fille de Litean-Vodă avec un prince serbe, parce qu'il découvre dans

<sup>38</sup> *Poezia populară sîrbă și bulgară. Lupta între frații Dan și Mircea cel Mare* [La poésie populaire serbe et bulgare. La lutte entre les frères Dan et Mircea le Grand], dans « *Columna lui Traian* », 8 (1877), p. 250.

<sup>39</sup> *Negru Vodă. Un secol și jumătate din începuturile statului Țării Românești (1230 — 1380)* [Negru Vodă. Un siècle et demi des commencements de l'Etat de Valachie...], dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, t. IV, Bucarest, 1898.

<sup>40</sup> Viktor Schürmannski, *Vergleichende Epenforschung*, Berlin, 1961, p. 14 avec toute la bibliographie du problème.

son texte certaines coutumes nuptiales qu'il croyait spécifiques au peuple roumain, ainsi que des détails épiques qu'il souligne et qui semblent mettre la ballade serbe en directe relation avec cet événement. L'analyse de ces deux versions nationales le pousse à affirmer leur indépendance génétique, les traits identiques s'expliquant ainsi que les similitudes qu'elles présentent par le fait que Roumains et Serbes ont raconté aussi fidèlement que possible un seul et même événement, par tous connu<sup>41</sup>. Et, se conformant à la pratique du temps, Hasdeu essaie de situer géographiquement la cité de Ledjangrad, résidence de Litean-Vodă, cité qu'il supposait avoir été le théâtre des événements racontés dans la ballade<sup>42</sup>. En plus d'un riche matériel documentaire, Hasdeu connaissait également toute la littérature de son temps concernant ce sujet, sans parvenir pour autant à dépasser les pratiques et les conceptions alors courantes.

Avant de clore la discussion sur l'apport de Hasdeu dans le domaine des études folkloriques aux Balkans, il est nécessaire de souligner une fois de plus que tout au long de son activité notre savant s'est attaché à servir l'idée de la communauté folklorique sud-est européenne, identifiant les thèmes et les motifs communs, soulignant les divers parallélismes poétiques, faisant d'intéressantes et fructueuses incursions dans tous les domaines du folklore (livres populaires, coutes<sup>43</sup>, croyances<sup>44</sup>, coutumes<sup>45</sup>, mythes<sup>46</sup>), prouvant chaque fois l'abondance de son information et se montrant souvent fort bien inspiré. Même lorsque son intérêt se borne à relever simplement les points de convergences sud-est européennes du folklore roumain, sa contribution demeure importante, car elle éclaire certains de ces liens secrets qui unissent dans un système organique et d'un caractère tranchant la culture des peuples du Sud-Est européen, lui conférant en dépit de son hétérogénéité ethnique et linguistique — un profil spirituel unitaire en profondeur. Même quand il s'engage dans l'impasse où menaient toutes les études folkloriques de l'époque ou bien quand, poussé par son imagination, il passe à côté de la vérité, Hasdeu

<sup>41</sup> *Negru Vodă*, p. CXXII–CXXIII.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. CNLIII, Viktor Schirmunski, *op. cit.*, p. 85.

<sup>43</sup> *Etymologicum Magnum Romaniae*, t. I, col. 435, 824–825, parallèles néo-grecs, d'après G. von Hahn.

<sup>44</sup> *Ibidem*, col. 679–681, la croyance dans les dragons, avec des parallèles serbes d'après Vuk Karadžić et des parallèles neo-grecs.

<sup>45</sup> *Originea Craiovei 1230–1400* [Origines de Craiova...], Bucarest, 1878, pp. 34–38, la coutume des « frères de sang », *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol. I, col. 966 *bătutul halvitei* (ce qui veut dire la coutume de « battre » le nougat) chez les Roumains et les Macédo-roumains.

<sup>46</sup> *Zu a Filma Gotu și Gepizu în Dacia. Studiu istorico-lingvistic* [La fee Filma Les Goths et les Gepides en Dacie. Étude historique-linguistique], Bucarest, 1877, pp. 22–23, 28, à propos de *rodjenice* ou de *sudjenice* chez les Serbo-Croates, *Bălgarski narodni pjesni. Chansons populaires vulgaires inédites, publiées et traduites par Auguste Dozon, Paris, 1875* (Compte rendu), dans « Columna lui Traian », 7 (1876), p. 47, sur les *tele* (elfes) des Roumains et les *viles* des Bulgares en tant que divinités du vent.

demeure une personnalité marquante, grâce au nombre et à la variété des similitudes folkloriques sud-est européennes et universelles qu'il a notées, infusant ainsi une sève nouvelle et vivifiante à la science folklorique roumaine.

Il convient de reconnaître pour conclure que dans la richesse de l'héritage scientifique qu'il nous a légué il ne faut pas chercher le détail — souvent dépassé et rarement amendable — mais les grandes lignes théoriques de sa pensée qui passent par tous les domaines rattachés à la philologie roumaine pour lier entre elles les études folkloriques ultérieures, pareilles à ces imposantes avenues des grandes villes modernes. Toujours repris, toujours enrichi, toujours fructifié, le schéma théorique proposé par Hasdeu est devenu le cadre naturel du développement des études roumaines de folklore comparé. L'intuition géniale d'un Odobescu a été transformée en puissant levier culturel par Hasdeu.

Parmi les contemporains de Hasdeu, c'est M. Gaster qui se dessine comme la personnalité la plus marquante en ce domaine. Adeptes de la conception mythologique des frères Grimm au début de son activité, Gaster se place cependant d'emblée à un degré inférieur à Hasdeu. C'est dans une polémique relative à un article à caractère dilettante à propos des similitudes des contes roumains et français qu'il exposa la ligne générale de sa pensée. Suivant l'exemple de Max Müller et de son école, il tâche d'expliquer ces similitudes par la communauté génétique des peuples appartenant au groupe indogermanique, qui, en dehors de leur langue commune, « ont gardé aussi... bien qu'avec une moindre précision un autre lien : la religion commune née d'une contemplation primitive de la nature. Souvent dans ces vestiges une signification nouvelle se substitue à celle plus ancienne », le mythe étant déchu de son rang pour se transformer en conte, la religion devenant simple superstition. Cette théorie écarte du tout au tout l'idée de la migration culturelle, puisqu'elle part de la supposition que tous les peuples d'origine indo-germanique ont hérité en juste et due propriété d'un seul et même fonds culturel. Gaster accepte comme possibles, voire probables les emprunts d'un peuple à l'autre, sans les considérer pourtant comme essentiels pour le problème<sup>47</sup>. Et c'est de ce point de vue qu'il s'engage dans l'analyse mythologique d'un conte, identifiant ses personnages aux différentes forces naturelles.

Il devait cependant abandonner bientôt cette théorie, édifiant sa propre hypothèse fondée sur l'étude des influences qui jouent entre les livres populaires et la création orale. On peut surprendre l'évolution de sa pensée en suivant la chronologie de ses ouvrages. Un premier pas pour

<sup>47</sup> *A propos de articolul d-lui P. Ispirescu „Basmе române și basme franceze”* [A propos de l'article de M. P. Ispirescu, « Contes roumains et contes français », dans *Columna lui Traian*, 8 (1877), pp. 447–448]

s'écarter de la théorie mythologique est son adhésion aux théories de Benfey sur la migration, adhésion attestée dans les deux interventions qu'il donne au sujet de la ballade intitulée « Le Coucou et la Tourterelle » étudiée par Hasdeu. Dans la première intervention, Gaster expose<sup>48</sup> la théorie de Benfey sur le rôle d'intermédiaire des Mongols entre l'Inde et l'Europe ; ces mêmes Mongols qui au Moyen Age eurent maints contacts avec les pays roumains. Dans sa deuxième intervention,<sup>49</sup> Gaster commence à manifester certains doutes, se demandant de quelle manière les peuples mongoliques ont pu exercer leur influence sur le folklore roumain. Il trouvera une réponse à cette dernière question seulement en 1883, année où il a publié son grand ouvrage sur « La littérature populaire roumaine ». Il s'écarte de la théorie des migrations exposée par Benfey en niant que les contes puissent voyager en tant que phénomènes exclusivement oraux et du même coup il renonce aussi à la date que Benfey assignait à ce voyage. Selon Gaster la littérature orale ne serait que le succédané tardif des livres populaires qui ont circulé de l'Orient vers l'Occident et elle ne saurait avoir aucun lien avec la mythologie primitive, étant réellement une création moderne ; le fonds des contes loin d'être mythique n'est que romanesque et de date récente<sup>50</sup>. Mais les études modernes ont infirmé ses théories, en apportant la preuve que c'est plutôt le folklore qui a donné naissance aux livres populaires, et non pas l'inverse<sup>51</sup>. Du reste, déjà de son temps son nés des doutes quant au juste fondement de sa théorie<sup>52</sup>. L'une des remarques pertinentes de Gaster est celle relative à la théorie de la migration « concentrique » comme il l'appelle, c'est-à-dire cette hypothèse qui affirme qu'un « conte roumain . . . offre le plus de similitudes avec celui des peuples voisins, avec lesquels notre peuple entretient un perpétuel échange mutuel et . . . ces similitudes s'effacent au fur et à mesure que l'on avance vers des peuples plus éloignés »<sup>53</sup>. C'est ainsi que Gaster pose le problème de la communauté sud-est européenne. Beaucoup plus tard il allait soutenir que les nations sud-est européennes, malgré les profondes différences ethniques qui les séparent, for-

<sup>48</sup> *Cucul și turturelă. Studiu comparativ* [Le Coucou et la Tourterelle. Etude comparative], dans « Convorbiri literare », 13 (1879—1880), p. 234

<sup>49</sup> *Cucul și turturelă. Adaos* [Addenda], dans « Convorbiri literare », 13 (1879—1880), p. 324

<sup>50</sup> *Literatura populară română. Cu un apendice. Voroava garamanților cu Alexandru Machedon de Nicolae Costin* [La littérature populaire roumaine. Avec un appendice. La conversation des Garamantes avec Alexandre le Macédonien, par Nicolae Costin], Bucarest, 1883, p. 545—546. V également *Ilchester Lectures on Greeco-Slavonic Literature and its Relation to the Folklore of Europe during the Middle Ages* Londres, 1887, pp. 13, 22—23, 97

<sup>51</sup> Ion C. Ghițuș et Dan Simonescu. *Cărțile populare în literatura românească* [Les livres populaires dans la littérature roumaine], Bucarest, 1963, p. XIII (avec référence directe à l'œuvre de Gaster), pp. XVIII, XXII—XXIV (l'exposé de la nouvelle théorie)

<sup>52</sup> M. Schwartzfeld. *Dr. M. Gaster. Literatură populară română*, Bucarest, 1983 (Compte rendu), dans « Anuar pentru israeliți », 6 (1983), p. 110

<sup>53</sup> *Literatura populară română*, p. 547.

ment du point de vue spirituel un seul groupe, plus unitaire que tout autre groupe constitué par des peuples d'origine commune<sup>54</sup>.

Pourtant chez Gaster cette théorie de la migration s'atténue du fait qu'il accepte la possibilité de la genèse indépendante d'œuvres identiques ou similaires chez des peuples absolument différents, dans le cas de certains genres folkloriques qui ont pour fondement « la vie pratique et la nature humaine » (les proverbes<sup>55</sup> et les devinettes<sup>56</sup>, par exemple). Dans ce dernier cas, les productions bien que de contenu identique se distinguent par leur « costume », c'est-à-dire par ce que leur confère de spécifique chaque nationalité<sup>57</sup>. La tâche principale de tout spécialiste est d'étudier « justement ces différences caractéristiques ». Persévérant dans ses efforts pour imposer sa thèse relative à l'influence de la littérature écrite sur celle orale, Gaster s'éloigne de plus en plus des sources vives de la vérité. De toutes ses études, le temps n'a ménagé que les nombreuses identifications de parallèles balkaniques dans différentes œuvres roumaines, son mérite résidant dans le fait d'avoir élargi le domaine des convergences de la culture populaire sud-est européenne. Pour ce qui est du folklore comparé, les mérites de Gaster ne sauraient égaler ceux de Hasdeu, aussi l'influence qu'il exerça dans ce domaine des études roumaines ne fut-elle guère ni profonde ni durable. Sa principale contribution est celle portant sur l'étude des livres populaires, mais limitée elle aussi du fait qu'il était l'adepte de la théorie n'accordant qu'un sens unique aux rapports entre la littérature écrite et la littérature orale. Toutefois, on ne saurait nier la part qu'il a prise à la consolidation de certaines idées fondamentales de la recherche comparée (le rapport entre le contenu international et la forme nationale des œuvres populaires ou l'impératif imposant l'intégration concentrique du folklore roumain dans la création orale de l'humanité, partant de la zone sud-est européenne pour élargir graduellement ses adhérences à l'universalité), ainsi que son apport dans la popularisation de l'idée de communauté sud-est européenne dans le domaine du folklore.

Nous voici arrivés à ce qu'on a pris l'habitude de désigner par le nom d'école folklorique de Hasdeu — école dont l'activité s'est épanouie pendant les dernières décennies du siècle passé. Seulement deux des personnalités dont nous allons nous occuper à présent ont été effectivement les élèves de Hasdeu : l'historien Gr. G. Tocilescu et le philologue Lazăr Șăineanu. Les autres, provenant de milieux scientifiques différents, par-

<sup>54</sup> *Roumanian Ballads and Slavonic Epic Poetry* Reprinted from the « Slavonic Review », vol XII, n° 31, July 1933, p 1

<sup>55</sup> *Literatura populară română*, pp 197, 200.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p 227.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p 475.

fois même hostiles au maître, et de formation intellectuelle différente ont subi pourtant le magnétisme de sa pensée, finissant par se ranger dans son sillage. C'est pourquoi, nonobstant les différences qui les séparent, leur activité témoigne de certains traits unitaires, se développant à partir des mêmes idées et visant aux mêmes buts. Cependant, ils sont loin d'égaler le maître, tant au point de vue de l'envergure théorique de leurs travaux, qu'en ce qui concerne la rigueur de la méthodologie dont ils usent. L'épigone est sensible en tous. Mais l'on ne saurait se faire une image exacte de ce que l'époque de Hasdeu a signifié pour les études folkloriques roumaines sans procéder à la revue — si succincte fut-elle — des contributions apportées par leurs recherches. Nous allons donc nous occuper des ouvrages sur le folklore sud-est européen de Gh. Panu, G. Dem. Teodorescu, Gr. G. Tocilescu, Th. T. Burada, I. Slavici, V. Petrescu-Cruşoveanu, I. Caragiani et Lazăr Şăineanu. L'importance de ce dernier dépasse de beaucoup celle de ses confrères.

Gh. Panu n'a abordé les problèmes folkloriques que de manière accidentelle, cherchant à expliquer les traits spécifiques des liens que le peuple roumain entretenait à une certaine époque de son histoire avec les peuples voisins. Il a introduit dans les débats les éléments slaves de la langue, des institutions et des coutumes roumaines. Pour nous maintenir uniquement dans la sphère du folklore, contentons-nous de constater que l'auteur dégage du lot de ballades populaires roumaines trois catégories de thèmes et motifs. Une première catégorie est celle qui groupe les motifs poétiques empruntés à d'autres peuples et qui sont « dénués de tout caractère roumain » ; la deuxième catégorie est celle des motifs entièrement assimilés, « qui ont pris un corps et une âme nationale » ; la dernière catégorie comporte les sujets du type de la ballade *Meşterul Manole* ou *Doicin bolnavul*. Cette dernière catégorie ne représente pas « des imitations dans le sens limité du terme ; le génie roumain s'y dévoile en toute liberté et plein d'éclat ; les idées et les croyances qu'elles expriment attestent seulement une source commune. *Meşterul Manole* des Roumains et la ballade serbe qui lui correspond ont une source commune : la croyance superstitieuse aux fantômes »<sup>58</sup>.

G. Dem. Teodorescu commence par faire partie de l'école latinisante qu'il abandonnera toutefois bientôt, en abjurant publiquement son éphémère erreur de jeunesse<sup>59</sup>. Il mena ensuite une intense activité

<sup>58</sup> *Studiu asupra atârnrării sau neatrnrării politice a românilor în deosebite secole* [Etudes sur la dépendance ou l'indépendance politique des Roumains en différents siècles], dans « Convorbiri literare », 6 (1872—1873), p. 246—247.

<sup>59</sup> Ovidiu Papadima, *G. Dem. Teodorescu*, dans « Revista Fundaţiunilor », 11 (1944), n° 5, pp. 322—325 ; Şt. Bănulescu, *Note pe marginea unei noi ediţii G. Dem. Teodorescu : „Poezii populare”* [Notes en marge d'une nouvelle édition de G. Dem. Teodorescu : Poésies populaires] dans « Gazeta literară », 4 (1957), n° 18 ; Ovidiu Papadima, *G. Dem. Teodorescu*, dans « Revista de folclor », 6 (1961), n° 3—4, pp. 55, 65—66.

folklorique, dans le sens préconisé par Hasdeu, son premier ouvrage consacré aux problèmes de folklore comparé sud-est européen, comportant la rectification de son ancienne conception scientifique, date de 1871<sup>60</sup>. Discutant la coutume des *paparude*, il constate que celle-ci ne saurait être héritée par les Roumains de l'Antiquité classique latine, puisqu'elle est également connue par les Serbes (*dodola*) et les Grecs modernes (*pir-piruna*), sous la même forme et avec les mêmes fonctions. Considérant cette question du point de vue sud-est européen, l'hypothèse qui s'impose est celle d'une éventuelle origine thrace de cette coutume<sup>61</sup>. G. Dem. Teodorescu possède à ce sujet des renseignements à peu près complets, et n'est en mesure de fournir la traduction roumaine des textes étrangers le concernant et de discuter les hypothèses et les conceptions formulées à cet égard. Discutant en 1877 les problèmes de la recherche parémiologique<sup>62</sup>, il fait la découverte des versions serbes apparentées à un chant pris au recueil d'Anton Pann. En 1884, parlant d'un fameux informateur dans ce domaine, il donne la traduction de la ballade de Meșterul Manole (la version serbe de Vuk Karadžić), d'après ses versions allemande et française (Talvj et E. Voiart)<sup>63</sup>. Le principal défaut de ses recherches réside dans l'ignorance où il se trouve des langues sud-slaves, ce qui l'oblige à se servir d'intermédiaires bien imparfaits. Il convient cependant de retenir un nombre assez important de parallèles roumano-balkaniques identifiés par lui et aptes à confirmer, de son temps, la thèse de la communauté folklorique sud-est européenne<sup>64</sup>.

Gr. G. Tocilescu, de formation historique et archéologique, s'est occupé aussi de certains problèmes de folklore. Nous lui sommes redevables d'un imposant recueil de vers populaires, publié par ses soins en 1900 sous le titre de *Materialuri folkloristice* [Matériaux folkloriques]<sup>65</sup>.

<sup>60</sup> *Încercări critice asupra unor credințe, datine și moravuri ale poporului român* [Essais critiques sur quelques croyances, coutumes et mœurs, du peuple roumain] Préface de Al. I. Odobescu

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 129.

<sup>62</sup> *Cercetări asupra proverbelor române (Cu m. trebuiete culese și publicate)* [Recherches sur les proverbes roumains (Comment les recueillir et les publier)], Bucarest, 1877, pp. 12–13

<sup>63</sup> *Petrea Creșul Șolcanul, lăutarul Brăulei* [P. C. Ș., le musicien de Brăila], Bucarest, 1884 pp. 66–76. Il allait la reproduire dans son recueil de poésies populaires roumaines *Poezii populare române*, Bucarest, 1885, pp. 470–473.

<sup>64</sup> *Poezii populare române*, p. 10 : sur la coutume des necls chez les Roumains, Russes, Tchêques, Lituanais, Sloènes, pp. 11–12. le chant de « l'hirondelle » chez les Grecs anciens et modernes avec la traduction des textes, p. 14 la coutume des necls chez les Bulgares et les Serbes ; p. 203 l'origine sud-slave du *Lăzărel* et la date de l'instauration de cette coutume chez les Roumains, p. 211 : la traduction d'un texte de *pir-piruna* néo-grecque ; p. 460 : la superstition du « sacrifice de l'emmurement » chez les Néo-grecs et les Serbes ; p. 577 : les parallèles bulgares (Dozon) et serbes (Bezsonov, Miladinov, Dozon) de la ballade de « Doișin le malade ».

<sup>65</sup> Pour son activité de folkloriste voir : I. C. Chișimia, *Activitatea de folklorist a lui Gr. G. Tocilescu* [L'activité de folkloriste de Gr. G. T.] dans « Studii și cercetări de istorie literară și folclor », 11 (1962), pp. 7–30.

Rien d'étonnant qu'un historien comme Tocilescu ait eu la vision historique du folklore. Selon lui, à leurs débuts tous les peuples ont créé des monuments littéraires similaires, voire identiques. « Cette identité s'efface avec les révolutions vécues par les diverses sociétés, révolutions qui déterminent les caractères nationaux. C'est pourquoi la poésie du peuple roumain est tout autre que celle du peuple serbe, grec, etc »<sup>66</sup>. Tocilescu proclame de la sorte l'unité anthropologique initiale et la diversité subséquente, due aux circonstances spécifiques du développement historique de chaque peuple. L'exemple qu'il nous offre tend à souligner, au lieu des éléments convergents, communautaires, les divergences qui se font jour dans la zone sud-est européenne. Dans un article polémique, dirigé contre Gh. Panu en 1873, il reconnaît la communauté folklorique sud-est européenne, affirmant : « Il est vrai que plusieurs de nos chants populaires ont été empruntés aux Bulgares, aux Serbes, aux nations avec lesquelles les Roumains sont entrés en contact par suite des événements politiques ou de leur position géographique ; mais il n'est pas moins vrai que celles-ci ont également beaucoup emprunté aux Roumains, les poésies qui parlent de Trajan par exemple »<sup>67</sup>. Bien que sachant de Hasdeu que « dans deux pays différents, un mode de vie identique peut faire naître des idées identiques », ce qui en fin de compte signifie la genèse indépendante d'œuvres artistiques identiques ou similaires, et bien qu'il connût des thèmes de diffusion universelle chez des peuples n'ayant jamais eu de contact direct, Tocilescu demeure le partisan de la théorie de l'emprunt culturel, la migration étant possible dans certaines conditions historiques et géographiques.

Les concordances sud-est européennes dans le folklore roumain sont également soulignées par Vangelin Petrescu-Cruşoveanu, qui lance l'hypothèse de la genèse probable de la ballade ayant pour thème « le sacrifice de l'emmurement, » dans le milieu des Mécédoroumains constructeurs et maçons renommés dans les Balkans<sup>68</sup>. Cette hypothèse allait susciter une polémique d'un grand intérêt dans la quatrième décennie de notre siècle<sup>69</sup>.

L'écrivain Ion Slavici fait preuve d'une conception extrêmement souple, établissant des rapports communautaires sud-est européens en

<sup>66</sup> *Poezia populară a românilor*, dans « Foiaia societăţii Românilor », 1 (1870), p. 116

<sup>67</sup> *Cum se scrie la noi istoria. Un critic de la Iasi* [Comment s'écrit l'histoire chez nous. Un critique de Jassy], dans « Columna lui Traian », 4 (1873), p. 73

<sup>68</sup> *Moştre de dialectul macedoromân* [Echantillons du dialecte macedoroumain], II<sup>e</sup> partie. Contes et poésies populaires Recueillis et traduits par ———. Bucarest, 1881, p. 95

<sup>69</sup> Petru Ciocan, *Consideraţii critice asupra genezei şi răspîndirii baladei mesterului Manole în Balcani* [Considérations critiques sur la genèse et la diffusion de la ballade de *Mesterul Manole* dans les Balkans], dans « Buletinul Institutului de filologie română », Jassy, 1 (1931), pp. 63-102

fonction des caractères spécifiques de chaque genre folklorique. En ce qui concerne nos ballades populaires, il souligne certaines parentés avec les œuvres de nos voisins sud-danubiens, les Serbes. D'autre part, parlant des proverbes, il met en évidence d'un côté leur caractère généralement européen et de l'autre la possibilité de leur genèse indépendante, ainsi que l'extrême abondance des éléments originaux qu'ils comportent du fait de leurs racines profondément ancrées dans la « vie pratique ». Les devinettes font partie du trésor « commun des peuples européens », alors que les anecdotes sont venues de l'Orient, de chez les Hindous et les Perses, par le truchement des Juifs, des Arabes et quelquefois même des Mongols<sup>70</sup>.

L'ethnographe Th. T. Burada reprend l'idée de la concordance sud-est européenne en ce qui concerne le rite de la pluie (*paparuda*), que bien d'autres spécialistes avaient mentionnée, comme nous l'avons vu. Il se boine à citer la traduction des versions serbe et néo-grecque, parlant — de même que G. Dem. Teodorescu, par exemple — de l'éventuelle origine thrace de cette coutume<sup>71</sup>.

Une remarque intéressante à propos du processus de transmission folklorique dans la zone du Sud-Est européen a été formulée par Ioan Caragiani, dans un ouvrage longtemps inédit<sup>72</sup>. En effet, notre auteur attire l'attention sur le fait que les Macédo roumains sont généralement bilingues, parlant à la fois l'albanais en Albanie et le grec en Grèce en plus de leur propre idiome, de sorte qu'ils « ont chanté leurs héros en roumain, ainsi qu'en albanais et en grec ». Aussi — dans le cas de certaines pièces du moins — loin d'être un simple véhicule de thèmes et motifs poétiques communs, cette population peut être également considérée comme leur créatrice présumptive.

Comme on le voit, le groupe de chercheurs susmentionnés, comportant des personnalités qui, dans la plupart des cas, ne se sont occupées du folklore sud-est européen que de manière plus ou moins accidentelle, n'apporte depuis Hasdeu aucune nouveauté ni en ce qui concerne la théorie, ni sous le rapport méthodologique de la recherche comparatiste. Leur mérite est d'avoir nuancé certaines idées du maître, d'en avoir multiplié les exemples pour d'autres et, tout d'abord, d'en avoir administré de nouvelles preuves quant aux similitudes folkloriques sud-est européennes, ce qui a augmenté l'inventaire des concordances déjà connues

<sup>70</sup> « Educatorul », 1 (1883), pp 51, 21, 22, 58

<sup>71</sup> *Tanz und Spiel bei den Rumanen*, dans « Das litterarische Rumänien », 1889, p 114. Il met en relation le nom serbe de cette pratique, *dadola* avec celui de l'oracle de Dodonne, tellement célèbre dans l'Antiquité

<sup>72</sup> *Studii istorice asupra românilor din Peninsula Balcanică* [Etudes historiques sur les Roumains de la Péninsule Balkanique], publication posthume accompagnée d'une notice biographique de Penele Papahagi, Bucarest, 1929, pp 179—180.

contribuant à imposer de plus en plus le nouveau point de vue dans ce domaine de recherches. Sans doute, imposer le point de vue sud-est européen n'a pas été chose facile. Toute idée nouvelle doit surmonter les vieilles conceptions, qui s'opposent à lui céder la place. Le cas susmentionné de la conversion de G. Dem. Teodorescu est bien instructif à ce propos. Mais certains chercheurs du temps se placent sciemment sur une position de résistance contre tout ce qui est neuf. C'est le cas de T. George Djuvara, qui met certains parallèles roumano-balkaniques sur le compte des croyances populaires universelles (il explique ainsi, par exemple, la genèse de la ballade *Mășterul Manole*)<sup>73</sup>, affirmant que « l'humanité, partout où les circonstances lui ont été favorables, a suivi la même voie vers un développement plus complet. C'est ce qui explique pourquoi en Amérique, ce monde nouveau absolument séparé de notre vieux monde, l'évolution religieuse fut identique à celle des contrées qui sont le berceau de notre civilisation occidentale »<sup>74</sup>. Il use donc de la théorie anthropologique dans sa variante sociologique (= « circonstances favorables ») dans le but d'affaiblir et non pas de renforcer l'idée de communauté sud-est européenne. La pointe polémique de cet article était dirigée contre M. Gaster. En général, l'opposition trouve des adeptes parmi les partisans de la théorie mythologique lancée par Muller, et ses principaux représentants appartenant — comme il fallait s'y attendre vu les circonstances de l'époque — à l'école des chercheurs transylvains.

Avant de conclure, il convient de nous arrêter pour examiner l'œuvre de Lăzăr Șăineanu, le plus important des disciples de Hasdeu. Șăineanu s'est forgé un nom dans les études folkloriques mondiales surtout grâce au catalogue de la prose épique populaire roumaine qu'il a publié en 1895. Mais la philologie roumaine lui doit également d'autres travaux fondamentaux, dont il nous faut mentionner celui intitulé « L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine ». Connaissant les principaux recueils européens de folklore, ainsi que les courants d'idées les plus importants qui dominaient à l'époque les études folkloriques, il manifesta au commencement de son activité une confiance exagérée dans les promesses scientifiques des études folkloriques, pour traverser plus tard une période pénible de crise et de scepticisme, qui lui fera abandonner de manière définitive ce genre de recherches<sup>75</sup>. Du point de vue théorique, sa vision du processus de genèse et de diffusion de la création populaire

<sup>73</sup> *Superstițiuni populare la români și la diferite popoare* [Superstitions populaires chez les Roumains et différents peuples], dans « *Tara Nouă* », 2 (1885), p. 258

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 272

<sup>75</sup> *Histoire de mes ouvrages*, p. 7 : « Le folklore n'a tenu aucune de ses promesses, il n'a réalisé aucune des perspectives qu'il se vantait d'ouvrir. Ce qui est plus grave, il n'a même pas montré susceptible de devenir une discipline une science. Il est resté une mine abondante pour les collectionneurs sans aboutir à aucune vue d'ensemble ».

est différenciée selon les genres et les espèces, demeurant au fond partisan de l'idée anthropologique dans sa variante psychologique. Pour lui, les chants ne sauraient offrir que des éléments de comparaison anthropologique ; les ballades sont de simples localisations poétiques de thèmes communs, dans de milieux ethnologiques déterminés<sup>76</sup> ; les contes sont nés partout, ils n'appartiennent en propre à aucun peuple, ils n'ont pas d'autre signification que celle qui apparaît à première vue, étant de simples narrations imaginaires à des fins distractives<sup>77</sup> ; les coutumes et croyances offrent des identités à échelle universelle, qui s'expliquent par l'unité de la nature humaine, dans le cas des sociétés ayant atteint le même degré de culture et vivant dans les mêmes conditions<sup>78</sup>. Maintes fois, partant d'analyses concrètes de motifs et de thèmes, il combat l'hypothèse des emprunts culturels, soutenant la thèse de l'identité de l'esprit humain avec tout ce qui en découle<sup>79</sup>. Il est également l'adepte de la théorie « concentrique » de Gaster, estimant que les analogies sont d'autant plus grandes que les peuples chez lesquels on les surprend sont plus proches les uns des autres<sup>80</sup>. Tout aussi intéressant à signaler est le fait que ses recherches ont mis en lumière non seulement les parallèles thématiques sud-est européens ou universels, mais elles ont également postulé l'identité sur le plan mondial des procédés et méthodes de création spécifiques au folklore en tant que résultat de cette même unité de l'esprit humain<sup>81</sup> — ce qui fut une véritable découverte pour l'époque. Şăineanu a touché ainsi à quelques problèmes de structure, examinant la fonction des formules stéréotypées ou des chiffres épiques dans les contes des différents peuples, notamment ceux du Sud-Est européen.

En ce qui concerne la communauté folklorique sud-est européenne, il a toujours soutenu l'idée du permanent échange de valeurs culturelles effectué en cette zone, se fondant sur le critère géographique du voisinage et sur celui linguistique du bilinguisme au niveau de la population des zones de contact ethnique<sup>82</sup>. A l'égard de cet échange mutuel, il recommande une extrême prudence, soutenant que dans cette étape d'évolution de la science folklorique roumaine et européenne l'unique opération possible est de déterminer les analogies zonales et partant les particularités nationales. C'est pourquoi il a évité de faire lui-même la généalogie zonale de certains thèmes, se contentant de détailler les éléments commu-

<sup>76</sup> *Istoria filologiei române* [Histoire de la philologie roumaine], Bucarest, 1892, p. 347.

<sup>77</sup> D. Panaitescu-Perpessiciu, *Lazăr Şăineanu și folclorul (I)*, dans « Studii și cercetări de istorie literară și folclor », 4 (1955), p. 43

<sup>78</sup> *Istoria filologiei române*, p. 365—366

<sup>79</sup> *L'état actuel des études de folk-lore* (Extrait de la « Revue de synthèse historique »), Paris, 1902, p. 23

<sup>80</sup> *Basmelor române*, p. 966

<sup>81</sup> *L'état actuel des études de folk-lore*, p. 21

<sup>82</sup> *Istoria filologiei române*, p. 347.

nautares et divergents, pour les juger du point de vue anthropologique (par rapport aux données ethnologiques et respectivement par rapport aux supposés critères psychologiques éternellement humains). En ce qui concerne la méthodologie, Lazăr Șăineanu se place donc au premier rang des études roumaines en ce domaine, et la meilleure preuve à cet égard est son ample étude comparée de la ballade *Meșterul Manole*.

Ses autres ouvrages, par exemple ceux réunis dans le volume *Studii folklorice. Cercetări în domeniul literaturii populare* [Etudes folkloriques. Recherches dans le domaine de la littérature populaire] (1896), poursuivant les mêmes principes théoriques et méthodologiques, représentent en fait de simples confrontations entre les parallèles et les analogies sud-est européennes. On peut affirmer la même chose à propos des analyses thématiques des contes populaires roumains insérés dans le catalogue susmentionné, pour lesquels il fournit un matériel comparatiste sud-est européen et universel d'une remarquable abondance. Mais la portée de ses travaux ne se borne pas à l'augmentation considérable du répertoire des similitudes et des concordances sud-est européennes dans le folklore roumain. La véritable valeur de ces ouvrages réside dans le fait qu'ils servent à encadrer organiquement les matériaux roumains dans le vaste système de corrélations culturelles sud-est européennes et mondiales, offrant une image aussi claire que suggestive de la contribution du peuple roumain à la culture universelle et découvrant en même temps les traits « universels » de la culture populaire roumaine.

Quelque sommaire qu'il soit, un rapprochement entre Șăineanu et Hasdeu rend évident le fait que le disciple marche exactement dans le sillage de son maître, sans rien apporter de nouveau en ce qui concerne la théorie et la méthodologie de l'étude comparée. Il adopte les conclusions de Hasdeu comme des vérités définitivement établies, qui s'imposent d'elles-mêmes. Développant les mêmes idées et usant de la même méthode de travail, il témoigne d'une prédilection pour l'explication psychologique de la création folklorique, prouvant ses dons d'éminent essayiste. La nouveauté de sa contribution réside plutôt dans les sujets qu'il traite que dans l'inédit de ses conceptions ou de sa technique de travail. Ce qui le distingue est un penchant exagéré pour la documentation. Cependant, parmi tous les disciples de Hasdeu, Șăineanu demeure celui doué d'une personnalité plus marquée.



Nous arrivons ainsi au seuil du XX<sup>e</sup> siècle qui s'ouvre sur un large hiatus, provoqué par la retraite d'un Hasdeu vieilli dans l'ombre philosophique de son château de Cîmpina, par le départ sans retour pour la France d'un Șăineanu, par la mort prématurée d'un G. Dem. Teodorescu

en 1900, par l'abandon de ce genre de recherches de la part d'un Gr. G. Tocilescu, d'un A. D. Xenopol, etc. C'est le vide qui précède l'apparition d'une nouvelle génération de spécialistes, attirés par d'autres objectifs et répondant à d'autres impératifs de la science. De cette manière, la première étape de l'évolution des études comparées de folklore sud-est européen en Roumanie se dessine nettement non seulement par ses limites intérieures, d'ordre théorique et méthodologique, et par le mûrissement des tendances de notre discipline particulières à cette époque, mais aussi par cet hiatus que l'histoire enregistra au moment du changement de siècle dans la file des spécialistes. Faisant la juste part de tous les efforts sincèrement dirigés vers la conquête de la vérité, on aboutit aux conclusions suivantes :

1. Le point de vue sud-est européen dans les études de folklore comparé poursuivies en Roumanie a été découvert au commencement de la septième décennie du siècle dernier et le mérite incontestable de cette découverte revient à Al. Odobescu. C'est ce qui fait que cette sorte d'études jouissent à présent d'une tradition vieille de plus d'un siècle. Dans l'intervalle, des matériaux ont été rassemblés et classés, des problèmes posés et résolus, une expérience est née. La découverte de ce nouveau point de vue coïncide, pour l'histoire des études folkloriques en Roumanie, avec la fin de l'étape romantique inaugurée par le fameux article de Costache Negruzzi<sup>83</sup>, consolidée sous le rapport théorique par les études d'Alecu Russo et concrétisée dans l'importante synthèse que représente le recueil de Vasile Alecsandri. Avec ce dernier ouvrage, les études folkloriques roumaines font un grand pas dans la voie du progrès scientifique, sortant de l'ornière provinciale où elles se trouvaient isolées, pour participer à la genèse et au développement des études folkloriques sud-est européennes en général. L'examen des parallèles et des concordances folkloriques roumano-balkaniques a eu également le don d'étouffer les tendances latinisantes qui commençaient à se faire jour dans les études folkloriques du temps ; c'est une raison de plus pour considérer ce moment comme celui d'un tournant capital dans l'évolution de cette discipline. Le principal mérite dans la lutte qui devait élever les études folkloriques roumaines à ce nouveau échelon de valeur revient à B. P. Hasdeu qui, par son exemple personnel autant que par les travaux de ses élèves, a consolidé cette nouvelle position, la rendant inexpugnable.

2. C'est dans cette phase qu'on a jeté les bases théoriques et méthodologiques de la nouvelle discipline, par l'élaboration des thèses principales

<sup>83</sup> *Cinzece populare a Moldaviei* [Chants populaires de Moldavie], dans « Dacia literară », 1840, pp. 121—134. Pour son activité, Alex. Bistrițeanu, *C. Negruzzi și creația populară* [C. N. et la création populaire], dans « Limbă și literatură », 6 (1962), pp. 369—386.

du comparatisme roumain. A l'époque suivante, les études folkloriques n'ont eu plus qu'à approfondir et à nuancer les schémas déjà esquissés. La première réalisation théorique est la définition même de la communauté folklorique sud-est européenne. Et c'est toujours à Hasdeu que nous sommes redevables du fait qu'elle a été formulée dans son acception la plus large. Il explique cette communauté par l'action séculaire de quatre éléments unificateurs : le substratum linguistique commun, les institutions culturelles et les relations sociales et politiques communes et la cohabitation de tous les peuples du Sud-Est européen dans le cadre d'une seule unité géographique. Ces facteurs ont fourni un fonds commun, d'où les créateurs ont tiré leur inspiration de manière indépendante, élaborant des sujets et des motifs littéraires communs et constituant pour leur propre usage un système de procédés artistiques, une dot commune de stéréotypes. De la sorte on postule aussi bien la genèse indépendante que l'emprunt culturel, c'est-à-dire la gamme tout entière des relations possibles entre deux ou plusieurs peuples voisins. C'est toujours à cette époque que l'on propose l'hypothèse de la diffusion « concentrique », qui apparaît pour la première fois dans les ouvrages de M. Gaster. Le but de ces études -- fixé lui aussi durant cette phase -- est de découvrir les éléments communitaires, convergents du folklore des peuples du Sud-Est européen et non pas ce qui sépare ou oppose les cultures de cette zone. Un relief puissant a été donné aux traits distinctifs nés de l'interprétation nationale d'un matériel international, sans les laisser pour autant devenir un but en soi, mais seulement en tant qu'implication de tout travail scientifique qui réclame l'étude corrélatrice du particulier dans son unité dialectique avec le général.

3. Les problèmes nouveaux posés aux spécialistes réclamèrent des solutions neuves, qui ont imposé la consultation de l'expérience respective sur le plan européen. C'est ainsi que les savants roumains se sont adressés aux théories contemporaines les plus modernes. Mais comme on l'a vu, leur adhésion à l'une ou l'autre de ces théories n'implique aucune inféodation spirituelle, les spécialistes se laissant plutôt guidés par l'éloquence du matériel et non pas par la loquacité de la théorie. On remarque tout particulièrement le refus des spécialistes roumains d'adhérer à la théorie mythologique, qui hantait alors tous les domaines de la recherche et non seulement celui des études comparées<sup>84</sup>. Autre fait surprenant, la majorité des chercheurs, encouragés par Hasdeu, se montrent attirés par la théorie anthropologique avant même que celle-ci se fût imposée de manière définitive comme la solution la plus moderne en ce domaine. Partisans de la

<sup>84</sup> Miorica Nişcov, *Ecouri în România ale activităţii folclorice a fraţilor Grimm. Teoria mitologică* [Les échos en Roumanie de l'activité des frères Grimm dans le domaine du folklore. La théorie mythologique], dans « *Revista de istorie şi teorie literară* », 16 (1967), pp 289—303.

variante sociologique ou de la variante psychologique, les spécialistes roumains de cette époque partent de l'idée d'identité et d'unité de la nature humaine, identité et unité manifestes lorsque les individus appartiennent au même degré de développement social et historique, ce qui représente un point de vue fécond encore de nos jours. Mais cela n'écarte pas la possibilité de la migration culturelle. Acceptant ce principe aussi, les chercheurs roumains — dénués de toute déformation chauvine — ont mis en lumière surtout ce que nous avons reçu de nos voisins, plutôt que ce qu'ils ont indiscutablement emprunté à notre peuple. C'est là l'un des traits caractéristiques des études sud-est européennes en Roumanie qu'il faut mettre convenablement en lumière. L'emprunt, du reste, est lui aussi un acte créateur puisqu'il suppose l'assimilation d'éléments étrangers qui seront ensuite coulés dans les moules spirituels d'une nationalité. Ce fut encore Hasdeu qui a introduit dans le débat le rapport entre le fonds international, universel, et la forme nationale, historiquement déterminée du folklore, dans une formule qui sera l'axe de toutes les études comparatistes roumaines à venir.

4. Le temps qui s'est écoulé depuis a confirmé les grandes lignes de la pensée qui distingue ce groupe de chercheurs, mais il fut implacable quant au succès des études concrètes qu'ils ont entreprises, car bien rares sont les résultats de détail dont on pourrait encore tenir compte. Ce qui nous reste et nous impose de leurs travaux est l'extrême abondance de parallèles, concordances et coïncidences roumano-balkaniques identifiées à l'époque. Leur répertoire peut constituer la substance d'un ouvrage indépendant. Mentionnons ici, dans l'espace limité qui nous reste, que celles-ci se rapportent à presque tout le domaine de la création populaire, depuis les croyances et les coutumes jusqu'aux chants, ballades, contes légendes, proverbes et devinettes. Les résultats les plus importants ont été obtenus dans le domaine du conte (le grand catalogue comparatiste de L. Şăineanu) et de la ballade (avec quelques monographies thématiques spectaculaires dont l'intérêt se prolonge de nos jours). Il nous faut signaler aussi le fait que dans la plupart des cas le stade des simples relations folkloriques bilingues a été dépassé, arrivant maintes fois à la connaissance de toutes les versions sud-est européennes d'un sujet ou d'un motif. C'est toujours Hasdeu qui excelle à cet égard, faisant preuve non seulement d'une documentation d'envergure, mais de la bonne connaissance d'un grand nombre de langues balkaniques aussi. La tâche qui s'impose actuellement est de mettre de l'ordre dans cet immense dépôt de matériel comparatiste rassemblé par nos devanciers et de mener plus loin leurs travaux, complétant l'inventaire commun des identifications, dressant même le catalogue des sujets, motifs et thèmes communs au Sud-Est européen.

LA V<sup>e</sup> RÉUNION DU COMITÉ INTERNATIONAL DE L'AIIESEE

(Bucarest, les 15—16 Septembre 1967)

La V<sup>e</sup> réunion du Comité international de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen a été convoquée à Bucarest les 15—16 septembre. Y ont participé les délégués de 15 pays : Angleterre (Sir Ronald Syme), Autriche (M<sup>me</sup> Eina Patzelt), Bulgarie (l'académicien Vladimir Georgiev, président de l'Association, et le professeur Nicolas Todorov), U.S.A. (le professeur George W. Hoffman, remplaçant le professeur Ch. Jelavich empêché de venir), France (le professeur André Mirambel), Grèce (le professeur Denys Zakythnos, président honorifique de l'AIIESEE, M<sup>e</sup> Apostolos Dascalakis et M<sup>e</sup> Ch. Fragistas), Hongrie (le professeur Joseph Perényi), Italie (le professeur Agostino Pertusi), Liban (M<sup>e</sup> Camille Aboussouan), Allemagne Fédérale (le professeur Alois Selmaus), Roumanie (l'académicien Em. Condurachi, secrétaire général de l'Association et le professeur Mihai Berza), Tchécoslovaquie (M<sup>me</sup> R. Havrankova), Turquie (le professeur Halil Inalcik), Union soviétique (le professeur A. F. Miller), Yougoslavie (les professeurs Franjo Barišic et Ivan Pudic). Par suite de leur programme scientifique, les délégués de l'Albanie (les professeurs Alecs Buda et Androkli Kostallari) se sont vus dans l'impossibilité d'y participer, se faisant remplacer par un observateur (Dhimitër Stamo). De même le délégué de l'Allemagne Démocratique (E. Werner)

Y ont participé également aux travaux MM. N. Bammate, le représentant du Directeur général de l'UNESCO, et Virgil Cârdea, directeur du Secrétariat général de l'AIIESEE. Le secrétariat de la réunion a été assuré par M<sup>mes</sup> Cîrcaşa Grecseu et Sanda Răpeanu.

Les participants ont eu à se prononcer sur le rapport d'activité de l'Association dans l'intervalle 1966—1967, présenté par l'académicien Em. Condurachi, et sur le rapport financier dans le même intervalle présenté par Virgil Cârdea. Les deux rapports ont été adoptés à l'unanimité. Les discussions ont souligné les progrès constants dans l'accomplissement du programme de l'AIIESEE qui vise au développement de la coopération scientifique concernant les civilisations sud-est européennes.

Ensuite, le Comité international a procédé à l'élection du nouveau Bureau de l'Association, pour l'intervalle 1967—1971. Les participants ont élu à l'unanimité le Bureau suivant : *Président* — Fr. Barišic (YOUGOSLAVIE), *vice-présidents* — Alecs Buda (ALBANIE), Nicolas Todorov (BULGARIE), André Mirambel (FRANCE); Sir Ronald Syme (ANGLETERRE), Apostolos Dascalakis (GRÈCE); Halil Inalcik (TURQUIE); A. F. Miller (U. R. S. S.), *secrétaire général et trésorier* — Em. Condurachi (ROUMANIE). L'académicien Vl. Georgiev (BULGARIE) et le professeur D. Zakythnos (GRÈCE) ont été élus présidents honorifiques.

Le secrétaire général a soumis ensuite au Comité international un projet pour l'activité de l'Association dans l'intervalle 1967—1968. L'accent de cette activité portera sur les commissions d'études de l'AIIESEE : archéologie sud-est européenne, archives, folklore balka-

nique, histoire de l'art post-byzantin, histoire des idées en Europe du Sud-Est ; histoire de la vie économique et sociale dans les Balkans, linguistique balkanique, documentation dans les études balkaniques et du Sud-Est européen. Un colloque de la Commission d'histoire des idées, présidé par le professeur Mihai Berza (Roumanie) est projeté pour la première moitié du mois d'avril 1968, à Paris.

L'année 1968 sera consacrée aux préparatifs du II<sup>e</sup> Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est européen qui aura lieu à Athènes, en septembre 1969. Le Comité international a examiné les thèmes proposés par le Bureau lors de sa réunion à Ankara, en décembre 1966. Le Comité a approuvé les thèmes suivants pour les travaux du congrès :

I. *Rapport général* : Le stade actuel des études balkaniques et sud-est européennes (objet, méthodes, sources et instruments de travail, leur place parmi les sciences humaines) ; avec des *co-rapports* pour l'histoire, la littérature, l'art, la linguistique, l'ethnographie et le folklore.

II. *Travaux par sections* : 1 — Chronologie et ethnogenèse des anciens peuples du Sud-Est européen (du point de vue archéologique, linguistique et ethnographique). Bases égéennes et anatoliennes de la chronologie pré- et protohistorique du Sud-Est européen. 2 — La ville et le village dans le Sud-Est européen depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (aspects économiques, sociaux et culturels). 3 — Les circonstances de la conquête ottomane des Balkans. 4 — Echange et circulation monétaire dans les Balkans à l'époque de l'Empire ottoman. 5 — Le déclin de l'Empire ottoman et la genèse des Etats nationaux dans le Sud-Est européen. 6 — Privilèges et franchises dans le Sud-Est européen à l'époque de l'Empire ottoman (l'Eglise, les corporations, les autonomies locales, etc.), 7 — Héritages grecs successifs dans les langues balkaniques. 8 — Genèse des langues littéraires dans les pays sud-est européens. 9 — L'humanisme dans le Sud-Est européen (sources, caractères, diffusion, enseignement). 10 — Traits communs de la littérature épique (écrite et orale) des peuples balkaniques. 11 — Le romantisme dans les littératures des peuples du Sud-Est européen. 12 — Le Mont-Athos en tant que centre artistique. 13 — La réception du droit byzantin par le droit des peuples balkaniques. 14 — La genèse de l'art moderne dans le Sud-Est européen. 15 — Arts et métiers populaires dans les pays du Sud-Est européen. 16 — Les Balkans dans la politique internationale depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. 17 — L'art post-byzantin dans les pays sud-est européens.

Les travaux se sont déroulés dans un climat de collaboration amicale. Ils ont été suivis par une excursion à caractère scientifique à Rimnicu Vilcea, Hurez et Cozia.

*Virgil Căndea*

## LE X<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DES LINGUISTES

Les travaux du X<sup>e</sup> Congrès international des linguistes se sont déroulés du 28 août au 2 septembre 1967 à l'Université de Bucarest. Un nombre de 1 529 participants appartenant à 56 pays y ont apporté leur adhésion. Comme président du Congrès fut élu Ioigu Iordan, de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, et comme secrétaire général son collègue, Alexandre Rosetti, professeurs honoraires, l'un comme l'autre, à ladite Université.

Cinq rapports d'intérêt général figuraient au programme. Lecture en fut donnée en séance plénière, à savoir : 1 M. Malmberg (Suède), *Synchronie et diachronie*, 2. Emil Petrovici (Roumanie), *Interpénétration des systèmes linguistiques* ; 3. Roman Jakobson (E.U.A.), *Linguistics and adjacent Sciences* ; 4. Giacomo Devoto (Italie), *Il metodo comparativo e le correnti linguistiche attuali*, 5 Olga Aklmanova (U.R.S.S.), *Linguistics and the quantitative Approach*. Les rapporteurs y mirent en lumière les traits fondamentaux de chaque méthode linguistique en particulier, en montrant ce que chacune d'entre elles renferme de viable et de caduque, et ils indiquèrent les voies de développement qui désormais s'ouvrent devant la recherche scientifique. Ces rapports se sont avérés d'une grande utilité, vu l'abondance impressionnante de la production scientifique dans le domaine de la linguistique au cours de ces dernières années et compte tenu aussi du fait que la nécessité d'une vue d'ensemble se fait sentir de plus en plus impérieusement. La conclusion en a été la constatation que les lois générales d'une discipline doivent découler d'une analyse attentive et multilatérale des réalités concrètes.

Au cours des séances des différentes sections ont été lues 692 autres communications. Elles ont traité des problèmes les plus variés de la linguistique. Nous nous contenterons de rappeler ici celles qui intéressent le Sud-Est européen. Comme on pouvait s'y attendre, la plupart concernent la langue roumaine. Giovanni Alessio (Italie) s'est occupé du substrat pré-latin de la Dacie et de ses rapports extérieurs. Victor Ianu (Baia Mare : Roumanie) a disserté de la palatalisation des consonnes dentales — critérium de répartition dialectale en daeco-roumain. Ion Ionică (Bucarest) a présenté des observations à propos de la palatalisation des labiales sur les données de l'Atlas linguistique de l'Oltéme. Mioara Avram (Bucarest) a rouvert la discussion tant de fois mise sur le tapis au sujet du genre neutre en roumain. Elena Carabulea et Magdalena Popescu-Marin (Bucarest) ont présenté un rapport sur *La concurrence entre les différents moyens de formation du nom d'action en roumain*. Ion Pătruț (Cluj) s'est occupé de certains aspects de l'évolution du système de la flexion verbale du roumain. Finuța Asan et Fulvia Ciobanu (Bucarest) ont parlé de l'évolution de la composition des mots en roumain. N. Saramandu (Bucarest) a décrit le système des formes verbales composées en aroumain. Ana Buighilea (Bucarest) s'est penchée sur les types syntaxiques et la théorie des catégories appliqués au roumain. Un nombre important de communications a porté sur le lexique. George Mihăilă (Bucarest) a apporté quelques contributions à l'étude du calque linguistique (d'après les textes bilingues slavo-roumains du XVI<sup>e</sup> siècle). Al. Cristureanu (Cluj)

a parlé des facteurs sociaux, politiques, culturels et économiques qui ont favorisé la modernisation des prénoms roumains aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Romulus Vuleănescu (Bucarest) a décrit certains aspects de la toponymie agraire de montagne dans les Carpates roumaines. Constant Maneca (Bucarest) a essayé d'établir les rapports existant entre la fréquence des mots et l'histoire du roumain. Angela Bidi (Bucarest) a présenté un travail intitulé *Problèmes et méthodes dans l'étude de la structure du lexique*. Boris Cazacu (Bucarest) a fait d'utiles observations à propos de dialectal et littéraire dans la synchronie et la diachronie. Ion Coteanu (Bucarest) a montré les possibilités et les limites de la formalisation de la stylistique. Rosa Del Conte (Italie) a traité de la fonction de l'ambiguïté dans le langage du poète roumain Tudor Aghiezi. Matilda Caragiu-Mariojeanu (Bucarest) a présenté les principes de description d'un système linguistique appliqué au dialecte aroumain. Jiřina Smrková (Tchécoslovaquie) s'est livrée à des remarques sur l'interpénétration des systèmes grammaticaux roumain et slave. Romulus Todoran (Cluj) a présenté et décrit un argot roumain rural de Transylvanie.

Les contributions à l'étude des langues sud-slaves ont été moins variées. Vladimir Georgiev (Sofia) a discuté les problèmes méthodologiques de la linguistique avec des applications aux langues sud-slaves et sud-est européennes. Constantin P. Popov (Sofia) a montré l'importance des documents slavo-roumains des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles pour l'étude de l'histoire de la langue bulgare. George Bolocan (Bucarest) a décrit un calque morphologique d'origine roumaine dans quelques dialectes bulgares. Herbert Galton (E.U.A.) a montré *The Modell of the Bulgarian Sentence*. Radu Flora (Yougoslavie) a discuté des rapports existant entre l'évolution spontanée et la structure linguistique. Miko Deanović (Zagreb) a présenté l'état actuel de la géographie linguistique et les progrès réalisés par l'Atlas linguistique méditerranéen.

La langue albanaise et ses rapports avec les langues slaves a fait l'objet de la communication présentée par Idriz Ajeti (Yougoslavie).

Le domaine de la langue et des dialectes néo-helléniques a été représenté par trois communications, celles d'André Mirambel (France), *Méthode comparative et dialectes néo-helléniques*; D. Montsos (E.U.A.), *The Debated Origin of a Balkanism*; D. Vayacacos (Grèce), *Les langues spéciales (conventionnelles) en Grèce*.

Les langues turques et leur influence sur le Sud-Est européen ont retenu l'attention de Ivan Gălăbov (Bulgarie), *Un cas de contact des aires balkanique et anatolienne*, M. Mollova (Bulgarie), *Coincidence de zones linguistiques bulgares et turques dans les Balkans*, A. Bulatov (U.R.S.S.), *Éléments turques dans la langue hongroise*.

Plusieurs contributions ont traité des problèmes d'ensemble consacrés à un groupe ou à toutes les langues du Sud-Est européen. C'est ainsi que V. Blonar (Tchécoslovaquie) a présenté certaines analogies du lexique des langues du sud-est de l'Europe. Ivan Duridanov (Bulgarie) a fixé la position linguistique du parler antique des Péons d'après les sources historiques et archéologiques. V. P. Solovjev (U.R.S.S.) a cité quelques parallélismes phraséologiques dans les langues sud-est européennes. D. S. Širokov (U.R.S.S.) a examiné certains dialectes isolés de l'Europe du Sud-Est et a montré la nécessité de les étudier sur place selon les méthodes de la géographie linguistique, afin de déterminer les critères d'une typologie des langues du Sud-Est européen.

Le Congrès de Bucarest s'est fait remarquer par la participation massive de spécialistes venus de tous les continents. Il a passé en revue les principales méthodes de recherche et a fait ressortir leurs qualités comme leurs défauts. L'un des traits fondamentaux qui se font sentir certainement et de plus en plus est la nécessité de la collaboration internationale. Quelle

que soit la méthode appliquée par tel ou tel chercheur, chacun ressent le besoin de disposer d'un matériel comparatif et est désireux de se tenir au courant des progrès que la science enregistre dans d'autres pays. Il existe dans la sphère de la linguistique des domaines comme l'onomatistique et la toponymie, la géographie linguistique, la terminologie des réalisations techniques, où la collaboration internationale s'impose de soi. L'histoire de chacune des langues du Sud-Est européen considérée séparément a besoin d'être conçue en fonction de ses rapports avec les langues voisines : seule une vision d'ensemble peut mener à une juste compréhension des phénomènes particuliers, de même que seule l'analyse attentive des faits concrets de chaque région permettra aux chercheurs de découvrir les lois générales.

*H. Mihăescu*

I. I. RUSSU, *Limba traco-dacilor* [La langue des Thraco-daces] Ediția a II-a revăzută și adăugită. Ed. Științifică, Bucarest, 1967, 253 pp. et 1 carte.

La première édition de cet ouvrage remonte à 1959. Son succès auprès du public roumain fut tel qu'elle s'épuisa en quelques semaines. Depuis, l'auteur a mis à profit les années qui se sont écoulées pour l'enrichir de matériaux nouveaux, tout en prenant position devant les critiques qui lui ont été adressées. Cette nouvelle édition est de près de cent pages plus ample que la précédente. Le livre a maintenant neuf chapitres où sont présentés les aspects essentiels : les Thraces (leur pays, leur civilisation et leur histoire), les matériaux linguistiques thraco-daces, l'histoire des recherches, l'étude étymologique de la langue thrace, éléments lexicaux, phonétique et position de la langue thrace, les noms propres, la disparition de la langue thrace et ses reliques vivantes. Une annexe est consacrée à l'exposé des opinions de l'auteur au sujet de la langue roumaine, des langues balkaniques et du substrat.

L'impression d'ensemble que laisse la lecture de ce volume est des meilleures. L'abondance des informations recueillies pendant de longues années de travail, la minutie de l'auteur, la passion pour le sujet traité, l'exécution typographique honorable en sont les traits dominants. On a maintenant la possibilité de juger dans son ensemble et de façon concrète l'héritage linguistique des Thraces, ce qui permet de mettre en valeur les éléments autochtones de la langue roumaine. Malheureusement, ces vestiges, peu nombreux et unilatéraux, ne sont pas concluants. Cette situation ne doit pas pour autant décourager les études sur les éléments du substrat en roumain. Certains de ces derniers persistent dans la toponymie (notamment en hydronymie et oronymie) et dans le lexique. Nous partageons le point de vue de l'auteur que nous avons le devoir d'élargir l'horizon de nos investigations, notamment de faire état des résultats de la linguistique indo-européenne pour connaître les problèmes fondamentaux de nos voisins, et de nous familiariser non seulement avec les études romanes, mais aussi avec les études slaves, albanaises, byzantines et orientales. Il existe encore dans les dictionnaires roumains de nombreux vocables dont l'étymologie demeure inconnue. Cela s'explique par le fait que le peuple roumain est entré en relation avec des peuples aux origines les plus diverses, aujourd'hui disparus, lesquels ont laissé des traces dans sa langue. Par conséquent, pour étudier le passé de la langue roumaine il est tout indiqué d'élargir le champ de nos investigations et de prendre en considération les sources historiques à côté des sources linguistiques ainsi que la méthode comparative.

Le sud-est de l'Europe a été, comme on le sait, dominé durant des siècles par l'Empire romain, puis par Byzance, à qui a succédé pour un demi-millénaire l'Empire ottoman. Toutes ces dominations ont facilité dans une certaine mesure les rapports entre les individus, ont nivelé quelque peu les différences et ont mêlé peuples et langues. Mais les progrès de la technique étaient pour lors encore faibles, les routes peu nombreuses et les moyens de diffusion imparfaits. Compte tenu également des conditions historiques, l'opinion semble justifiée que l'on ne saurait parler d'une « union linguistique balkanique » étroite, mais seulement d'un espace géographique riche en interférences linguistiques méritant d'être étudiées dans leur ensemble.

Les mots thraco-daciques en roumain constitueront la matière d'un travail séparé annoncé par l'auteur. Les anciens Thraces étant mentionnés dans les sources historiques jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, on est en droit de supposer que durant près d'un demi-millénaire un nombre important de mots thraces ont pu pénétrer en latin, mots conservés partiellement jusqu'à nos jours en roumain. En principe, il est difficile de repousser pareille hypothèse de travail. Concrètement toutefois, l'examen de cette question a tous les caractères d'un terrain glissant, faute de points d'appui. L'auteur nous présente une liste de 70 termes anciens communs aux langues roumaine et albanaise. Parmi eux, *căciulă* « bonnet de fourrure » est répandu sur une vaste aire géographique et il est possible qu'il ait été emprunté à une antique population non thrace. Le mot *dărîma* « démonter » semble être plutôt la continuation du latin *deramare succidere*, consacré sur une large zone de la Romania : véghote *dramuor* « tuer, abattre », engadin *zdrami*, vieux français *deramar*, provençal *demaumar*, espagnol et portugais *derramar*. En roumain, on rencontre par endroits le pluriel *dărămături* « branches de bois mort » qui renvoie au sens de *deramare* du latin. Le mot *sarbăd* « fade » provient du latin *exalbidus*, populaire et répandu, reflété également dans l'aroumain *salbit*. *Șale* « reims » semble trop bien assis sur le latin *sellae* pour qu'il soit nécessaire de recourir à une explication par le substrat.

Plus loin, l'auteur présente une liste de 90 termes sans correspondants en albanais, qu'il attribue pareillement au substrat thrace. De cette liste, les mots que voici sont probablement d'origine latine.

*acăța* « grimper, accrocher », d'un doublet de l'itératif *captare*, à savoir \**captiare*, qui s'est conservé dans toutes les régions de la Romania (it. *cacciare*, fr. *chasser*, etc.);

*ameți*, « étourdir », de *mattus* « ivre », terme populaire et répandu;

*arunca* « lancer » *runcare* « jeter de la terre », dans les gloses *adruncal evertit alienat* (CGL IV, 8, 4; V, 163, 18); *eruncare*, conservé dans l'Italie méridionale et en vieux français;

*butură*, de *bute* « tonneau » + suffixe *-ură*,

*custură* « pierre à affûter », de *cuțit* « couteau » + suffixe *-ură*;

*desghina*, « mettre la discorde », de *disglut(t)nare*, comparer aussi aroumain *dișgl'inare*; *genune*, du latin *gyro*; comparer italien *girone* (d'acqua);

*lepăda*, « abandonner », de *lapidare* ou *liquidare*,

*leșina* « s'évanouir »; comparer sarde *lassinare* ou *lașinare* « glisser, tomber » (M. L. Wagner, *Dizionario etimologico sardo*, Heidelberg, 1962, vol. II, p. 14);

*nifeț* « un peu », de *mîșifeț* ou de *nișifeț*, latin *mica* ou *nescio quantum*,

*tare*, « fort », de *talis*, calque d'après le sl. *jáko*, d'abord pronom, puis adjectif ayant le sens de « fort, puissant »; voir P. Skok, « Archiv für slavische Philologie », XXXVII, 1920, p. 87;

*urctor*, de *hordeum* « orgelet », foriné à l'aide de *hordeaceus*;

*urdoare*, de \**horidor* « saleté », de *horridus*, sur le modèle de *frigidor* — *frigidus*; le mot apparaît déformé dans ce texte de l'évêque d'Orléans Anianus en 451 (*Monumenta Germaniae Historica Passiones vitaeque Sanctorum aevi Merovingici*, éd. P. Krusch, Hannover, 1896, p. 121). *Protinus in terra deorsum exruit et digito parumper pulvis conteruit, oculorum cilia reddito linit. protinus aperti sunt sculi eius et tamquam scameus orror habit inde, mixto cruore*, chez M. Bambeck « Zeitschrift für romanische Philologie », LXXVII, 1961, p. 325. *Horror* dans ce texte répond à la forme littéraire \**horridor*.

*Burlan* « tuyau » n'est pas attesté dans les textes roumains avant le XIX<sup>e</sup> siècle et semble constituer un terme récent.

Dans l'étude annoncée sur les éléments autochtones du roumain, l'auteur devra suivre attentivement la distribution géographique des termes et les points de départ des innovations afin de définir non seulement l'origine mais aussi la stratification petit à petit des vocables, ainsi que les directions empruntées par les principaux courants de civilisation.

H. Mihaescu

N. P. ANDRIOTIS, 'Ετυμολογικό λεξικό της κοινής νεοελληνικής [Dictionnaire étymologique du neo-grec commun] 2<sup>e</sup> éd., Thessalonique, 1967, XXIV, 415 pp. (Université de Thessalonique, Institut d'études neo-helléniques. Fondation Manoli Triandaphylidis)

La première édition de ce travail est parue en 1951 dans la collection de publications de l'Institut français d'Athènes. La seconde a mis à profit les progrès enregistrés par la science dans les quinze dernières années et renferme des addenda et améliorations importants. C'est ainsi que le livre a presque doublé de volume. Son caractère toutefois est demeuré le même. L'ouvrage s'adresse en premier lieu aux étudiants et au public grec cultivé auxquels il se propose de faciliter l'intelligence de la langue hellénique commune de nos jours. Faire un pas de plus dans l'approfondissement de l'étymologie du grec moderne n'est pas chose aisée, et cela pour bien des raisons. C'est qu'il n'existe pas un répertoire satisfaisant du grec médiéval — le grand dictionnaire historique de la langue grecque moderne édité par l'Académie d'Athènes en est à peine au commencement — et que l'on n'a pas encore recueilli suffisamment de textes dialectaux et aussi que l'on ressent encore l'absence d'un atlas linguistique des dialectes grecs considérés dans leur ensemble. Outre cela, on n'a pas encore étudié de façon adéquate les rapports linguistiques du grec avec les langues parlées dans les pays voisins. N. P. Andriotis observe pertinemment (p. VIII) que « l'étymologie néo-grecque souffre en permanence de dilettantisme et d'une vraisemblance non prouvée des suppositions audacieuses. L'auteur d'un dictionnaire étymologique, aussi bien de nos jours qu'à l'avenir, se heurtera à des incertitudes visqu' il lui faudra choisir entre probable, peu sûr et inconnu ». En fait, l'histoire des mots se rattache à l'histoire de la civilisation, de la vie intime du peuple, de ses créations spirituelles et de ses rapports avec les peuples voisins. « L'étymologie qui est aujourd'hui une branche isolée, a besoin d'être mise en valeur en l'encadrant dans la linguistique et l'histoire de la civilisation du peuple » (p. XIV). Ce sont là des propos pleinement justifiés pour figurer en tête d'un dictionnaire étymologique, mais la matière du présent dictionnaire ne répond que partiellement à de tels vœux. L'ouvrage certes est utile et bienvenu, pourtant il ne satisfait pas pleinement les exigences de la linguistique grecque de nos jours. Si l'on veut comprendre la vie des mots, on a le devoir de tenir compte premièrement des facteurs « espace » et « temps ». L'auteur n'indique pas leur distribution géographique, ni ne nous fournit des témoignages appartenant aux diverses époques de l'histoire. Pour expliquer les matériaux linguistiques, il fait appel la plupart du temps au fonds grec ancien et ce n'est que rarement qu'il prend en considération la possibilité d'une influence exercée par une langue voisine. En réalité, depuis la fin de l'antiquité et jusqu'à présent, le peuple grec a eu des contacts avec divers peuples et diverses civilisations, et sa langue s'est constamment enrichie et a évolué par suite de ces contacts. En grec, on a à faire tout d'abord à une forte influence latine et romane, puis à une influence slave, à une influence turque et à une influence de l'Europe occidentale à l'époque moderne. En outre, il existe un fonds commun et très ancien de provenance locale, en contact aux limites approximatives du sud-est de l'Europe. L'expérience montre que les rapports réciproques ont été si étroits que l'histoire de la langue grecque intéresse de près non seulement les hellénistes, mais aussi les indo-germanistes, les latinistes, les romanistes, les albanaisants, les slavaisants et les turcisans. Inversement, la connaissance des idiomes parlés par les voisins du peuple grec aidera à son tour, indubitablement, les hellénistes à approfondir l'étude du grec. Je me permettrai de dresser ici une liste provisoire des éléments d'origine thrace ancienne et d'origine roumaine dans la langue grecque de nos jours :

*abur* « vapeur », dans la langue grecque populaire du nord de la Grèce *ἄβουρος*, *ἄμπρος*, *ἄμπρους*,

- arici* « hérisson », en Epire ἀρίτσιους ,  
*baci* « maître berger », dans la région de Jannina μπάτζους ,  
*balu* nom donné aux chevaux de couleur bigarree, mouchetée, au village de Germa en Macédoine grecque μπάλ'ους, μπάλιος ,  
*bărbăfel* « petit homme », en Epire βαρβατσέλι ,  
*boare* « bourrasque », grec μπόρος, albanais *bore*, bulgare *bora* et *bura*, serbe *bura*, turc *bora* ;  
*brlnzâ* « fromage », en Epire πρέντζα ;  
*bunâ* « bonne », dans la région de Jannina μπούνα ;  
*canurâ* « gros fil de laine servant à faire des bas et des tapis », au village de Germa en Macédoine κάνοουρα ,  
*caș* « sorte de fromage », en Epire κάσα ;  
*căcăreazâ* « erotte de brebis ou de chèvre », en Epire κακαράντζις ;  
*căciulâ* « bonnet », en Epire κατσούλα ;  
*cânuț* « gris » (en parlant de cheveux), en Epire κανούτα « chevre au poil gris », κανούτο « brebis au poil gris »,  
*cășealâ*, dans le dialecte aroumain *pitâ cășealâ* « chausson au fromage », en Epire κασάτα ;  
*ciung* « estropié », au village de Gerina en Macédoine τσ'ούγκους ;  
*ciul* « sans cornes », dans la région de Jannina τσοῦτο « brebis sans cornes » ;  
*ciulurâ* « espèce de louche, seau », τσιότρα ;  
*coașin* « mouton qui a des taches rougeâtres sur la tête », en Epire κότσινα ,  
*coșoc* « manteau de paysan en peau de mouton », en Epire γκοσιόκας, γκοσιόκα ;  
*colaștrâ* « premier lait après la délivrance », en Epire κουλιάστρα, γλιάστρα, κηλιάστρα, κληιάστρα ;  
*copilâ* « jeune fille », κοπέλα « jeune fille », κοπέλι « garçon »,  
*curpân* « soie d'aibre », en Epire κούρπανα ,  
*fașă* « face », φάτσα ,  
*farinâ* « farine », φαρίνα ;  
*fecior* « jeune homme », en Epire φατσιόρι ;  
*floc* « flocon de laine », φλόκα, φλόκος ,  
*flocalâ* « manteau d'étoffe floche », φλοκάτα, en Epire φλουκάτα ;  
*fum*, pl *fumuri* « fumée, esprit chumérique » φούμαρα « phantasmes »,  
*galben* « jaune », en Epire γκάββινου ;  
*gâlbeazâ* « clavelée », en Epire γκλαβάτσα, κλαπάτσα ;  
*gurâ*, *guriță* « bouche, petite bouche » en Epire γούρα, γουρίτσα ,  
*gușter* « éléard vert », γουστέρα, γουστερίτσα, en Epire γούστιρας, γουστιρίτσα ;  
*lungâ* « longue », en Epire λούγγα « sorte de nourriture » ;  
*luminâ* « lumière », λουμίνι « petite lumière »,  
*măciucă* « gourdin noueux », ματσούκα, ματσούκι ,  
*mior*, *mioară*, aroumain *m'ior* « petit agneau » μιλιόρι en Epire μιλιόρι ;  
*mury* « gris, brun », μούργος, μούγκους ;  
*neagrâ* « noire », en Epire νιάγκρος « bon noir » ;  
*portîța* « petite porte », au village de Gerina en Macédoine, πορτίτσα ;  
*prun* « prunier », προῦνο, la forme grecque πούρνο d'après la forme aroumaine *prunu* ;  
*rușă* « pénis, membre vuil », village de Germa en Macédoine πούτσα, πούτσους ;  
*stîlnă*, aroumain *stane*, grec στάνη « pare a moutons »,  
*strîmb* « tordu », au village de Germa en Macédoine στριμπός ,  
*strungă* « endroit où l'on trait les moutons », dans le nord de la Grèce στρούγγα, στρούγκα ;  
*surup* « coucher du soleil » en aroumain, grec σούρουπο ;  
*turmă* « tioupeau », en Epire τούρμα ,  
*șap* « boue », en Epire σάπος ;

*farç* « enclos pour quelques agneaux », en Epire τσάρκος ;  
*urdá* « sorte de fromage », en Epire οὔρδα ;  
*văltui*, roumain *vitul'iu*, en Epire βιτούλι  
*viǎ* « houssine », βιτσα.

La majorité des termes que renferme cette liste sont d'origine pastorale. Il s'y reflète une foule de rapports réciproques entre Grecs et Roumains à travers les âges et leur nombre est appelé à croître au fur et à mesure des progrès que les recherches enregistrent sur les lieux. Nous citerons ici quelques travaux plus importants qui ont donné un regain de vigueur dans ces derniers temps à l'étude de ces contacts. C'est d'abord le livre de H. G. Georgiou, *Tò γλωσσικὸ ἰδιῶμα Γέρμα Καστορίας*, Thessalonique, 1962, 441 pp. ; T. Papahagi, *Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, Bucarest, 1963, 1 264 pp., et enfin celui de E. A. Bonga, *Τὰ γλωσσικὰ ἰδιῶματα τῆς Ἐπείρου*, I.II. Ioannina, 1964, 460+267 pp.

En dépit de ces omissions inhérentes, le dictionnaire étymologique de N. P. Andriotis mérite pleinement d'être pris en considération pour l'étude comparative du complexe linguistique de l'Europe du Sud-Est.

H. Mihăescu

S. IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina da Costantino agli iconoclasti*. Dedalo, Bari, 1965, 388 pp (Università degli Studi di Bari. Istituto di storia medioevale e moderna Saggi, 5 ,

L'auteur a essayé de nous présenter une « interprétation » historique de la civilisation littéraire byzantine, autrement dit il s'est proposé d'interpréter dans son développement la production littéraire de Byzance et de l'expliquer à la lumière des événements historiques comme un reflet de ces derniers : « L'existence, l'essence, la formation et le développement de la littérature byzantine sont entendus et expliqués dans le cadre des connexions historiques et en rapport avec le sort de l'Empire byzantin » (p. 8). Cette attitude juste, confirmée par la constatation qu'« aucune littérature ne peut se fonder sur des prémisses universellement humaines, à même de la rendre directement accessible » (p. 7), l'amène à renoncer à la conception métaphysique et idéaliste et à analyser le phénomène littéraire en fonction des nécessités de la société d'une région géographique donnée et pour une étape historique déterminée. Il ignore toutefois les conditions concrètes comme le niveau de la production, la structure de la société et le degré de développement politique, et prend en considération seulement des éléments de la tradition, affirmant à ce propos que « le monde culturel byzantin est déterminé par la rencontre féconde de l'hellénisme et du christianisme » (p. 6). Plus loin, l'auteur constate que la tradition classiciste et l'imitation formelle des écrivains antiques a freiné bien des fois le développement littéraire, mais il n'essaye point de définir de plus près les éléments novateurs qui ont soutenu et promu cette littérature durant plus d'un millénaire. Pour expliquer l'aviabilité de la culture et de l'Etat byzantin l'auteur énumère quelques éléments. L'Empire byzantin a connu une plus grande prospérité économique. L'hellénisme a été une culture supérieure ; les religions orientales ont disposé de plus de force de conviction du fait de leur caractère sotériologique prononcé et de leur capacité de syncretisme. Et de conclure ensuite d'une façon étonnamment catégorique : « La fondation de Constantinople n'est autre chose que l'ultime phase du processus historique d'hellénisation du monde romain. . la reconnaissance officielle du déplacement du centre de gravité de l'Empire, d'Occident en Orient » (p. 13). Ce jugement, ou pèse lourd la persistance de certaines formes politiques, ne tient pas compte de la prospérité économique réelle de vastes régions comme l'Italie et la Gaule et du fait que la culture occidentale de forme latine s'est affirmée sans interruption et

a parfois dépassé la culture byzantine. L'auteur, en revanche, a judicieusement compris le grand rôle de Byzance en tant que véhicule de la culture antique transmise par lui. « Sans l'amour de Byzance pour la tradition classique, notre culture serait privée aujourd'hui de la création la plus importante qui se trouve à la base de sa civilisation » (p. 27).

La division en périodes de la littérature byzantine adoptée par S. Impellizzeri est celle traditionnelle. 1) époque proto-byzantine (années 330—641); 2) époque de lourdes épreuves des années 641—850, « la plus obscure de la culture byzantine »; 3) l'époque la plus riche et la plus féconde entre 850 et 1204; et 4) le déclin non dépourvu de gloire des années 1204—1453. Dans cet ouvrage l'auteur s'occupe uniquement des deux premières époques à savoir des années 330—850, soit d'un laps de temps d'un demi-millénaire.

L'auteur constate que l'on dispose de répertoires bien informés comme ceux de K. Krumbacher, de Gy. Moravcsik ou de H.-G. Beck, mais que l'on n'a pas encore une histoire de la littérature byzantine dans le vrai sens du mot. Il appuie son opinion d'une citation empruntée à Nicolas Iorga « Cette littérature reste encore, je ne dirai pas seulement à décrire, mais encore à définir, à en fixer le sens, à en marquer les divisions, à en faire un grand spectacle d'ensemble, rempli de cette vitalité qui existe dans cette littérature comme dans n'importe quelle autre » (« Revue historique du sud-est européen », II, 1925, p. 370) Puis il affirme que dans son ouvrage il a essayé « de faire une histoire de la littérature, et non un répertoire, et qu'il a estimé opportun de mettre en évidence les traits essentiels pour une vision d'ensemble » (p. 10). On peut apprécier avec sympathie cet ambitieux projet, soutenu par une ample information bibliographique (60 pages imprimées en caractères menus). Le contenu du livre est divisé en trois parties précédées d'une courte introduction : la première renferme les IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles jusqu'à la fin du règne du Justinien, la seconde embrasse les années 565—641 et la troisième couvre les années 641—850. La première période se distingue par une grande abondance d'œuvres et de personnalités littéraires, la seconde enregistre les échos d'épisodes encore vigoureux et la dernière est le reflet de l'époque la plus obscure de l'histoire de la culture byzantine. Tout au long de ces trois périodes sont survenus petit à petit des changements de structure fondamentaux dans la société du temps, changements dont l'auteur ne tient pas compte autant qu'il le faudrait, bien qu'il se soit proposé de juger la production littéraire dans ses « connexions historiques ». L'introduction est vivante, élégante et personnelle : elle se laisse lire avec intérêt et plaisir, justement en raison du fait qu'elle représente une tentative de juger le processus historique dans son ensemble, de rechercher les contradictions et les conflits d'opinions et de détacher le sens et la valeur de la littérature pour ses contemporains. Ensuite, l'auteur entreprend d'analyser les personnalités littéraires et les considère chacune à part, chronologiquement, en exposant le contenu de leurs œuvres ou en attirant l'attention sur les beautés stylistiques. Mais la lecture de son livre devient monotone, car les écrivains sont présentés et catalogués selon des critères formels, c'est-à-dire par genres littéraires, dans de petites monographies successives sans lien étroit entre elles. Aussi, bien des fois ne réussit-on plus à bien saisir leur rôle social, le mobile de leur lutte idéologique ou leurs préférences pour telle ou telle forme littéraire. Il va de soi que pour formuler un jugement sur un phénomène littéraire il est bon de tenir compte du contenu d'idées (lequel repose sur une tradition, mais répond à des nécessités du temps), de la personnalité et du tempérament de l'écrivain (ce qui détermine le choix des formes d'expression) et des lecteurs auxquels il s'adresse (lesquels conditionnent jusqu'à un certain point le contenu et la forme de l'œuvre littéraire), mais tout cela constitue un complexe qui est d'autant plus compréhensible que l'on réussit à le mieux présenter « dans ses connexions historiques ». Nous estimons que l'auteur s'est éloigné par endroits du noble but qu'il s'était assigné, bien qu'il ait fait un effort considérable pour le suivre de près et bien qu'il ait cherché à s'informer à souhait. Mais il n'a pas toujours considéré la production littéraire byzantine comme un processus et n'a pas jugé son contenu à l'aide de quelques jalons conducteurs comme, par exemple, les con-

traditions entre riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, païens et chrétiens, orthodoxes et ariens, gens de cour et moines, etc. Au moment où l'historien réussit à comprendre le contenu idéologique de l'œuvre littéraire, son mobile et son sens, il peut mieux se rendre compte pourquoi elle revêt une forme ou une autre et dans quelle mesure ses moyens d'expression s'élèvent à la hauteur convenable. Le lien avec la vie est bien surpris et formulé par l'auteur en ce qui concerne l'activité des historiens byzantins qui ont disposé de moyens de s'informer et ont parfois participé directement au déroulement des événements racontés par eux-mêmes : « Cette double expérience a fait que l'historiographie byzantine soit d'un niveau particulièrement élevé, le plus élevé peut-être de toute la production littéraire byzantine. Et comme Byzance au cours de son existence millénaire est venue en contact avec les peuples les plus divers de l'Europe, l'historiographie byzantine est la source la plus importante, pour tout le Moyen-Âge, non seulement des événements de l'Empire, mais aussi de la connaissance des populations qui à cette époque faisaient leur entrée sur la scène de l'histoire » (p. 224). Les pages consacrées à Procope sont intéressantes, néanmoins certaines formules demeurent de simples déclarations : « Procope... met en pleine lumière les contradictions de l'époque de Justinien et révèle son propre esprit contradictoire » (p. 25). Mais en quoi consistaient ces contradictions ? Toute la période historique traitée par l'auteur a été bouleversée par des luttes religieuses sans fin entre l'autorité ecclésiastique constituée et les tenants des diverses hérésies. Ces luttes étaient le reflet des contradictions sociales et l'écho de certains mécontentements. La littérature byzantine de l'époque iconoclaste ne peut être appréciée et goûtée sans comprendre au préalable son conditionnement social ou les motifs d'ordre politique qui l'ont animée. Or, l'auteur se contente à y découvrir des beautés de nature formelle.

Toute tentative de présenter une nouvelle synthèse doit être chaleureusement saluée, car elle représente un travail particulièrement difficile. Même si le présent ouvrage ne satisfait pas pleinement du point de vue de sa méthode, il n'en contient pas moins nombre de pages brillantes et convaincantes.

H. Mihăescu

F. DJINDJIHAŠVILI, *Антимов Иверელი (Антим Иверяну). Жизнь и творчество* [Anthime d'Ibère. Vie et œuvre]. Редактор В. Жгенти. Тбилиси, Изд. Литературы да ხელოვნება, 1967, 140 pp. + 3 illustr.

Ces dernières années l'attention des milieux scientifiques a commencé de nouveau à se fixer avec un intérêt de plus en plus marqué sur la personnalité d'Anthime d'Ibère. Ce grand clerc de jadis a été cité une œuvre qui de nos jours est également réclamée comme sienne par l'histoire des relations roumano-géorgiennes (P. Constantinescu-Iași, D. P. Bogdan), l'histoire de l'imprimerie roumaine (N. Șeibănescu, Dan Dumitrescu, A. Sacerdeșteanu) et l'histoire de notre art médiéval (Victor Brătulescu). La commémoration de 240 ans depuis sa mort, en 1956, et celle de 250 ans, dix ans plus tard, ont suscité bon nombre d'articles à son sujet et d'études évocatrices. Gabriel Ștrempel donne une nouvelle édition de ses *Predici* [Homélies] en 1962 et Radu Albala, en 1966, sa biographie.

Les dernières recherches sur les œuvres d'Anthime ont fait sans doute leur profit des études plus anciennes, signées par un Emile Picot, N. Iorga, N. Dobrescu, A. G. Samdze. À l'exception de quelques détails mis en lumière par l'examen attentif des documents déjà connus, il est certes difficile de faire des découvertes révélatrices relatives à la vie ou à l'œuvre d'Anthime. Son existence durant une première période, qui précède l'installation en Valachie, est encore un mystère pour nous. D'autre part, certains côtés de son activité politique récla-

ment quelques éclaircissements, mais qui ne seront possibles qu'après l'étude exhaustive des archives diplomatiques autrichiennes, russes et turques, complétée par des documents des patriarchats orientaux

Mais en dépouillant les documents déjà connus, l'on pourrait, je crois, mettre encore mieux en lumière le profil spirituel de ce vénérable prélat, ainsi que sa conception des rapports qui doivent régler les relations de l'autorité de l'Eglise avec le pouvoir laïque — conception dont la rigueur a été la source de son conflit avec Constantin Brâncoveanu. Dans la personne d'Anthime d'Ibère, la pensée chrétienne et l'idéologie politique médiévale de l'Europe orientale trouvent leur dernier champion, combattant avec acharnement pour la préséance de l'Eglise, qui selon lui devait toujours prendre le pas sur le pouvoir impérial. Il s'agit donc de cette vieille controverse qui divisa longtemps la pensée politique européenne. Devant un haut clergé conformiste, devant un prince autoritaire, devant une aristocratie soumise à des intérêts et des conceptions de plus en plus laïques, Anthime n'hésite pas à évoquer hautement la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur sa position dans l'Etat, son sens social et politique.

Sorti des rangs du monachisme, champion de la pureté doctrinaire orientale, aussi différent donc de par sa formation et ses idées du haut clergé épiscopal assujéti à l'autorité princière que du clergé séculier dépourvu de culture et d'ambitions, Anthime ressuscite dans un conflit politique, malheureusement mal étudié, une vieille dispute à laquelle il participe comme dernier partisan de la position traditionnelle. De là le ton âpre de ses sermons qui lui offrent l'occasion d'exercer avec une ferme conviction sa fonction de censeur de la vie publique roumaine. De là cette dignité dans ses réponses aux accusations de Brâncoveanu. De là cette liberté qu'il prend de donner des conseils à son souverain le jour même de sa fête (v. *Predici*, 21 Mai le portrait du prince juste). C'est ce qui explique également son idée d'adresser des *Sfaturi creștino-politice către Ioan Ștefan Cantacuzino voevod* [Conseils chrétiens-politiques à Ioan Ștefan Cantacuzino voivode] — ouvrage publié en 1715. Car dès la chute de Brâncoveanu, Anthime entend remplir ouvertement sa tâche de mentor auprès du nouveau souverain.

Ces aspects de la pensée d'Anthime d'Ibère (auxquels nous nous proposons du reste de consacrer une prochaine étude) sont tout aussi négligés par les études récentes que par celles plus anciennes; il faudra élucider un jour certaines questions portant sur les rapports du métropolitain avec Brâncoveanu et sur quelques-unes de ses entreprises. Prenons par exemple sa fondation de Bucarest le couvent Anthime. En lui donnant un Statut, Anthime tâche de le soustraire tout à la fois à l'autorité politique du pays et à celle plus éloignée (mais également âpre et avide quand c'était le cas) du patriarchat œcuménique. Il faut saisir la cet aspect universel de l'œuvre d'Anthime, qui le rattache en tant que penseur à un courant d'idées plus large, dépassant le cadre régional et temporel de l'Europe orientale à son époque.

Les ouvrages les plus récents sur Anthime attestent une fois de plus (bien qu'il aurait mieux valu que ce fait fût infirmé par de nouvelles découvertes) que les seules sources valables pour la connaissance de la vie et de l'œuvre de ce personnage si complexe restent les sources roumaines.

Indifférente à la valeur de l'homme, de l'artisan, du lettré qu'était ce jeune Géorgien arrivé après maintes aventures, sans doute — d'abord à Constantinople et ensuite à Bucarest, la postérité devait reconnaître ses efforts seulement dans ce genre de choses qui d'habitude établissent la renommée imprimés, fondations, portraits et autres œuvres littéraires ou artistiques, activité politique. Et c'est pourquoi le légitime désir de la culture géorgienne contemporaine de valoriser la riche personnalité de ce fils du pays de Rustaveli — qui, bien que fixé et naturalisé en Valachie, n'a jamais oublié sa patrie, comme le prouve son intérêt envers la culture de son pays (imprimeries, etc.) —, ne saurait être satisfait pour le moment qu'en recourant aux documents qui se trouvent en Roumanie, avec l'appui des recherches et des publications roumaines.

Etudiant avec compétence et ardeur ces sources, F. Džindžijašvili nous offre une monographie aussi utile que réussie. Les notes de ce livre destiné au grand public géorgien et soviétique (une édition géorgienne est en tram en ce moment) témoignent d'une très bonne connaissance de toute la littérature concernant Anthime.

Tout en soulignant la forte personnalité du Géorgien Anthime (*Antimoz Ibereli*), l'auteur explique cette rare illustration des contacts possibles entre deux cultures, éloignées dans l'espace sinon du point de vue de leur structure, par les relations amicales qui ont lié les peuples roumain et géorgien. Fondées sur la communauté de pensée et des formes de culture caractéristiques à la Méditerranée et à l'Europe orientale, ainsi que sur des relations nouées justement à l'époque et avec l'aide d'Anthime et qui durant la dernière vingtaine d'années sont devenues plus étroites grâce aux échanges scientifiques et culturels intervenus entre ces deux pays, les rapports des peuples roumain et géorgien sont naturellement illustrés par des contacts vains (récemment, par exemple, Ion Nănu constatait des analogies entre nos architectures populaires). Ce genre de contact justifie le chapitre introductif du livre (*Les racines profondes de l'amitié*, pp. 5-13).

L'auteur consacre, comme de juste, un grand chapitre (le premier, pp. 14-41), à la *Vie d'Anthime*, insistant sur son origine géorgienne et utilisant chaque détail apte à éclairer les différentes étapes de l'activité du grand lettré. Si l'on considère dans une lumière moderne l'activité d'Anthime, celui-ci se dessine comme un combattant pour la foi orthodoxe et la libération du peuple roumain. Les études les plus récentes consacrées aux rapports politiques dans l'Europe du Sud-Est pendant la première vingtaine d'années du XVIII<sup>e</sup> siècle (C. Șerban, L. Seimonova et moi-même dans l'ouvrage intitulé *Pagini din trecutul diplomației românești* [Episodes du passé de la diplomatie roumaine], Bucarest, 1966, pp. 168-199) attribuent aux facteurs politiques de l'Europe sud-orientale de cette époque — parmi lesquels notons un Constantin Brâncoveanu, un Constantin Cantacuzene, un Démétrie Cantemir — des motifs assez proches de la pensée politique contemporaine. Anthime prônait l'intelligence avec la Russie de Pierre le Grand, mais, en 1716, il se montra dans une égale mesure le partisan des bonnes relations avec l'Empire des Habsbourg, ce qui correspondait parfaitement à son attitude générale de champion des institutions chrétiennes, en faveur desquelles il entendait user de tout secours européen n'importe d'où venait-il, sans s'encombrer donc de préjugés nationalistes. F. Džindžijašvili met très bien en lumière sa manière de saisir au vol toute occasion apte à assurer un statut politique plus favorable à la Valachie. Cette attitude le place au nombre des grandes personnalités qui ont combattu au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'indépendance politique des pays roumains. Dans un tel climat, sa fin tragique fut bien le corollaire d'une activité dirigée avec persévérance contre une domination étrangère qui devait lui être d'autant plus insupportable qu'elle représentait une religion non chrétienne.

*Anthime d'Ibère écrivain, source des lumières et humaniste* (pp. 45-98) et *Anthime d'Ibère typographe* (pp. 99-113) sont les chapitres dédiés à l'homme de culture. Afin de rendre intelligible aux lecteurs géorgiens le climat culturel où l'œuvre d'Anthime a fleuri, l'auteur fait la brève revue des antécédents. Džindžijašvili, suivant Iorga, adopte pour date des premiers textes roumains la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle (p. 47). Et parlant de Coresi, notre auteur présente son œuvre dans la signification majeure qu'elle prend pour la culture roumaine.

Commentant les écrits d'Anthime, l'auteur les subordonne, avec les détails requis, au développement de la culture roumaine d'expression nationale (processus commencé par l'introduction de la langue du peuple dans l'exercice du culte, l'administration et la littérature). Cela explique l'arrêt plus long de l'auteur sur les Homéides d'Anthime et la reprise, correcte, de toutes les discussions portant sur leur manuscrit original, leur valeur littéraire et les mérites d'Anthime en tant que créateur de langue littéraire.

Le chapitre dédié aux *Disciples d'Anthime d'Ibère* (pp. 114-116) accorde l'attention méritée au typographe Michel, fils d'Etienne, envoyé en Géorgie. C'est une excellente intro-

duction au chapitre suivant, qui parle des *Liens d'Anthime avec sa patrie* (pp.117—122). Anthime établit ces liens en envoyant Michel à Tiflis pour fonder une imprimerie, dont le premier résultat s'est concrétisé dans *Evangelhule* [les Evangiles] de 1709. Cette imprimerie a travaillé jusqu'en 1722.

Le livre s'achève avec le chapitre *Anthime d' Ibère et l'art* (pp 123—133), qui examine l'œuvre de l'artiste, œuvre qui complète le profil humaniste de cette personnalité si attachante. Sa maîtrise est incontestable, comme l'attestent les portes sculptées du couvent Anthimic de Bucarest ou *Chipurile Vechiului și Noului Testament* [Les images de l'Ancien et du Nouveau Testament] présentées par G. Ștrempele (*Romanoslavica*, XIII). Quant à l'influence catégorique de l'art géorgien, exercée par l'intermédiaire d'Anthime et d'autres maîtres artisans, sur certains monuments roumains des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles (depuis les églises de Curtea de Argeș ou de Curtea Veche de Bucarest jusqu'aux fondations de Brâncoveanu), influence constatée récemment par le professeur Ion Nănu, elle attend encore l'avis des spécialistes de l'histoire de l'architecture. La question des contacts possibles entre l'architecture et l'art ornemental géorgien et roumain est — comme de juste — de beaucoup plus complexe dans le cadre des amples échanges de motifs et de techniques propres au monde post-byzantin. Réduire certaines formes artistiques à une relation unique, à une explication ou une cause unique fera certes couler encore beaucoup d'encre. Mais il résulte de ce dernier chapitre combien proches étaient au XVIII<sup>e</sup> siècle la Georgie et les pays roumains, comme appartenant au même monde de pensée et de formes culturelles qui était celui de l'Europe orientale. Et c'est ce qui justifie entièrement l'apport de l'auteur.

Grâce à cet ouvrage dédié à *Antimoz Iverieli*, non seulement les milieux spécialisés soviétiques et géorgiens, mais des cercles plus larges de lecteurs de la R S S. Géorgienne et de l'U R S S. ont aujourd'hui une image de la vie et de l'œuvre d'Anthime d'Ibère, dans une forme attachante et avec une documentation au jour, à laquelle ont contribué les recherches de tout un siècle. C'est là, je crois, le principal mérite de l'auteur qui, mettant à profit sa très bonne connaissance des sources roumaines et étrangères, a présenté son sujet avec une passion égale à sa compétence et à son application. Dans la suite des efforts — que nous aimerions voir se poursuivre — en vue de l'approfondissement de la pensée d'Anthime éclairée par les idées de son époque, dans cette tâche de découvrir de nouvelles significations à la personnalité d'Anthime, le livre de F. Djindjiașvili marque sans l'ombre d'un doute une étape importante.

Virgil Căndea

GERT ROBEL, *Franz Baron Nopcsa und Albanien. Ein Beitrag zu Nopcsas Biographie*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1966, 191 pp (• *Albanische Forschungen* •, 5).

Ce travail, présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Munich, s'appuie sur des informations puisées aux Archives de Vienne pour décrire dans le détail les événements se rattachant à la biographie de Franz Nopcsa (1877—1933), et surtout son activité politique et scientifique concernant l'Albanie et l'albanologie.

Nopcsa était doué d'une intelligence pénétrante et d'une grande puissance au travail. Il a connu de près l'Albanie du Nord entre 1905—1916 et a publié quelques contributions scientifiques de valeur, entre autres son étude *Bauten, Trachten und Gerate aus Nordalbanien*, Leipzig, 1925. Malheureusement, les qualités de cette personnalité étaient accompagnées et entravées par des défauts tout aussi grands, dus peut-être au milieu familial où il avait grandi et à l'éducation qu'il avait reçue, ainsi qu'à son tempérament d'une extrême mobilité. Sa vie qui prit fin tragiquement et prématurément, est décrite avec compréhension et sympathie,

mais impartiellement. Le côté dramatique de cette existence est le résultat d'une optique faussée : l'homme, empreint des son enfance d'une certaine conception propre à sa classe sociale, ne comprend pas bien la société qui l'entoure et finit par devenir un inadaptable. L'intérêt que suscite la vie de Franz Nopesa s'accroît du fait que l'auteur l'intègre avec compétence dans son époque et brosse un tableau suggestif des événements les plus marquants dont l'Albanie fut le théâtre dans les trente premières années du XX<sup>e</sup> siècle — c'est pendant cette période que les études albanaises ont enregistré des progrès insignes et que les Albanais ont obtenu leur indépendance nationale. La description de l'activité politique de Nopesa aide à saisir mieux la lutte du peuple albanais pour la liberté, ainsi que les difficultés immenses qui se dressaient devant lui. On se rend compte en même temps de la raison pour laquelle il n'y avait pas alors de conditions adéquates pour connaître de plus près le pays habité par les Albanais et pourquoi l'albanologie s'est développée lentement. Ce n'étaient pas seulement les montagnes élevées et d'accès difficile qui se dressaient devant les chercheurs, mais surtout la rivalité des grandes puissances et le manque de confiance d'un peuple exploité depuis des siècles. L'activité scientifique de Nopesa se situe précisément à cette période d'héroïsme et mérite bien qu'on lui prête attention. Elle fut malheureusement accompagnée d'une activité politique nuisible aux Albanais, laquelle projette une ombre sur Nopesa non seulement comme homme, mais aussi en tant que chercheur et il faut le juger avec prudence.

Paléontologiste à ses débuts, Nopesa s'est ensuite préoccupé de la tectonique des montagnes du nord de l'Albanie, fort peu connue à l'époque. Puis il porta son attention sur la géographie, le folklore, l'archéologie, l'histoire ancienne et médiévale, la structure sociale des tribus de l'Albanie et sur la langue albanaise. Il recueillit d'abondants matériaux en partie encore inédits et entretenit une ample correspondance avec Norbert Jokl, pour lors l'un des principaux spécialistes de la langue albanaise. Bien qu'il n'ait mis que partiellement à profit les matériaux qu'il avait réunis, Nopesa a exprimé certaines idées nouvelles et originales qui ont contribué aux progrès de l'albanologie. Dans sa polemique avec Emil Fischer au sujet de l'origine des Albanais, il a critiqué et repoussé avec succès les arguments de nature linguistique de son adversaire, encore qu'il ne fût pas linguiste de métier, mais il était au courant des dernières acquisitions des recherches sur la langue albanaise. Dans un ouvrage intitulé *Aus Salina und Klementi*, Vienne, 1912 (Zur Kunde der Balkanhalbinsel, Reisen und Beobachtungen, 12), il a corrigé le tracé, déterminé par J. G. Hahn, de la voie romaine Lissus (Ljesh) — Ulpiana (Lipljan) par la vallée du Drin. S'appuyant sur des données archéologiques et géographiques, Nopesa a prouvé que la *via Romana* de la vallée du Drin empruntait la rive orientale de la rivière par Kallmeti Veljes, Van i Dejes, puis la vallée du Gjadri jusqu'à Puka (*Ad picaria*) et, ensuite, franchissant Iballja — Fierza par la vallée de la Valbona, jusqu'à Krasniqi, où elle passait sur le territoire actuel de la Yougoslavie. Cette portion de la grande route transversale reliant l'Adriatique au Danube et à la Dacie traversait des contrées fortement romanisées où se sont conservés maints vestiges archéologiques romains ; elle a contribué indubitablement à la pénétration des éléments latins dans la langue parlée par les ancêtres des actuels Albanais.

Les conclusions du livre nous présentent de façon serrée quelques traits fondamentaux de la personnalité de Nopesa : émosité intellectuelle prodigieuse (*Vielschichtigkeit*), existence pleine de contradictions internes (*innere Widersprüchlichkeit*), génie de l'intuition opposé à une réputation d'impuissance à comprendre autrui, amour des Albanais découlant seulement de l'âpre attachement à ses propres intérêts, géologue et paléontologiste au début de sa carrière, puis albanologue et ethnographe animé d'idées politiques surannées qu'il ne réussit jamais à dépasser. Nopesa n'a pas pu se tailler une place plus éminente au sein de sa classe de privilégiés, non plus que dans celui de l'État bourgeois. Il demeura toute sa vie un isolé (*Aussenseiter*), même dans son activité scientifique. Son caractère inadaptable l'empêcha de mener à bout son activité ; comme chercheur, Nopesa recueillit et examina un immense matériel dont il

ne publia que relativement peu et l'héritage qu'il a laissé en manuscrit n'a pas encore été mis en valeur dans sa totalité. Pionnier audacieux des études albanaises, il y a apporté une contribution digne d'être prise en considération.

Le présent ouvrage, tout comme les deux autres essais parus dans la collection «Albanische Forschungen», à savoir *Johann Georg von Hahn (1811–1869). Leben und Werk*, par Gerhard Grimm (Wiesbaden, 1964), et *Spiridon Gođević. Leben und Werk*, par Michael Henn (Wiesbaden, 1966), est le bienvenu du fait qu'il nous présente le tableau de l'activité multilatérale d'hommes de valeur qui ont publié des articles dans les pages de différentes revues et collections difficilement accessibles, recueillir et mettre en valeur les contributions de ces savants n'est pas seulement une œuvre de justice à l'égard de leur effort scientifique. C'est également un service rendu à la science actuelle, qui a besoin de bien connaître, de trier, critiquer et de faire fructifier tous les résultats positifs laissés par le passé.

H. Mihăescu

*Из взаимоотношенията на балканските народи* Поредица „Балгани“, № 1 [Sur les relations des peuples balkaniques, Série «Balkans», n° 1], Académie Bulgare des Sciences, Institut d'Études Balkaniques, Sofia, 1966, 135 pages.

L'Institut Balkanique de Sofia a inauguré, en dehors de sa revue d'«Études balkaniques» une série de publications consacrées à la balkanologie et intitulée «Balkans». Le premier numéro de la série est un recueil de communications données à Sofia à l'occasion de *La semaine des relations du peuple bulgare avec les autres peuples balkaniques*.

Ainsi qu'il est souligné dans l'avant-propos, cette initiative de l'Institut Balkanique s'inscrit parmi ses principales tâches puisqu'il s'agit d'étudier l'histoire des peuples balkaniques et de toutes leurs entreprises communes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. On ne manque cependant pas d'attirer l'attention sur le fait que ces études ne sauraient entrer dans trop de détails et qu'elles ne portent pour l'instant que sur les liens entre les peuples balkaniques au siècle dernier. Le public auquel s'adressaient les communications se composait d'académiciens, professeurs universitaires, étudiants, hommes de lettres et artistes.

La session a été inaugurée par l'académicien Vladimir Georgiev, président de l'AIIESEE, qui dans son allocution rappelait qu'en 1962, sur l'initiative du Comité national roumain pour l'U.N.E.S.C.O. et de quelques hommes de science roumains, et avec l'aide de l'U.N.E.S.C.O., un colloque international a été convoqué à Sinaïa. La fondation de l'AIIESEE (Association internationale d'études sud-est européennes) est le fruit de cette heureuse initiative, dont un autre résultat fut la création, toujours en 1962, du Comité national bulgare de Balkanologie, ce qui mena en fin de compte à la fondation de l'Institut d'Études Balkaniques et du Sud-Est Européen, de Sofia — vers la fin de l'année 1963.

Les communications ont été réunies par deux ou trois, groupement destiné à fournir une image plus claire des relations du peuple bulgare avec chaque pays balkanique. Les communications traitant des rapports roumano-bulgares sont précédées d'un mot d'introduction du professeur N. Todorov, l'académicien Sava Ganovski nous introduit dans l'histoire des relations bulgare-grecques, St. Bojkov parle des rapports bulgare-yougoslaves, alors que l'académicien Vl. Georgiev présente les rapports bulgare-albanais et l'académicien P. Stainov s'occupe de ceux bulgare-turcs.

Les deux premières communications furent présentées par G. Dimov, *Les relations réciproques entre Bulgares et Roumains à l'époque de la renaissance nationale bulgare*, et par N. Mihov, *Le peuple roumain et le peuple bulgare au siècle dernier*. Après avoir jeté un rapide

comp d'œil sur les relations roumano-bulgares au Moyen Age, G. Dimov s'est arrêté sur l'activité des personnalités politiques et culturelles qui ont illustré la renaissance nationale du peuple bulgare, tout en bénéficiant des conditions favorables qu'ils ont trouvées en Roumanie. En Valachie, Sofronie de Vratza posa les premiers jalons de la littérature bulgare par sa pittoresque biographie. Toujours en Valachie apparaît le premier livre publié en nouveau bulgare, en 1806. C'est là encore que Pierre Beron prend contact avec les méthodes de l'enseignement moderne (Lancaster), qu'il tente d'introduire en Bulgarie au moyen de son *Буквар* [Abécédaire] imprimé à Braşov (1824). De même, Néophyte de Ryla vient à Bucarest pour étudier cette nouvelle méthode didactique qui devait être introduite dans la première école moderne bulgare fondée à Gabrovo en 1835 avec l'aide des émigrants bulgares de Roumanie. C'est toujours cette terre roumaine qui abrita les premières pousses de la poésie bulgare, avec D. Popski et G. Peşakov — le poète qui exalta en vers roumain le mouvement de Tudor Vladimirescu. Le grand essor culturel de la Roumanie ne pouvait rester sans aucune influence sur les poètes et les écrivains bulgares qui ont rédigé leurs œuvres, et l'auteur mentionne à ce propos les influences qui se sont exercées sur Rakovski, Vazov, etc. Arrivant à la décennie qui a précédé la guerre de 1877, Dimov montre que les grands révolutionnaires bulgares ont vécu sur le sol hospitalier de la Roumanie. Rakovski a collaboré avec Hasdeu à l'édition de la gazette roumano-bulgare «*Vntoiul—Băduşnost*»; c'est à Bucarest que parurent les gazettes de Karavelov, «*Svoboda*» et «*Nezavisimost*» avec leur supplément roumain, «*Libertatea*», après 1870, Botev entre en contact avec les socialistes roumains. Dr. Zubeu Codreanu, Zamfir Arbore, Dobrogeanu-Gherea et d'autres encore. C'est au peuple roumain que Botev adressa ses dernières paroles «*comme s'il avait voulu remercier le peuple qui durant des années lui avait assuré l'asile. Fiers Roumains, la plus vive amitié me lie à vous et aucun malentendu ne l'a jamais démentie*». Dimov poursuit ensuite son étude soulignant que durant la période qui précède la libération de la Bulgarie c'est en pays roumain que se trouve le centre de son mouvement révolutionnaire, c'est là que naissent toutes les organisations combattantes des émigrants, c'est là que paraissent toute une série de périodiques politiques et culturels en langue bulgare.

La communication de Marin Mihov apporte bon nombre de renseignements supplémentaires en ce qui concerne les relations roumano-bulgares dans la période 1821—1877, en passant en revue les étapes parcourues dans leur lutte révolutionnaire commune par ces deux peuples. M. Mihov souligne également la solidarité internationale des Roumains, Bulgares et Grecs à l'occasion des mouvements de Braila, en 1841—1843. Il montre avec une grande abondance de détails la position ferme adoptée par le gouvernement roumain et par l'opinion publique du pays au moment de la lutte dramatique menée au sud du Danube par le peuple bulgare, qui essayait en avril 1876 de reconquérir sa liberté. L'auteur note ensuite que les relations roumano-bulgares depuis 1877 jusqu'à nos jours ont été en quelque sorte moins étudiées que celles de l'époque précédente, mais grâce aux études récemment publiées, l'héroïsme des troupes roumaines à Griviza et Plevna, à Rahova et Smirdan commence à être bien connu en Bulgarie, où les noms de Valter Mărdineanu et du commandant Şonţu sont devenus très populaires. Marchant dans cette même voie, l'auteur note ensuite le grand écho du mouvement paysan roumain de 1907 en Bulgarie. Mentionnant l'aide portée par la classe ouvrière roumaine en 1920 à G. Dimitrov et Vasil Kolarov, lors de leur arrestation à Constantza, l'auteur parle aussi d'autres événements, qui sont la meilleure illustration des paroles du secrétaire général du Parti Communiste Roumain, Nicolae Ceauşescu «*Le Parti Communiste Roumain et le Parti Communiste Bulgare ont continué les traditions de solidarité des chefs du mouvement révolutionnaire roumain et bulgare et dès leurs débuts ils ont combattu la politique des classes exploiteuses, en faveur des liens d'amitié entre ces deux peuples*».

Trois autres communications sont consacrées aux relations bulgaro-grecques. L'une des plus substantielles par les faits ainsi que par les idées qu'elle expose est la communication de

N Todorov traitant des *Bulgares et Grecs à l'époque moderne et contemporaine*. L'auteur s'occupe des relations de ces deux peuples durant la guerre de 1828—1829, de leur lutte commune en 1811—1843 à Brăila, ainsi que pendant la guerre de Crimée. Quelques chefs bulgares qui se sont imposés plus tard par leur activité ont participé aussi aux soulèvements de Crète. Pour conclure, l'auteur donne quelques exemples destinés à illustrer l'amitié entre ces deux peuples à l'époque contemporaine, c'est-à-dire à l'époque de la première guerre mondiale et de la seconde, ainsi que durant l'entre-deux-guerres.

Une autre communication intéressante est celle du professeur V Beševliev sur N Piccolo, cet érudit bulgare originaire de Tyrnovo qui a fait ses études à l'Académie grecque de Bucarest, où il passa ensuite quelque temps comme professeur, après quoi il collabora avec Kisselev de par sa qualité de membre de l'Ephorie des écoles et des hôpitaux. Sans doute, il ne peut s'agir que d'une simple revue avec un bref arrêt aux moments les plus importants de la vie de cette intéressante personnalité à laquelle l'auteur avait déjà consacré une ample étude examinant son activité comme philologue classique.

La troisième communication de ce groupe, signée par M. Stoianov, apporte quelques données nouvelles en ce qui concerne l'œuvre du même Piccolo.

Particulièrement précieuses sont ensuite les deux communications d'Ilia Konev, *Manifestations, résultats, tendances d'une collaboration séculaire*, et Kr Šarova, *Traditions internationalistes dans les luttes de libération des Slaves du Sud*, portant sur les liens serbo-bulgares. Ces deux auteurs ont effectué de longs et nombreux voyages en Yougoslavie, travaillant dans ses bibliothèques et ses archives et publiant les résultats obtenus soit dans les revues « Etudes Balcaniques » et « Istoriceski Pregled » (Kr. Šarova) soit en volumes à part (Ilia Konev, *Les liens littéraires des Bulgares et des Serbes au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1964). Dans sa communication, Konev traite des moments importants de la vieille collaboration serbo-bulgare, appuyant sur l'activité de Rakovski et Karavelov en Serbie, pour passer ensuite à la période qui a suivi la guerre de 1877. En ce qui concerne cette période, Konev insiste sur les liens culturels établis entre les savants bulgares et quelques éminentes personnalités yougoslaves comme V. Jaguić, etc. De son côté, Kr. Šarova s'occupe plutôt des liens politiques qui ont précédé et suivi la guerre de 1877, étudiant surtout les relations entre les mouvements révolutionnaires des deux peuples. Notons les judicieux aperçus sur la période qui a précédé la première guerre mondiale, ainsi que ceux sur l'entre-deux-guerres et sur la lutte commune qui les a unis pendant la seconde guerre.

Strašimir Dimitrov, dans sa communication sur *La Bulgarie et la renaissance albanaise*, commence par souligner le parallélisme allant jusqu'à un certain point entre les deux mouvements renaissants bulgare et albanais, qui par suite des circonstances politiques ont dû se créer des centres de rayonnement politique et culturel à l'étranger. En effet, les chefs de la renaissance nationale albanaise ont trouvé des conditions favorables à l'accomplissement du but qu'ils se proposaient en Roumanie et en Bulgarie — pays qui hébergeaient alors bon nombre d'émigrants albanais. Des sociétés culturelles albanaises ont fonctionné à Sofia, des livres en cette langue ont été publiés par l'imprimerie albanaise fondée toujours à Sofia en 1896, enfin le très connu publiciste albanaise Šaban bey Kolonia a développé sa activité en écrivant pour sa gazette qui a paru entre 1901—1908 dans l'hospitalière capitale bulgare, activité qui du reste n'étant pas unique puisque d'autres gazettes et revues albanaises étaient alors publiées là. Pour conclure cette intéressante et très documentée communication, munie d'une riche bibliographie, son auteur donne l'exposé de la manière dont les organes de la presse socialiste bulgare ont appuyé les révoltes albanaises de 1909, 1910 et 1911. Vient ensuite Ivan Galabov qui traite des *Liens bulgares-albanais dans le domaine de la langue*.

*Les liens culturels entre la Bulgarie et la Turquie durant les dernières décennies* sont traités dans la communication du même titre de P. Matev, communication suivie par l'intéressante étude de St. Velikov sur *La révolution de Kemal et l'opinion publique bulgare*.

L'allocution de clôture a été prononcée par le directeur de l'Institut d'Etudes Balkaniques et du Sud-Est Européen de Sofia, le professeur N. Todorov, qui a souligné que les brèves communications présentées ici se proposaient de mettre en lumière les moments les plus caractéristiques de la coopération des peuples balkaniques pendant la dernière vingtaine d'années. Certes — a accentué le professeur Todorov — «au cours de leur histoire ces derniers ont connu des périodes au cours desquelles les liens existant entre eux s'étaient relâchés, mais ceci a toujours été le résultat d'une contrainte».

Il va sans dire que dans un nombre de pages si réduit il ne pouvait être question d'autre chose que d'une présentation générale des relations balkaniques, toutefois ces communications concernant quelques moments des plus importants fournissent bon nombre de données nouvelles. Comme nous le disions, certains moments de l'histoire commune de ces peuples attendent encore que des études spéciales leur soient consacrées et tous les auteurs que nous venons de mentionner en ont souligné la nécessité. Par exemple, comme G. Dimov l'a remarqué, l'œuvre du poète bulgare G. Pešakov n'est pas encore étudiée de nos jours. Il convient d'ajouter que ce poète se rattache dans une égale mesure à la littérature roumaine aussi, car il a écrit et traduit en roumain, reconnaissant pour son maître le poète roumain Alecu Văcărescu. Encore non étudiées sont aussi les influences de la littérature roumaine sur Rakovski. Et c'est à juste titre que G. Dimov affirme que de même que les révolutionnaires bulgares venus de Russie en Roumanie ont apporté les idées qui animaient les démocrates révolutionnaires russes, bon nombre des chefs de l'émigration bulgare en Roumanie ont eu l'occasion de prendre contact avec la pensée des socialistes utopistes tels que Saint-Simon ou Fourier, ainsi qu'avec les idées des révolutionnaires Garibaldi et Mazzini, si populaires alors parmi les intellectuels progressistes roumains.

Enfin, un autre mérite de ce petit volume dont nous venons de parler est qu'en dehors des exposés synthétiques qu'il comporte, il offre aussi une riche bibliographie qui vient compléter heureusement les communications publiées.

Constantin N. Velich

DR. HASAN KALEŞI, DR. HANS-JURGEN KORNRUMPF, *Prizrenski vilayet* [Le vilayet de Prizren]. Poseban otisak iz jubilarnog broja „Perparimija” [Tirage à part du numéro jubilaire de la revue «Perparimija»], Priština, 1967, pp. 71—124.

Le docteur Hasan Kaleşi qui s'est déjà affirmé par ses études sur la région autonome de Kosovo et de Metohija (R.S.F. Yougoslave) et particulièrement par celles concernant l'histoire locale de la ville de Prizren — qui compte parmi les plus anciennes et les plus intéressantes villes des Balkans — nous offre à présent, en collaboration avec le Dr. Hans-Jurgen Kornrumpf une étude du plus haut intérêt sur le vilayet de Prizren durant la huitième décennie du siècle dernier.

En plus d'une riche bibliographie du problème et de son cadre général, cette étude s'appuie sur deux *salname* (calendriers) — l'une pour l'an 1873, qui se trouve à Constantinople, l'autre pour 1874, à Prizren.

Les auteurs rappellent dans leur introduction que le vilayet de Prizren a été fondé en 1868, comme une conséquence de la réorganisation administrative et territoriale de l'Empire ottoman, initiée en 1864. Le vilayet remplaçait l'ancienne forme d'organisation, *l'ealet*.

Le vilayet de Prizren était divisé en quatre sandjaks (départements) à savoir : Prizren, Skopje, Niş, Dibra. Cette division ainsi que la carte annexée (pp. 80—81) montrent

que la grande extension du vilayet de Prizren n'était pas naturelle, d'autant plus que Prizren n'avait pas la meilleure position pour une ville de résidence, apte à devenir le centre d'une importante unité administrative. C'est pourquoi, du reste, le vilayet sera bientôt supprimé, en 1874. La raison de son existence temporaire était, selon nos auteurs, d'attirer les Albanais dans la nouvelle armée (*nizam*) et de les obliger à payer des impôts. Et, à cette fin, la cité de Prizren, située au cœur d'une région avec une nombreuse population albanaise et résidence de sandjak en 1865—1868, est transformée en résidence de vilayet. On mettait ainsi l'accent sur la subordination des sandjaks à l'autorité du vilayet et la subordination de celui-ci à l'autorité du pouvoir central. L'autonomie albanaise en sortait diminuée.

L'explication des fonctions administratives et judiciaires exercées par les organes du vilayet accompagne la liste de ces divisions administratives. On donne pour exemple de l'organisation d'un sandjak celui de Niš et pour l'organisation d'une *cazà* (canton) celle de Priština.

La liste des chefs (*mutesarif* et *vali*) de Prizren (1553—1908) est complétée, chaque fois que la chose est possible, par quelques données biographiques les concernant. Il y en a qui ont joué un rôle important dans l'Empire, par exemple Hagi Ismail Hakkî-Paşa Leskovçali, dignitaire de Prizren, Kars, Halep, Erzeroum; Rulimî Paşa, neveu d'Ali Paşa de Jannina, dignitaire de Prizren, Tabzoum, Andrinople, Jannina, Salonique et Crète. Le vali de Prizren Akif Mehmet Paşa, Albanais de Tetova, s'est affirmé dans le domaine littéraire, écrivant des poésies en persan, arabe et turc. Un rôle important fut tenu à Prizren, pendant tout un siècle, par la famille des Rotouli.

Les deux *salnamé* qui sont les sources fondamentales de cette étude sont en même temps les premières à offrir des renseignements sûrs en ce qui concerne la population du vilayet et de la région de Prizren. Il en découle que la grande majorité de la population musulmane n'était pas turque mais albanaise. Le reste de la population qui n'appartenait pas à l'islam se composait de Serbes, quelques Aroumains et Grecs et un certain nombre d'Albanais catholiques.

Le chapitre consacré à l'économie du vilayet fournit une abondance de données statistiques relatives à la population, à la banlieue, aux auberges, magasins, moulins, tanneries, etc. Parmi les meilleurs produits d'artisanat de Prizren, les fusils tenaient la première place. Ils étaient recherchés jusqu'en Egypte ou dans l'Inde.

Nous apprenons dans le chapitre consacré à l'instruction publique que le réseau des écoles était très étendu, comme unique résultat bienfaisant des réformes introduites en Turquie en 1839. Il y avait 268 écoles élémentaires. Mais sur ce nombre seulement 51 n'étaient pas musulmanes. C'est alors qu'on accorda la permission de fonder des écoles de langue serbe. Les Aroumains de Prizren fondèrent de leur côté, en 1870, une école de langue grecque. Plus tard, les choses évoluèrent quant à la situation de la population serbe, qui obtiendra le statut d'une nation reconnue (*Srp millet*).

Mais le plus intéressant nous semble le chapitre consacré à l'histoire du journal «Prizren», paru en langue turque et serbe dans l'intervalle 1871—1874. La fondation de ce journal fut, naturellement, l'un des événements importants de l'époque. A retenir comme très significatif le fait que l'on parlait beaucoup des Albanais dans ses pages, des problèmes qui se rattachaient à leur langue et à l'alphabet qu'il convenait d'adopter pour son écriture. Notons aussi la vive polémique commencée avec le journal «Basiret» de Constantinople, qui protestait contre le fait que le journal «Prizren» était rédigé en turc et serbe et non pas en albanais.

A l'encontre de l'opinion généralement adoptée jusqu'à présent, qui prétendait que le journal «Prizren» prenait pour modèle une autre gazette bilingue, «Cvjetnik» publiée à Sarajevo en turc et serbe, nos auteurs prouvent que le modèle suivi dans l'occurrence est celui de la gazette «Tima», fondée par Ahmed Mithad Effendi à Roustchouk, parue entre 1865 et 1877.

Le journal « Prizren » cesse de paraître le vilayet une fois supprimé (1874), date à laquelle se place la parution du journal « Kosovo » de Pristina. En 1888, celui-ci se mute à Skopje, où il ne devait plus paraître qu'en langue turque.

Voilà donc toute une suite intéressante de faits illustrant une forme de la coopération culturelle turco-serbo-albanaise. L'examen de la situation du vilayet de Prizren révèle les côtes médités des contacts interbalkaniques du passé et leur singulière complexité.

*Sava Iancovici*

DIMITRIOS S. GHINIS, *Περίγραμμα Ἱστορίας τοῦ μεταβυζαντινοῦ Δικαίου (Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν)* [Cadic de l'histoire du droit post-byzantin. Travaux de l'Académie d'Athènes], Tome 26, Editions de l'Académie, Athènes, 1966, 413 (121) pages in-4°.

Ce grand volume d'une belle présentation typographique, dédié au distingué médiéviste grec L. Vranoussis et formant le tome 26 des Travaux de l'Académie d'Athènes, est considéré par son auteur comme la troisième édition — considérablement augmentée et revue — du *Περίγραμμα*, que l'éminent byzantinologue athénien a fait paraître dans le Bulletin de la Société d'études byzantines (E. J. B. S. 1952 et 1956, avec un supplément en 1958). Le recueil passe ainsi de 206 en 1952 (360 en 1956 et 421 en 1958) à 1 106 lemmes concernant des sources du droit post-byzantin, tant manuscrites qu'imprimées, éditées ou inédites, celles-ci au nombre de 49, parmi lesquelles l'important *Νομοκριτήριο* du XVII<sup>e</sup> siècle (n° 100, pp. 65–114, ms. 2 764 de la Bibl. nationale d'Athènes), pendant de la *Βακτηρία* (1645) de Jacob de Jannina et pièce de résistance du recueil, car l'auteur publie le texte intégral du monument.

La préface, reprenant le texte de 1952, définit d'une manière personnelle la notion de droit métabyzantin (voir ci-dessous). Une riche et précieuse bibliographie de 471 numéros précède le texte proprement dit du recueil. Ce dernier est composé à l'aide d'une méthode variée : à côté des sources rares et importantes reproduites intégralement, on procède pour un grand nombre d'entre elles à des extraits significatifs, alors que la plupart des documents n'y figurent que par des registes. Chaque lemme donne le titre de la source, indique la nature de celle-ci et en signale soit le lieu de conservation, soit l'ouvrage où elle a été éditée. De précieuses références bibliographiques y sont ajoutées. Un indice des matières, fort bien fait et d'une extrême utilité, et un glossaire facilitent la consultation fructueuse du recueil. Sans pouvoir épuiser le contenu des sources complexes (nomocanons, manuels, codes), ces deux indices fournissent au chercheur, dès le premier contact un peu attentif, maintes suggestions et d'utiles points de repère pour l'étude des institutions.

Les plus anciennes sources présentées datent de 623 et 637/638. C'est l'*Ἀρχναμὲς* de Mohammed relatif au Mont Sinai et celui du Kalf Omar Emb Chaltamb adressé au patriarche Sophronios de Jérusalem, tous les deux réglementant la condition juridique des chrétiens sous la domination arabe. Suivent les assises de la Cour de bourgeois (1173–1187 ?), celles de Chypre, d'Antioche, d'Ébée et de Romane, la Chronique de Morée (1388), des recueils de coutumes et des recueils de décrets du Sénat de Venise, etc. À partir de 1435, le nombre des firmans, chatti-chérifs, Bouiourouldis (Bomourdis), chatti-chonnaïonnis, bérats, orisinoi, augmentent considérablement à côté des sources émanant de l'Église, des actes de la pratique, des recueils privés ou officiels. La terminologie des sources est d'une grande variété et se révèle susceptible, à elle seule, d'une étude spéciale des plus suggestives et nécessaires. Pour le XVI<sup>e</sup>

et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le lecteur est surpris de voir annexées à l'histoire du droit grec, en tant que relevant de la période métabyzantine, un nombre important de codifications roumaines rédigées soit en grec (et partiellement traduites en roumain), soit en grec et en roumain. On y trouve même un coutumier roumain \*, le IV<sup>e</sup> livre (n<sup>o</sup> 424) intercalé en 1777 dans le Manuel de Fotino, dont l'unique copie est datée du 11 novembre de cette année-là. Le code Callimaqui dont la principale source est le code civil autrichien de 1811, point sur lequel les historiens grecs (Triantaphyllopoulos, Vallindas, Mantzoufas) et roumains (V. Conta, I. Peretz, I. Corjescu, V. Georgescu) sont d'accord, figure lui aussi parmi les monuments du droit métabyzantin, probablement parce qu'il a été rédigé en langue grecque. Par contre, toute une série de textes grecs, extraits des Basiliques ou autres recueils byzantins, et ayant circulé dans les Principautés à la même époque, ne sont pas mentionnés. Les textes d'origine byzantine, utilisés ou rédigés dans les autres pays balkaniques en dehors de la Grèce, n'ont pas été incorporés au présent Περίγραμμα.

Les n<sup>os</sup> 773—1 101 à partir du Πολιτικὸν Σύσταγμα τῆς Ἑλλάδος (1827) jusqu'à l'Ἐγγραφὸν du 3 avril 1829 adressé par l'évêque de Kio au préfet local sont consacrés à l'époque moderne et nous font assister à la dernière phase déclinante du droit métabyzantin, aux prises avec le droit grec moderne de type capitaliste, dans le cadre d'un Etat national unitaire. Cette partie de l'ouvrage reflète tous les efforts, si intéressants et féconds, faits en Grèce en vue de la collection des coutumes locales.

Quelle que soit la position que l'on adopte sur le problème de l'interférence du droit grec et du droit roumain, l'œuvre monumentale du professeur Ghinis conserve sa valeur exceptionnelle et les byzantinologues, les historiens du droit grec, les comparatistes du Sud-Est européen, ainsi que les spécialistes de l'ethnologie juridique lui sauront gré d'avoir assumé avec compétence et abnégation une tâche ingrate et d'avoir mis à leur disposition un précieux instrument de travail qui peut être considéré, d'ores et déjà, indispensable.

L'auteur ne prétend pas avoir réalisé un recueil exhaustif, ce qui d'ailleurs n'eût pas été possible, mais il est évident que l'essentiel s'y trouve déjà. Tel que nous pouvons le juger aujourd'hui en scrutant aussi son évolution depuis 1952, l'ouvrage reste ouvert sur des efforts futurs que l'on souhaite, si possible, aussi fructueux que la moisson offerte par M. Ghinis. Mais quels sont les critères d'après lesquels l'auteur s'est guidé dans son choix, et quelles sont les limites qu'il a dû s'imposer? Ainsi qu'il résulte de la préface citée, le choix des documents antérieurs à 1453 s'explique par la conception que M. Ghinis se fait du droit métabyzantin. A l'encontre des auteurs anciens et modernes, grecs ou étrangers (cités à la page 8, n.1. et 5, voir dans le même sens Balogh, dans *Studi Albertoni*, II, Padova, 1937, pp. 151—189), qui le définissent comme le « Δίκαιον μετὰ τὴν Ἀλωσιν Ἑλληνισμοῦ » (D. Pappoulas), M. Ghinis brise cette équation exclusive, entre droit post-byzantin et conquête turque, et assigne aux débuts du droit métabyzantin un point de départ variable selon les régions, à savoir le moment où chaque territoire a cessé d'appartenir à l'Etat byzantin pour passer sous une domination étrangère, arabe, latine, ottomane (et l'on devrait dire aussi bulgare, serbe, etc.). Nous pensons que ce point de vue nuancé est fondé, surtout en fait d'histoire locale et d'histoire des sources. Mais un critère politique comme celui auquel s'est attaché M. Ghinis ne saurait fournir qu'une solution unilatérale. En l'espèce, son application conduit à placer les débuts de la même période à des moments successifs allant du VII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, selon la région envisagée. D'autre part, la perte par l'Etat byzantin d'une province limitée, alors que cet Etat continuait d'exister, parfois la reprenait et surtout restait porteur d'un droit en pleine expansion, ne saurait se

\* L'auteur le date en 1774, ce qui est au moins d'une année trop tôt, puisque Ipsilanti devient prince de Valachie à la fin de cette année, émet aux mois de novembre-décembre ses premiers edicts réformateurs et n'annonce qu'en 1775 sa *pravila obiceurilor* qui pour nous se rattache au IV<sup>e</sup> livre du Manuel de Fotino (= Παράρτημα, publié par les Frères Tournoush, à Vienne, en 1806, à la fin de l'Ἱστορία τῆς Βλαχίας, voir notre étude parue dans le tome V, n<sup>os</sup> 1—2 de cette *Revue*).

comparer avec la disparition totale de l'Etat byzantin, point de départ d'une évolution qui fut qualitativement bien différente du simple recul dans un territoire déterminé.

Mais ce qui nous semble encore plus important c'est de distinguer la notion de droit metabyzantin, en tant que période de l'histoire du droit national des Grecs, d'avec celle de droit post-byzantin (« Byzance après Byzance »), en tant que facteur universaliste de formation du monde sud-est européen et même de la civilisation du Continent, en général (en étroite liaison avec la réception romano-justiniennne de type occidental). Sous la réserve du problème que soulève l'annexion des sources romaines, le *Περίγραμμα* de M. Ghimis est un ouvrage de droit metabyzantin grec. En tant que tel, il constitue un élément important, mais un simple élément d'un *Περίγραμμα* du droit post-byzantin dans le Sud-Est européen, inventaire que nous ne possédons pas encore, et dont la nécessité est évidente, surtout dans la perspective des débats qui en 1969 s'ouvriront à Athènes sur la réception du droit byzantin dans le sud-est du Continent. Mais il est évident qu'un tel ouvrage ne peut être que le fruit d'un effort collectif prolongé et organisé.

Pour finir, constatons que sous le nom de sources de droit metabyzantin D. Ghimis rassemble

a) les actes normatifs du pouvoir ottoman : b) les actes normatifs de l'Eglise orientale, c) les coutumes, d) les traductions néo-grecques de *Πεξαβιβλος* et du *Syntagma Alfabétique* de Blastares : e) les nomocanons et autres recueils juridiques élaborés avec des matériaux anciens, adaptés aux besoins de l'époque, et mélanges de coutumes.

Mais, sous leur forme originale, n'y figure aucune œuvre de droit byzantin, même pas les deux recueils mentionnés sous la lettre d. Or, sous cette forme, lesdits recueils, tout comme les Basiliques, les Nouvelles de Léon le Sage, le Procheiron, l'Epanagoge, etc., la loi agraire, les lois militaires ou les lois navales, ont eu une histoire *metabyzantine*, qui dans le *Περίγραμμα* ne se reflète que dans la mesure où ils ont été utilisés par Malavos, Jacob de Jaumna, Théophile de Cambanie, Michel Photéinos ou les codes officiels valaques, etc. Certaines de ces sources, enregistrées par D. Ghimis pour son *Περίγραμμα* ont été élaborées à l'aide des Basiliques dans l'édition Fabrotus, de la *Synopsis Basilicorum* ou du *Ius graeco-romanum* de Leunclavius, ouvrages qui ont tous paru durant l'époque metabyzantine. A côté de la traduction néo-grecque de l'Hexabible par A. Spanos (dont les éditions successives figurent à leur place), les éditions en grec savant (absentes du Recueil) ont circulé, surtout dans les Principautés danubiennes, étant utilisées par des juristes dont les œuvres figurent au présent Recueil. L'exclusion de toutes ces sources semble s'expliquer par des considérations pratiques plus qu'elle ne se justifie par une vue théorique. Quant aux remarques précédentes, en dehors du problème des sources relevant du droit roumain, elles voudraient refléter la force de suggestion et la richesse documentaire que le recueil de D. Ghimis présente pour le lecteur qui s'apprête à lui demander les grands services que son auteur a voulu rendre à la byzantinologie juridique et à l'histoire du droit grec. Ce en quoi il a pleinement réussi.

Valentin A. Georgesco

P. NIKOLOPOULOS et N. OIKONOMIDÉS, *Ἐπερὰ μὴν Διονυσίου Κατάλογος τοῦ ἀρχείου* [Catalogue des Archives du monastère de Dionysion]. Fondation royale pour la recherche. Centre d'études byzantines. Tirage à part de *Συμμεικτά*, I, Athènes, 1966, pp. 257—328.

Ce travail soigné représente l'inventaire de tous les documents grecs du monastère de Dionysiou (Mont Athos), de l'an 1056 à l'an 1695. Les plus anciens (jusqu'en 1504) ont été étudiés par N. Oikonomidés et le reste par P. Nikolopoulos. Ce travail précède la publication

de cette imposante masse de 149 actes officiels et privés. Celle des documents byzantins et post-byzantins jusqu'en 1504 est du reste à l'impression à Paris par les soins de N. Oikonomidès et va paraître prochainement dans la collection des *Archives de l'Athos*, dirigée par le Professeur Ioul Emerle. Ce catalogue se limite aux pièces grecques, mais on nous prévient qu'Elisabéth Zachariadou-Oikonomidi étudie actuellement les documents turcs de ce couvent, où il existe aussi, du reste, des actes roumains (en langues grecque, slavonne et roumaine).

Ledit catalogue classe, en les résumant succinctement, toutes ces pièces d'après le principe de chancellerie. Il y a là un bon nombre de documents émanant des empereurs de Constantinople et de ceux de Trebizonde, de divers despotes, puis de patriarches œcuméniques et de plusieurs métropolitains. A cela s'ajoute un nombre appréciable de documents émis par les prêtres de l'Athos ou par le conseil de Kairès, sans compter toutes sortes de documents privés (actes de vente, de donation, testaments, etc.). Cette mine conservée dans les archives de Dionysiou sera d'un très grand intérêt pour l'étude des institutions byzantines, comme aussi pour la diplomatique, la géographie et la paléographie byzantines et post-byzantines.

Tel quel, ce travail s'avère d'ores et déjà prometteur aussi pour l'histoire des Roumains dans leurs relations avec la Sainte Montagne. C'est ainsi que p. 212 on nous signale l'existence à Dionysiou d'une copie d'un chrysobulle de Jean V Paléologue pour les monastères de Kutlumus et de Néa Πέττα (= Dionysiou) de 1388, copie authentifiée par la signature du métropolitain de Hongrovalachie, Jérémie. Comme le note N. A. Oikonomidès, ce document remonte au XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle. Il a du reste bien voulu nous préciser dans une lettre que cette datation est imposée par des critères paléographiques. Or ce qui est particulièrement intéressant en l'occurrence c'est que les listes épiscopales des hiérarques de Hongrovalachie ne connaissent pas jusqu'à ce jour de métropolitain du nom de Jérémie. Comme le suppose dans sa lettre le savant grec, Jérémie pourrait être l'ancien métropolitain de Moldavie que l'opposition des voévodes, des boyards et du peuple de cette principauté s'obstina à refuser de recevoir de Constantinople, pour défendre les droits du Roumain Joseph (voir la-dessus V. Laurent, *Aux origines de l'Eglise moldave. Le métropolitain Jérémie et l'évêque Joseph*, dans « Revue des études byzantines », V, 1947, pp. 158—170; et aussi Gh. I. Moisesen, Șt. Lupsa et Al. Filipașen, *Istoria Bisericii române*, I, Bucarest 1957, pp. 179—189). Dans ce cas, sa nomination à la tête de l'Eglise de Hongrovalachie, honorifiquement supérieure à celle de Moldo-Valachie, aura été un dédommagement pour son éviction. Toutefois, vu que Jérémie est inconnu du synodikon de Valachie, on peut se demander si, jouant le malheur, il n'aura pas été décrété persona non grata par le prince et les boyards valaques (à cette époque régnait Mircea l'Ancien, qui était, à cause de sa politique envers les Turcs, assez peu ami des Byzantins). Cela, évidemment, à l'exemple des Moldaves. La complexité du problème nous interdit de nous en occuper dans un simple compte rendu. Aussi y reviendrons-nous ultérieurement. Quoi qu'il en soit, le nom de Jérémie vient enrichir d'une unité la liste dressée, voici quelques années, par N. Șerbănescu, *Mitropolitul Ungrovalahiei* [Les métropolitains de Hongrovalachie], dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, 1959, pp. 722—826.

Ailleurs (p. 259), on nous signale trois documents roumains à sceau de cire (κρόβουλλα), mais sans aucune précision de plus que ces deux lignes dont voici en traduction française la teneur désespérément laconique. «...5. Le kéïobulle de Roxandra de l'an 1570; 6. Deux kéïobulles valaques des années 1610 et 1693...». En attendant leur édition, on peut déjà penser que l'acte de Roxandra est en fait un document de la princesse de Moldavie, l'épouse du voévode Alexandre I. Țițușeanu, dont on connaît les bienfaits à l'égard du Mont Athos et notamment de Dionysiou. Voir à ce propos T. Fodogac, *Ajutoarele românești la mănăstirile Sfântului Munte Athos* [Les secours roumains aux monastères de la Sainte Montagne], Sibiu, 1940, pp. 228—230. Sans doute s'agit-il de l'acte par lequel la veuve du prince de Mol-

davie s'engageait à renflouer le convent criblé de dettes envers le fisc ottoman. Le fait nous est connu grâce à la lettre de remerciements que lui adressèrent les caloyers. Il est indubitable que la publication de cette pièce sera saluée avec joie par les historiens roumains. Mais encore faut-il patienter jusque là.

Parmi les nombreux documents émanant de prêtres du Mont Athos (on y trouvera de quoi compléter la liste si utile dressée avec soin par J. Darrouzès, *Liste des prêtres de l'Athos*, dans *Le Millénaire du Mont Athos. 963—1963. Études et mélanges*, I, Chevelogue, 1963, pp. 407—447), nous avons noté p. 284 un acte de confirmation du 8 Mai 1516, signé du célèbre prêtre Gabriel\*. Cet acte en grec vient confirmer les observations auxquelles nous nous livrions dernièrement à propos de la nationalité de l'auteur de la « Vita » du patriarche Niphon (voir nos *Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople »*, dans « *Revue des études sud-est européennes* », V, 1967, pp. 45—47).

On retiendra enfin qu'il existe toute une correspondance relative aux propriétés que Dionysiu possédait en Russie et en Roumanie, où se trouvait notamment le convent de Holăran (armoires B, tiroir 4).

Comme on le voit, la besogne ne manquera pas aux historiens roumains qui, sur les traces notamment de Stoica Nicolaescu, Marcu Beza et Vasile Green, s'arrêteront à Dionysiu. Pièces d'archives et trésors d'art, à commencer par la châsse à peine décrite des reliques du patriarche Niphon, hommage de Neagoe Basarab à son père spirituel, les y attendent depuis des siècles.

Les recherches patientes et érudites des jeunes chercheurs qui font leurs preuves d'une si brillante façon autour du Professeur D. Zakythnos, directeur du Centre d'études byzantines d'Athènes, portent, entre autres, sur les archives byzantines dispersées à travers la Grèce, à Patmos notamment et au Mont Athos. Leurs investigations se solderont plus d'une fois par la découverte de documents roumains. Il est à souhaiter que la collaboration que certains d'entre eux ont déjà entamée avec leurs collègues de Bucarest puisse se développer à l'avenir. Le présent Catalogue en est la preuve.

Petre Ş. Năsturel

---

\* On comparera cette signature de 1516, reproduite en fac-similé pages 280—281, photo 35, avec celle du document du même Gabriel de 1526 qui constitue la planche XXVI de P. Lemerle, *Actes de Kullumus. Album* Paris, 1945. Sur la photo 35 on déchiffre aussi le nom de Kaproulea, à ajouter dorénavant à ce que nous disions dans notre *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, dans « *Revue des études sud-est européennes* », II, 1964, pp. 115—116.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂILESCU, HARALAMBIE (H. M.); MATEI, ION (I. M.); TANAȘOCA, ȘERBAN N. (Ș. N. T.), PAPAPANU, ATANASE (A. P.); DEMÉNY, LYDIA (L. D.); DANIELOPOLU-PAPACOSTEA, CORNELIA (C. D.-P.); ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA (M. A.-V.); NĂSTUREL, PETRE Ș. (P. Ș. N.); MARCU P. LIVIU (L. P. M.); CRONT, GHEORGHE (G. C.); VELICHI, CONSTANTIN N. (C. N. V.); FOCHI, ADRIAN (A. F.); MEHMET, MUSTAFA A. (M. A. M.); COLUMBEANU, SERGIU (S. C.).

*Simpozijum o Ilirima u antičko doba* održan, 10. do 12. maja 1966. godine [Symposium sur les Illyriens à l'époque antique, 10—12 mai 1966], Sarajevo, 1967, 216 pp. (Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine. Posebna izdanja, knj. V; Centar za balkanološka ispitivanja, knj. 2).

Le premier symposium consacré aux Illyriens avait eu lieu en 1961 et s'était occupé de ce peuple à l'époque préhistorique. Le second, qui s'est tenu du 10 au 12 mai a réuni 55 participants yougoslaves et 2 étrangers. On y a discuté 8 rapports présentés par Fanula Papazoglu (Belgrade), Iva Degmedžić (Zagreb), R. Katičić (Sarajevo), Fsad Pašalić (Sarajevo), Duje Rendić-Miočević (Zagreb), G. Devoto (Florence), A. Mócsy (Budapest) et Mate Suić (Zadar). Les discussions ont porté sur l'organisation sociale et politique des Illyriens, sur leurs frontières, les caractères de leur civilisation à l'époque romaine et sur leur romanisation. Si les rapports n'ont pas mis à jour des données documentaires inconnues, leur lecture a favorisé une confrontation des points de vue, d'autant plus utile, que les spécialistes appartenaient aux disciplines les plus diverses : archéologues, épigraphistes, linguistes, ethnographes, historiens de l'art, etc. Des controverses ont surgi à propos des frontières nord-ouest et nord-est et des incertitudes persistent encore sur la présence des Illyriens en Pannonie ; leur romanisation a été considérée par certains comme relativement forte, tandis que d'autres l'estiment assez faible. L'appartenance des Istriens aux Illyriens, bien que non contestée, a été toutefois nuancée par ceux qui proposaient de les considérer comme un groupe à part entretenant d'étroites relations avec les Vénètes. Quant à la langue albanaise, on retiendra la constatation faite par Giacomo Devoto (p. 189), « La sua indoeuropeità non è omogenea, accanto alla tradizione indoeuropea occidentale, che continueremo a chiamare illirica, ne esiste una più orientale, alla quale si potrebbe attribuire, per convenzione e non per ragioni storiche, quello di „tracce” ». On retrouvera dans cette appréciation un écho de l'opinion de Norbert Jokl

sur l'étroite symbiose thraco-illyrienne, combattue par plus d'un spécialiste. Nous soulignerons avec un intérêt particulier l'effort des spécialistes yougoslaves pour recueillir, systématiser, interpréter et mettre en valeur les sources de toute sorte concernant l'histoire et la culture des anciens Illyriens — travail qui offrira sans doute une image plus exacte de la civilisation de ces populations.

H. M.

M A GABINSKIJ, *Возникновение инфинитива как вторичный балканский языковый процесс на материале албанского языка*. Ed. «Наука», Leningrad, 1967, 280 pp. (Академия наук СССР)

L'un des traits caractéristiques des langues parlées dans le Sud-Est de l'Europe, c'est l'absence complète ou partielle de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées. La cause de ce phénomène a été attribuée par certains érudits au substrat ; d'autres y ont vu une influence grecque ; d'autres encore l'ont expliqué comme une apparition indépendante dans chacune de ces langues. Aucune de ces théories ne reposait sur une analyse détaillée des matériaux linguistiques du passé et de nos jours. Or une conclusion valable ne saurait résulter que de l'examen du processus historique pris dans son ensemble. Pour faire le premier pas dans cette direction, il était utile de restreindre le domaine de la recherche et de se limiter pour le moment à un seul idiome. Ce début a été fait par notre auteur.

Les considérations linguistiques d'ordre général auxquelles il se livre et les jugements de valeur qu'il porte sont originaux et intéressants.

La première partie de ce travail a un caractère théorique et la deuxième un caractère descriptif. L'auteur a parcouru de nombreux textes albanais, anciens et contemporains, et il a décrit les faits essentiels qui illustrent ce processus de développement continu des moyens linguistiques qui remplacent l'infinitif. Il conclut que le procédé en question est de nos jours en plein essor.

H. M.

SUZANNE KAKUK, *Les monuments de la dinanderie turque dans les langues balkaniques et le hongrois*, « Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae », XIX, 1, 1966, pp. 68-77.

Les ateliers où l'on fabriquait de la vaisselle de cuisine, de la vaisselle pour le ménage ou encore des objets d'ornements en cuivre existaient dans plusieurs centres de la Péninsule des Balkans. Ils sont mentionnés à Sarajevo dès 1511 et l'on signale des ateliers importants à Pristina et dans la région de Rhodope. Il semble qu'à Buda il y avait aussi des ateliers de ce genre. La variété des objets fabriqués était très grande, en commençant par de petites assiettes ornées jusqu'à de gros chaudrons, de grands pots de cuisine, de petits récipients pour les sirops, des tasses de café, des flacons pour les parfums, des lampes, des boîtes, etc.

L'auteur fait une étude comparative de quarante trois mots qui désignent les objets de cuivre d'origine turque et qui ont passé, comme emprunts linguistiques, dans les langues des peuples du Sud-Est de l'Europe. « Cette influence est plus forte en serbo-croate, elle est moins accusée en bulgare, plus faible en albanais et grec moderne, encore plus réduite en roumain et même en hongrois » (p. 76).

Cependant, il faut souligner que les objets en cuivre mentionnés n'ont pas été utilisés dans la même mesure et d'une manière égale. C'est ainsi que *bardac*, *ibric*, *capac*, *cazan*, *lightan*, *lingire*, *tipsie* sont restés en roumain, tandis que *buhurdan*, *sinie*, *zarf*, etc. ont été moins employés. Il faut aussi avoir en considération l'emprunt fait par l'intermédiaire d'une autre langue balkanique.

I. M.

Ἐκλογή ἑλληνικῆς γλωσσολογικῆς καὶ λαογραφικῆς βιβλιογραφίας τῶν ἐτῶν 1950—1965. [Choix de bibliographie linguistique et folklorique grecque des années 1950—1965] Publié à l'occasion du I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Thessaloniki, 1966, 139 pp. (Comité National Hellenique de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen).

L'ouvrage comprend deux parties A. *Bibliographie linguistique* (pp. 9—62), due à A. Thavoris, assistant à la chaire de linguistique de l'Université de Thessalonique et B. *Bibliographie folklorique* (pp. 65—135), élaborée par A. Kyriakidou-Nestoris, assistante à la chaire de folklore de la même université.

La Bibliographie nous donne une image claire de la multiplicité et de la diversité des préoccupations des chercheurs grecs. Elle nous permet d'entrevoir les principales directions de leur activité et de connaître les plus importants ouvrages parus entre 1950 et 1965 en Grèce dans les domaines de la linguistique et du folklore.

Les principaux efforts des linguistes grecs ont été dirigés vers la lexicologie, la toponymie et l'onomastique. L'étude des parlers régionaux, des parlers des Grecs de la « diaspora » ont aussi retenu plusieurs d'entre eux. On trouve encore dans la bibliographie les titres de deux dictionnaires bibliques. Une place assez importante a été accordée aux études linguistiques sud-est européennes (rapports linguistiques gréco-slaves, gréco-tures, gréco-albanais). Le problème de l'influence des Pélasges et le problème de la langue des anciens Macédoniens ont été eux aussi dans l'attention des linguistes grecs. Reste toujours brûlant le problème de la diglossie. On peut remarquer la tendance vers un compromis entre la *katharevousa* et la *dimotiki*. L'ouvrage fait aussi mention de quelques bibliographies linguistiques.

Quant aux folkloristes, ils se sont occupés surtout de l'héritage byzantin dans le folklore néo-hellénique (chansons akritiques, célébration des monuments byzantins, plaintes sur la chute de Constantinople), des coutumes populaires byzantines, des coutumes et de la création folklorique régionale de la Grèce moderne (littérature, musique, art, architecture, danses, médecine, costumes, système de poids et mesures, etc.). Ils se sont intéressés à leur tour aux rapports folkloriques sud-est européens et surtout, naturellement, aux rapports entre les Grecs et les autres nations balkaniques. C'est à D. Ikonmidis que nous devons plusieurs études sur les relations gréco-roumaines (« Les livres populaires grecs et leur influence dans la vie spirituelle du peuple roumain », *ELA*, 6/1950, pp. 3—56, « Michel le Brave et les chants populaires grecs et bulgares en son honneur », *Laographia*, 14/1952, pp. 53—70, « Sainte Paraskevi dans la vie des peuples roumain et grec », *ELA*, 9—10/1955—57, pp. 65—104) et une présentation des études folkloriques en Roumanie (*Arch. Thrac. This.*, 18/1953, pp. 193—205). Dans la bibliographie il est fait mention aussi de quelques ouvrages bibliographiques très riches et très utiles.

Tout en appréciant cet instrument de travail qui relève les nombreux et divers travaux des linguistes et des folkloristes grecs, nous estimons que la classification des titres par années et non par matières rend un peu difficile l'utilisation de cette bibliographie rédigée avec soin et d'une réalisation technique irréprochable.

N. Ş. T.

KOKONA VEDAT, *Fjalor frengjisht-shqip* [Dictionnaire français-albanais], Tirane, 1966, X + 372 pp. (Ministria e arsimimit dhe e Kultures. Drejtoria e studimeve dhe botimeve shkollore).

C'est le premier ouvrage de ce genre paru en Albanie. Destiné à combler une lacune ressentie depuis longtemps, il s'adresse en premier lieu aux étudiants.

Dans la préface, l'auteur parle des grandes difficultés qu'il a eu à surmonter, difficultés dues surtout à l'absence d'un dictionnaire complet de la langue albanaise. Il a utilisé, en échange, le dictionnaire russe-albanais, publié par l'Institut des sciences et encore quelques ouvrages parus récemment en Albanie.

Le dictionnaire contient approximativement 16 000 mots, appartenant à la langue écrite et à la langue parlée. On y trouve des mots littéraires et des termes scientifiques. L'auteur s'est préoccupé d'introduire dans son ouvrage les mots et les expressions d'usage courant. Nous devons souligner aussi son effort de donner les équivalents albanais des locutions et proverbes français. (Disons, en passant, qu'on trouve quelques expressions avec le même sens en roumain. Par exemple : « Chat échaudé crant l'eau froide », alb. « Kush digjet nga qulli i fryn kosit » — en roumain « cine s-a fript cu ciorbă suflă și-n iaurt ».)

Une place importante est accordée aux néologismes, très nombreux dans la langue albanaise.

A. P.

М. М. КАПИЛЕНКО, *Как следует называть язык древнейших памятников славянской письменности*, «Советское славяноведение», Moscou, 1936, 1, pp. 36—41.

L'auteur rappelle le fait que parmi les langues mortes il n'y en a aucune qui possède autant de dénominations dans la science philologique comme la langue des anciennes sources slaves : ancien slovène, ancien bulgare (chez nous le médiobulgare), slavon d'église, slavon ancien, slavon commun, etc. M. M. Kapilenko rejette toutes ces dénominations et en propose une nouvelle : l'ancienne langue littéraire slave.

L. D.

E. L. NEMIROVSKI, *Новые труды по истории славянского первопечатания*, «Советское славяноведение», Moscou, 1966, 1, pp. 69—78.

L'auteur passe en revue les résultats obtenus par les recherches récentes sur les livres imprimés en alphabet cyrillique, dans divers pays, aux XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Mais nous constatons, en dépit d'une riche bibliographie, l'absence d'une série d'ouvrages roumains importants qui ont apporté dernièrement des contributions considérables à l'histoire de l'imprimerie cyrillique en Roumanie. Il suffit de mentionner ici les nouvelles contributions sur l'activité d'une typographie cyrillique à Sibiu au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ou la parution de nouvelles études relatives aux typographies qui ont fonctionné en Moldavie et en Valachie au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi qu'un grand nombre de données précieuses ajoutées à la « Bibliographie roumaine ancienne ». Nous ne pouvons négliger non plus les résultats obtenus dans l'étude des filigranes du livre imprimé au XVI<sup>e</sup> siècle, ni l'énonciation de nouvelles hypothèses relatives à l'activité de Macarie ou à celle de Coresi. Néanmoins, l'étude documentaire de E. L. Nemirovski est un guide utile et précieux pour l'orientation du chercheur qui veut connaître la bibliographie récente relative à l'histoire de l'imprimerie cyrillique.

L. D.

C. TH. DIMARAS, C. COUMARIANOU, L. DROULIA, *La Grèce moderne et sa littérature. Orientation bibliographique en allemand, français, italien*, Athènes, 1966, 81 pp.

Cette bibliographie sélective des travaux en langues occidentales concernant la Grèce moderne a été publiée à l'occasion du premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes de 1966. Elle représente un complément à l'*Histoire de la littérature néo-hellénique* de C. Th. Dimaras et constitue un précieux auxiliaire de cet important ouvrage ainsi qu'un utile instrument de travail pour l'étude de la culture néo-hellénique.

Tous les titres sont en langues étrangères et représentent soit des ouvrages sur la Grèce, soit les traductions d'œuvres grecques en d'autres langues. Les seuls titres qui paraissent en grec sont ceux de quelques bibliographies, mais ils signalent également des travaux rédigés en d'autres langues.

Divisée en deux grands chapitres sujets (A) et auteurs (B), la bibliographie présente dans le premier : 1) *Les Généralités*, renfermant la géographie, l'histoire et les problèmes de langue, 2) *La Littérature* et 3) *Les Textes*. Dans le second, on trouve les auteurs grecs dont les ouvrages ont été traduits en langues occidentales. Dans le supplément (C), on signale quelques œuvres littéraires inspirées par la Grèce et on donne une liste de revues dont le contenu se rapporte aux sujets traités dans l'histoire de la littérature néo-hellénique.

La manière dont ces matériaux sont présentés justifie parfaitement le sous-titre *Orientation bibliographique*. Le tableau de répartition par matières est un vrai guide pour ceux qui veulent consulter les matériaux. Par leur simple énonciation et la manière dont ils se succèdent, les titres des chapitres offrent une introduction dans les principaux problèmes de la culture néo-hellénique et un schéma logique pour leur étude. Des titres comme *Les antécédents du philhellénisme*, *L'histoire locale et la « diaspora »*, *L'histoire de l'enseignement et la connaissance de la littérature étrangère* ne sont pas de simples compartiments d'organisation des titres, mais de vraies catégories de pensée, que la bibliographie néo-hellénique présente d'une manière suggestive.

Ce qui se dégage notamment de cette bibliographie c'est la riche diffusion des œuvres grecques et des connaissances sur la Grèce moderne en Occident. La poésie de Calvos, Cavafis, Palamas, Valaoritis ou Seferis, la philosophie de Catargis, l'œuvre monumentale d'Adamantios Coray, les écrits patriotiques de Rigas et, pour l'époque plus ancienne, la pensée de Cyrille Loucaris ou de Théophile Corydalée sont des valeurs universelles. L'infatigable activité des philhellènes et la lutte de libération de la Grèce, s'ajoutant au prestige de l'ancienne Hellade, ont contribué à faire de la production culturelle de ce pays un chapitre important de l'histoire de la culture européenne.

C. D.-P

*Moartea palicarului. Antologia novelei neogrești* [La mort du palikare. Anthologie de la nouvelle néo-grecque]. Traduction, préface et notes par Maria Marmesen-Himn, Bucarest, Editura pentru literatură, 1967, XXXIII + 153 p (Biblioteca pentru toți)

Le nombre des traductions en roumain des œuvres des poètes et des prosateurs grecs, assez restreint avant la guerre, s'est considérablement accru dans les dernières années. Mais, il y avait encore beaucoup à faire dans ce domaine. Une anthologie de la poésie néo-hellénique existait déjà (Bezdechi St., *Antologia poeziei grești, 1800-1930*, Cluj, 1939), et l'on avait traduit des romans de M. Ludemus, N. Kazantzakis, Elli Alexiou, Dido Solomou, S. Mirivilis, A. Frangias ainsi que quelques contes et nouvelles de A. Kakavitsa et de S. Patadzis, mais la nouvelle grecque restait presque inconnue chez nous. Un recueil de nouvelles dû à C. Cațafam

datait de 1900. La présente anthologie de la nouvelle néo-hellénique comble donc une lacune ressentie depuis longtemps.

Le choix des textes est fait de manière à nous donner une image complète des caractères de la prose néo-hellénique : le réalisme, la pureté classique du style, la science de la composition, le dramatisme, parfois même le tragique de la narration. Nous pouvons à présent apprécier comme des traits essentiels des écrivains grecs l'amour constant de la liberté civique et spirituelle, la vive et souvent douloureuse conscience morale, le patriotisme, le sens de la solidarité humaine, le désir de justice qui anime les visions satiriques ou tragiques de la vie. Par leur réalisme même les nouvelles choisies aident le lecteur à pénétrer dans presque tous les domaines de la vie des paysans et des habitants des villes grecques, des intellectuels et des marins, elles nous montrent les sources des drames et des tragédies de leur vie qui sont tantôt les passions humaines, tantôt les vicissitudes historiques (domination étrangère, guerre contre les envahisseurs, pauvreté du pays qui contraint les hommes à émigrer), tantôt la condition humaine tout simplement qui met les mortels face aux forces déchaînées de la mer ou des vents. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir le sommaire du livre qui comprend : Argyris Eftahotis : « Le capitaine Georges », « Marinos Condaras », « La mort de Tramundanias » ; A. Papadiamandis : « La servante », « L'île d'Uramitsa », « L'américain », « Un père dans la maison », « Un rêve sur la mer », « La plainte d'un phoque », Costis Palamas : « La mort du palikar » ; Gr. Xenopoulos : « Le petit image », « Nanota », A. Kakavitsas : « La mer », « Les naufrages », « Deux squelettes » ; P. Nirvanas : « Le couple » ; K. Kriyallias : « L'institutrice » ; D. Voutiras : « La parade », D. Kokkinos : « Alexis le cocher » ; Galatea Kazantzakis : « Le péché de Fotini » ; S. Mirivilis : « La guerre » ; E. Alexiou : « Fiantsekos » ; T. Kastanakis : « Tasos Tasoulis » ; I. Venezis : « 22 juillet 1943 », H. Levandas : « La mer », « La maison numéro 22 » ; G. Sidéris : « Souvenirs » ; Th. Kornaros : « Un brave » ; S. Mavroidi-Papadakis : « En marge de la vie », M. Ludéms : « Silence, écoutons ce que dit le Très-Haut » ; D. Hagis : « Margarita Perdicari ».

Chaque écrivain est présenté par des notices bio-bibliographiques qui précèdent les textes traduits. Une étude introductive et une chronologie de la prose néo-hellénique, susceptibles d'enrichissements dans une nouvelle édition du livre, déjà épuisé, complètent l'ouvrage.

N. Ş. T

W. BLAWATSKY et G. KOCHELENCO, *Le culte de Mithra sur la côte septentrionale de la mer Noire*, E. J. Brill, Leiden, 1966, 36 pp. + XVI pl. (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain)

La série « Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain », dirigée par le savant hollandais M. J. Vermaseren, s'est imposée par son apport au progrès des recherches sur l'histoire des religions dans l'Empire romain. Conçue selon le principe de la publication des documents concernant un seul culte ou l'ensemble des religions orientales dans une région bien délimitée, cette collection a publié plusieurs importants ouvrages sur les cultes égyptiens en Hongrie (Wessetzky V.), les cultes micro-asiatiques ou syriens en Hongrie (Kadar Z.), les cultes orientaux à Ostie (Squarciapino M. F.), les cultes orientaux en Mésie supérieure (Zotovici L.), les cultes orientaux en Bretagne romaine (Harris E.), la légende d'Attis dans l'art gréco-romain (Vermaseren M. J.). Un nouveau travail vient s'ajouter à la série, avec des documents du culte mithriaque découverts sur la côte septentrionale de la mer Noire. Le progrès de nos connaissances sur l'essence et les formes d'expression du culte mithriaque exige de plus en plus l'édition intégrale des pièces conservées dans les musées des pays qui ont fait partie de l'aire de diffusion de la civilisation romaine. L'ouvrage du professeur W. Blawatsky et de son collaborateur G. Kochelenko répond à cette nécessité.

Bien que la plus grande partie des pièces du littoral nord-pontique ne soient pas inédites, une nouvelle publication et un nouvel essai de classification sont loin d'être inutiles. Quelques remarques sur le culte mithriaque avaient déjà été faites il y a plusieurs dizaines d'années par M. Rostovtzev, avec son admirable perspicacité et sa rigueur méthodologique.

Les monuments sont groupés dans trois villes. Panticapaeum, Olbia et Charax.

A Olbia et Charax, la présence de Mithra peut être aisément expliquée par les garnisons romaines arrivées du Bas Danube au II<sup>e</sup> siècle. Mais une autre question s'avère plus complexe. Pourquoi la population indigène n'a-t-elle pas adopté ce culte, qui s'est strictement limité au monde romain de la garnison? Il me paraît extrêmement intéressant de constater qu'un culte tellement vigoureux, qui fût le grand adversaire du christianisme, ne réussit guère à s'imposer dans ces régions périphériques de l'Empire. Les auteurs de l'ouvrage pensent que Mithra se soit heurté à la résistance d'un rival indigène, le dieu chevalier (Θεός ὕψιστος), dont le culte s'est rapidement propagé après la crise qui occupe la fin du II<sup>e</sup> et le commencement du III<sup>e</sup> siècle dans le Bosphore, lors de la pénétration des Sarmates. Mais la présence de cette divinité est plus ancienne dans cette région et les auteurs établissent une correspondance iconographique entre les représentations figurées sur deux diadèmes trouvés dans une tombe du III<sup>e</sup> siècle de Panticapaeum et le célèbre rhyton de Karagodeuachik, plus ancien d'au moins six siècles. Ils pensent que cette divinité indigène qui unit le caractère élitomien à celui astial, fortement apparentée à Mithra, n'a pu être ni remplacée ni associée au dieu iranien.

A Panticapaeum le problème est différent. Cinq statuettes en terre cuite représentent Mithra en train d'immoler le taureau. Le costume du dieu est inaccoutumé, car il ne revêt pas la partie inférieure du corps de la divinité. Les auteurs, comme autrefois F. Cumont, pensent à un syncretisme de Mithra et d'Attis, car à cette époque où beaucoup de cultes commencent à avoir un caractère astiologique, on retrouve souvent une association ou même le remplacement de Mithra par Attis. La forme iconographique documentée à Panticapaeum est encore inconnue dans le reste de l'Empire. F. Cumont supposait que ce syncretisme fût importé comme tel de l'Asie Mineure. Les auteurs soviétiques apportent quelques arguments en faveur d'une évolution locale du culte Mithra-Attis (la découverte d'un atelier de coroplaste à Panticapaeum même). Selon ces auteurs, le culte de Cybele et d'Attis, plus stable et plus puissant par son traditionalisme, aurait assimilé Mithra. « Mithra, peut-être même absorbé par Attis, fut inclus dans le vaste ensemble des divinités secondaires symbolisant les forces productrices de la nature. » Mais il nous faut souligner que Mithra est représenté dans ces documents, les seuls que nous ayons à Panticapaeum, au moment culminant de la liturgie mithriaque, celui de la tauroctomie. Il s'agit donc d'un Mithra créateur, à l'apogée de sa lutte, vainqueur (*Sol Invictus*). La contamination avec Attis ne peut être qu'un accent qui vient marquer le caractère fécond que le dieu prend dans cette action suprême. Reléguer Mithra parmi les nombreuses divinités secondaires des forces naturelles, ce serait accepter une iconographie vidée de son sens profond, à l'époque de la plus grande expansion du culte mithriaque.

Il faut observer en fin que le nombre assez réduit de monuments mithriaques oblige les auteurs à conclure que Mithra n'a occupé dans les régions nord-pontiques qu'une place insignifiante.

M. A. V.

JEAN-CHARLES et MARIANNE SOURNIA, *L'Orient des premiers chrétiens. Histoire et archéologie de la Syrie byzantine*, Paris, A. Fayard éditeur, 1966, 190 pages (Collection Resurrection du passé).

Ces pages s'ouvrent sur le règne de Constantin le Grand pour s'arrêter à l'an 636 qui marque la conquête musulmane de la Syrie. C'est, dans une atmosphère bien souvent de vie quotidienne, un exposé d'histoire, d'archéologie et d'art extrêmement captivant. Les auteurs,

tous deux professeurs à l'Université de Rennes, évoquent tour à tour, et avec bonheur, Antioche, capitale de l'Orient (pp. 13-34); tradition païenne et nouveauté chrétienne (pp. 35-55); le christianisme dans les campagnes (pp. 56-86), moines et ermites (pp. 81-98); les déchirements de l'Église d'Orient (pp. 99-115); les villes syriennes et la défense du pays (pp. 116-144); foi et stratégie dans le désert (pp. 145-158) et, pour achever, la fin de la Syrie byzantine (pp. 159-176). Une copieuse suite de superbes photographies — les auteurs ont passé cinq années au Proche Orient — aident à connaître nombre de ces merveilles d'antan, aujourd'hui éroulantes, qui surgirent du sol syrien aux premiers siècles de notre ère. Des plans et des cartes jalonnent la lecture du livre qui est, somme toute, un condensé d'expériences personnelles et d'amples contacts avec l'érudition. Aussi lira-t-on d'une seule traite ce petit volume qui fait honneur à la collection où il a paru

P § N.

DÉMOCRATIE HEMMERDINCER-II.IADOU, *Un hrissov de danie inédit de la Mănăstirea Turcitul*, [Un chrysobulle de donation inédit de Mănăstirea Turcitul], « Studii », XVIII, 1965, 4, pp. 913-916.

L'auteur publie ici l'un des nombreux actes roumains encore inédits délivrés aux couvents du Mont Athos. Il s'agit d'un chrysobulle en langue slave par lequel le voévode Mănăstirea Turcitul fit don, le 8 novembre 1577, d'une somme annuelle que, sa vie durant et même après, les moines du monastère du Saint Érophète Elle viendraient chercher en Valachie. Chose assez curieuse, mais qui arrive parfois, le montant de la somme n'est pas stipulé, mais laissé en blanc dans l'original. N'est indiquée que celle destinée à couvrir les frais de déplacement des moines quêteurs, 300 aspres par an<sup>1</sup>. Madame Hemmerdinger-Iliadou précise que le monastère (монастырь) est l'ancien kellion fondé au XV<sup>e</sup> siècle par l'ex-prôtos Cosmas, auquel le prince valaque Vlad le Moine fit une donation en 1432. A l'époque, Saint-Élie dépendait de Kintlinus. En 1577 on constate qu'il était placé sous l'autorité du monastère de Pantocrator. Un détail de l'acte de Mănăstirea Turcitul doit être retenu : l'établissement se trouvait dans le dénuement et la pauvreté, amoindri et sans confirmation de ses biens. Pour en devenir « nouveau fondateur », le voévode accepta de le relever. Dans la brève introduction à son édition et traduction de ce document, l'auteur rappelle que Mănăstirea Turcitul fit d'autres donations encore à des monastères de la Sainte Montagne. Elle émet le souhait que soit entreprise une exploration systématique des archives athonites et grecques. Les documents roumains qui seraient ainsi dépistés attesteraient une fois de plus la puissante solidarité qui unit entre eux les peuples des Balkans. L'acte qu'elle a ainsi fait connaître en est un exemple. Il est conservé au Musée historique et ethnologique d'Athènes. Rappelons à ce propos qu'il y a trente ans et plus que Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, Bucarest, 1937, p. 120, a signalé un certain nombre de documents originaux roumains des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles délivrés à des sanctuaires de l'Orient grec (Mont Sinai, etc.) mais nul ne s'est encore avisé d'en entreprendre l'étude

P § N.

<sup>1</sup> A titre informatif, nous ferons remarquer qu'en général la somme destinée aux frais de route des quêteurs représentait le dixième de celle accordée au monastère privilégié par le prince. Il y a donc chance que Mănăstirea Turcitul ait fait une donation de 3 000 aspres par an « monastère » de Saint-Élie. En 1492, Vlad le Moine lui avait octroyé 1 000 aspres, plus 100 autres pour les caloyers qui viendraient les toucher (des exemples dans notre *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, dans « Revue des Études sud-est européennes », II, 1964, passim, et notamment p. 108).

CURTICĂPEANU, *Die rumänische Kulturbeuegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1966, 150 pag.

Cet ouvrage, divisé en six chapitres, présente les principaux problèmes du mouvement culturel des Roumains de Transylvanie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et dans les deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle : les conditions historiques de ce développement culturel (l'activité culturelle locale (cénacles littéraires, associations culturelles professionnelles, sociétés musicales), l'activité culturelle régionale (de la Bucovine, du Maramures, du Banat), le rôle de l'ASTRA, des associations académiques roumaines de Budapest, de Vienne et de Bucarest (la « Ligue culturelle », etc.).

Le mouvement culturel roumain de Transylvanie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> et du commencement du XX<sup>e</sup> siècle se développe dans le cadre d'une lutte politique très intense pour les droits nationaux des Roumains, lutte soutenue par les masses populaires.

On doit remarquer, parmi les actions culturelles d'un caractère local présentées dans le II<sup>e</sup> chapitre, les cenacles littéraires (*casino, casina*) fondés dans les diverses localités, par exemple la « Société littéraire des théologiens roumains d'Arad », la « Société littéraire Ion Popeseu de la jeunesse laborieuse de l'Institut théologico-pédagogique », la « Société du cenacle littéraire roumain », la « Société roumaine de lecture de Cluj ». A tout cela viennent s'ajouter les associations des instituteurs (« Association des instituteurs roumains de Sălaj », « Association des apprentis de Zalău »), celles des femmes (« Association des femmes roumaines de Sălaj », « Association des femmes roumaines du district de Hmedoara »), des métiers (« Association des canarades roumains de Cluj », « Société des métiers roumains de Blaj »), des artistes (« Association des musiciens de Sibiu », « Association chorale et musicale de Lugoj »), etc. « Toutes ces associations et sociétés littéraires qui se sont formées sur le territoire de la Monarchie jusqu'aux derniers jours de son existence ont constitué des formes de la lutte nationale et culturelle des Roumains. Bien qu'elles ne soient pas arrivées à avoir une base commune d'action et que leur activité n'ait pas connu un développement continu, et en dépit de leurs moyens financiers réduits, elles ont poursuivi le même but et se sont guidées d'après les mêmes principes, toutes cherchaient à promouvoir la langue, la littérature et la science roumaines » (p. 37).

Le III<sup>e</sup> chapitre s'occupe du mouvement culturel dans les différentes régions de la Monarchie. En Bucovine se fait remarquer l'activité de Al. Humuzala et I. Sbierea et celle des professeurs de l'université de Czernowitz, de l'association « Ar' moasa » et du compositeur Ciprian Porumbescu, etc. Le mouvement culturel du Maramures a eu comme promoteur le professeur I. Mihală, qui a réussi à entraîner les intellectuels des villes et des villages. Dans le Banat, on remarque l'activité importante de A. Mocion, V. Babes, I. Ra'ni, I. Popeseu Desseanu.

Le IV<sup>e</sup> chapitre est consacré à l'activité prodigieuse de l'Association transylvaine pour la littérature roumaine et pour la culture du peuple roumain (ASTRA), fondée en 1831. Son programme a réanimé les projets de la génération de '48, en stimulant une vaste activité culturelle des masses populaires, et, plus particulièrement, dans les écoles et les bibliothèques.

Un rôle important dans le développement de ce mouvement revient aux associations culturelles roumaines formées dans les principales villes de la Monarchie et qui sont présentées dans le V<sup>e</sup> chapitre. A Budapest a fonctionné de 1862 à 1911 l'Association académique « Petru Maior » et à Vienne, de 1864 à 1918, l'Association des étudiants « La jeune Roumaine » (« *România jună* »).

L'association « La Transylvanie » (1867—1918) et la « Ligue pour l'unité culturelle de tous les Roumains » (1891—1918), fondées à Bucarest, sur le territoire de la Roumanie inde-

pendante, sont présentées dans le VI<sup>e</sup> chapitre *La « Ligue »* a réussi à grouper des savants et des écrivains éminents qui ont assuré l'unité du mouvement culturel sur tout le territoire de la Roumanie.

Cette contribution à l'histoire moderne de la culture roumaine est enrichie d'une très utile bibliographie.

L. P. M.

*American Consul in a Cretan War. William J. Stillman, Revised Edition of the Cretan Insurrection of 1866–7–8, with Introduction and Notes by George Georgiades Arnakis, Professor of history at the University of Texas. Printed in Greece, Thessaloniki, 1966, 146 pp.*

George Georgiades Arnakis, professeur d'histoire byzantine et néo-grecque à l'Université du Texas, est connu surtout par ses études concernant l'attitude américaine à l'égard de la lutte des Crétois contre les Turcs. Il a fondé en 1965 un Centre d'études néo-grecques au Texas pour promouvoir en Amérique les recherches historiques sur la civilisation postbyzantine. Dans ce nouveau livre, il met en lumière, en tant qu'éditeur et historien, une importante source américaine concernant l'insurrection crétoise des années 1866–1869. Ce sont les mémoires du consul américain William J. Stillman.

Parmi les sources historiques portant sur l'insurrection des Crétois contre la domination turque, ces mémoires ont une valeur documentaire particulière, vu que leur auteur a été en quelque sorte un témoin oculaire de la révolte crétoise. Le consul avait son siège à Canée, en Crète. Là, il était au courant du déroulement des événements des années 1866–1869, pouvant connaître les actions politiques et militaires des insurgés grecs, ainsi que les représailles des Turcs. Dans ses mémoires, William J. Stillman compare la lutte des Crétois pour leur indépendance avec les Croisades et exprime son admiration pour l'héroïsme des Grecs.

Une première édition des mémoires de Stillman a paru en 1874 à New York sous le titre *The Cretan Insurrection*. L'édition que vient de publier, en 1966, le professeur George Arnakis de l'Université du Texas a le mérite d'être un travail érudit. Dans son exposé introductif (pp. 15–21), l'éditeur présente la personnalité de Stillman et son œuvre à la lumière d'informations nouvelles.

Le texte des mémoires de Stillman est accompagné des notes de l'éditeur. L'ouvrage contient onze illustrations et deux cartes. Un index onomastique suit le texte. La réalisation technique du livre est aussi remarquable que le travail scientifique du professeur George Arnakis.

G. C.

DORIS STOCKMANN, WILFRIED FIEDLER, ERICH STOCKMANN, *Albanische Volksmusik I Gesänge der Camen*, Akademie-Verlag, Berlin, 1965, 302 pp. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin Veröffentlichungen des Instituts für Deutsche Volkskunde, Band 36).

Œuvre collective, le présent ouvrage est le premier fruit d'une expédition folklorique mixte effectuée pendant l'été de 1957 sous les auspices de l'Académie allemande des sciences de Berlin et de l'Université de Tirana, dans le sud de l'Albanie, afin de recueillir et d'enregistrer le chant populaire du groupe çamet du dialecte tosk.

Erich Stockmann, qui dirigea les travaux du groupe de chercheurs allemands, présente dans une courte introduction les principaux problèmes de l'étude du chant populaire en Albanie. Dans un premier chapitre, il rédige une sorte de bilan des recherches de ce genre faites jusqu'en

1957, dans le second, il parle de l'organisation, du but et de l'activité de l'expédition allemande de 1957, dans le dernier, se trouvent quelques informations ethnographiques concernant la population çamet et les conditions dans lesquelles a eu lieu l'expédition.

La première partie, qui est aussi la plus étendue, est l'œuvre de Doris Stockmann et comprend à son tour deux parties distinctes : une ample étude sur le chant populaire de ce groupe dialectal, suivie de la transcription musicale de 30 pièces. L'étude, précédée par un chapitre d'observations générales (la technique de la transcription et de l'édition, l'explication des signes graphiques spéciaux et de la terminologie), met en discussion la structure du chant (le chant polyphonique et le chant individuel, le chant des femmes et celui des hommes) et conclut par des observations sur le rythme et la métrique de chaque pièce transcrite. Les transcriptions musicales sont disposées d'après des critères géographiques (selon les localités) et à l'intérieur de ces catégories, par groupes d'hommes ou de femmes. Le matériel ne provient que de trois localités.

La seconde partie du travail est rédigée par le jeune linguiste Wilfried Fiedler et comprend les textes littéraires du recueil, précédés d'une étude philologique se rapportant au matériel proprement dit. L'étude s'occupe de la structure du contenu et du caractère stylistique des pièces, par catégories fonctionnelles (chants épiques, chants lyriques, chants rituels), ainsi que de la structure rythmique et métrique de la composition des chants (la facture de la strophe, les schémas des rimes, etc.), s'achevant par un ample chapitre d'observations comparatives concernant chaque texte publié. Nous signalons comme très intéressantes et utiles les notes comparatives de la pièce n° 25 (le motif « la méchante belle-mère »). Les textes sont disposés dans le même ordre que les transcriptions musicales et sont accompagnés de la traduction allemande parallèle. Chaque texte est également accompagné de riches notes philologiques et de nombreuses observations prosodiques (qui se rapportent de fait à la concordance existant entre le texte de la pièce et la mélodie qui l'accompagne).

Suit un index de coordination entre mélodies et textes, qui contient aussi les détails techniques correspondants. Une ample bibliographie complète le travail.

Le livre réunit toutes les qualités d'une étude scientifique moderne, représentant un apport substantiel à la connaissance, dans son essence, du chant populaire albanais. Le travail a aussi une importance scientifique particulière étant donné qu'il offre des données précises concernant le problème si controversé de la polyphonie populaire, non seulement, de celle albanaise mais aussi de celle balkanique en général et certainement de la polyphonie des Macédo-roumains (voir Marcu George, *Cinteele polifonice aromâne*, dans « Revista de folclor », 3, 1958, n° 2, pp. 79—100, Tache Papahagi, *La români din Albania*, Bucarest, 1920, p. 43; Théodor Capidan, *Fărșerotii. Studiu lingvistic asupra românilor din Albania*, Bucarest, 1931, p. 141 et *Macedoromâni. Etnografie, istorie, limbă*, Bucarest, 1942, p. 90).

A. P.

ANDROMAQUI GERGJ, *Veshjet e popullit ne qytetin e Korçes qate shekullit te XIX-te* [Le costume populaire de la ville de Korça au XIX<sup>e</sup> siècle], « Studime historike », Tiranë, 1965, 3, pp. 167—171.

L'auteur fait une ample description du costume populaire de Korça, ville dont le développement a été très rapide aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Après la destruction de Voskopojë-Moskopohs au XVII<sup>e</sup> siècle, Korça devient un important centre commercial. Grâce à ses échanges avec Ochréd, Monastir, la Valachie et la Hongrie, Korça exportait de la laine et de la laine et importait des tissus et des étoffes vénitiennes, des tissus de soie brèves avec de l'or, du velours et du coton, articles qui ont été beaucoup utilisés dans la confection des vêtements.

La description des costumes populaires est fondée sur deux documents de grande valeur : une fresque de l'église Saint-Nicolas de Voskopaja, œuvre de David Selenica (1726), dans laquelle on voit le donateur portant le costume de l'époque, et un tableau de l'église métropolitaine de Korça, peint par un inconnu, représentant trois hommes de Korça qui ont contribué à l'édification de l'église (1725), vêtus du costume de l'époque. L'auteur fait mention aussi d'autres dessins et collections de costumes, provenant du musée local et de la section d'éthnographie de l'Institut d'histoire et de linguistique.

Selon l'auteur, au XIX<sup>e</sup> siècle il y avait deux sortes de costumes pour les hommes et deux sortes pour les femmes. Le premier costume d'homme comprenait une fustanelle blanche, un gilet, des manches en bure brodée avec de la soie et de l'or ; il était également utilisé par les chrétiens et les mahométans de la ville et, aussi, par les paysans des environs de Korça. Le deuxième comprenait une chemise blanche, un sarrau long (*dollama*), une ceinture de soie, des bas blancs et des brodequins. Au dessus du sarrau on portait une *xhybe* noire, à la tête un bonnet rouge, remplacé plus tard par un *qylaf* noir. Ce costume n'était porté que par les chrétiens, dont la position économique était meilleure.

Les costumes des femmes chrétiennes étaient composés au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle d'un *beden* (talare) de bure ou d'étoffe, d'un *cibun* (redingote) et une veste de bure ou d'étoffe brodée à tresses d'or ou de soie. La tête était couverte d'une serviette, laquelle couvrait aussi les oreilles ; les bas étaient blancs, de laine. Les chaussures étaient en cuir, le talon un peu élevé. Les mahométanes portaient des *çitjane* (pantalons bouffants), de longues jupes, des vestes longues d'étoffe noire (*xhybe*) avec des plis très nombreux, brodées en or. Plus tard les femmes, chrétiennes aussi bien que celles mahométanes ont quitté les *cibune* et les *bedene* (XIX<sup>e</sup> siècle), en les remplaçant par de longues robes de soie importée, au-dessus desquelles elles portaient des *xhybe* noires. Les serviettes ont été abandonnées pour les fichus qu'on portait aussi dans les autres pays balkaniques. Les femmes de Korça confectionnaient elles-mêmes leurs vêtements, faisant preuve d'un goût exquis et d'une rare adresse.

L'art albanais, dont le costume populaire est une expression tout à fait remarquable, a influencé et a subi lui-même l'influence des autres peuples balkaniques. C'est une raison de plus de l'étudier avec un grand intérêt.

A.P.

KÖSE MIHAL, *Evlenme sırasında „Başlık — Ağırılık” âdeti* [La coutume du « Başlık — Ağırılık » dans le mariage], « Türk Folklor Araştırmaları », Istanbul, n<sup>o</sup> 200, Mart. 1966, pp. 4023—4030.

En réponse à une enquête sociologique entreprise par le professeur Haniide Topçuoğlu, de la Faculté de Droit de l'Université d'Ankara, l'auteur analyse certains aspects du mariage chez des groupes de populations autochtones de la région de Kars (Anatolie du nord-est). Les populations établies ultérieurement dans la zone en question ne sont par conséquent pas comprises dans ces recherches.

L'objet principal de l'étude est la contribution nommée « Başlık » (cadeau pour la tête) ou « Ağırılık » (cadeau pour le poids), qui est remise par la famille du jeune homme à celle de la jeune fille dans certaines conditions et dans des buts bien définis. En tant que termes de comparaison permettant de mieux faire comprendre les modalités et la signification de cette coutume, l'auteur fournit également des données sur d'autres usages traditionnels, tels que le *cehiz* (la dot) et le *saçıl* (les dons).

Ainsi, on nomme *cehiz* l'usage consistant à assurer à une jeune fille une dot aussi substantielle que possible, par la préparation d'un « coffre pour dot » (*cehiz sandığı*) et par l'accu-

mulation, dès son jeune âge, d'une série d'ustensiles de ménage. Cet usage est d'autant plus intéressant que dans certaines régions de la Turquie, ainsi que nous en informe l'auteur, la tradition qui exclut les filles de la succession est encore en vigueur.

Par *saçt* on entend les cadeaux de mariage offerts à la fiancée par ses parents, ses voisins ou ses connaissances. Ces cadeaux consistent en pièces d'habillement, tissus non confectionnés, bijoux et parures, ustensiles de ménage, etc.

Les données sur ces notions une fois fournies, l'auteur passe à l'examen de la coutume qui consiste en une contribution, en espèces ou en nature, remise par la famille du jeune homme en vue de la constitution de la dot de la jeune fille demandée en mariage. Si la contribution est en espèces, elle se nomme *başlık*, si elle est en objets, on la désigne sous le nom d'*ağırılık*. Les populations kurdes et turkmènes pratiquent cette coutume en la désignant sous le terme de *kalın* ou *kalınd*.

En réponse à d'autres questions prévues dans l'enquête, l'auteur traite du montant de la contribution et des conditions qui entrent en ligne de compte pour son calcul. Il montre également que le *başlık* (ou l'*ağırılık*) est remis après la réalisation de l'accord entre les deux parties au sujet du mariage, avant la cérémonie des noces. La somme fixée peut être payée comptant ou à tempérament, par les parents du jeune homme ou, à défaut de ceux-ci, par d'autres membres de sa famille ou par lui-même. La somme revient à la mariée en personne, sans aucun droit de la part de sa famille. En ce qui concerne les parents de la jeune fille, la coutume prévoit d'autres cadeaux, nommés *khalat* ou *hil'al* (*halat*) dans le cas du père et *sul-hakki*, c'est-à-dire « compensation pour l'allaitement », lorsqu'il s'agit de la mère. Lorsque le jeune homme est le seul héritier de sa famille, il existe une autre modalité de contribution, dite *doldurma*, suivant laquelle la dot est complétée par des objets appartenant à la famille du jeune homme, objets inscrits dans l'inventaire de la jeune fille. Aucune de ces différentes modalités de la coutume du *başlık* (*ağırılık*) ne se substitue donc aux autres catégories de cadeaux, offerts soit à l'occasion des fiançailles, soit à certaines fêtes.

L'auteur examine ensuite les possibilités de restitution — intégrale ou partielle — des sommes d'argent ou des objets remis en vertu de la coutume du *başlık* (*ağırılık*), dans les cas de renoncement au mariage ou de divorce. La restitution est en fonction des causes qui ont provoqué la rupture. Si c'est le côté du jeune homme qui en porte la responsabilité, celui-ci ne peut avoir aucune prétention de restitution.

Nous avons jugé utile d'exposer ces données concernant les coutumes de certains groupes de population du nord-est de l'Anatolie, d'autant plus que des traditions similaires, même des notions au contenu identique ou presque identique, se retrouvent de nos jours encore parmi la population turco-musulmane établie sur le territoire de la République Socialiste de Roumanie, notamment en Dobroudja. Ainsi qu'il est connu, une partie de cette population est originaire d'Anatolie, arrivée par les Balkans, tandis que d'autres éléments, tels que les Tatars de Crimée et les Nogais, se sont établis sur le territoire de la Roumanie lors de leur passage vers le sud par la zone du Bas-Danube.

M. A. M.

FRANÇOIS HALKIN, *Une Vie grecque d'Eusèbe de Samosate*. Extrait de *Analecta Bollandiana*, tome 85, fasc. 1-2, Bruxelles, 1967, pp. 5-15. PAUL DEVOS, *Le dossier syriaque de S. Eusèbe de Samosate*, *ibidem* pp. 195-249.

Ces deux études, complémentaires l'une de l'autre, intéressent aussi l'histoire du Sud-Est européen. Saint Eusèbe, évêque de Samosate en Syrie sous Constance, fut relégué en effet en Thrace par l'empereur Valens désireux de briser son opposition acharnée à l'arianisme. La

venue au trône de Théodose en 379 lui permit de rentrer dans sa patrie où son zèle missionnaire succomba sous une tuile qu'une hérétique lui lança d'un toit et qui lui fracassa la tête. Les deux savants Bollandistes publient l'un le texte grec de sa *Vita*, l'autre celle en syriaque. On y trouvera quelques informations sur l'attaque de la Thrace par les Goths qui pillèrent les cités du Danube et assiégèrent aussi la ville où Eusebe attendait des jours meilleurs. Les histoires d'Eusebe de Césarée et surtout de Théodoret sont à la base de la biographie de ce martyr.

P. S. N

G. ROSSI TAIBBI, *Sulla tradizione manoscritta dell'omiliario di Filagato da Cerami*. Istituto siciliano di Studi bizantini e neoellenici. Quaderni pubblicati da Bruno Lavagnini sotto gli auspici dell'Assessorato alla Istruzione della Regione Siciliana, I. Palermo, 1965, 85 pp. et VI planches.

Cette plaquette du professeur Rossi Taibbi inaugure une nouvelle collection de l'Institut d'études byzantines et néo-helléniques de Palerme, les *Quaderni*. Elle traite des divers manuscrits de l'œuvre homilétique du moine Philagathos de Cerami. Cet orateur sacré doit à la complaisance distraite ou maladroite de nombreux copistes — plus de 100 — qui se sont passés la plume du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, une inquiétante série de pièces d'identité ! Ici, on l'appelle « Philippe le Céramite dit aussi Philagathos le philosophe ». Là, c'est « l'humble philosophe et ami du bien (sc. *philagathe*) Philippe le Céramite ». Un quidam l'a même affublé, sans sourciller, du titre de « très sage et très éloquent archevêque Tauroménien » (i.e. de *Taormina*) ! On le baptise aussi, le cas échéant, Théophile, ou encore on en fait un second Grégoire... Or le personnage était tout bonnement un moine sicilien qui vit le jour à Cerami dans le dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle et reçut sa première éducation religieuse au couvent de Saint-André d'où il passa à celui de la Nouvelle Hodégétrie. Il fut, semble-t-il, disciple de S. Bartolomeo da Smerù, auquel il consacra une homélie. Il fit école : son disciple fut Saba di Misilonari. Ses talents d'orateur lui valurent de prêcher à la cathédrale de Rosano et ailleurs aussi, comme à la *cattedrale* de Reggio de Calabre, ainsi qu'en Sicile, notamment à Palerme.

Les louanges que les sermons de ce moine grec renferment à l'adresse du roi Roger II de Sicile incitent Rossi Taibbi à croire que le souverain aura fait appel à ses talents pour raviver le sentiment religieux dans la Sicile récemment délivrée de la domination arabe. Cela naturellement à condition de replacer son activité dans l'ensemble de la politique royale. C'est ainsi que l'on doit à Philagathos l'homélie qu'il prononça le 29 juin 1140 lors de la consécration de la chapelle palatine placée sous le vocable des saints Pierre et Paul. Une homélie inédite renferme à l'épilogue une prière pour le roi Guillaume, à preuve que notre moine était encore de ce monde et à Messine du temps de ce souverain (1154—1166). On ignore quand il mourut.

La minutieuse étude de la tradition manuscrite de son œuvre, conservée dans d'innombrables copies que se partagent l'Italie et l'Espagne, Paris, Moscou, Patmos, Constantinople, le Sinaï et autres lieux, se solde par un double résultat : d'une part, l'existence de nombreux discours inédits et, d'une autre, la détermination des manuscrits à prendre en considération pour l'édition critique de cet auteur byzantin de l'Italie méridionale. Le stemma dressé par le savant italien repose sur 59 mss. Souhaitons que l'édition de Philagathos voie bientôt le jour. On retiendra en attendant que l'analyse du stemma établi par Rossi Taibbi permet de constater l'existence d'une double tradition. Certains codices représentent la tradition sicilienne et d'autres la tradition byzantine. En voici la raison. L'archétype — très proche de l'original — remonte aux années 1170—1189 environ et il en dérive 2 mss. plus ou moins complets. L'un, le plus volumineux (63 homélies), servit à effectuer la copie qui, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, fut portée de Sicile à Constantinople. Et c'est elle qui, sur les rives du Bosphore, fut à la

base de la tradition dite byzantine, après reclassement des sermons conformément au calendrier liturgique byzantin. Les 6 facsimiles qui enrichissent ce petit volume permettront aux paléographes et aux historiens de la culture byzantine de se faire une idée de la somme de labeur qu'exige l'édition projetée par Rossi Taibbi de l'œuvre de Philagathos.

Un détail maintenant pour les historiens roumains. Parmi les codices examinés en vue de cette édition, figure le *Parisinus Suppl. gr. 34* acheté pour la bibliothèque du Roi en 1711. Ce manuscrit qui renferme un nombre de 60 homélies se trouvait appartenir en 1660, comme en fait foi une annotation du feuillet 232<sup>v</sup>, à « Gérasime, hiéromoine du Sinai et Ingoumine de Saint-Nicolas τοῦ ἐν τῷ Γαλατζίᾳ (?) », lit-on à la page 332 du livre de Rossi Taibbi. Flairant dans le Γαλατζίᾳ une lecture fautive pour Γαλατζίω, nous nous sommes adressé au paléographe bien connu Charles Astuc, qui (en collaboration avec Anne-Marie Concastany) prépare le Catalogue du Supplément grec de la Bibliothèque Nationale de Paris, lequel avait signalé au savant italien ce mss. Avec une rare obligeance, l'érudit paléographe a bien voulu vérifier cette lecture et nous répondre que le feuillet en question porte effectivement Γαλατζίω, ce dont nous lui exprimons ici notre plus profonde gratitude. Ainsi, ledit codex se trouvait en Moldavie, à Galatz, en 1660 et il fournit la preuve qu'à cette époque l'église Saint-Nicolas existait et se trouvait déjà en la possession des moines du Mont Sinai. Précieuses informations, puisque jusqu'ici on n'avait pas connaissance de cet établissement avant 1723. Voir à ce propos Marin Popescu-Spineni, *Procesul mănăstirilor Inchinate. Contribuți la istoria socială românească*, Bucarest, 1936, p. 134 (avec bibliographie y relative). Du coup, il appert que les écrits de Philagathos se trouvaient aussi dans notre pays au XVII<sup>e</sup> siècle (le ms. de Paris appartient naturellement à la tradition dite byzantine). C'est là pour nous un motif de plus pour désirer la parution au plus tôt du recueil de ses homélies.

P. S. N.

ANTONIO GARZYA, *On Michael Psellus' Admission of Faith*, tirage à part de « Ἐπετηρὶς τῆς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », XXXV, Athènes, 1967, pp. 41—46.

Le savant italien publie ici pour la première fois la profession de foi que Constantin Psellos adressa à l'empereur Constantin IX Monomaque pour réfuter ses calomnieux vers 1055, à la veille de revêtir le froc. Le texte nous en a été conservé dans le codex grec LIX 8 de la Laurentienne (Florence). L'éditeur a indiqué en notes les sources théologiques de Psellos : le *De fide orthodoxa* de S. Jean Damascène, le *De Trinitate* de S. Cyrille d'Alexandrie, puis S. Justin, S. Basile et S. Grégoire de Naziance. Chacun des 14 paragraphes du Credo de Psellos débute de règle par le mot Πιστεύω, *je crois*. On remarquera au § 4 que l'érudit byzantin professe que le Saint-Esprit procède du Père (donc sans le développement du *Filioque*), et est « adoré et glorifié conjointement avec le Fils », alors qu'on s'attendrait à lire « conjointement avec le Père et le Fils », conformément au symbole nicéo-constantinopolitain. Aux §§ 1 et 8, Psellos lance l'anathème aux célèbres hérésiarques Sabellus, Arius, Nestorius, Eutychès et Sévère d'Antioche. Il est intéressant enfin de remarquer au § 6 que Psellos place κατὰ τὸ ἐφ' ἔτος — en l'an 5500 — l'Incarnation du Fils. On se souvient qu'à l'époque les érudits de Byzance se disputaient au sujet de la chronologie chrétienne. Pour les uns, elle avait eu lieu en l'an 5500, mais pour d'autres elle se plaçait en l'an 5504 (ce n'est que plus tard que l'on s'arrêtera à l'an 5508). Le regretté P. V. Grumel, *La chronologie* (Traité d'Études byzantines, I), Paris, 1952, p. 122, nous prévient que Psellos opta pour l'an 5500. Il est donc assez malféandu de lire dans le Credo du fameux chroniqueur l'autre date. Serait-ce à dire que Psellos fit sur ce point une concession à ses détracteurs? Et ils étaient légion... Nul mieux que le professeur A. Garzya ne saurait répondre à notre question.

P. S. N.

PAUL SIMIONESCU, *Le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine*, « Revue roumaine d'histoire », V (1966), n° 5, pp. 845—864.

L'article de P. Simionescu présente les contributions des érudits et spécialistes roumains à l'étude de l'histoire si agitée, mais en même temps si intéressante, du Sud-Est européen.

Au commencement de son article, l'auteur énumère les principales étapes du développement des recherches roumaines en partant des textes des chroniqueurs et de la grande synthèse sur l'empire ottoman, due à Dimitrie Cantemir, jusqu'aux recherches historiographiques proprement dites. Au siècle passé ces recherches ont été illustrées, en premier lieu, par le grand savant et érudit B. P. Hasdeu, puis par C. Erbiceanu, T. Burada, Al. Odobescu et Lazăr Zeineanu ; plus tard elles ont connu un nouvel essor grâce aux deux instituts, fondés, l'un par N. Iorga, G. Murgoci et V. Pârvan (l'« Institut d'études du Sud-Est européen », en 1913), et l'autre par V. Papacostea, en 1943 (l'« Institut d'études et recherches balkaniques »).

L'auteur passe succinctement en revue l'activité prodigieuse de Nicolae Iorga et, ensuite, les principaux domaines dans lesquels la recherche roumaine sur le Sud-Est européen s'est fait remarquer dans la période 1920—1945 : l'histoire proprement dite, l'histoire de la culture, la linguistique, l'ethnographie et le folklore.

Il continue en soulignant l'importance du grand ouvrage de notre historiographie contemporaine, *l'Histoire de la Roumanie*, et celle des études entreprises dans l'« Institut des études sud-est européennes », à partir de l'année 1963. Mention est faite des livres et articles publiés récemment, classés par domaines : histoire ancienne, médiévale, moderne et contemporaine.

Le système clair adopté par l'auteur confère à son article, amplement documenté, une importance particulière parmi les instruments de travail mis à la disposition des spécialistes qui se préoccupent de l'histoire et de la culture de cette zone européenne.

S. G.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 8,—\$, 39,— F F, 32,— DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

**ALBANIE, Ndermarja Shtetnore e Botimeve** — Tirana ■ **R D ALLEMANDE, Deutscher Buch-Exp und -Import, GmbH** Leninstrasse 16-701 Leipzig ■ **R F ALLEMANDE, Kubon & Sagner**, POB 68 — 34 Munich ; **W. E. Saarbach**, POB 1510-6, Cologne ■ **AUTRICHE, Globus Buchvertrieb**, Selzgries 16 — Vienne XX ■ **BELGIQUE, Du Monde Entier**, 5, Place St.-Jean — Bruxelles ■ **R. P. de BULGARIE, Raznoiznos**, 1, rue Tzar Assan — Sofia ■ **R. P. de CHINE, Waiwen Shudian**, POB 88 — Pékin ■ **R. P. D. COREENNE, Chulphanmul** — Pyong-Yang ■ **CUBA, Cubartimpex**, Calle Ermita 48 San Pedro — La Havane ■ **ESPAGNE, Libreria Herder**, Calle de Balmos 26 — Barcelone ■ **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, Fam Book Service**, 69 Fifth Avenue Suite 8 F — New York 10003, NY ; **Continental Publications**, 111, South Mernanee Ave, St Louis, Missouri 63105 ■ **FINLANDE, Akateminen Kirjakauppa**, POB 128 — Helsinki ■ **FRANCE, Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur — Paris 2 ■ **GRANDE-BRETAGNE, Collet's Holdings Ltd**, Denington Industrial Estate, Wellingborough, Northants ■ **HONGRIE, Kultura**, POB 149 — Budapest 62 ■ **ISRAËL, Haifepac Ltd**, 11 Arlesoroff Street — Haïfa ; **Lepac**, 15 Rambom Street — Tel-Aviv ■ **ITALIE, So Co. Lib. Ri. Export-Import**, Piazza Margana 33 — Rome ■ **JAPON, Nauka Ltd**, 2 Kanda Zimbocho, 2 Chome Kiyoda-ku — Tokyo ■ **R. P. MONGOLE, Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ■ **NORVÈGE, Norsk Bogimport**, POB 3267 — Oslo ■ **PAYS-BAS, Meulenhoff**, Beulingstraat 2 — Amsterdam ■ **POLOGNE, Ruch**, ul Wilcza 46 — Varsovie ■ **PORTUGAL, Libreria Buchholz**, Avda Liberdade — Lisbonne ■ **SUÈDE, D. C. Fritze**, Fredgatan 2 — Stockholm 16 ■ **SUISSE, Pinkus & Cie**, Froschaugasse 7 — Zurich ■ **TCHÉCOSLOVAQUIE, Artia**, Ve Smeckach 30 — Prague I ■ **URSS., Mejdunarodnaïa Kniga**, Moscou — G-200 ■ **R. D VIETNAM, So Xunt Nhap, Khap Sach Bao**, Hai Ba Trung 32 — Hanoï ■ **R. S. F. de YOUGOSLAVIE, Jugoslovenska Knjiga**, Terazije 27 — Belgrade ; **Forum**, Vojvode Misica — Novisad, **Prosveta**, Terazije 16/1 — Belgrade

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR  
L'ANNÉE 1968

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHIE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE—CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE—IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- \* \* \* **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I<sup>er</sup> vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II<sup>e</sup> vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III<sup>e</sup> vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV<sup>e</sup> vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.
- \* \* \* **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.
- N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.
- DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.
- MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.
- A. PETRIC et GH. ȚUȚUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.
- ION POPESCU-PUȚURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.
- D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini“ des Landes Fogaraseh im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.
- A. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.
- CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- \* \* \* **Marea răsccoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 1, p. 1—186, BUCAREST, 1968